

Lieutenant Eve Dallas T38 - De crime en crime

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

400 millions de lecteurs dans le monde

NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas

DE CRIME EN CRIME



NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas – 38

De crime en crime

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec



Nora Roberts

De crime en crime

Lieutenant Eve Dallas - 38

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Le Pennec

© Nora Roberts, 2014

Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : septembre 2015

ISBN numérique : 9782290111734

ISBN du pdf web : 9782290111758

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290111161

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

l'acquisition d'un vieil immeuble new-yorkais. Mais alors que ce dernier vient visiter les lieux en travaux, il découvre deux squelettes. Sans perdre une minute, il contacte son épouse, qui prend en charge l'enquête. Or ce ne sont pas deux mais douze meurtres qu'Eve devra résoudre ! Les victimes : des jeunes filles qui auraient été violentées dans leur passé... Quels terribles secrets renferme ce lieu maudit ? Eve s'interroge tout en gardant un oeil sur le Dr DeWinter, la nouvelle anthropologue judiciaire qu'elle est loin de porter dans son coeur...

Biographie de l'auteur :

NORA ROBERTS s'est imposée comme un véritable phénomène éditorial mondial avec près de cent cinquante romans publiés et traduits dans vingt-cinq langues.

Création de couverture : Claire Fauvain

Couverture : © Richard Clark / Getty Images © Éditions J'ai lu

© Nora Roberts, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

*Tu es mon asile ; tu me gardes de la détresse ;
tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance.*

Psaume 32, 7

*Un simple enfant,
Qui inspire et expire avec légèreté,
Et sent la vie dans chacun de ses membres,
Que peut-il savoir de la mort ?*

William WORDSWORTH

Sommaire

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Épilogue

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

1

L'abandon tuait la bâtisse à petit feu, brique par brique. Un mal plus insidieux qu'un ouragan ou un tremblement de terre car il n'apportait pas la ruine dans la fureur ou la passion, mais lentement, silencieusement, et avec un absolu mépris.

Peut-être s'agissait-il d'une image un peu trop lyrique pour ce lieu qui n'accueillait plus depuis une dizaine d'années que des rats et des junkies.

Cependant, soutenu par une vision et des sommes considérables, le vieil immeuble croulant de ce quartier qu'on appelait autrefois Hell's Kitchen¹ pourrait reprendre fièrement du service.

Connors avait une vision, ainsi qu'une fortune considérable, et il aimait faire usage de l'une au service de l'autre.

Cela faisait plus d'un an qu'il gardait un œil sur cette propriété, patientant tel un chat devant un trou de souris en attendant que le conglomerat instable qui en était le propriétaire s'enfonce dans le marasme financier. Il avait également gardé une oreille attentive sur ledit trou de souris pour capter les rumeurs de réhabilitation ou de démolition, d'investissements supplémentaires ou de banqueroute totale.

Comme il l'avait prévu, l'immeuble avait fini par être publiquement mis en vente. Connors avait cependant continué à attendre son heure jusqu'au moment où le prix demandé – à ses yeux exagéré – descende à un niveau plus raisonnable.

Il s'était encore accordé un délai, convaincu que les problèmes que rencontraient les propriétaires les rendraient plus susceptibles d'accepter une offre bien inférieure encore s'il les laissait mariner un peu dans leur jus.

L'achat et la vente de biens immobiliers – ou de quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs – constituaient évidemment une activité lucrative. Mais c'était surtout un jeu, un jeu auquel il aimait s'adonner et dont il aimait sortir vainqueur. Il considérait le jeu des affaires comme presque aussi gratifiant et amusant que le vol d'objets de valeur.

Il avait autrefois volé pour survivre. Puis il avait persévéré par plaisir. Parce que, soyons clair, il était franchement doué pour ça.

Mais sa carrière de voleur était derrière lui et il regrettait

rarement d'être sorti de l'ombre. Il y avait certes bâti les fondations de sa fortune, mais le pouvoir qu'il maniait désormais en pleine lumière était plus vaste encore.

En se penchant sur ce que ce changement lui avait coûté par rapport à ce que cela lui avait rapporté, il demeurerait convaincu qu'il s'agissait de la meilleure affaire de toute son existence.

Debout au milieu des décombres de sa récente acquisition, silhouette de grande taille au corps mince et sculptural, il arborait un costume anthracite parfaitement coupé et une chemise impeccable couleur tourbe.

À ses côtés se tenaient Pete Staski, le contremaître, et la plantureuse Nina Whitt, son architecte. Les ouvriers allaient et venaient autour d'eux, transportant le matériel et s'apostrophant les uns les autres par-dessus le vacarme presque musical qui envahissait déjà les lieux. Un air que Connors avait déjà entendu jouer sur d'innombrables chantiers de construction, sur Terre ou hors planète.

— La charpente est solide, commenta Pete sans cesser de mâcher son chewing-gum à la mûre. Je voudrais pas avoir l'air de me plaindre du boulot que vous me confiez, mais je dois quand même vous redire que ce serait moins cher de tout raser et rebâtir de zéro.

— C'est possible, concéda Connors avec un léger accent irlandais. Mais cet immeuble mérite mieux que d'être démoli à coups de boulet. Alors on va dénuder la charpente et la rhabiller de la manière que Nina ici présente a imaginée.

— C'est vous le patron.

— Exactement.

— Ça en vaudra la peine, assura Nina. J'ai toujours trouvé que c'était la partie la plus enthousiasmante. Démanteler ce qui a fait son temps pour pouvoir rebâtir.

— Et on ne sait jamais sur quoi on va tomber durant une démolition, ajouta Pete en soulevant une masse. Un jour, j'ai trouvé un escalier entier caché derrière des panneaux en contreplaqué. Y avait même des piles de magazines posés sur les marches qui remontaient à 2015.

Secouant la tête, il tendit la lourde masse à Connors.

— Vous devriez donner les deux ou trois premiers coups. Ça porte chance quand c'est le proprio qui démarre le boulot.

— Ça tombe bien, on est de vieux copains, la chance et moi.

Amusé, Connors retira sa veste de costume et la confia à Nina. Il jeta un coup d'œil au mur crasseux et couvert d'éraflures et sourit devant un graffiti à l'orthographe douteuse.

Au chiote ce putin de monde !

— On peut commencer par là, non ?

Il soupesa la masse puis la souleva et l'abattit sur la paroi en

placo avec une force qui lui valut un grognement approbateur de la part de Pete.

Le matériau bon marché se fendit dans un nuage de poussière grise et d'éclats de plâtre. Pete secoua la tête.

— Pas aux normes, ce mur, commenta-t-il. Une chance qu'un truc aussi mince se soit pas effondré de lui-même. Encore deux coups, si vous voulez, et il lâchera.

Connors songea qu'il devait y avoir quelque chose de très humain au plaisir idiot qu'il ressentait à casser ainsi quelque chose. Il donna un deuxième coup de masse dans le mur, projetant des débris autour d'eux, puis un troisième. Comme prévu, une bonne partie du panneau s'écroula. Derrière se trouvaient un espace étroit et un autre mur.

— C'est quoi, ces conneries ? s'interrogea Pete en passant la tête dans le trou.

— Attendez.

Connors posa la masse et retint Pete par le bras pour le doubler. Entre le mur qu'il avait abattu et le second situé un peu plus loin gisaient deux paquets enveloppés de plastiques épais. Il comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

— Eh bien... Aux chiottes le monde, en effet.

— Merde alors ! Ce sont...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nina, qui tenait toujours la veste de Connors, se glissa à côté de Pete.

— Oh ! Mon Dieu ! Ce sont... ce sont...

— Des corps, termina Connors. Ou ce qu'il en reste. Il va falloir suspendre les travaux, Pete. Apparemment, je vais devoir appeler ma femme.

Connors reprit sa veste des doigts sans force de Nina et tira son communicateur de sa poche.

— Eve, dit-il quand le visage de celle-ci apparut sur l'écran. Il semble que j'ai besoin de l'aide d'un flic.

Postée devant le petit immeuble en brique maculé de suie et de graffitis, avec ses fenêtres condamnées et ses barreaux de sécurité rouillés, le lieutenant Eve Dallas se demandait ce que Connors pouvait bien trouver à cet endroit.

Quoi qu'il en soit, s'il l'avait racheté, c'était que celui-ci avait une certaine valeur, financière ou autre.

Mais ce n'était pas la question la plus importante à ce moment précis.

— Ce ne sont peut-être pas des cadavres.

Eve lança un coup d'œil à sa partenaire, l'inspecteur Peabody, qui

semblait décidée à se protéger du vent glacial de décembre en s'emmitouflant comme une Esquimaude. En admettant que les Esquimaux portent de grosses doudounes violettes.

L'an 2060 semblait bien décidé à leur offrir des engelures en guise de cadeau d'adieu.

— S'il a dit que c'étaient des corps, ce sont des corps.

— Ouais, sans doute. La Criminelle : notre journée commence quand la vôtre prend fin... à jamais.

— Vous devriez broder ça sur un coussin.

— Je pensais plutôt à un tee-shirt.

Eve gravit les deux marches de béton craquelé menant au portail en fer.

« Jamais de jour de congé dans ce boulot », se dit-elle.

Grande et élancée, elle portait un long manteau de cuir et des boots robustes. Agités par le vent, ses cheveux, courts et négligemment coiffés, étaient de la même couleur whisky que ses yeux.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, celle-ci émit un grincement digne du cri d'une femme frappée à la fois par le deuil et une méchante laryngite.

Son visage, aussi fin que le reste de sa silhouette et marqué par une légère fossette au menton, laissa apparaître un début d'étonnement en découvrant l'intérieur de ce rez-de-chaussée envahi par la crasse, la poussière et les décombres.

Puis son expression redevint parfaitement neutre. Elle endossait son rôle de flic. Derrière elle, Peabody lâcha un « beurk » discret.

Même si elle partageait intérieurement son sentiment, Eve demeura muette et se dirigea vers le petit groupe qui se tenait devant une paroi effondrée. Connors s'avança pour l'accueillir.

Elle songea que la présence de Connors aurait dû paraître incongrue dans cet immeuble miteux. Connors avec son luxueux costume d'empereur du monde des affaires et cette crinière de cheveux noirs soyeux qui encadrait un visage témoignant de la générosité des dieux.

Pourtant il paraissait à son aise, à sa place, maître des lieux. Ce qui était le cas presque partout où il allait.

— Lieutenant, dit-il en rivant un instant son regard d'un bleu sauvage au sien. Et inspecteur Peabody. Navré du dérangement.

— Vous avez trouvé des corps ?

— Il semblerait bien.

— Alors il ne s'agit pas d'un dérangement mais de notre travail. Là-bas, derrière le mur ?

— C'est ça. Deux, d'après ce que j'ai pu voir. Et, non, je n'ai touché à rien après avoir défoncé le mur et découvert leur existence.

Et je n'ai laissé personne s'en approcher. Je connais bien la procédure, à force.

C'était vrai. Tout comme elle le connaissait, lui. Sa maîtrise de lui-même et de la situation dissimulait une vive colère. Cet endroit était à lui et on s'en était servi pour dissimuler un meurtre. Inacceptable.

— Inutile de tirer des conclusions avant d'être allée regarder de plus près, répondit-elle en employant le même ton que lui.

Connors lui effleura le bras du bout des doigts.

— Je pense que tu comprendras vite, Eve. À mon avis...

— Ne me dis pas tout de suite ce que tu penses. Il est préférable d'examiner la scène sans idée préconçue.

— Oui, tu as raison, dit-il.

Il la présenta à ses compagnons :

— Lieutenant Dallas, inspecteur Peabody, voici Pete Staski. Il dirige les travaux.

— `Chanté, dit Pete en portant un doigt à la visière de sa casquette de base-ball usée. On s'attend à toutes sortes de trucs sur les chantiers, mais pas à ça.

— La vie est imprévisible. Qui est-ce ? demanda Eve à Connors en jetant un coup d'œil à la femme assise sur une espèce de seau retourné, le visage entre ses mains.

— Nina Whitt, l'architecte. Elle est un peu secouée.

— D'accord. Je vais vous demander de reculer.

Après avoir passé ses mains et ses boots à la bombe Seal-It pour ne pas laisser de traces, Eve se dirigea jusqu'au trou dans le mur. Le pourtour était irrégulier, mais l'orifice faisait une bonne cinquantaine de centimètres de large et remontait pratiquement jusqu'au plafond.

Comme Connors, elle aperçut les deux formes empilées l'une sur l'autre. Et elle dut constater qu'il avait vu juste. Elle sortit sa lampe torche de son kit de terrain, l'alluma et s'avança dans l'espace étroit.

— Faites attention, madame... Je veux dire « lieutenant », se corrigea Pete. Les montants de ce mur, c'est de la camelote. Je devrais vous donner un casque.

— Ça ira.

Elle s'accroupit et fit courir la lumière de sa torche sur les silhouettes emballées.

« Ne reste plus que les os », se dit-elle.

Aucun signe de vêtements, pas même quelques bouts de tissu. Elle repéra cependant les endroits où les rats – c'était en tout cas ce qu'elle imaginait – avaient rongé le plastique pour accéder à leur repas.

— On sait quand ce mur a été érigé ?

— Pas de manière certaine, lui répondit Connors. J'ai mené

quelques recherches en vous attendant, pour voir si un permis avait été émis pour ce type de construction intérieure. Mais il n'y a rien. J'ai contacté les précédents propriétaires, ou plutôt leur représentant. D'après elle, ce mur était là quand ils ont fait l'acquisition de l'immeuble il y a quatre ans. J'attends que le propriétaire précédent me recontacte.

Elle aurait pu lui dire de la laisser s'en charger, mais à quoi bon perdre son temps et sa salive ?

— Peabody, faites venir les techniciens de la police scientifique et demandez qu'on nous trouve un anthropologue judiciaire. Prévenez les techniciens qu'on aura besoin qu'ils passent les murs et les sols au peigne fin à la recherche de cadavres potentiels.

— Compris.

— Tu penses qu'il y en a peut-être d'autres, souffla Connors.

— On doit vérifier.

Elle ressortit et le regarda.

— Je vais devoir faire fermer le chantier jusqu'à nouvel ordre, annonça-t-elle.

— Je m'en doutais.

— Peabody va prendre vos dépositions et coordonnées puis vous pourrez repartir.

— Et toi ? demanda Connors.

— Je vais me mettre au travail, dit-elle en retirant son manteau.

De retour entre les murs, Eve prit soin de filmer les corps sous tous les angles.

— Nous avons les dépouilles de deux victimes, réduites à l'état de squelettes. Elles ont été enveloppées séparément dans ce qui semble être du plastique épais. Des trous sont visibles dans le plastique. On dirait que des nuisibles l'ont rongé. Ça a permis la circulation de l'air chaud et froid avec les corps, ajouta-t-elle comme pour elle-même. Ce qui aura sans doute accéléré la décomposition. Aucune donnée pour le moment quant à la date de construction de ce mur secondaire. Impossible, depuis l'évaluation sur site, d'établir la date du décès.

Sans toucher au plastique, elle utilisa son scanner pour déterminer la taille des corps et fronça les sourcils en regardant les résultats sur son écran.

— La victime numéro deux, celle du dessus, est évaluée à approximativement un mètre cinquante-trois. La victime numéro un, celle du dessous, à un mètre cinquante.

— Des enfants, lâcha Connors derrière elle. C'étaient des enfants.

Il n'avait pas franchi l'ouverture, mais se tenait juste sur le seuil.

— Attendons l'avis de l'expert médico-légal pour déterminer leur âge, répondit-elle sur son ton le plus professionnel.

Elle se rappela néanmoins qu'il n'était pas simplement un témoin,

même pas simplement son mari. Il avait travaillé avec elle, à ses côtés, sur un nombre incalculable d'affaires.

— Mais oui, sans doute, dit-elle. Je ne peux pas le confirmer, par contre. Tu devrais aller faire ta déposition auprès de Peabody.

Il jeta un coup d'œil vers la fidèle équipière d'Eve qui s'entretenait, compatissante, avec l'architecte choquée.

— Elle est avec Nina. Ça va durer encore un petit moment. Je pourrais t'aider.

— Ce n'est pas une bonne idée. En tout cas pas maintenant.

Avec précaution, elle entreprit d'exposer la deuxième victime.

— Je ne vois aucun trou dans le crâne, donc aucune indication claire de traumatisme crânien. Aucun dégât visible au niveau du cou, ni entailles ni fractures au niveau du torse.

Elle enfila une paire de microlunettes.

— Je distingue une fêlure sur le bras gauche, au-dessus du coude. Peut-être à la suite d'une blessure. Cette phalange me paraît tordue. Bon, je ne suis pas spécialiste, mais elle semble vraiment tordue. Je ne vois rien permettant de déterminer la cause de la mort pour le moment. Le médecin légiste et l'équipe médico-légale devront procéder à une tentative d'identification à partir du squelette. Ni vêtement, ni chaussures, ni effets personnels.

Toujours accroupie, elle tourna son regard vers Connors.

— Je ne connais que les bases, mais en général la forme de la mâchoire est plus carrée chez un individu masculin. Là, ça me paraît plus arrondi. Le pelvis est généralement plus large chez les hommes. Ce n'est qu'une supposition qui nécessitera d'être vérifiée, mais cette dépouille me paraît être de sexe féminin.

— Des gamines.

— Ce n'est qu'une supposition, alors que je n'ai aucune idée sur le moment ou la cause du décès. Nous pourrions peut-être faire une estimation quand nous saurons quand ce mur a été érigé car il y a une forte probabilité qu'il l'ait été pour dissimuler les corps. En croisant l'information avec celles obtenues par les techniciens, nous pourrions dater approximativement leur mort.

Elle se redressa.

— J'aurai besoin de l'équipe médico-légale pour nous aider à établir leur identité. Une fois que nous saurons de qui il s'agit, nous pourrions tenter de découvrir comment ces cadavres sont arrivés là.

Ne pouvant pas faire grand-chose de plus, elle rejoignit Connors.

— Les deux font à peu près la même taille, fit-il remarquer.

— Oui. Une possibilité : même type de victimes de sexe féminin, similaires par l'âge, la taille, voire l'origine ethnique. Elles ont peut-être été tuées ensemble, peut-être pas. Je n'ai repéré aucun signe de traumatisme physique, mais un examen plus avancé pourrait nous

fournir plus d'infos. Attends-moi une seconde.

Eve se dirigea vers Peabody qui terminait son entretien avec Nina.

— Je suis désolée de ne pas pouvoir vous être plus utile, disait celle-ci. Ça m'a retournée. Je n'avais jamais vu...

Elle jeta un regard vers l'ouverture dans le mur puis détourna de nouveau les yeux.

— Je n'ai même pas vraiment bien vu mais...

— Avez-vous examiné les murs, les sols ? demanda Eve. Au moment où vous avez obtenu ce contrat ?

— Nous avons parcouru plusieurs fois les lieux, bien sûr. Pris des mesures. Les consignes de Connors étaient de ne garder que la charpente de l'immeuble et concevoir de nouveaux espaces à l'intérieur. Nous disposons de tous les plans et de toutes les données nécessaires d'un point de vue architectural, mécanique ou d'ingénierie. Le squelette de l'immeuble...

Elle s'interrompit et pâlit.

— Je veux dire l'ossature, la structure fondatrice, est très solide. L'intérieur, non. Beaucoup de matériaux bon marché, d'agencements mal pensés et de réparations de fortune effectuées au fil de plusieurs décennies qui se sont terminées par des années d'abandon.

— Combien ?

— Nos recherches indiquent que le bâtiment n'a pas servi, officiellement, depuis environ quinze ans. Je me suis renseignée sur son histoire afin de m'en inspirer pour concevoir sa nouvelle apparence.

— Transférez-moi ce que vous avez. Vous pouvez rentrer chez vous. Vous avez un véhicule ?

— Je peux appeler un taxi. Ça va. Je ne suis pas si... délicate, d'habitude. Puis-je parler quelques instants à Connors avant de m'en aller ?

— Bien sûr.

Eve reporta son attention sur Peabody.

— Je pense qu'il s'agit d'enfants.

— Oh. Ça craint, Dallas.

— Pas cent pour cent sûre, mais à première vue, ça se tient. Je vais vous demander de prendre la déposition de Connors. Ce sera moins compliqué comme ça. Je m'occupe du contremaître.

Elle tourna la tête vers l'entrée ; les premiers techniciens venaient de passer le grand portail en fer.

— Dans une minute, ajouta-t-elle.

Essentiellement cantonnée à un rôle d'organisation, elle mit les techniciens au travail, recueillit le témoignage bref mais pittoresque de Pete puis retourna auprès de Connors.

— Le mieux que tu puisses faire est de découvrir tout ce que tu pourras à propos de cet immeuble durant les quinze dernières années : qui, quoi, où et quand.

— Tu penses que les dépouilles ont été placées ici pendant cette période ?

— C'est le plus logique si l'endroit n'a pas servi, ou très rarement, durant quinze ans. L'état de décomposition indique que ça ne peut pas être tout récent. Si tu peux me trouver ces infos et un résumé de ce qui s'est passé disons, dans les cinq années encore avant, on peut espérer que ça nous fournisse des pistes.

— Alors je te les trouverai, affirma Connors.

— C'est quoi, là-bas ? Cette portion dénudée du mur ?

— Les précédents propriétaires étaient venus jeter un coup d'œil aux vieilles installations électriques. Ils ont pratiqué une autre ouverture à l'étage pour voir l'état de la plomberie.

— Dommage qu'ils n'aient pas choisi cette portion-ci. Nous aurions trouvé les dépouilles plus tôt et tu aurais payé l'immeuble moins cher.

— Le prix était déjà très bas. C'est d'ailleurs l'inspection des installations qui les a poussés à chercher précipitamment de nouveaux financements ou investisseurs. En vain.

— Et c'est là que tu as débarqué pour récupérer l'immeuble.

— Plus ou moins. L'immeuble... et tout ce qu'il renfermait.

Elle comprenait ce qu'il ressentait.

— Je peux pratiquement te garantir que tu n'étais pas propriétaire des lieux quand on y a déposé ces corps. Tu les as trouvés et il fallait qu'ils le soient. Il n'y a rien que tu puisses faire ici, Connors. Tu devrais y aller, t'occuper des dix mille réunions qui remplissent certainement ton agenda du jour.

— Je n'en ai qu'un petit millier aujourd'hui, alors je crois que je vais rester encore un peu.

Il observa deux des membres de l'équipe médico-légale, revêtus de combinaisons et chaussons blancs, faire courir leurs scanners sur une autre paroi.

— D'accord, mais je vais...

Eve s'interrompit en entendant de nouveau grincer la porte.

La femme qui fit son entrée paraissait sortir d'un plateau de cinéma. Elle arborait un long manteau rouge vif et une écharpe flottante qui enrichissait tout ce rouge de nuances de gris argenté. Un extravagant béret carmin surmontait son élégant carré de cheveux noirs. Sous l'ourlet du manteau, on devinait des bottes grises à hauts talons.

Elle retira une paire de lunettes à monture rouge pour dévoiler des yeux d'un bleu arctique qui contrastaient avec sa peau couleur

caramel. Rangeant ses lunettes dans un sac gris de la taille de Pluton, l'inconnue dégaina un communicateur orné d'une coque de protection fantaisie et se mit à filmer les alentours.

— Qu'est-ce qu'elle fiche ici, celle-là ?

« Sans doute une journaliste en quête de scoop », se dit Eve en traversant rapidement le hall poussiéreux.

— Vous êtes sur une scène de crime, déclara-t-elle.

— Effectivement. Je trouve toujours utile d'avoir un enregistrement clair de l'environnement. Dr Garnet DeWinter.

La femme tendit le bras et serra fermement la main d'Eve.

— Anthropologue judiciaire, ajouta-t-elle.

— Je ne vous ai jamais vue. Où est Frank Beesum ?

— Frank a pris sa retraite le mois dernier. Il s'est installé à Boca. C'est moi qui le remplace.

Elle dévisagea longuement Eve, sans ciller.

— Et je ne vous ai jamais vue non plus, ajouta-t-elle.

— Lieutenant Dallas, répondit Eve en tapotant l'insigne qu'elle avait accroché à sa ceinture. Je vais vous demander une pièce d'identité, docteur DeWinter.

— Très bien.

Elle plongea la main dans ce sac qu'Eve soupçonnait de pouvoir contenir un petit poney et en sortit son badge professionnel.

— On m'a dit que vous aviez deux dépouilles réduites à l'état de squelettes ?

— Exact, confirma Eve en lui rendant son badge. Enveloppées dans du plastique dont l'étanchéité a, selon moi, été compromise par des nuisibles. Elles ont été découvertes au lancement d'un chantier, quand ce mur a été abattu.

Elle indiqua l'endroit puis y conduisit DeWinter. Le visage de star de cinéma de la nouvelle venue s'éclaira en découvrant celui de Connors.

— Vous, par contre, je vous connais, dit-elle. Vous vous souvenez de moi ?

— Garnet DeWinter.

À la surprise d'Eve, Connors se pencha pour embrasser la jeune femme sur les joues.

— Cela fait, quoi, cinq, six ans ?

— Six, je dirais. J'ai lu que vous vous étiez marié, commenta DeWinter dont le sourire s'étendit à Eve. Félicitations à vous deux. Mais je ne m'attendais pas à vous croiser ici, Connors.

— L'immeuble lui appartient, expliqua Eve.

— Ah, pas de chance.

L'anthropologue leva la tête et pivota sur elle-même pour examiner les alentours.

— C'est un peu une ruine, non ? Mais vous êtes un génie lorsqu'il s'agit de transformer un lieu.

— Tout comme vous lorsqu'il s'agit d'ossements. Nous avons de la chance de l'avoir, Eve. Garnet est l'une des meilleures anthropologues judiciaires du pays.

— Seulement « l'une des » ? reprit DeWinter en riant. Je n'étais pas pleinement satisfaite au labo de La Forge de Washington Est. Alors quand l'occasion s'est présentée de prendre un poste ici et de m'impliquer plus directement sur le terrain, je n'ai pas hésité. Et je me suis dit que ce serait un changement bénéfique pour Miranda. Ma fille, précisa-t-elle à l'intention d'Eve.

— Très bien. Super. Peut-être qu'on pourrait tous se retrouver un peu plus tard autour d'un verre pour se raconter nos vies. Et peut-être – je ne sais pas, je dis ça comme ça – que vous voudriez examiner les dépouilles ? Juste histoire de s'occuper.

— Déjà du sarcasme ? C'est rude.

Sans se démonter, DeWinter retira son grand manteau.

— Vous voulez bien me tenir ça ? demanda-t-elle en le tendant à Connors. On entre par là ?

Comme Eve hochait la tête, elle se glissa dans l'ouverture en se servant de nouveau de son communicateur pour filmer.

— J'ai déjà fait un enregistrement, dit Eve.

— J'aime avoir le mien. Vous avez ouvert l'enveloppe plastique du cadavre du dessus.

— Après avoir tout filmé.

— Certes, mais quand même.

— Vous avez oublié le Seal-It, lança Eve comme DeWinter faisait mine de s'approcher des corps.

— Oui, pardon, vous avez raison. Je ne maîtrise pas encore tous les protocoles.

Elle extirpa de son sac une combinaison blanche identique à celle des techniciens du médico-légal, retira ses bottes et enfila la combinaison par-dessus sa robe noire moulante. Puis elle sortit une bombe de Seal-It et s'en enduisit les mains.

Après quoi elle disparut dans le trou, emportant son sac avec elle.

— Une amie à toi ? murmura Eve à Connors.

— Une connaissance, mais elle fait toujours grande impression.

— Tu peux le dire.

Eve s'avança à son tour entre les deux murs.

— La dépouille du dessus... commença DeWinter.

— Victime numéro deux.

— D'accord. La victime numéro deux semble faire approximativement un mètre cinquante.

— Un tout petit peu plus. J'ai pris les mesures. La victime

numéro un est presque de la même taille, quelques centimètres en dessous.

— Ne m'en veuillez pas, mais je vais refaire les mesures, pour mes propres dossiers.

Cela fait, DeWinter hocha la tête.

— D'après la forme du crâne et de la zone pelvienne, la victime numéro deux est de sexe féminin, âgée de douze à quinze ans. Probablement caucasienne. Je ne vois aucun signe extérieur de traumatisme. La fêlure de l'humérus droit, juste au-dessus du coude, indique une fracture. Sans doute entre l'âge de deux et trois ans. Elle n'a pas été bien soignée. Il y a également une fracture de l'index droit.

— Ça ressemble plus à une torsion qu'à une fracture nette.

— Très juste. Vous avez l'œil. Comme si quelqu'un avait agrippé le doigt pour le tordre jusqu'à ce qu'il se brise.

DeWinter enfila une paire de microlunettes et, d'une pression du doigt, actionna un rayon lumineux pour éclairer le squelette sur lequel elle se penchait.

— Elle avait quelques caries et ses deuxième molaires étaient déjà sorties. Il lui manque une dent. Je note également des dommages dans l'orbite gauche. Une blessure ancienne.

Procédant lentement et de manière systématique, DeWinter poursuivit son examen de haut en bas du squelette.

— Lésion au niveau de la coiffe des rotateurs. De nouveau, cela ressemble à une torsion : quelqu'un qui lui aurait agrippé le bras pour le tordre violemment. Et une autre fracture ici, une fêlure au niveau de la cheville gauche.

— Maltraitance. Tout cela renvoie à de la maltraitance régulière.

— Nous sommes d'accord, mais il faudra que j'étudie ces lésions dans mon labo.

Elle releva vers Eve ses yeux rendus énormes par les verres des microlunettes.

— Je pourrai vous en dire plus une fois que la dépouille y aura été transportée. Pour le moment, il faut que je la déplace pour examiner la victime numéro un.

— Peabody !

L'interpellée apparut sur le seuil.

— Lieutenant ?

— Aidez-moi à soulever le corps.

— Faites doucement ! les avertit DeWinter. Pourriez-vous les porter à l'extérieur et les remettre à Dawson pour qu'il se charge de leur transport ? Vous connaissez Dawson ?

— Oui. Sortons-la d'ici, Peabody.

— Pauvre gamine, murmura celle-ci.

Eve et elle agrippèrent l'enveloppe plastifiée et la soulevèrent

comme une sorte de hamac.

— Qui c'est, la fashionista ? demanda Peabody à mi-voix une fois dans le hall.

— La nouvelle anthropologue judiciaire. Dawson !

Le technicien en chef tourna la tête vers elles et Eve lui fit signe d'approcher.

— Dites-lui de préparer le transport sécurisé du corps, ordonna-t-elle à Peabody avant de retourner auprès de DeWinter.

— Même tranche d'âge que l'autre. D'après les caractéristiques du crâne, je dirais qu'il s'agit d'une métisse. Origines africaines et asiatiques, probablement. J'ai d'ailleurs le même héritage. De nouveau, aucun signe évident de traumatisme. Une fracture nette du tibia qui s'est bien ressoudée.

DeWinter étudia soigneusement la dépouille.

— Je ne constate aucune autre fracture ou lésion. Toutes les lésions sur les victimes numéro un et deux avaient guéri. Elles ne constituent pas la cause de la mort et se sont toutes produites bien avant le moment du décès.

Comme DeWinter déplaçait sa lampe, Eve remarqua un bref scintillement.

— Attendez !

Elle s'accroupit pour examiner l'orbite vide du crâne.

— Il y a quelque chose là-dedans.

Elle sortit une pince de son kit de terrain pour se saisir de la source du reflet métallique.

— Décidément, vous avez l'œil, commenta DeWinter. Je n'avais rien vu.

— Une boucle d'oreille.

— Je pense à un piercing nasal. Ou de l'arcade. La pierre est minuscule, donc je pencherais plutôt pour le nez. Il s'est simplement détaché avant de retomber à l'intérieur du crâne au moment de la décomposition.

Eve glissa le piercing dans une pochette en plastique pour pièce à conviction.

— Nous commencerons les prélèvements d'ADN et entamerons la reconstruction faciale. Je suppose que vous voudrez connaître leur identité au plus tôt ?

— Vous supposez juste.

— La cause et le moment du décès risquent de prendre plus longtemps. Il me serait utile de connaître l'historique détaillé de l'immeuble, savoir quand le mur extérieur a été érigé, quelle était sa fonction.

— Les recherches sont déjà en cours.

— Très bien. Dawson peut également s'occuper de ce cadavre. Je

vais me mettre au travail immédiatement et vous contacterai dès que j'aurai des éléments utiles. Ravie de travailler avec vous, lieutenant.

Eve serra de nouveau la main que l'anthropologue lui tendait, mais la lâcha quand retentit un cri :

— On en a un autre !

Elle croisa le regard de DeWinter.

— On dirait que vous n'en avez pas encore terminé ici.

— Ni vous.

Lorsque enfin elles ressortirent de l'immeuble, douze corps avaient été retrouvés.

1. « La cuisine de l'enfer » en français. (N.d.T.)

2

Eva inspecta méthodiquement l'immeuble de fond en comble. Elle se dirigea d'abord du côté sud où les techniciens avaient méticuleusement découpé un grand carré de placo avant de prélever des échantillons de poussière et de débris pour analyse. À l'intérieur de l'étroite niche ainsi ouverte étaient empilées trois dépouilles qu'elle examina en compagnie de DeWinter.

Les victimes étaient de sexe féminin, toutes entre douze et seize ans. Comme les premières, certaines présentaient des signes d'anciennes blessures, mais aucune n'affichait de traumatisme susceptible de constituer la cause du décès.

Eve retrouva sur les corps trois piercings et un petit anneau en argent.

Le reste du rez-de-chaussée comportait une poignée de cloisons et des toilettes depuis longtemps vidées de tout équipement.

Le temps que DeWinter et Eve gravissent l'escalier de métal menant à l'étage, les techniciens avaient découvert cinq cadavres de plus.

— De nouveau un mélange de diverses ethnicités et de nouveau uniquement des jeunes filles, toutes dans la même tranche d'âge. Un certain nombre de lésions que j'attribuerais à de la maltraitance, mais aucune permettant de déterminer la cause de la mort. Le ou les responsables ont pris pour cible des jeunes filles ayant atteint la puberté mais encore loin de l'âge adulte. Certaines avaient sans doute été précédemment victimes de mauvais traitements.

— L'immeuble a servi de refuge pendant quelques années, annonça Connors.

Rangeant ce qu'elle pensait être un anneau d'orteil dans une pochette en plastique, Eve se tourna vers lui.

— Quel genre de refuge ?

— Les informations sont incomplètes. Une sorte de lieu d'accueil pour les enfants et les ados durant les Guerres Urbaines, pour ceux qui avaient perdu leurs parents. Une espèce d'orphelinat improvisé.

— Ces corps ne sont pas ici depuis les Urbaines.

— C'est une possibilité, contra DeWinter. Je serai en mesure de vous dire depuis combien de temps ils sont là, avec un niveau de

précision raisonnable, une fois que les dépouilles auront été transférées dans mon labo.

— Pas depuis les Urbaines, répéta Eve. La paroi qui les dissimulait n'a pas été érigée il y a si longtemps. Et il n'y aurait eu aucun besoin de les dissimuler ainsi. Les gens mouraient comme des mouches à cette époque. Envie de tuer quelques filles et de se débarrasser des corps ? Il suffisait de les transporter au-dehors et de les abandonner dans la rue. Et puis, poursuivit-elle avant que DeWinter puisse reprendre la parole, comment aurait-on pu les tuer, les envelopper dans du plastique, les empiler et monter des faux murs pour les cacher alors que les lieux étaient habités ? Cela demande du temps et de la discrétion.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Je pointais simplement le fait que, d'un point de vue médico-légal, les dépouilles peuvent dater de cette période et que nous ne le saurons qu'après avoir effectué les tests adéquats.

Eve se redressa et remit ses pièces à conviction à Peabody.

— On sait combien de temps l'endroit a accueilli des orphelins des Guerres Urbaines ?

— J'y travaille, lui dit Connors. Cet étage et celui du dessus avaient plus ou moins été aménagés en dortoirs. Il y avait deux salles d'eau communes aux premier et deuxième étages.

— À vue de nez, intervint Pete, les installations ont été montées vers la fin des Urbaines, ou juste après. Je dis ça en me basant sur les matériaux employés ; l'essentiel de l'équipement a disparu depuis longtemps. Personne se souciait des permis, des inspections et des normes à l'époque. D'après ce que j'ai vu du peu de plomberie qui reste, les tuyaux et l'infrastructure de base sont faits de bric et de broc récupéré ailleurs. Même chose avec la cuisine du rez-de-chaussée et les deux W.-C. en bas.

— Pas de remise à niveau par la suite ?

Pete se gratta la tête.

— Ben... Du bricolage, des trucs rafistolés de-ci, de-là. Toujours à l'économie. C'est pour ça que les murs en placo nous ont pas étonnés. On voyait bien qu'ils étaient pas d'origine, mais il y a eu un paquet d'ajouts montés à la va-vite au fil des années.

— Des dortoirs...

Eve ressortit pour faire courir son regard sur le grand espace ouvert en l'imaginant rempli de lits de camp et de paillasses, de commodos cubiques bon marché ou de coffres pour y ranger les affaires des occupants.

Elle avait fait l'expérience de la vie dans un dortoir d'État, lieu d'accueil pour les enfants à problèmes, en situation de pauvreté ou d'exclusion. Elle avait sans doute été les trois. Mais elle se souvenait

surtout des jours et des nuits de souffrance et de misère qu'elle y avait connus.

— On devait pouvoir en caser vingt ou vingt-cinq dans cette pièce. Le double avec des lits superposés.

— Ça ferait juste, commenta Pete.

— Tout est toujours juste dans ce genre d'endroit, y compris le budget de fonctionnement.

Elle quitta la pièce, laissant DeWinter à ses examens, pour aller étudier l'espace situé de l'autre côté du couloir étroit.

— Peut-être un autre dortoir, suggéra Pete.

Mais Eve y voyait plutôt la salle commune où l'on se rendait pour la thérapie de groupe, pour écouter les sermons ou pour se voir assigner diverses corvées. Misère supplémentaire.

Elle se dirigea vers ce qui avait autrefois constitué la salle d'eau collective de l'étage. Et se sentit soudain ramenée à celle qu'elle-même avait fréquentée.

De la place pour six cabines, peut-être sept en se serrant, estimait-elle. Une baignoire, dont l'usage tenait du privilège, des douches ouvertes avec au plus trois pommes d'où ne s'écoulait qu'un filet d'eau durant les bons jours, trois lavabos.

Elle revint au présent et prit conscience que Pete dissertait de nouveau.

— Ils ont arraché toutes les canalisations en cuivre, mais on pouvait s'y attendre. Ils ont aussi piqué certains tuyaux en plastique. Ils ont carrément fait des trous dans les vieux murs pour les récupérer. Les urinoirs et la baignoire ont été embarqués. Elle devait être là-bas d'après les restes de plomberie. C'est à peu près la même chose dans la salle d'eau du deuxième étage.

— Les filles dans l'une, les garçons dans l'autre, sans doute. Surtout s'il s'agissait d'ados.

Cela correspondait en tout cas à son expérience.

— Lieutenant ?

Dawson venait d'apparaître sur le seuil, l'air tendu.

— On en a trouvé d'autres, dit-il.

Il y en avait donc douze en tout, enveloppées, empilées et cachées entre les murs. Certaines accompagnées d'un ou deux bijoux au milieu des ossements pour témoigner qu'elles avaient un jour été en vie.

Après avoir fait tout ce qui pouvait l'être à ce stade, Eve rejoignit Connors sur le trottoir devant l'immeuble. Le froid, le bruit et l'animation tout autour chassèrent une partie du voile de poussière et de mort qui semblait s'accrocher à son visage et à son esprit.

— On retourne au Central. Envoie-moi tout ce que tu pourras

trouver sur l'endroit, jusqu'aux moindres détails : historique, propriétaires, usage. Ça nous servira de tremplin pour dégoter plus d'infos.

— J'ai copié tout ce dont je dispose déjà sur ton terminal, y compris les vendeurs avec qui j'ai fait affaire.

Il observa la manière dont Eve scrutait le bâtiment.

— Tu n'aimes pas l'idée de les laisser entre les mains de DeWinter. Tes victimes.

— C'est elle, l'experte. Mais non, ça ne me plaît pas, admit-elle. Cela dit, je ne serais pas capable de déduire ce qui leur est arrivé rien qu'en examinant leurs ossements. Elle, si. En tout cas je l'espère.

— Elle est très talentueuse. Elle va travailler avec Morris ?

Eve songea au médecin légiste en chef, lui aussi très doué dans sa partie. Quelqu'un en qui elle avait toute confiance.

— Oui, ils bosseront ensemble. Je m'en assurerai. Douze mortes, souffla-t-elle, pensive. Dans quatre cachettes différentes sur trois étages. Pourquoi les répartir ainsi ? La question se pose. Toutes semblables, quoique d'origines variées. Mais similaires en âge, en taille, peut-être même en corpulence. On ne s'est pas donné la peine de leur retirer tous leurs bijoux. Le ou les responsables n'étaient pas franchement soigneux ou bien s'en fichaient.

» Bref, dit-elle en écartant momentanément la question, l'immeuble va être bouclé jusqu'à ce qu'on l'ait entièrement inspecté et je ne peux pas te dire combien de temps ça va prendre.

— Peu importe. Par contre, je voudrais connaître leurs noms.

Eve hocha la tête ; elle comprenait.

— Moi aussi, dit-elle. Nous allons découvrir qui elles étaient et ce qui leur est arrivé. Et qui leur a fait ça.

— C'est toi l'experte.

Il déposa un baiser sur son front avant qu'elle puisse s'esquiver. Il en avait besoin.

— On se retrouve à la maison.

Eve fit le tour de sa voiture et s'installa derrière le volant. Elle laissa échapper un long soupir.

— Mon Dieu...

Assise à côté d'elle, Peabody soupira à son tour.

— Je n'arrive pas à m'enlever de la tête que c'était des gamines. Je sais qu'il le faut, mais ça me dégoûte de penser qu'on a enroulé une douzaine de gamines dans du plastique avant de s'en débarrasser comme de vieux sacs de détritrus.

— On n'a pas à se l'enlever de la tête. Voyons-y plutôt une motivation.

Eve démarra et se mêla à la circulation.

— Je ne crois pas qu'il les voyait comme des sacs-poubelle. Le

tueur.

— Alors quoi ?

— Je ne sais pas, pas encore. La façon dont elles étaient enveloppées, dont il les a réparties à travers le bâtiment en empilant certaines d'entre elles. Est-ce qu'il y a une signification derrière ? On va mettre Mira sur le coup, dit Eve.

Elle faisait référence à la profileuse et psychiatre de choc de leur commissariat new-yorkais.

— Par ailleurs, on peut d'ores et déjà commencer à travailler sur les données que Connors nous a fournies à propos de l'immeuble. Et on ne lâche pas cette DeWinter d'une semelle.

— Vous avez vu ses bottes ?

Peabody roula des yeux telle une femme frappée par l'extase.

— Comme elles étaient souples et reluisantes ? Et sa robe ? La coupe, l'étoffe et ces mignons petits boutons qui descendaient le long de son dos ?

— Qui porte des bottes reluisantes et de mignons petits boutons sur une scène de crime ?

— Ça lui allait super bien. Et son manteau était méga top. Pas méga top comme le vôtre, mais disons dans un genre plus féminin.

— Mon manteau est pratique, fonctionnel.

— Et magique, ajouta Peabody.

Elle n'oubliait pas que le vêtement était renforcé par des couches de matière pare-balles.

— Enfin, bref, reprit-elle, Dawson m'a dit que DeWinter était une sorte de génie des ossements. Je crois qu'il en pince pour elle, ce qui ne m'étonne pas vu qu'elle est canon, mais il affirme qu'elle trouve plus de réponses dans les phalanges d'un seul doigt qu'une armée de rats de laboratoire dans un corps tout entier.

— Espérons qu'il a raison car nous n'avons justement que des ossements, une poignée de bijoux sans valeur et un immeuble dont tout le monde s'est désintéressé pendant des années.

— Et les matériaux, ajouta Peabody. Les mecs du labo seront peut-être capables de dater les panneaux de placo ou les montants. Voire le plastique.

— Effectivement. Bon marché, ajouta Eve, pensive. Le plastique m'a paru bon marché. Le genre qu'on achète sous forme d'énorme rouleau pour recouvrir les trucs qu'on veut protéger de la pluie ou qu'on étale par terre quand on fait de la peinture. Puis qu'on jette ensuite. Même chose avec les plaques de plâtre. Rien de très coûteux, mais le boulot a été fait assez correctement pour que personne n'ait eu besoin de toucher aux murs avant aujourd'hui.

— Donc le tueur possédait des compétences manuelles.

— Assez pour ériger des murs que personne n'a regardés en se

disant « qu'est-ce que ce truc fiche ici ? ». Ils s'intégraient au décor. Par contre, pourquoi avoir caché les corps là ? Pourquoi ne pas chercher une meilleure manière de s'en débarrasser ? Il aurait été plus simple de les enterrer quelque part dans un endroit peu fréquenté. Mais les cacher pour éviter qu'on les retrouve ? Il y a un risque que quelqu'un fasse le lien, ne serait-ce que parce que le tueur avait forcément accès à l'immeuble. Et pourtant, il a gardé les dépouilles sur place.

— Pour demeurer à proximité ?

— Peut-être pour pouvoir leur rendre visite ?

— C'est encore plus timbré.

— Le monde est plein de timbrés, répondit Eve, songeuse.

C'est sur cette idée qu'elle descendit dans le parking du Central. Elle se gara prestement sur sa place réservée.

Ni identité, ni visages, ni noms. Mais cela ne l'empêcherait pas de tout mettre en œuvre pour résoudre l'affaire.

— Je vais ouvrir officiellement le dossier et préparer le tableau de meurtre, dit-elle en se dirigeant à grands pas vers l'ascenseur. Occupez-vous des données que Connors nous a fournies à propos de l'immeuble et de son historique. Trouvez-en plus.

Elle pénétra dans la cabine.

— Je veux tout savoir sur l'usage qui a été fait des lieux : qui s'en est servi, qui en était propriétaire, qui y travaillait, qui y habitait. En priorité durant la période suivant les Guerres Urbaines, mais pas seulement.

— Je m'en charge.

— On va considérer que les estimations de DeWinter sont justes et on s'en tient à la chronologie la plus probable...

Elle s'interrompit pour se décaler quand d'autres personnes montèrent dans l'ascenseur.

— On va prendre comme point de départ le moment où l'immeuble a été condamné, il y a quinze ans. Mais il faut qu'on sache qui avait des liens ou des intérêts avec l'endroit avant, et après.

Lorsque les portes s'ouvrirent de nouveau, deux flics en uniforme entrèrent dans la cabine, escortant un vagabond particulièrement malodorant. Eve préféra sortir pour emprunter l'escalier roulant, Peabody dans son sillage.

— DeWinter avait l'air de s'y connaître, et pas seulement en matière de mode.

— On va avoir l'occasion de s'en assurer.

Eve descendit de l'escalier roulant et se dirigea vers les bureaux de la Criminelle.

— Tout sur tout, Peabody, insista-t-elle.

Elle-même irait à la pêche aux informations à propos du

Dr Garnet DeWinter.

En entrant dans la salle commune, elle fut assaillie par un mélange détonant d'effluves de mauvais café, de sucre raffiné et de nettoyeur industriel. Des odeurs qui annonçaient qu'elle était chez elle.

Installés à leurs bureaux, les inspecteurs étaient déjà au travail sur leurs communicateurs ou leurs terminaux. Les policiers en uniforme s'activaient dans leurs box. Elle remarqua l'absence de l'inspecteur Baxter et de son jeune partenaire, l'agent Trueheart. Réfléchissant quelques instants, elle se rappela qu'ils étaient tous les deux au tribunal.

Elle se sépara de Peabody et retira aussitôt son manteau en trottant jusqu'à son bureau. Là, dans ce petit espace privé doté d'une unique et étroite fenêtre, se trouvaient son autochef et, avec lui, la promesse d'un véritable et délicieux café. Merci, Connors.

Elle déposa son manteau sur le fauteuil destiné aux visiteurs. L'inconfort du siège et le vêtement posé dessus devaient suffire à décourager les intrusions. Elle se programma ensuite un café puis s'assit à son bureau.

Elle écrivit d'abord son rapport, avec une copie pour son chef et pour le Dr Mira, à qui elle joignit également une demande de consultation. Puis elle accrocha les photos de la scène de crime sur son grand tableau d'affichage.

« Douze dépouilles », se dit-elle.

Des jeunes filles qui, si l'estimation de DeWinter était correcte, auraient à présent dû être des femmes adultes à peu près du même âge qu'elle. Des femmes avec une carrière, une famille, une histoire, des amours, des amis.

Qui les avait privées de tout cela ? Et pourquoi ?

— Ordinateur, recherche et catalogue tous les signalements de personnes disparues, autour de New York, pour des jeunes filles entre douze et seize ans. Sujets non retrouvés. Paramètres de recherche : de 2045 à 2050.

— *Bien reçu. Recherche en cours...*

« Ça va prendre un peu de temps », songea Eve.

Tout comme cela avait dû prendre du temps de tuer une douzaine de filles, à moins d'un massacre ou d'un empoisonnement collectif. Elle n'imaginait pas que cela se soit passé ainsi. En toute logique, une telle tuerie aurait donné lieu à un charnier et non à la dissimulation des corps en divers endroits.

Donc une ou deux, peut-être trois à la fois, avec les complications associées à la nécessité de cacher les corps.

Un bâtiment fermé ou abandonné aurait fourni au tueur le temps et l'isolement dont il avait besoin. Il fallait déterminer précisément le

moment de leur mort, puis découvrir qui avait eu accès à ces filles et l'occasion de les tuer, en plus de disposer des compétences adéquates pour ériger les murs en placo.

Eve grinçait un peu des dents, il fallait l'admettre, à l'idée de dépendre de quelqu'un d'autre pour déterminer la date des décès. Quelqu'un qui n'appartenait pas à son équipe habituelle.

Mais en reportant son regard sur le tableau, elle se rappela que ces jeunes filles, qui n'auraient jamais ni métier, ni amants, ni famille, méritaient qu'elle collabore avec quiconque pourrait lui fournir des réponses.

Ce qui ne l'empêcherait pas de se renseigner scrupuleusement sur la personne en question.

Elle se mit en quête d'informations sur DeWinter.

Trente-sept ans, célibataire, jamais mariée. Un enfant de sexe féminin, âgé de dix ans. Aucun conjoint officiel recensé. Née à Arlington en Virginie, parents encore en vie, en couple depuis longtemps et tous deux scientifiques. Pas de frères et sœurs.

Suivait la liste interminable de ses diplômes et formations.

« Effectivement, c'est assez impressionnant. »

DeWinter pouvait se targuer d'avoir obtenu deux doctorats en anthropologie, à la fois physique et biologique, à l'université de médecine de Boston, où elle donnait parfois des conférences. Elle était également diplômée dans plusieurs autres domaines connexes comme la toxicologie ou l'identification ADN. Elle avait travaillé pour un certain nombre de laboratoires, le plus récent étant La Forge, près de Washington, où elle avait dirigé une équipe de neuf personnes.

Elle avait gagné de quoi s'offrir son manteau et ses bottes de luxe en tant que conférencière, conclut Eve après avoir examiné la liste de ses interventions. Et elle jouait les consultantes sur divers projets et sites archéologiques à travers le monde, de l'Afghanistan au Zimbabwe.

Arrêtée en deux occasions, remarqua Eve. La première fois lors d'une manifestation contre l'exploitation de la forêt tropicale, la deuxième pour... avoir volé un chien.

Qui pouvait bien décider de voler un chien ?

Les deux fois, elle avait plaidé coupable, payé une amende et effectué les travaux d'intérêt général demandés.

Intéressant.

Eve était en train de se pencher de plus près sur les chefs d'accusation quand Mira vint toquer à la porte. Eve se leva, comme par automatisme.

— Vous avez fait vite.

— J'étais en mission à l'extérieur et j'ai lu votre rapport sur le chemin du retour. J'ai pensé que je n'avais qu'à passer avant de rejoindre mon bureau.

— Merci.

— Ce sont vos victimes ? demanda Mira en s'approchant du tableau.

Eve ne voyait pas Mira comme une victime de la mode, contrairement à DeWinter, mais plutôt comme une femme à la classe naturelle. Sa robe couleur de pêche pâle et sa veste assortie mettaient en valeur sa longue chevelure d'un blond roux et ses yeux bleu pâle. De fines boucles d'oreille faisaient écho à l'éclat des petites perles d'or autour de son cou et les mêmes teintes pêche et or s'entremêlaient élégamment sur ses chaussures à talons aiguilles.

Eve n'avait jamais vraiment compris comment faisaient ces femmes capables d'harmoniser ainsi leurs tenues.

— Douze jeunes filles, murmura Mira.

— Nous rassemblons un maximum de données afin de les identifier.

— Je sais. Vous travaillez avec Garnet DeWinter.

— Il semblerait.

— Je la connais un peu. Une femme intéressante. Et indéniablement brillante.

— On n'arrête pas de me le répéter. Elle a volé un chien.

— Quoi ?

Mira haussa les sourcils de surprise puis plissa les yeux avec curiosité.

— Quel chien ? Pourquoi ?

— Je l'ignore. Je viens de consulter rapidement son dossier. Elle a été arrêtée pour avoir volé un chien.

— C'est... bizarre. Quoi qu'il en soit, sa réputation professionnelle est exemplaire. Elle vous aidera à découvrir qui étaient les victimes. Je peux m'asseoir ?

— Oui, pardon. Attendez...

Certains visiteurs méritaient plus d'égards que d'autres. Eve retira son manteau du siège puis désigna son propre fauteuil.

— Prenez le mien. Celui-ci fait trop mal aux fesses.

— Je sais.

Et, parce qu'elle savait, Mira s'installa sur le fauteuil de bureau.

— Vous voulez un de vos fameux thés ? Ou un café ?

— Non, merci. Je... Oh, j'adore ce dessin !

Mira se releva pour admirer l'illustration enfantine représentant Eve dans une posture de guerrière.

— Oui, il est chouette. C'est Nixie Swisher qui l'a fait pour un projet ou un devoir scolaire. Quelque chose comme ça.

La petite Nixie qui – par hasard, par chance ou parce que c'était le destin – avait survécu à la sanglante agression à son domicile qui avait coûté la vie à toute sa famille.

— C'est magnifique. Je ne savais pas qu'elle avait autant de talent.

— Je pense que Richard l'a un peu aidée.

— Quoi qu'il en soit, le dessin est excellent et vous ressemble. Elle serait ravie de savoir que vous l'avez affiché ici.

— Je le lui avais promis quand elle me l'a offert pour Thanksgiving. Et puis ça me rappelle une chose : même quand le pire se produit, quand on croit que tout est perdu, il y a encore de l'espoir. On peut avancer et survivre.

— Je ne l'ai vue que brièvement quand Richard et Elizabeth sont venus à New York avec les enfants, mais j'ai pu constater qu'elle avait fait plus que survivre. Elle a commencé à s'épanouir.

Elle se détourna pour regarder de nouveau le tableau.

— Ce que ne feront jamais ces adolescentes-là.

— Non. Les examens préliminaires indiquent que les victimes sont d'origines diverses, parfois métissées. Ce qui signifie qu'elles ne devaient pas se ressembler au niveau des traits ou de la couleur de peau.

Mira se rassit et Eve poursuivit :

— Mon intuition actuelle est que l'âge des victimes était plus important aux yeux de la personne qui les a tuées.

— Jeunes et sans doute pas encore pleinement développées physiquement et sexuellement.

— Et de petite taille, ce qui laisse penser que même les plus âgées d'entre elles paraissaient sans doute plus jeunes qu'elles ne l'étaient. Toujours au premier regard, il n'y a aucun signe de violence précédant immédiatement la mort. Tous les signes de lésions relevés étaient largement antérieurs au décès et avaient eu le temps de guérir.

— Oui, le rapport indique qu'on soupçonne de la maltraitance pour plusieurs des victimes. Les jeunes filles déjà habituées à la violence ne font pas facilement confiance, commenta Mira. Comme les lieux étaient un refuge à la période qui nous intéresse, certaines d'entre elles étaient peut-être des fugueuses.

— J'ai entamé une recherche à partir des signalements de personnes disparues. C'est...

Eve jeta un coup d'œil vers l'alerte qu'affichait son ordinateur.

— Ce doit être ça. Ordinateur, nombre de résultats.

— *Trois cent soixante-quatorze signalements non résolus sur des sujets conformes aux critères.*

— C'est énorme, souffla Mira.

Mais, à en juger par son expression, ce nombre ne la surprenait

pas plus qu'Eve.

— Certaines sont des gamines qui se sont volatilisées de leur propre chef. Elles se sont glissées entre les mailles du filet, se sont forgé une nouvelle identité.

— Certaines, admit le Dr Mira. Mais c'est loin d'être le cas de toutes.

— Non, c'est sûr. Il est possible que nos victimes fassent partie de la liste. Au moins quelques-unes, *a priori*. Cependant, tous les parents ou les tuteurs ne se donnent pas la peine de signaler la disparition d'un gamin. Beaucoup sont très contents quand un enfant se fait la malle.

— Ce n'est pas ce que vous avez fait.

— Non.

Rares étaient les gens avec qui Eve se sentait prête à discuter de son passé. Mira en faisait partie.

— Je n'ai jamais essayé de fuir Troy.

Troy, le père qui l'avait battue, violée et tourmentée.

— L'idée même ne m'a jamais effleurée. Peut-être que si j'avais eu des contacts avec d'autres enfants, avec le monde extérieur, j'y aurais pensé.

— Ils vous ont maintenue isolée. Richard Troy et Stella. Si bien que ce confinement, ces mauvais traitements, étaient normaux à vos yeux. Comment auriez-vous pu savoir, surtout à huit ans, que ça ne l'était pas ?

— Vous vous inquiétez pour moi vis-à-vis d'elles ? demanda Eve en désignant le panneau.

— Un peu. C'est toujours plus difficile quand on a affaire à des enfants, dans les métiers où l'on fait face à la mort. Ce sera plus dur encore pour vous dans la mesure où ce sont des jeunes filles. Elles n'avaient que quelques années de plus que vous à l'époque et certaines ont sans doute subi des maltraitements de la part de leurs parents ou tuteurs légaux. Et puis quelqu'un a mis fin à leur existence. Ce quelqu'un n'étant pas forcément une seule et même personne.

— C'est une éventualité.

— Vous vous êtes enfuie et avez survécu, elles non. Donc oui, ce sera pénible pour vous. D'un autre côté, je vois mal qui serait mieux placé que vous pour leur faire justice. Puisque nous ne connaissons encore que le genre et l'âge approximatif des victimes, je ne peux pas vous fournir un profil solide. L'absence de tout vêtement pourrait indiquer une agression sexuelle, une tentative d'humiliation ou l'idée qu'elles constituent des trophées. Les possibilités sont multiples. Établir la cause de la mort nous sera utile, de même que l'historique des victimes une fois qu'elles seront identifiées. Tous les éléments que vous pourrez me fournir seront les bienvenus.

Mira s'interrompit quelques instants avant de reprendre :

— Il avait les compétences nécessaires et il a planifié ses actes. Il lui a fallu accéder à la fois à l'immeuble et aux matériaux de construction, et trouver les filles. Ce qui requiert un plan. Il ne s'agit pas de meurtres improvisés, même si le premier l'a peut-être été. Les cadavres ne présentent aucun signe de torture ou de violence physique, même s'il a pu y en avoir sur le plan émotionnel. Aucune d'entre elles n'a été cachée seule ?

— Non.

— Jamais seule mais par deux ou en petit groupe. Il les a enveloppées, comme dans une sorte de suaire. Et leur a construit une espèce de crypte. Une preuve de respect.

— Plutôt tordu.

— Oui, bien sûr, mais une forme de respect quand même. Des adolescentes fugueuses, maltraitées, enterrées de cette manière spécifique dans un immeuble ayant servi de refuge à des orphelins. Le lien est intéressant.

Mira se leva.

— Je vais vous laisser travailler.

Elle lança un ultime regard vers le tableau.

— Elles ont longtemps attendu qu'on les retrouve, qu'on leur apporte un espoir de justice.

— Il pourrait y en avoir d'autres. Le tueur s'en est-il tenu à ces douze-là ? Étaient-elles même les premières ? Pourquoi s'arrêter ? Nous allons rechercher les prédateurs identifiés qui sont morts, ont été tués ou incarcérés à l'époque du meurtre de la dernière victime... une fois que nous saurons à quand cela remonte. Mais il y en a encore trop dont nous ne savons rien. Quoi qu'il en soit, nous ferons le tour des affaires similaires et des prédateurs connus. Beaucoup de filles de cet âge se déplacent en bandes, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit Mira avec un sourire.

— Alors il est possible qu'une ou plusieurs victimes aient eu des amies, voire qu'elles aient été amies. Nous pourrions retrouver quelqu'un ayant bien connu une victime, ayant vu ou entendu quelque chose. Nous n'avons pas encore de noms, mais nous avons quelques pistes à remonter.

Une fois Mira partie, Eve se rassit pour examiner la liste des filles disparues. Et elle se mit à l'œuvre.

Elle en avait éliminé une poignée – des filles trop grandes pour correspondre aux dépouilles récemment retrouvées – quand Peabody passa la tête dans le bureau.

— J'ai deux ou trois noms.

— J'en ai deux ou trois cents.

Perplexe, Peabody tourna la tête vers l'écran.

— Ah, des filles déclarées disparues. Franchement, c'est hyper triste. Mais j'ai trouvé deux noms associés à l'immeuble durant la période concernée. Philadelphia Jones et Nashville Jones, frère et sœur. D'après les infos fournies par Connors, ils dirigeaient une sorte de centre d'hébergement et de désintox entre mai 2041 et septembre 2045. Puis ils ont déménagé vers d'autres locaux offerts par une certaine Tiffany Brigham Bittmore. Ils y sont toujours, à la tête du Centre de purification de l'Être suprême pour la jeunesse.

— Déjà, qui peut bien donner des noms de villes à ses enfants ?

— Ils ont une sœur, Selma – sûrement d'après la petite ville d'Alabama – qui vit en Australie. Et un frère, Montclair, qui est mort peu de temps après leur changement de locaux. Il était parti jouer les missionnaires en Afrique et s'est fait dévorer par un lion.

— Hum. Pas le genre d'histoire qu'on entend tous les jours.

— J'en suis arrivée à la conclusion qu'être dévorée vivante était la dernière manière dont je voulais mourir.

— Et quelle est la première ?

— Décéder à deux cent vingt ans, quelques minutes après avoir été sexuellement comblée par mon amant espagnol de trente-cinq ans... et son frère jumeau.

— L'idée a un certain mérite, commenta Eve. Qui était le propriétaire de l'immeuble à l'époque où les Jones y travaillaient ?

— Eux, en quelque sorte. Dans le sens où ils avaient du mal à rembourser leur prêt immobilier et à régler les factures qui s'accumulent inévitablement avec un immeuble new-yorkais délabré. Ils ont fini par ne plus pouvoir payer et la banque a repris la baraque. Qu'elle a ensuite revendue. J'ai aussi le nom du proprio qui leur a succédé, mais ça a l'air d'être une petite entreprise qui a racheté avec l'idée de trouver des investisseurs pour réhabiliter l'endroit sous la forme d'une poignée d'appartements chics. Ça n'a pas marché et ils ont fini par revendre, à perte, à la boîte à laquelle Connors l'a acheté, qui a également perdu de l'argent au passage.

— Un immeuble maudit.

Peabody parcourut le tableau, les photos de la scène de crime.

— Ouais, on dirait bien.

— Bon. Allons parler à Pittsburgh et Tennessee.

— Philadelphia et Nashville.

— J'étais pas loin.

Le Centre de purification de l'Être suprême, ou CPES, avait établi ses quartiers dans un immeuble propre de trois étages juste à la périphérie de l'East Village. Cette portion de Delancey Street n'avait

pas voulu céder à l'atmosphère artistique du Village et avait raté de peu le lifting de Bowery Street à la fin du XX^e siècle... de même que les attentats à la bombe, les pillages et le vandalisme qu'avaient subis ses voisins durant les Guerres Urbaines.

La plupart des immeubles étaient anciens. Certains avaient été remis à neuf ou profitaient de la gentrification des environs, d'autres semblaient s'accrocher par défi à leurs façades décrépites.

Le bâtiment en brique blanchi à la chaux s'enorgueillissait d'un minuscule jardin où quelques arbustes frissonnaient dans le froid.

Assis sur un banc de pierre, deux adolescents apparemment insensibles à la température hivernale jouaient avec leurs mini-ordinateurs. Eve passa devant eux pour rejoindre l'entrée. Tous les deux arboraient des sweat-shirts à capuche aux armes du CPES. Le même air de désapprobation suspicieuse se lisait sur leurs visages ornés de piercings divers.

« Des vétérans de la rue, déjà, humant l'approche des flics », conclut-elle.

Sous son regard scrutateur, leur expression laissa place à de petits sourires suffisants, mais elle remarqua que la fille – du moins l'individu qu'elle supposait être une fille – glissa la main dans celle de son compagnon.

Elle entendit dans leur dos des murmures rauques et un gloussement aigu (indéniablement féminin) comme Peabody et elle gravissaient les trois marches menant à la porte d'entrée.

Celle-ci était protégée par plusieurs mesures de sécurité : caméra, capteur d'empreinte palmaire et lecteur de carte. Eve actionna l'interphone au-dessus duquel une plaquette indiquait fort judicieusement :

MERCI D'ACTIONNER L'INTERPHONE.

— Belle et pure journée à vous. Comment pouvons-nous vous aider ?

— Lieutenant Dallas et inspecteur Peabody de la police de New York. Nous souhaitons parler à Philadelphia et Nashville Jones.

— Je suis désolée, mais je ne vois pas vos noms sur l'agenda de M. ou Mme Jones aujourd'hui.

Eve sortit son insigne.

— Ceci me tient lieu de rendez-vous.

— Oui, bien sûr. Voudriez-vous appuyer votre paume sur le capteur pour vérification d'identité ?

Eve obtempéra et patienta tandis que l'appareil scannait sa main.

— Merci, lieutenant Dallas. Je vous ouvre avec plaisir.

La porte émit un long bourdonnement, suivi par un claquement de déverrouillage. Eve poussa le battant et pénétra dans un hall étroit qui donnait sur plusieurs pièces et des couloirs menant sans doute au

reste du bâtiment. Un escalier donnait accès à l'étage.

Une femme se leva derrière un bureau au fond de la salle et traversa la pièce pour les accueillir en souriant.

Avec son chignon de cheveux noirs, son pull rose démodé passé par-dessus une robe à fleurs et ses chaussures plus pratiques qu'élégantes, elle évoquait l'archétype de la femme au foyer mûre et maternante.

— Bienvenue au Centre de purification de l'Être suprême pour la jeunesse. Je suis Brenda Shivitz, l'intendante.

— Nous devons nous entretenir avec Jones et Jones, dit Eve.

— Oui, oui, j'avais bien compris. J'aimerais pouvoir leur dire de quoi vous souhaitez leur parler.

— Je n'en doute pas, répondit Eve avant de laisser le silence s'installer.

La porte sur sa gauche était ornée d'une plaque au nom de Nashville Jones. Celle de droite affichait celui de sa sœur.

— Cela concerne une affaire de police.

— Je comprends. J'ai peur que M. Jones ne soit en plein entretien pour le moment, de même que Mme Jones. Elle n'en a néanmoins plus pour très longtemps. Si vous souhaitez attendre, c'est avec plaisir que je vous offrirai un thé.

— Nous allons patienter. Pas besoin de thé, merci.

Eve s'avança un peu plus et jeta un coup d'œil par l'embrasure d'une porte ouverte vers une salle où trois jeunes travaillaient sur des ordinateurs.

— Notre salle informatique, expliqua Shvitz. Nos pensionnaires peuvent y accéder pour effectuer certains devoirs ou faire des recherches pour leurs études. Ou même durant leur temps libre, s'ils ont mérité ce privilège.

— Comment le méritent-ils ?

— En effectuant les tâches qui leur sont confiées, en participant aux activités, en faisant valoir leur mérite par leur travail, leur attention aux autres, leur générosité. Et, bien entendu, en demeurant purs de corps et d'esprit.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Oh, ça fait quinze ans. Depuis l'ouverture du centre. J'ai commencé en tant qu'assistante et coach en hygiène de vie à mi-temps. Je serais ravie de vous faire faire le tour de notre foyer si vous voulez.

— Bonne idée. Pour ne pas...

Eve s'interrompit en voyant une fille sortir précipitamment du bureau de Philadelphia Jones. Les joues rouges et les yeux embués de larmes, elle se précipita vers les escaliers, les mèches violettes et orange de sa chevelure flottant dans son sillage.

— Quilla ! On ne court pas à l'intérieur !

La jeune fille fusilla Shivitv de ses grands yeux brun doré et, assortissant son regard assassin d'un doigt d'honneur, monta les marches en piétinant.

— J'imagine qu'elle n'aura droit à aucun privilège aujourd'hui.

Shivitv se contenta de soupirer.

— Certains jeunes esprits sont plus troublés que d'autres. Le temps, la patience, une discipline positive et des récompenses finissent par ouvrir toutes les portes.

« Quelques bons coups de pied dans le derrière également », songea Eve.

Mais Shivitv filait déjà vers la porte du bureau restée ouverte.

— Excusez-moi, madame Jones. Il y a ici deux officiers de police qui veulent vous voir, ainsi que M. Jones. Oui, bien sûr, bien sûr.

Elle se retourna vers Eve et Peabody.

— Si vous voulez bien entrer ? Je préviendrai M. Jones de votre arrivée dès que son entretien sera terminé.

Eve s'avança sur le seuil. Elle parcourut du regard ce qui ressemblait à un bureau très ordinaire doté d'un coin détente équipé de plusieurs sièges. Sans doute un endroit dédié aux fameux « entretiens » et aux visiteurs. Services de protection de l'enfance, tuteurs, un flic à l'occasion, peut-être un ou deux généreux donateurs.

Dans la partie consacrée au bureau proprement dit, une femme à la chevelure brune et lustrée tirée en arrière travaillait sur son ordinateur. Son profil laissait voir un menton marqué et pointu, une bouche généreuse aux lèvres à présent pincées et l'éclat d'un œil vert.

— Je vous demande un instant, inspecteurs. Je vous en prie, asseyez-vous, ajouta-t-elle sans les regarder.

N'ayant aucune envie de s'asseoir, en tout cas pas pour le moment, Eve se dirigea vers le terminal et s'appuya sur l'un des sièges à dossier bas qui y faisaient face.

— Je suis désolée, reprit Philadelphia. Un petit souci durant mon dernier entretien... Alors, que puis-je faire pour vous ?

Elle pivota sur son siège pour se tourner vers Eve, un sourire poli sur le visage.

Puis elle bondit de son fauteuil, grande femme maigre comme un clou, les yeux exorbités par l'horreur.

— Quelqu'un a été tué ! Quelqu'un est mort ! s'exclama-t-elle en portant la main à sa gorge.

Intriguée, Eve haussa les sourcils.

— Une douzaine, pour être exacte. Parlons-en un peu, voulez-vous ?

3

Philadelphia Jones tituba en arrière comme si Eve l'avait frappée.

— Quoi ? Une douzaine ? Mes enfants !

Elle contourna en hâte son bureau et serait sortie en courant si Eve n'avait pas levé la main pour l'arrêter.

— Attendez !

— Il faut que je...

— Asseyez-vous, ordonna Eve. D'abord, expliquez-moi pourquoi vous avez immédiatement pensé à un meurtre.

— Je vous reconnais. Je sais qui vous êtes et ce que vous faites. Que s'est-il passé ? S'agit-il de l'un de nos pensionnaires ? Lequel ?

« Encore l'affaire Icove », pensa Eve. Après la sortie d'un best-seller et d'un film à succès basés sur l'une de vos enquêtes, les gens commençaient à vous reconnaître.

Ça et le fait d'être mariée à Connors.

— Nous sommes bien ici pour une affaire de meurtres, madame Jones, mais rien de récent.

— Je ne comprends pas. Je devrais m'asseoir, estima Philadelphia.

Elle se dirigea vers le coin détente.

— Ce n'est pas à propos de mes enfants ? Je suis désolée. Veuillez m'excuser. Je n'ai pas l'habitude de réagir de manière aussi... vive, termina-t-elle après avoir respiré à fond pour se calmer.

— Vous voulez un verre d'eau ? proposa Peabody.

— Oh, merci mais je vais demander à l'intendante d'apporter du thé. Et de décaler mon prochain rendez-vous.

— Je vais le lui dire.

— Vous êtes bien aimable.

— Aucun problème, répondit Peabody avant de ressortir.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit Philadelphia à Eve. Encore une fois, je vous présente mes excuses. J'ai évidemment lu le livre à propos d'Icove et je me suis même autorisé une sortie avec une amie pour voir le film il y a quelques jours. Tout cela est encore très présent dans mon esprit, et en vous apercevant, j'ai immédiatement imaginé le pire.

— Je vois.

Eve prit un siège tout en jaugeant Philadelphia. Celle-ci lui parut plus calme mais encore secouée. Elle avait la quarantaine. Habillée de manière classique, avec une coupe de cheveux très simple et deux petites pierres aux oreilles.

Comme la pièce elle-même : propre, bien tenue et sans ostentation aucune.

— Votre frère et vous dirigiez autrefois cette institution sur un autre site.

— Non, le CPES a toujours été ici. Vous devez sans doute parler du Sanctuaire. C'est ainsi que nous appelions notre premier centre. Oh, nous avons connu bien des difficultés là-bas, dit-elle avec sur les lèvres le soupçon d'un sourire. Dans tous les domaines. Pas assez de fonds, pas assez de personnel et l'immeuble lui-même était un cauchemar en termes d'entretien. Nous n'avons pas réussi à honorer nos mensualités. Nous avons acheté l'endroit de manière trop hâtive, j'en ai peur, sans réfléchir aux conséquences. Nous accueillions des orphelins de guerre durant les Urbaines.

— Oui, je sais.

— Nous y avons vu un signe, alors Nash et moi nous sommes rués dessus. Et nous avons découvert que le fou se précipite là où le sage n'ose mettre le pied, dit-elle.

De nouveau, ce léger sourire.

— Mais nous avons beaucoup appris, et grâce à cela, à la volonté de Dieu et à la générosité de notre bienfaitrice, nous avons pu créer ce foyer et offrir aux enfants qui ont besoin de nous bien plus qu'un sanctuaire.

Peabody réapparut sur le seuil.

— Le thé arrive, dit-elle.

— Merci beaucoup. Prenez un siège. J'expliquais au lieutenant Dallas comment mon frère Nash et moi avons pu élargir nos horizons en nous installant ici. Cela a fait quinze ans en septembre dernier. Le temps passe vite, parfois bien trop vite.

— Que faites-vous ici, exactement ? lui demanda Eve.

— Nous offrons à des enfants âgés de dix à dix-huit ans un environnement sain et sûr ainsi que le soutien mental, spirituel et physique nécessaire pour vaincre leurs addictions, pour les aider à apprendre à faire les bons choix et à se forger un solide caractère. Nous leur ouvrons la voie vers une vie de sécurité et de contentement.

— Comment les trouvez-vous ? Les enfants.

— La plupart sont inscrits ici par leurs responsables légaux, soit à plein temps soit seulement durant la journée. D'autres le sont à la demande des autorités judiciaires. Nos enfants nous arrivent perturbés ; beaucoup sont accros à diverses substances, tous manquent de sang-froid, souffrent d'une faible estime d'eux-mêmes et d'une

pléthore de mauvaises habitudes. Nous leur offrons une structure, des limites, des thérapies individuelles ou en groupe et un soutien spirituel.

— Est-ce aussi ce que vous faisiez dans vos précédents locaux ?

— Nous n'étions pas en mesure de les aider aussi efficacement pour la désintoxication. Nous n'avions pas les bonnes personnes pour cela. J'ai bien peur qu'au Sanctuaire nous n'ayons guère constitué qu'un lieu de repos et de transition pour la plupart des jeunes. Un endroit où se réfugier pour échapper au froid. Beaucoup vivaient dans la rue, qu'ils soient fugueurs ou abandonnés. Des enfants perdus. Nous tentions de leur fournir un endroit sûr, un lit chaud, une nourriture saine et un soutien. Mais nous étions limités par le manque de moyens jusqu'à l'intervention de notre bienfaitrice, Mme Bittmore. C'est elle qui nous a offert ce nouveau bâtiment et les fonds nécessaires pour faire face aux nombreuses dépenses.

» Ah, merci Brenda.

— Je vous en prie, répondit l'intendante.

Elle s'approcha avec un chariot roulant sur le plateau duquel étaient disposées une théière toute simple et trois tasses blanches.

— Puis-je faire autre chose pour vous ?

— Pas pour le moment. Mais je vous remercie de nous envoyer M. Jones dès qu'il sera disponible.

— Bien sûr.

Shivitz ressortit en fermant discrètement la porte.

— Je vous dirai avec plaisir tout ce que vous voulez savoir sur le CPES, reprit Philadelphia en versant le thé. Et je serai ravie de vous faire visiter si vous en avez le temps. Mais j'avoue que je m'interroge sur les raisons de votre intérêt.

— Des travaux de démolition et de réhabilitation ont démarré ce matin dans l'immeuble de la Neuvième Avenue. Votre ancienne base d'opération.

— Ils vont enfin en faire quelque chose. C'est une bonne nouvelle. J'ai gardé beaucoup de bons souvenirs de cet endroit, mais j'en fais parfois aussi des cauchemars.

Philadelphia émit un petit rire et leva sa tasse de thé.

— La tuyauterie n'était pas fiable, les portes restaient souvent coincées et l'électricité se coupait sans explications. J'espère que les nouveaux propriétaires ont de gros moyens. Je pense qu'il faudra dépenser une petite fortune pour remettre vraiment l'endroit à neuf.

Elle tourna la tête vers la porte qui venait de s'ouvrir.

— Entre, Nash. Que je te présente au lieutenant Dallas et à l'inspecteur Peabody.

— Enchanté.

L'homme qui s'avança avait fière allure, avec une chevelure noire

striée de blanc, un nez saillant et le même menton pointu que sa sœur. Il portait un costume-cravate et des chaussures si soigneusement vernies qu'on aurait pu se mirer dedans.

— J'ai entendu parler de vous, lieutenant, dit-il en échangeant avec elle une poignée de main ferme. Par votre lien avec Connors. Et par votre travail à toutes les deux en tant qu'officiers de police, poursuivit-il en serrant aussi la main de Peabody. Notamment lors de l'affaire Icove.

— Je vais demander à l'intendante de nous apporter une tasse supplémentaire.

Nash balaya la proposition de sa sœur d'un geste de la main avant de la rejoindre sur le canapé.

— Ne te donne pas cette peine. Je suis un amateur de café, expliqua-t-il à Eve, mais Philly n'autorise pas la présence de caféine dans le foyer, même de synthèse.

— Surtout de synthèse, renchérit-elle avec un air réprobateur. Tous ces produits chimiques. Autant boire du poison.

— Mais un poison si délicieux. Qu'est-ce qui amène deux membres de la police new-yorkaise au CPES ?

— Le lieutenant vient de m'apprendre que des travaux de réhabilitation ont démarré dans nos anciens locaux, Nash. Au Sanctuaire.

— La réhabilitation est un mot important chez nous. Mais ce vieil immeuble était – et serait sans doute encore – au-delà de nos possibilités. Le jour de notre déménagement était à marquer d'une pierre blanche.

— Et votre jour de chance, ajouta Eve. Ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit un immeuble en cadeau.

— Mme Bittmore est un ange pour nous.

Il s'appuya contre le dossier du canapé, à l'aise, son regard – un peu plus vif que celui de sa sœur – planté dans celui d'Eve.

— Elle a perdu son mari dans les Guerres Urbaines puis, quelques années plus tard, son plus jeune fils est mort dans la rue, victime de ses addictions. Elle a bien failli perdre également sa petite-fille, chaque génération suivant la précédente sur ce chemin funeste. Mais Seraphim est venue à nous, au Sanctuaire.

— Nous avons réussi à la remettre dans le droit chemin, reprit Philadelphia. À l'aider à se détourner de cette trajectoire mortelle et revenir dans la lumière, pour être de nouveau réunie avec sa famille. Mme Bittmore nous a alors rendu visite, elle a vu ce que nous essayions de faire et toutes les difficultés auxquelles nous étions confrontés. Elle nous a fait don de cet endroit en guise de remerciement pour notre action auprès de sa petite-fille. Laquelle a depuis rejoint les rangs de nos conseillers. Nous leur sommes très

reconnaissants à toutes les deux, ainsi qu'à l'Être suprême pour nous avoir permis de nous rencontrer.

— Seraphim est-elle ici aujourd'hui ?

— Je ne suis pas tout à fait certaine de son emploi du temps, mais je crois que c'est son après-midi de congé. Je vais demander à l'intendante, si vous voulez.

— Chaque chose en son temps. Comme je vous le disais, dans le cadre du chantier sur la Neuvième Avenue, on a découvert l'existence de plusieurs faux murs.

Philadelphia fronça les sourcils.

— Des faux murs ? Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Des murs érigés tout près des parois d'origine, laissant un espace entre les deux.

— Ce serait la raison de tous ces courants d'air ?

Philadelphia secoua la tête.

— Nous avons à peine les moyens pour les réparations les plus urgentes et, même alors, il s'agissait trop souvent de rafistolage. J'imagine que quelqu'un a pu vouloir monter de faux murs parce que ceux d'origine étaient en très mauvais état.

— Je ne crois pas. Le but était la dissimulation.

— Nous avons refait des peintures et essayé d'apporter quelques améliorations mineures – vraiment mineures – dans les salles de bains et la cuisine, expliqua Nash. Mais nous n'avons jamais construit de murs. Dissimulation, vous dites ? Pour cacher des objets de valeur, des objets volés ? Je peux vous assurer que si nous avions eu quoi que ce soit de valeur, nous aurions tout dépensé pour maintenir le Sanctuaire à flot plutôt que de les cacher. Qu'avez-vous trouvé ? De l'argent, des bijoux, des produits illégaux ?

— Des cadavres, répondit froidement Eve tout en observant leur réaction. Douze.

La tasse de thé s'échappa des doigts de Philadelphia et rebondit sur le tapis en laissant s'échapper un filet de liquide ambré. Nash, lui, avait pâli et regardait fixement Eve, son visage dénué d'expression.

— Douze, répéta Philadelphia d'une voix étranglée. Vous avez dit... Quand j'ai cru... Vous avez dit une douzaine. Vous voulez dire, oh, Jésus miséricordieux, vous voulez dire douze corps ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Nash.

— Douze cadavres trouvés entre les murs d'origine et ceux qui ont été érigés pour les dissimuler. Plus exactement douze squelettes. L'analyse préliminaire a permis de déterminer qu'il s'agissait de jeunes filles entre douze et seize ans.

— Des jeunes filles ?

Comme les ados sur le banc, Philadelphia glissa la main dans celle de son frère.

— Mais comment ? Quand ? Qui pourrait faire une chose pareille ? Et pourquoi ?

— Très bonnes questions. Dont je travaille à obtenir les réponses. Nous estimons – de nouveau, il ne s'agit pour l'instant que d'une analyse préliminaire – que les victimes enveloppées dans du plastique ont été cachées là il y a environ quinze ans. À peu près au moment où vous avez quitté les lieux pour emménager ici.

— Vous pensez que nous...

Philadelphia se pencha en avant, un éclat intense dans le regard.

— Lieutenant, inspecteur, nous avons dédié notre vie à l'idée de *sauver* des jeunes ! D'eux-mêmes, de leur environnement, d'influences néfastes. Jamais nous n'aurions pu... Jamais.

Toujours très pâle, Nash saisit une tasse du thé qu'il avait refusé un peu plus tôt et la vida d'un trait.

— Cela n'a pas pu se produire pendant que nous y étions. Nous l'aurions vu. Et si cela ne suffisait pas, il y avait les pensionnaires, les membres de l'équipe. Ça n'a pas pu arriver quand on y était, c'est certain.

— Comment avez-vous quitté les lieux ?

— Nous sommes simplement partis, comme nous le recommandait notre avocat. Nous avons pris ce qui nous appartenait : meubles, équipement, le peu que nous avons. Nous avons gardé les stocks de vêtements pour ceux qui nous arrivaient presque ou complètement démunis. Ce genre de choses. Nous avons fait nos cartons et apporté tout ce que nous pouvions ici avec nous.

» Tu as pleuré, rappela-t-il à sa sœur. Même si cet endroit était un désastre, un boulet qui menaçait de nous couler, tu as pleuré en le quittant.

— C'est vrai. Je ressentais ça comme un échec. Mais ce n'en était pas un : nous avons fait du bon travail là-bas, avec ce que nous avons. Les gens ont dit que nous avons perdu notre investissement et que nous ne pouvions pas nous le permettre. Mais je suis convaincue que nous avons gagné plus que nous n'avons perdu. Et puis on nous a fait ce merveilleux cadeau. Ce crime horrible a forcément eu lieu après notre départ.

— Qui avait accès à ces locaux après le déménagement des pensionnaires ?

— Nous, pendant une courte période.

Nash se passa la main sur le visage à la manière d'un homme s'éveillant d'un rêve étrange.

— J'imagine que certains des employés et même des jeunes auraient pu trouver le moyen d'y retourner s'ils le voulaient. Nos mesures de sécurité n'étaient guère efficaces. Une autre des raisons pour lesquelles nous devons partir.

— Nous n'avons pas immédiatement abandonné l'immeuble à la banque, là encore sur les conseils de notre avocat.

Tout en parlant, Philadelphia s'était levée pour aller chercher des serviettes dans un tiroir. Elle épongea le thé répandu et mit la tasse de côté.

— Nous avons dû déposer un dossier puis on nous a dit de laisser simplement la banque saisir les lieux. Que cela prenait généralement du temps. À vrai dire, nous sommes demeurés sur place presque six mois après avoir cessé de payer nos traites. Nous aurions pu rester plus longtemps, mais ça me donnait l'impression de...

— Voler, murmura Nash. Tu disais que c'était une forme de vol. Nous nous préparions à fermer boutique, nous pensions être arrivés au bout de notre mission. Et c'est là que Mme Bittmore nous a offert cet endroit. C'était comme un cadeau de Dieu. Nous pensons que c'était le cas, que la volonté de Dieu s'est exprimée à travers elle.

— Combien de temps la banque a-t-elle mis pour condamner le bâtiment ?

— Je crois que ça a pris six à huit mois au moins après notre départ. Au moins, répéta Philadelphia. Nous devons avoir la déclaration de saisie et tous les documents dans nos archives.

— Il m'en faudrait une copie.

— Je m'en occuperai. Tout ce que vous voudrez.

— Une liste des employés, des ouvriers, des responsables de la maintenance et des réparations. Tous sans exception. Et une liste des pensionnaires. Vous avez des dossiers complets ?

— Sur l'équipe, oui. Et sans doute aussi la majorité des ouvriers. Notre frère, Monty, avait effectué certaines réparations mineures. Et je m'y suis mise aussi, parce que Nash est un cas désespéré dès qu'il s'agit de bricolage. Monty a été tué en Afrique il y a plusieurs années. Nous devons avoir la liste des enfants, même si notre organisation était moins rigoureuse à l'époque. Nous étions reconnus par l'État, si bien que certains enfants nous étaient confiés par les tribunaux. Mais nous accueillions aussi ce que vous pourriez appeler des « enfants errants ». Je crains qu'une partie d'entre eux n'aient donné de faux noms. Beaucoup ne séjournaient chez nous qu'une nuit ou deux, ou de manière très sporadique. Mais je ferai en sorte que vous ayez une copie de tout ce dont nous disposons.

— Douze jeunes filles, dit Nash à mi-voix. Comment est-ce possible ?

— Et elles étaient peut-être sous notre garde...

Philadelphia resserra ses doigts autour de ceux de son frère.

— C'était peut-être des filles que nous avions aidées, Nash. Et qui seraient revenues en espérant nous y trouver. Mais nous n'étions pas là et quelqu'un... Quelqu'un s'en est pris à elles.

— Sommes-nous responsables ? demanda-t-il en se cachant le visage de sa main libre. Cet acte terrible entacherait-il nos âmes ?

— Je refuse de penser cela.

Philadelphia se rapprocha pour passer son bras sur les épaules de Nash.

— Vraiment, dit-elle. Et vous ? C'est ce que vous pensez ? demanda-t-elle en relevant vers Eve un regard implorant.

— Le responsable est la personne qui les a tuées.

— Êtes-vous sûre qu'elles... Évidemment que vous êtes sûre.

Nash laissa sa main retomber et redressa les épaules.

— Enveloppées dans du plastique, vous avez dit. Cachées derrière un faux mur. Bien sûr qu'elles ont été assassinées. Mais comment ?

— Je ne peux pas vous donner cette information pour le moment, répondit Eve en se levant. Je vous remercie pour votre coopération. Si je pouvais à présent récupérer les copies des documents et rencontrer les membres de l'équipe qui ont autrefois travaillé ou vécu dans l'immeuble concerné, cela me serait très utile.

— Je vais demander à Ollie de s'en occuper. Oliver Hill, expliqua Philadelphia. Notre responsable administratif. Il ne faisait pas partie du Sanctuaire. L'aspect administratif n'était pas notre priorité à l'époque. Notre intendante, Brenda Shivitz, a travaillé là-bas à mi-temps durant la dernière année avant de nous rejoindre ici, à plein temps. Il y a aussi Seraphim, comme je vous l'ai dit. Oh, et aussi Brodie Fine. Il venait de lancer son entreprise et travaillait souvent pour nous. C'est encore lui notre homme à tout faire ici. Il possède sa propre société, une petite entreprise de service. On fait appel à Brodie pour toutes sortes de travaux.

— Il me faudrait ses coordonnées.

— Bien sûr. Je vais vous les trouver.

Philadelphia se leva du canapé.

— Si vous voulez bien m'excuser, je m'en occupe sur-le-champ.

— Vous voyez autre chose ? demanda Eve à Nash tandis que sa sœur sortait du bureau.

Il baissa les yeux vers ses mains.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus. Je suis vraiment navré. Vous pourrez nous donner leurs noms ? Je me rappellerai peut-être certaines d'entre elles. J'ai le sentiment que je devrais me souvenir d'elles.

— Je vous le dirai une fois l'information rendue publique. Si nous pouvions à présent nous entretenir avec l'intendante et vous laisser reprendre vos activités.

— Oui, je vais la chercher. Vous pouvez utiliser ce bureau pour ne pas être dérangées.

Il se dirigea vers la porte puis se retourna vers elles.

— J'espère que leurs âmes sont désormais en paix. Je prierai pour que ce soit le cas.

— Premières impressions, demanda Eve à Peabody dès qu'elles furent seules.

— Ils semblent dévoués à leur œuvre, peut-être un peu bigots, mais pas à l'extrême. Et très proches l'un de l'autre. Cela dit, de tous les suspects dont nous avons connaissance, c'étaient eux les mieux placés pour accéder à la fois au bâtiment et aux victimes.

— D'accord sur ces deux points. Par ailleurs, ils ne me paraissent pas stupides et il serait franchement idiot de dissimuler des corps dans un immeuble que l'on quitte. Ils auraient été les premiers interrogés si la banque avait entamé le moindre chantier il y a quinze ans. Ce sont d'ailleurs eux que nous sommes venues voir en premier.

— Une situation désespérée conduit parfois à faire des choses stupides.

Eve hocha la tête.

— Et pas qu'un peu. Tâchons d'en apprendre davantage à propos du frère décédé et de l'autre sœur. Et passons à la loupe tous ceux qui ont travaillé au Sanctuaire, y compris les ouvriers et artisans occasionnels.

— Sa réaction à elle m'a paru particulièrement sincère. Elle était vraiment choquée et horrifiée.

— Certes, mais si j'avais travaillé pendant des années avec des adolescents, j'aurais forcément développé de vrais talents de comédienne. Ne serait-ce que pour qu'ils ne voient pas à quel point j'aurais parfois envie de leur faire la peau.

— Eh bien, dites donc...

— Manière de parler, bien sûr.

Eve se tourna vers la porte ; Shivitz se tenait sur le seuil.

Comme le rôle d'apaiser les témoins émotifs lui revenait, Peabody s'approcha et lui passa un bras sur les épaules pour l'escorter vers un siège.

— Je sais, ça fait un choc.

— C'est... C'est ignoble ! Quelqu'un a tué douze jeunes filles ? Et c'étaient peut-être des gamines de chez nous ? Et il les aurait laissées seules dans cet horrible endroit ? Qui a pu faire une chose pareille ?

Shivitz tapa du poing contre sa cuisse.

— Quel genre de monstre impie a pu commettre une chose pareille ? Retrouvez-le. Il faut que vous le retrouviez. Dieu le châtiara, j'en suis certaine. Mais la loi des hommes doit le punir en premier. Et la loi, c'est vous.

— Nous ne dirons pas le contraire.

La colère ayant remplacé les larmes, Eve se rapprocha de l'intendante.

— En repensant à cette époque, vous souvenez-vous de quelqu'un qui vous aurait inquiétée, qui aurait potentiellement témoigné un intérêt déplacé aux jeunes filles du Sanctuaire ? Voire ici même, notamment dans les premiers temps ?

— Cela n'aurait pas été permis. Nous sommes responsables de la sécurité des enfants qui rejoignent notre foyer. Jamais nous n'aurions laissé quelqu'un de malveillant les approcher.

Peabody s'assit à côté de Shivitz et se pencha vers elle comme une amie faisant la conversation.

— Parfois les gens font du bon boulot et semblent mener une existence tranquille, mais quelque chose chez eux vous met mal à l'aise. Vous donne la drôle d'impression que quelque chose cloche.

Shivitz hocha vivement la tête et leva le doigt en l'air.

— Je vois exactement ce que vous voulez dire. J'avais l'habitude de faire mes courses dans une épicerie près de chez moi, mais le gérant ne me paraissait pas clair, alors j'ai changé pour une autre. Et puis j'ai entendu que le gérant du premier magasin avait été arrêté. Pour... des paris clandestins ! dit-elle en baissant la voix. Je savais qu'il y avait chez lui quelque chose de pas net. Exactement le ressenti que vous décriviez.

Eve se demanda où Shivitz plaçait l'organisation de paris clandestins sur l'échelle des péchés.

— Je vois, dit-elle néanmoins. Alors, est-ce que quelqu'un au Sanctuaire avait déclenché chez vous une réaction de ce genre ?

— Pas vraiment. Je suis désolée, mais... Oh, attendez !

Elle pinça les lèvres en réfléchissant.

— Brodie Fine, notre homme à tout faire. Enfin, je ne parle pas de Brodie lui-même. C'est un homme adorable, un bon père de famille, très fiable. Il a même embauché deux de nos gamins à la sortie du lycée. Mais il a eu un collègue – son assistant, je crois qu'il l'appelait – pendant quelque temps à l'époque où nous étions encore dans l'autre immeuble. Et celui-là m'a fait ce genre d'impression. Deux fois, je l'ai entendu employer des mots grossiers. Il n'y a pas lieu d'être grossier, et surtout pas auprès d'enfants. Et je suis certaine d'avoir senti de l'alcool dans son haleine à deux ou trois reprises. Il n'est pas venu souvent mais, pour tout vous dire, il ne me faisait pas bonne impression.

— Vous avez son nom ?

— Mon Dieu, non, je ne m'en souviens pas. Mais c'était un jeune homme costaud et, oui, maintenant que j'y pense, il avait cet éclat dans le regard. Quelque chose d'un prédateur.

— Très bien. Nous enquêterons. D'autres personnes ?

— Nous sommes très précautionneux. Et c'était il y a si longtemps... Oh, ces pauvres filles !

Les larmes montaient de nouveau aux yeux de l'intendante. Eve se hâta de poser la question suivante avant la réouverture des vannes.

— Et les visiteurs ? Parents, tuteurs ?

— À l'époque, c'était très rare de rencontrer ou même d'apercevoir les parents. C'est triste à dire, mais la plupart de ces enfants avaient fui leur domicile soit parce que l'endroit était mauvais pour eux, soit parce qu'ils avaient eux-mêmes fait de mauvais choix. De temps à autre, les parents se présentaient pour ramener un enfant à la maison. Si la justice ne s'y opposait pas, nous ne pouvions les en empêcher. Pour être honnête, certains faisaient vraiment de leur mieux face à des enfants récalcitrants. Maintenant qu'on en parle, je me souviens de deux parents qui étaient venus chercher leur fille. La mère était discrète, presque apeurée. Mais le père ! Il a fait un scandale terrible. Il s'est mis à hurler en nous accusant d'être une secte.

Elle se plaqua la main sur le cœur et le tapota comme si elle craignait qu'une telle accusation ne déclenche un infarctus.

— Il nous reprochait d'inciter sa fille à le défier, de la laisser faire n'importe quoi et ainsi de suite, alors que nous ne faisons rien de tel. Oui, je me souviens de lui : Jubal Craine. J'ai cru qu'il allait en venir aux mains avec M. Jones, et même avec Mme Jones. Que Dieu m'en soit témoin, je suis certaine qu'il avait déjà levé la main sur sa fille, et sans doute aussi sur sa femme. Ils venaient du Nebraska, je ne crois pas me tromper là-dessus. Des fermiers. La fille s'était enfuie et avait atterri chez nous.

Shivitz parut hésiter.

— Et ? demanda Eve.

— Pour tout dire, j'ai bien peur qu'elle n'ait plusieurs fois vendu son corps en échange de nourriture ou d'un toit. Elle s'appelait Leah et nous avons fait de notre mieux pour l'aider tant que nous le pouvions. Oh, oh, et puis il est revenu ! Un mois après, je dirais, parce que Leah avait de nouveau fugué. Il a menacé de mettre l'immeuble sens dessus dessous pour la retrouver alors qu'elle n'était pas là et qu'on le lui avait dit. Cette fois, on a appelé la police et ils l'ont emmené. Et maintenant que j'y repense, c'était à peu près au moment où nous nous apprêtions à déménager.

— Tout cela est très utile, intendante Shivitz, commenta Peabody avec un ton qui se voulait encourageant. Vous voyez quelqu'un d'autre ?

— Ce sont ceux qui me viennent à l'esprit, mais je vous promets de continuer à y réfléchir. La simple idée de savoir que j'ai peut-être connu celui qui a fait ça va m'empêcher de dormir. Mais le fait est,

mademoiselle, que nous – quand je dis nous, je veux dire M. et Mme Jones – sommes tellement vigilants quant à ceux qui travaillent ici et interagissent avec les enfants que je ne vois pas comment une telle chose a pu se produire.

— Les enfants ne sont pas sur place en permanence, n'est-ce pas ? demanda Eve. Ils sortent. Vous ne les gardez pas enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept ?

— Non, bien sûr ! Il est important qu'ils développent une forme de routine, un équilibre sain, et apprennent à bien gérer leur rapport au monde extérieur. Établir une relation de confiance est vital. Et ils ont des tâches à accomplir, bien entendu, qui les emmènent à l'extérieur. Courses à faire, voyages en groupe, temps libre. Oh ! Je comprends. Quelqu'un de l'extérieur. C'est forcément une personne extérieure qui a fait ça. Qui a attiré ces jeunes filles dans nos anciens locaux. Une personne extérieure, répéta-t-elle dans un long soupir de soulagement. Pas quelqu'un de chez nous.

« Peut-être, songea Eve. Ou peut-être pas. »

— Merci pour votre aide. Contactez-nous si vous vous rappelez quoi que ce soit d'autre.

— Je n'y manquerai pas, vous avez ma parole.

L'intendante se leva.

— Vous ne connaissez pas leurs noms. M. Jones a dit qu'il ne restait plus que leurs squelettes. Vous nous préviendrez quand vous saurez qui elles étaient ? J'essaie de nouer une relation avec tous les enfants. De savoir qui ils sont, qui ils espèrent devenir. C'est important pour moi. En sachant qui ils sont, je peux d'autant mieux prier pour eux.

— Nous vous préviendrons dès que ce sera possible. Seraphim Brigham est-elle sur place aujourd'hui ?

— Pas cet après-midi. Elle ne travaillait que ce matin... Elle n'est pas au courant, souffla Shvitz en portant de nouveau la main à son cœur. La nouvelle va être très dure pour elle. Elle a été l'une d'entre elles, vous savez. L'une de nos filles.

— Pardonnez-moi de vous interrompre...

Philadelphia se tenait sur le seuil, hésitante.

— J'ai ce que vous m'avez demandé, dit-elle en tendant plusieurs disques. Ils sont tous étiquetés. J'ai mis tout ce à quoi nous avons pu penser.

— Merci, dit Eve en récupérant les disques. Savez-vous où nous pourrions trouver Seraphim ?

— Je sais qu'elle profite généralement de son après-midi de libre pour déjeuner avec sa grand-mère. Elles vont parfois au musée ou faire les magasins. Seraphim voit quelqu'un, ça semble relativement sérieux. Donc elle avait peut-être rendez-vous.

— Vous désapprouvez ?

— Oh non, ce n'est pas ça, répondit Philadelphia en rougissant légèrement. Je ne voulais pas avoir l'air de critiquer. C'est un très gentil garçon. Un artiste. Il a proposé de faire des portraits des enfants, c'est très généreux de sa part.

— Mais ?

— C'est un Free Ager.

Dans le dos d'Eve, Peabody – elle-même adepte du Free Age – se racla la gorge.

— C'est simplement que nous faisons de notre mieux pour instaurer un cadre clair à nos jeunes en matière de sexe. Et même si nous sommes bien sûr ouverts à toutes les confessions, nous tentons d'enseigner une structure plus, eh bien, plus traditionnelle, plus judéo-chrétienne. Les partisans du Free Age sont plus...

— Plus libres ? suggéra Peabody.

— Oui. Exactement. Mais comme je l'ai dit, c'est un très gentil garçon et nous voulons le meilleur pour Seraphim. Lieutenant, j'ai le sentiment qu'il faudrait que je dise ce qui s'est passé au reste de l'équipe et aux enfants. Organiser une sorte de rassemblement pour leur rendre hommage. Je sais que les enfants, attachés comme ils sont à leurs jouets technologiques, vont en entendre parler. Je souhaite les protéger, mais également me montrer honnête envers eux.

— C'est vous qui voyez. Nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons plus d'informations à vous communiquer. Merci de nous contacter si vous vous souvenez de quoi que ce soit en lien avec cette affaire.

— Je doute qu'aucun d'entre nous arrive à penser à autre chose. J'espère que ce que nous avons pu vous fournir vous sera utile.

Philadelphia Jones raccompagna Eve et Peabody vers la sortie. Un picotement au niveau de la nuque incita Eve à jeter un regard en arrière. Elle aperçut la jeune fille – Quilla, se souvint-elle – assise au sommet des marches, qui la fusillait du regard.

Une fois à l'extérieur, elle se dirigea vers la voiture, s'appuya simplement contre le capot et attendit.

— Vous voulez que je localise cette Seraphim qui a le mauvais goût de sortir avec un adepte du Free Age ?

— Descendez de vos grands chevaux, Peabody. Beaucoup de gens trouvent les idées du Free Age quelque peu bizarres.

— Parce que nous croyons au libre arbitre, à l'acceptation, au respect de la planète et de tous les êtres qui la peuplent ?

— Il y a de ça, répondit Eve du tac au tac, amusée. Sans parler de votre lubie de tisser vous-mêmes vos vêtements, de vivre en communauté, de cultiver vos carottes et d'élever vos moutons en rendant hommage à la déesse Clair-de-lune quand la récolte est bonne.

— Il n’y a pas de déesse Clair-de-lune.

— L’erreur est bien compréhensible quand on sait que la moitié des femmes adeptes du Free Age se prénomment Clair-de-lune. Ou Arc-en-ciel. Ou Rayon-de-soleil.

— Je n’ai qu’une cousine qui s’appelle Rayon-de-soleil et pourtant j’ai une flopée de cousins.

Peabody s’appuya à son tour contre le capot avec un soupir.

— Vous vous foutez de ma tronche, c’est ça ?

— Quelle vulgarité, mademoiselle Free Age. Mais oui, un peu. Notre amie Philly, là, insiste pour tenir un discours œcuménique et s’est peut-être même convaincue qu’elle y croit. Mais sa conception de la foi tiendrait dans une toute petite boîte. Au couvercle bien fermé.

— Ouais, c’est clair. Cela dit, elle me fait l’impression de quelqu’un qui ne va pas s’opposer aux convictions religieuses ou à l’absence de convictions religieuses des autres. Mais elle est certaine que sa croyance est la bonne et, plus encore, que c’est la seule valable.

Peabody s’interrompt et resta silencieuse quelques instants avant de demander :

— Qu’est-ce qu’on attend ?

— Elle, répondit Eve en inclinant le menton en direction de la porte du bâtiment qui venait de s’entrouvrir.

Quilla se glissa discrètement au-dehors. Elle s’arrêta au niveau du capteur de reconnaissance digitale, sortit quelque chose de sa poche et le glissa en dessous. Puis elle descendit les marches, l’air décontracté, et se dirigea vers le banc – désormais vide – dans la petite cour.

Puis elle changea brusquement de cap – dans l’angle mort des caméras, sans doute – et s’élança en courant vers la clôture, qu’elle enjamba d’un saut. Elle se dirigea ensuite droit vers Eve.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

— Vous êtes les flics d’Icove, carrément.

— Nous sommes des flics de New York, la corrigea Eve.

La jeune fille leva les yeux au ciel.

— Excusez mon erreur !

— Qu’est-ce que tu as mis sur le capteur de sécurité pour pouvoir sortir ?

Quilla haussa les épaules.

— Un brouilleur. On a deux ou trois bons bidouilleurs dans le groupe. J’ai payé l’un d’eux pour me le fabriquer. Vous êtes là à cause des mortes qu’ils ont trouvées ce matin, hein ?

— Quelles mortes ?

— Arrêtez les conneries. Les filles mortes jusqu’à l’os du côté de Midtown. Dans l’ancien immeuble de Mme Jones. C’est pour ça que vous êtes venues.

— Commençons par là. Comment sais-tu tout ça ?

— Je sais repérer les flics. Et j'ai reconnu vos têtes à cause de toutes les vidéos sur le film d'Icove. Alors, après la dernière engueulade de Mme J., j'ai fait quelques recherches. Ça aussi, je sais faire ; je suis écrivain.

— Ah oui ?

— Oui. Et je vais devenir vraiment bonne une fois que je me serai tirée d'ici. Comment elles sont mortes ?

— Pourquoi te le dirais-je ?

Quilla haussa les épaules.

— Pour que je puisse écrire dessus. Mais vous avez pas besoin de me le dire, je trouverai toute seule. Dégoter les infos, ça me connaît. Mais si vous pensez que Mme Jones ou M. Jones les ont tuées, c'est que vous n'êtes vraiment pas un bon flic.

— Et pourquoi ça ?

— Ils sont trop pieux. D'accord, certains font semblant d'être pieux pour mieux vous mettre la main au panier à la première occasion...

Quilla avait rentré les mains dans la poche ventrale de son sweat-shirt à capuche.

— Mais eux sont pas de ce genre, souffla-t-elle.

— Quel âge as-tu ? demanda Peabody.

— Seize ans.

Eve inclina la tête sur le côté.

— Ça, c'est l'âge que tu auras. D'ici deux ans.

La jeune fille agita sa chevelure colorée.

— D'ici un an et demi, et alors ? Ça veut pas dire que je sais pas des trucs. Les écrivains passent plein de temps à tout observer. Ces deux-là sont super chiants, mais ils auraient jamais pu tuer une douzaine de filles. Voilà ce que j'en dis. Il suffit de plisser les yeux pour voir leurs auréoles, ajouta-t-elle en traçant du doigt un cercle imaginaire au-dessus de sa tête.

— Je n'avais rien remarqué. Pourquoi te soucier de notre avis à propos des Jones ?

Quilla leva de nouveau les yeux au ciel.

— Je m'en fous, je disais ça comme ça. Faut que j'y aille. Je n'ai pas le droit de sortir avant d'avoir effectué mes « missions éducatives et devoirs domestiques », dit-elle en affectant un accent guindé. Mais je continuerai à ouvrir l'œil. Alors si vous voulez savoir quelque chose, demandez-moi.

Elle s'éloigna à grandes enjambées et bondit de nouveau par-dessus la clôture.

— J'écrirai là-dessus, affirma-t-elle. J'écris aussi bien que le journaliste qu'a pondu le bouquin sur Icove. Mais je raconterai leur

histoire avec un regard différent. Parce que je suis comme elles. Comme ces filles mortes.

Elle coupa à travers la cour pour rejoindre le banc puis repartit vers le bâtiment et disparut à l'intérieur.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Peabody.

— Plein de choses. Mais en premier lieu que la plupart des bandes de jeunes comptent au moins un geek raisonnablement capable. Si ceux-là en ont un assez doué pour brouiller les mesures de protection de cet endroit, il y a fort à parier que le groupe du Sanctuaire disposait des moyens d'échapper à celles, beaucoup moins sérieuses, de l'ancien immeuble. De quoi nous donner matière à réflexion.

Elle contourna la voiture pour rejoindre le côté conducteur.

— Ça veut dire quoi, d'ailleurs, cette expression ? reprit-elle. De quelle matière on parle ? Pourquoi est-ce qu'on répète ce genre de phrases toutes faites ?

— Parce que ce sont des expressions idiomatiques ?

— Idiomatiques pour des idiots qui blablatent de façon automatique, oui, maugréa Eve en se glissant derrière le volant. Allons donc asticoter un peu DeWinter.

— Ça me va, mais on réfléchit mieux le ventre plein, non ? Je connais un petit traiteur sympa pas loin d'ici.

— Le contraire m'aurait étonnée.

Peabody étrécit les yeux.

— C'est une vanne sur mon appétit d'ogre ?

Eve se contenta de sourire.

— Voyez-y matière à réflexion.

Eve visitait rarement le côté du labo qu'occupait désormais DeWinter. Elle se souvenait néanmoins du chemin à emprunter à travers un labyrinthe d'escaliers roulants, de corridors et de postes de sécurité pour rejoindre une large porte de verre trempé et un ultime contrôle de leur identité.

Les deux niveaux du vaste espace accueillaient une grande variété de salles de tests, mini-labos, machines et appareils divers. Les techniciens et leurs superviseurs passaient d'une zone à l'autre ou s'affairaient devant leurs plans de travail postés derrière d'autres parois de verre. Selon leurs activités, ils portaient des blouses de labo, des équipements de protection ou des tenues civiles. Voire, dans un cas précis, ce qu'Eve supposa être un pyjama.

Quelqu'un, quelque part, écoutait de la musique. Eve ressentait autant qu'elle entendait les pulsations d'un rythme lancinant qui faisait vibrer les murs. N'étant pas certaine de la direction à suivre, elle tourna à droite et jeta un coup d'œil par la porte ouverte d'une pièce où une femme à la peau mate et au crâne hérissé d'une crête de cheveux gris semblait autopsier un très gros rat.

L'inconnue leva son scalpel ensanglanté et leur adressa un hochement de tête amical.

— Vous êtes du NYPSD, c'est ça ? On s'attendait à votre visite. Vous cherchez le Dr D. ?

— Oui, si c'est D comme DeWinter.

— Montez les marches, prenez à gauche puis à droite, son labo sera en face de vous. Vous voulez que je vous montre ?

— Je pense qu'on va s'en sortir, merci. Pourquoi découpez-vous ce pauvre rat ?

— Pour découvrir si et quand ses copains et lui ont dévoré le visage d'un type. On a aussi des crottes de rats à analyser. Les joies sans fin du métier.

— Une fête permanente, visiblement.

À laquelle Eve serait ravie d'échapper, se dit-elle en se dirigeant vers l'escalier.

— On voit vraiment des trucs horribles quand on est flic, commenta Peabody.

— Et le pire est toujours à venir.

— Ouais, mais mieux vaut ça que devoir éventrer un rat à la recherche des lambeaux du visage d'un mort.

— Ce n'est pas moi qui vais vous contredire.

Elle tourna à gauche devant un autre labo où des asticots gigotaient de manière obscène à l'intérieur d'un grand conteneur en verre puis prit à droite pour longer une autre zone – celle d'où provenait la musique – équipée d'ordinateurs, d'une espèce d'holostation, de moniteurs et d'un grand tableau recouvert de croquis de visages.

Puis, droit devant elle, elle aperçut une pièce brillamment éclairée remplie de tables en acier, de matériel d'analyse et d'étagères abritant toutes sortes d'ossements.

En se rapprochant – et donc en s'éloignant un peu de la cacophonie musicale – elle entendit des voix. Celle de DeWinter, d'abord, puis une autre qui lui était beaucoup plus familière.

S'avancant vers les portes de verre coulissantes, Eve aperçut DeWinter et Morris, le légiste en chef, quasiment hanche contre hanche. La doctoresse portait sa tenue noire ajustée et Morris l'un de ses costumes gris acier sous lequel on devinait une chemise d'une nuance un peu plus claire. Le légiste avait rassemblé ses cheveux noirs en une longue natte.

Tous deux auraient donné l'impression de sortir d'un magazine de mode s'ils n'avaient pas été penchés sur un squelette blanc étendu sur la table argentée.

Un deuxième squelette reposait sur une autre table ; les moniteurs affichaient divers ossements en gros plan.

Morris enfila une paire de microlunettes pour étudier de ses yeux bridés l'os du bras que DeWinter avait saisi sur la table.

— Oui, dit-il. Je suis d'accord.

Puis il releva la tête, croisa le regard d'Eve et sourit.

— Dallas, Peabody. Bienvenue dans la salle des ossements.

— Morris. Je ne savais pas que vous seriez présent.

— Garnet et moi sommes tombés d'accord pour dire qu'il serait plus simple que je vienne jusqu'ici. Vous vous êtes rencontrées, si je ne m'abuse.

— Exact.

Eve s'approcha et fit un signe de tête à DeWinter.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— J'ai commencé le travail sur les deux premières victimes. Dépouilles numéro un et deux. Nous les avons mesurées et enregistrées puis nettoyées et enregistrées de nouveau avant de démarrer les examens et analyses. Li et moi concluons tous les deux que les traces de blessures sont largement antérieures au moment de

la mort. Certaines remontent à plusieurs mois, d'autres à plusieurs années. Les lésions visibles sur la victime numéro deux correspondent à ce que quelqu'un aurait pu subir durant une enfance maltraitée et commencent, selon nous, à ce tibia fracturé vers l'âge de deux ans.

« Un os aussi jeune se sera-t-il brisé net ? » se demanda Eve.

Le sien avait bénéficié de six ans de croissance supplémentaire avant que Richard Troy le casse comme une brindille.

— L'analyse comparative des sutures crâniennes et de la fusion épiphysaire indique que la victime numéro un avait treize ans, de même que la victime numéro deux. Je peux vous donner leur poids : la première entre quarante-trois et quarante-cinq kilos, la seconde entre quarante-sept et cinquante. Les deux sont de sexe féminin, comme je le supposais sur le terrain. Li ?

— Nous allons prélever de l'ADN dans les os et lancer l'analyse. Cela prendra du temps. Beaucoup moins si nous parvenons à établir une concordance faciale et à identifier les membres de leur famille. Nous initierons également divers tests qui devraient nous aider à déterminer la cause du décès. Cela nous donnera aussi des indications sur l'état de santé et de nutrition des victimes, peut-être même une idée générale de l'endroit où elles ont grandi.

— Tout cela à partir de leurs os ?

Il sourit de nouveau.

— À titre personnel, je penche plutôt pour la chair et le sang, mais oui, on peut obtenir beaucoup d'informations à partir d'ossements.

— Notre âge, notre sexe, la façon dont on se meut, la structure de notre visage, ce que nous mangions et souvent notre profession. Tout cela se voit dans les os, affirma DeWinter. La victime numéro un a mené une vie plus saine et moins traumatisante que la numéro deux. Son unique blessure est sans doute le résultat d'un accident : une chute à vélo ou du haut d'une branche. Elle a guéri proprement et a sans doute été traitée par des professionnels. Ses dents sont droites et bien ordonnées ; là aussi, le travail d'un professionnel avec un suivi sur la durée. Celles de numéro deux étaient tordues et attaquées par quatre caries.

» Même si mes déductions se basent avant tout sur des probabilités, je dirais que numéro un a grandi dans un foyer de la classe moyenne ou supérieure tandis que numéro deux vivait plus près du seuil de pauvreté, voire en dessous.

— Les orteils, indiqua Morris. Vous voyez comme ils sont légèrement recourbés et tendent à se chevaucher ?

— À force d'être écrasés dans des chaussures trop petites, conclut Eve.

— Exactement ! lui répondit DeWinter avec un sourire ravi.

Pauvreté, négligence, voire les deux.

— Tout cela est utile, mais il me faut des visages, des noms. Et la cause de la mort.

— Vous les aurez. Elsie aura peut-être des éléments à nous donner. Elsie Kendrick s'occupe de la reconstitution faciale, ce qui sera sans doute plus rapide que l'extraction d'ADN.

— Plus rapide, c'est ce qu'il me faut. Pouvez-vous me dire quand elles sont mortes, d'après leurs squelettes ?

— Oui, avec une marge d'erreur raisonnable. Du côté de chez Berenski, ils travaillent à dater le mur et les matériaux qui le composent.

Eve savait que, malgré son surnom peu flatteur de « Dickhead¹ », Berenski ferait du bon boulot. Elle songea également qu'il devait nager dans une mare de sa propre salive après avoir posé les yeux sur DeWinter.

— Donnez-moi une estimation.

— En se basant sur la méthode et le plastique employés pour les envelopper, ainsi que les variations de température dans l'immeuble au fil des saisons, le...

— Seulement une estimation, répéta Eve.

— Ces facteurs jouent, insista DeWinter avec un soupçon d'agacement. D'après mes premières analyses, entre quinze et vingt ans se sont écoulés depuis leur décès. Les tests menés par Berenski fixent plutôt une fourchette de douze à quinze ans.

— Ça me suffit. On tombera donc sur la tranche basse de votre côté et la haute du sien.

— Nous n'avons pas encore déterminé...

— C'est le plus logique. Les derniers locataires ont quitté les lieux au mois de septembre il y a quinze ans. Ça concorde avec vos estimations. Certaines de ces victimes auront un lien avec les locataires en question, un foyer d'accueil pour jeunes, des gamins fugueurs ou sous tutelle judiciaire. Ça correspond.

— C'est vrai, approuva Morris. Vous constaterez vite, Garnet, que Dallas excelle à établir les liens qui doivent l'être.

— Tout cela est très bien et certainement plausible. Mais le moment du décès reste à confirmer par une analyse scientifique.

— Allez-y, vérifiez, lui dit Eve. Et s'il s'avère que ça ne fait pas à peu près quinze ans, prévenez-moi. Où est l'experte en reconstitution ?

— Je vous y emmène, proposa DeWinter. J'ai fait venir des tables supplémentaires, expliqua-t-elle tout en marchant. Je pense qu'il sera utile de les rassembler toutes dans un unique espace pour continuer notre travail.

Elle se dirigea vers l'endroit d'où provenait la musique.

— Elsie ! Vous vous entendez encore penser avec un tel

vacarme ?

— Ça m'aide à réfléchir... Couper la musique, ordonna la jeune femme à son ordinateur.

Elsie se leva pesamment de sa chaise et posa le carnet à dessin et le crayon qu'elle tenait à la main. Sa chevelure blonde parsemée de mèches bleues était divisée en dizaines de fines tresses terminées par de minuscules perles. Dans sa robe colorée et étreinte au niveau des chevilles, elle donnait l'impression d'avoir seize ans... si l'on omettait son énorme ventre de femme enceinte.

— Comment vont les jumelles ?

Elsie se frotta le ventre dans un geste qu'Eve avait déjà observé chez d'autres futures mamans.

— Très actives, répondit-elle.

— Rasseyez-vous, dit DeWinter.

— Non, il faut que je bouge, moi aussi.

— N'en faites pas trop.

— C'est pour quand ? s'enquit Peabody.

— Oh, pardon, reprit DeWinter. Inspecteur Peabody, lieutenant Dallas, voici Elsie Kendrick.

— Bienvenue. J'en suis à trente-trois semaines et quatre jours. Je ne vais pas tarder à compter les heures. J'ai l'impression de porter deux petits poneys surexcités.

Elle posa la main sur son ventre rond avec une grimace.

— Houlà ! Avec de sacrés sabots, qui plus est... Bref, je tenais déjà à m'excuser parce qu'il m'a fallu un moment avant de pouvoir m'y mettre vraiment. Un problème d'hormones, j'imagine. Reconstituer les visages de petites filles quand j'en attends deux moi-même... J'avoue que ça m'a pas mal retournée au départ.

— Avec les enfants, c'est toujours plus difficile, commenta Morris.

— Vous l'avez dit ! Je terminais tout juste le premier croquis. Je fais toujours un dessin après une reconstitution, comme une sorte d'hommage. Laissez-moi vous montrer la première jeune fille.

— La victime numéro un ? demanda Eve.

— Oui. Garnet m'a demandé de faire les choses par ordre numérique.

Elle se dirigea vers l'holo-table et appuya sur quelques boutons.

— J'ai obtenu un taux de probabilité de quatre-vingt-seize pour cent et quelques avec elle, donc on devrait être proches. Suffisamment pour lancer une recherche de correspondance avec nos bases de données.

L'hologramme s'alluma en scintillant.

Visage fin, peau dorée, yeux asiatiques aux iris sombres, carré de cheveux raides et noirs, lèvres pleines, nez marqué, menton aux

courbes douces.

« Une jolie fille, songea Eve. Avec un potentiel pour devenir une vraie beauté. »

Un potentiel qui ne deviendrait jamais réalité.

— Son profil ethnique penchait plus fortement vers des racines asiatiques, donc j'ai opté pour des cheveux raides, plus probables. L'ossature et la structure du visage étaient toutes deux fines et équilibrées. Remarquables. J'ai ajouté le piercing à la narine, car Garnet m'a dit que vous en aviez trouvé un, mais je peux le retirer.

— Aucune importance. C'est bien, très bien. Il nous en faut une copie. Nous allons lancer la recherche.

— On travaille toujours à établir la date de la mort. Difficile de vous donner une réponse fiable pour le moment.

— Ça remonte à environ quinze ans, affirma Eve. Si vous pouvez être encore plus précise, tant mieux, mais nous en sommes raisonnablement sûres.

Elle se tourna vers DeWinter.

— Vous disiez que celle-ci provenait sans doute de la classe moyenne supérieure, voire plus. Bonne santé, bons soins médicaux. Il paraît donc probable qu'on va trouver un signalement de personne disparue. Et la victime numéro deux ?

— J'ai posé les bases, répondit Elsie.

Elle fit de nouveau jouer ses doigts sur sa console.

— Je voudrais continuer à travailler dessus, ajuster les données. Mais voilà déjà ce que ça donne.

L'hologramme, beaucoup moins détaillé, laissait deviner un visage plus rond et plus relâché. Les yeux étaient plus petits, remarqua Eve, et la bouche plus fine. La jeune fille n'était pas particulièrement jolie, en tout cas pas à cette étape de la reconstitution. Elle avait la peau pâle, un peu cireuse, et un nez large.

— On obtiendra un meilleur résultat avec plus de temps, assura Elsie. Je vous enverrai une copie de la version finale.

— Bien. On va déjà prendre ce que vous avez et se mettre au travail.

— Celle-ci était triste, affirma Elsie en posant de nouveau les mains sur son ventre. Ça se sent. Et elle n'a pas eu le temps de retrouver le bonheur.

À cet instant, quelque chose bougea visiblement sous la main de la jeune femme. Eve fit immédiatement un pas en arrière. Peabody, au contraire, se rapprocha.

— Je peux ?

Elsie tourna son énorme ventre vers les mains tendues de Peabody.

— Allez-y.

— Ooooh, roucoula Peabody.

Eve lui trouva l'air très cruche.

— On les sent bien, hein ? Elles ne devraient pas tarder à se calmer par manque de place là-dedans. Je sais que c'est fou vu le nombre de coups de poing et de pied qu'elles m'envoient tous les jours, mais ça va me manquer.

— Vous avez choisi leurs noms ?

— Le papa et moi en discutons encore, mais je vote pour Harmony et Haven.

— Joli.

— Bon, très bien... commença Eve.

— Oh, laissez-moi vous faire une copie des deux holos et je mettrai à jour la deuxième image quand je l'aurai affinée. Je devrais pouvoir en commencer une troisième aujourd'hui, ajouta Elsie en programmant les copies. Et j'espère être en mesure d'en terminer trois ou quatre de plus demain. Je voudrais vous avoir fourni la totalité dans les trois jours. Je pense souvent aux parents qui ignorent ce qui est arrivé à leur enfant. Ce doit être une vraie torture, même après tant d'années.

— Je ne veux pas que vous ressassiez ce genre de choses, Elsie, l'avertit DeWinter. N'ajoutez pas de stress dans votre vie, pas en ce moment.

— Ça ne me stresse pas. J'ai l'impression de faire quelque chose pour elles, de faire revivre leurs visages afin que nous puissions faire revivre leurs noms. Elles ne devraient pas être réduites à un numéro. Aucun de nous ne devrait jamais être un numéro, termina Elsie en tendant le disque à Eve.

— Beau travail. On reste en contact, docteur DeWinter. À plus tard, Morris.

— Je serai de retour chez moi en fin de journée si vous avez besoin de moi, répondit-il.

Eve repartit dans le labyrinthe de corridors en direction de la sortie. Une fois hors de portée de voix, Peabody prit la parole :

— Ils vont bien ensemble.

Perdue dans ses pensées, Eve fronça les sourcils.

— Quoi ? Qui ?

— Morris et DeWinter.

— Quoi ? répéta Eve. Voyons, ne dites pas de bêtises.

— Non, vraiment. Je ne prétends pas qu'il y a entre eux cette espèce d'étincelle qu'il y avait entre l'inspecteur Coltraine et lui, je parle de l'aspect visuel. Ils ont tous les deux un côté exotique et créatif. Je me demande toujours si McNab et moi donnons l'impression d'être bien assortis, ajouta-t-elle en évoquant son compagnon membre de la Division de détection électronique. Je veux

dire, je suis assez petite et... Bon, si c'était la journée de la gentillesse envers soi, je dirais... opulente.

Eve ouvrit la porte d'un coup d'épaule et se dirigea à grandes enjambées vers sa voiture.

— Opulente ? Comment ça ?

— C'est une manière différente de dire que je suis plantureuse. Alors que McNab est une grande asperge toute sèche.

— Vous avez l'air bien ensemble, ce qui est mieux que d'être bien assortis.

Peabody s'arrêta net, complètement stupéfaite.

— C'est carrément le truc le plus gentil que vous ayez jamais dit à propos de McNab et moi.

Eve se contenta de hausser les épaules.

— J'ai fini par m'habituer à votre petit couple. Ou presque. Maintenant montez dans la voiture.

Peabody obtempéra, les joues roses de plaisir.

— Vous pensez vraiment qu'on a l'air bien ensemble ?

— Toutes vos zones érogènes ont l'air de vouloir s'accoler les unes aux autres à la moindre occasion. C'est une preuve, non ? Maintenant, juste pour le plaisir, pourrait-on revenir aux douze meurtres que nous avons à élucider ?

— Les reconstitutions faciales vont vraiment nous aider. Et Elsie est super fortiche dans son boulot. Oooh, et ces petites jumelles à naître ! C'est adorable, non ? Vous auriez dû sentir le...

Alertée par l'éclat sévère du regard d'Eve, Peabody dégaina son mini-ordinateur.

— Je lance tout de suite la recherche pour la première reconstitution.

— Vraiment ? Quelle bonne idée ! Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé moi-même.

Peabody eut la sagesse de ne rien dire avant d'avoir entamé la procédure sur son appareil.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle finalement.

— Parler à l'artisan. Je veux me faire une idée du personnage et en savoir plus sur l'assistant qui a laissé cette drôle d'impression à l'intendante. Après quoi on pourra s'occuper de Brigham et de sa grand-mère. Il va falloir ajouter au dossier tous les employés du CPES, avoir une petite discussion avec tous ceux qui travaillaient aussi dans l'ancien immeuble. On ne peut pas...

— J'y crois pas ! J'y crois pas, Dallas ! Je l'ai trouvée. J'ai déjà un résultat.

— Victime numéro un ?

— Je l'ai. Regardez... Attendez, je l'affiche sur l'écran du tableau de bord.

« Effectivement, c'est elle », pensa Eve.

Les yeux sombres et en amande, le menton arrondi, les lèvres pleines, la chevelure d'ébène aux reflets luisants. Elle n'avait pas de carré mais les cheveux longs.

La photo, estima Eve, était un cliché professionnel. Une photo de studio prise pour une pièce d'identité officielle où la jeune Linh Carol Penbroke, treize ans, tournait vers l'objectif un regard sérieux... où brillait une lueur de défi.

Portée disparue depuis le 12 septembre 2045.

Le signalement indiquait une taille correspondant à celle de la victime numéro un et un poids de quarante-quatre kilos. DeWinter avait également vu juste sur ce point, calcula Eve. Une jeune fille menue avec un visage qui laissait présager une grande beauté.

— La fiche mentionne ses deux parents, dit Peabody. Ainsi qu'un frère et une sœur plus âgés. Une adresse sur Park Slope. Une famille riche, visiblement.

— Vérifiez l'adresse. Je veux savoir si les parents, ou même un seul d'entre eux, habitent toujours là.

— Je regarde... Même adresse, pour les deux.

Eve tourna au coin d'une rue, puis d'une autre, et prit la direction du quartier aisé en question, du côté de Brooklyn.

— Vous voulez qu'on aille les avertir ?

— Ils ont assez attendu, répondit Eve. Et je pense qu'ils nous remettront des échantillons d'ADN. Comme l'a dit Morris, les vérifications iront plus vite si nous disposons d'échantillons parentaux pour faire la comparaison.

— D'accord. Je n'ai jamais eu à faire ça pour une personne disparue depuis longtemps. Et vous ?

— Deux ou trois fois. Ça n'est pas plus facile.

— Je m'en doutais. Les deux parents sont médecins. Elle est obstétricienne et lui pédiatre. Ils ont un cabinet commun en annexe de leur domicile, annonça Peabody en lisant sur son écran. J'imagine que c'est pratique. Le frère aussi est médecin. Cardiologue, également domicilié à Brooklyn. La sœur est musicienne, premier violon de l'orchestre symphonique de New York. Aucun antécédent criminel. Leurs finances sont... Waouh, ça paie bien d'être médecin ! Ils possèdent aussi des résidences à Trinidad et dans les Hamptons. C'est leur seul et unique mariage à tous les deux ; ils vont sur leur trente-cinquième année... Bref, tout chez eux respire la richesse, la stabilité et le succès.

— Si on fait abstraction de leur fille morte.

— Ouais, si on en fait abstraction, admit Peabody avec un soupir.

La résidence aussi respirait la richesse, la stabilité et le succès. C'était la dernière d'une rangée d'anciennes et élégantes maisons de

ville. Eve imagine que les Penbroke avaient agrandi la propriété avec le temps en incorporant la maison voisine afin de former un vaste foyer capable d'accueillir deux médecins libéraux et trois enfants.

Avisant un sapin de Noël derrière le trio de grandes fenêtres de façade, elle songea brièvement qu'à présent que Thanksgiving était derrière eux ils fonçaient à toute allure vers les fêtes de fin d'année.

Et les inévitables cadeaux qu'il allait falloir acheter.

Toujours flanquée de Peabody, elle monta les marches en brique parfaitement entretenues jusqu'à la porte d'entrée et actionna la sonnette. La porte s'ouvrit quelques secondes plus tard.

— Frank, je ne voulais pas dire que tu devais... Oh, pardon, j'ai cru que c'était le voisin.

L'homme qui leur faisait face portait un débardeur et un short de sport par-dessus un corps impressionnant recouvert d'une fine couche de sueur. Son regard légèrement plus sombre que sa peau oscilla entre Eve et Peabody tandis qu'il se passait la main dans ses cheveux ras.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Samuel Penbroke ? s'enquit Eve.

— Ouais. Désolé pour la tenue, je viens de terminer une séance d'entraînement.

Il se saisit de la serviette enroulée autour de son cou pour s'essuyer le visage.

— NYPSD, indiqua Eve en lui présentant son insigne. Je suis le lieutenant Dallas et voici l'inspecteur Peabody. Pouvons-nous entrer, docteur Penbroke ?

Elle capta immédiatement le changement sur ses traits et dans ses yeux. De la curiosité polie à un terrible mélange d'espoir et de chagrin.

— Linh ? C'est à propos de Linh ?

— Ce serait plus simple si nous entrions.

L'espoir s'évanouit comme il reculait d'un pas.

— Elle est morte, devina-t-il.

Eve s'avança dans la grande entrée accueillante où flottait le parfum des lilas rouge vif disposés sur un guéridon. Peabody ferma la porte.

— Nous avons des informations et des questions. Y a-t-il un endroit où nous pourrions nous installer pour discuter ?

— Je vous en prie, dites-moi : c'est au sujet de Linh ?

— Oui, monsieur, nous sommes ici à propos de Linh.

— Ma femme...

Il fut forcé de s'interrompre, comme s'il était hors d'haleine.

— Elle est toujours dans la salle de sport. Je vous demanderais... Elle doit...

Il se dirigea d'un pas lent vers un intercom.

— Tien ? Tien, nous avons de la visite. Il faudrait que tu viennes.

Il s'écoula un long moment avant qu'une voix féminine passablement agacée réponde :

— Sam, je n'ai pas terminé ma méditation. Donne-moi dix minutes et...

Son mari l'interrompt :

— Viens tout de suite, s'il te plaît.

Il pivota sur la droite, vers l'endroit où le grand sapin de Noël scintillant se dressait devant les fenêtres.

— Par ici, je vous prie. Nous allons nous asseoir. Ma femme... En fait, c'est notre jour de repos. On prend un jour de repos ensemble.

Il jeta un coup d'œil vers un piano à queue sur lequel étaient disposées des photos de famille, parmi lesquelles celle qui avait servi au signalement de la disparition de Linh.

— Ma famille... dit-il, ému.

Peabody le prit par le bras pour l'escorter jusqu'à un grand fauteuil.

— Vous avez une superbe famille, docteur Penbroke. Là, ce sont vos petits-enfants ?

— Oui. Nous en avons deux. Un garçon de quatre ans et le bébé, qui n'a que deux ans.

— Ils doivent avoir hâte que ce soit Noël.

— Ils sont tout excités. Ils... Tien.

Celle-ci était svelte et menue, comme sa fille, mais l'aspect sec et coriace de son physique sauta immédiatement aux yeux d'Eve. Elle arborait le carré court qu'Elsie avait imaginé sur Linh. Ses yeux, d'un vert vif qui contrastait de manière plaisante avec sa peau dorée, exprimaient encore un peu de son agacement malgré le sourire poli qu'elle afficha en entrant.

— Je suis navrée, nous étions dans notre salle de sport. Pas vraiment apprêtés pour une visite.

— Elles sont de la police, Tien.

De nouveau, ce brusque changement d'expression. Tien tendit la main pour prendre celle de son mari.

— Linh. Vous l'avez retrouvée. Vous avez retrouvé notre fille.

— Je suis navrée de vous informer... commença Eve.

— Non !

Là, dans la voix de cette mère, sur son visage, le chagrin apparut aussi vivace que si l'enfant s'était volatilisée la veille.

— Non... répéta-t-elle.

— Ça va aller, Tien. Ça va aller.

Samuel attira sa femme sur ses genoux et la serra dans ses bras.

— Vous êtes venues nous dire que c'est la fin de nos illusions, que

l'espoir auquel on s'est accrochés tout ce temps n'est plus. Que notre petite fille ne nous reviendra jamais.

Il n'y avait aucune manière facile de dire ces choses-là. Le mieux était encore d'aller à l'essentiel. Propre et net.

— Docteur Penbroke, nous avons découvert plusieurs dépouilles de jeunes filles entre douze et seize ans. Nous pensons avoir identifié l'une d'entre elles comme étant votre fille.

— Des dépouilles, reprit Tien.

— Oui, madame. Je suis vraiment navrée. Vous pourriez nous aider à confirmer son identité. Votre fille s'était-elle blessée lorsqu'elle était enfant ? Avait-elle eu des fractures ?

— Elle est tombée en faisant de l'airboard dans le parc, répondit Samuel. Une mauvaise chute. Elle s'est cassé le bras, juste au-dessus du coude, précisa-t-il en agrippant le sien. Elle avait onze ans.

— Peabody.

Sans qu'Eve ait besoin de lui donner l'ordre à haute voix, Peabody sortit la copie de la reconstitution de son dossier.

— Nous avons pu établir une reproduction de son visage.

Samuel tendit la main et prit le document.

— Linh, dit-il simplement.

— C'est mon bébé. C'est notre bébé, Sam. Mais la coiffure n'est pas la bonne. Elle avait des cheveux longs, superbes. Et... et son nez. La pointe de son nez était légèrement retroussée. Elle avait un petit grain de beauté au coin droit de la bouche.

— Tien...

— Il faut que ce soit correct !

Des larmes s'écoulaient en ruisseaux silencieux le long de ses joues, mais elle poursuivit :

— Il faut que ce soit correct. Elle était très fière de ses cheveux !

— Nous veillerons à ce que ce soit modifié, lui assura Eve. À ce que ce soit correct.

— Douze, il y a eu douze victimes, murmura Samuel. J'ai entendu ce matin que vous en aviez trouvé douze quelque part en ville. Elle en faisait partie ?

— Oui.

— Quand est-elle morte ? Comment est-elle morte ? Qui lui a fait ça ?

— Je peux vous promettre à tous les deux que nous faisons tout notre possible pour le découvrir. Pour l'heure, je peux simplement vous dire que nous pensons qu'elle est décédée il y a une quinzaine d'années.

Tien détourna la tête pour presser son visage contre l'épaule de son mari.

— Tout ce temps... souffla-t-elle. Tout ce temps passé à chercher,

à prier et à attendre. Elle n'était plus là.

— Je sais que c'est très dur, poursuivit Eve. Pouvez-vous nous dire pourquoi elle a quitté la maison, ce qui s'est passé ?

— Elle était très en colère. Les jeunes filles vivent souvent une période de colère où elles sont malheureuses et rebelles. Elle voulait se faire tatouer, avoir un piercing au sourcil, sortir avec des garçons, ne pas faire ses devoirs ou ses tâches domestiques. Nous l'avons laissée se faire percer le nez – un petit compromis – mais elle voulait plus que ça. C'est une phase que beaucoup d'ados traversent, dit Tien avec des accents de supplication dans la voix. Elles finissent par dépasser ça.

— Elle voulait aller à un concert, expliqua Samuel. Nous avons refusé parce qu'elle avait séché les cours deux fois. Et parce qu'elle se comportait mal à la maison. Elle nous a reproché d'être injustes et des mots durs ont été échangés de part et d'autre. Par mesure de discipline, nous avons limité l'usage de ses appareils. C'était difficile, mais...

— C'était normal, intervint Peabody.

— Oui. Oui...

Tien parvint à former un sourire au milieu de ses torrents de larmes.

— Son frère et sa sœur en étaient passés par là, eux aussi. Pas de manière aussi spectaculaire que Linh, mais elle a toujours été très passionnée. Et c'était la plus jeune. Peut-être étions-nous un peu plus permissifs avec elle.

— Le matin du 12 septembre, reprit Samuel, elle n'est pas descendue prendre le petit déjeuner. Nous pensions qu'elle boudait. J'ai envoyé sa sœur la chercher à l'étage. Hoa est redescendue pour nous dire que Linh n'était pas dans sa chambre, que certaines de ses affaires avaient disparu, ainsi que son sac à dos. Nous avons d'abord fouillé la maison puis appelé les amis, les voisins. Et enfin la police.

— Avait-elle des amis en ville ? demanda Eve. À Manhattan ?

— Ses amis étaient ici, mais elle aimait aller en ville. Elle adorait ça.

Tien marqua une pause pour se ressaisir.

— La police a entrepris des recherches et nous avons embauché un détective privé. Nous sommes même passés à la télé pour proposer une récompense. Ils ont finalement découvert qu'elle avait pris le métro jusqu'à Manhattan, mais ils n'ont pas réussi à la trouver.

— Elle n'est jamais entrée en contact avec vous, ou avec ses amis ?

— Non, répondit Tien en essuyant ses larmes. Elle n'avait pas emporté son communicateur. C'était une fille très intelligente. Elle savait qu'on avait installé un pisteur parental dessus afin de savoir où elle se trouvait. Elle ne voulait pas qu'on sache.

— Elle en aura sans doute acheté un autre, ajouta Samuel. Elle avait de l'argent. Cinq cents dollars. Une fois qu'il est clairement apparu que Linh avait fugué, sa sœur nous a appris que Linh avait fait des économies et les avait cachées dans sa chambre en lui faisant jurer de ne rien dire. Nous étions soulagés qu'elle ait de l'argent, de quoi s'acheter à manger. Et on pensait... on croyait... qu'elle finirait par rentrer à la maison.

— Mais elle n'est pas rentrée. Elle n'est jamais rentrée, dit Tien.

— Nous allons la ramener à la maison à présent, lui répondit Samuel en lui embrassant les cheveux. Nous allons ramener notre bébé chez nous, Tien. Il faut qu'on la voie.

— Docteur Penbroke...

— Nous sommes médecins, coupa-t-il. Nous savons ce qui arrive aux corps. Que vous n'avez plus que ses ossements. Mais nous devons la voir.

— Je vais tâcher d'organiser ça. Nous nous employons à l'identifier, ainsi que les autres. Si nous pouvions faire un prélèvement de votre ADN, cela accélérerait le processus pour Linh.

— Oui. Nous avons déjà donné des échantillons, expliqua Tien. Mais prenez-en de nouveaux afin d'être certains qu'il n'y ait pas d'erreurs. Est-ce que quelqu'un lui a fait du mal ?

« Sois prudente », s'enjoignit Eve.

— Je pense que quelqu'un l'a empêchée de rentrer vous retrouver. Nous œuvrons à découvrir qui. Je peux vous promettre que nous ferons le maximum pour Linh, et pour toutes les autres.

Elle coula de nouveau un regard vers Peabody. Sa partenaire tira de son sac deux kits ADN.

— Encore quelques questions, reprit Eve tandis que Peabody se levait pour effectuer les prélèvements.

1. Terme vulgaire que l'on peut traduire par « tête de nœud ». (N.d.T.)

— Apportez les échantillons à DeWinter, ordonna Eve à Peabody une fois sorties de chez les Penbroke. Confirmons au plus vite l'identité de notre victime. Et signalez à l'expert en reconstitution l'histoire des cheveux longs, du grain de beauté et du nez. Que tout soit correct.

— Je m'en occupe.

— Si la reconstitution de la deuxième victime est terminée, envoyez-la-moi. Étudiez de près le rapport d'enquête concernant la disparition de Linh Penbroke. S'il y a des lacunes, je veux qu'on les comble. Prenez contact avec l'inspecteur qui s'en est occupé, voyez avec lui.

— D'accord.

— Je me charge de l'artisan, de la mécène et de sa petite-fille. Si vous terminez avant moi, renseignez-vous sur ce Jubal Craine et faites-moi suivre tout ce que vous trouverez. Recherches immédiates de correspondances pour toutes les reproductions de visages dès qu'elles nous parviennent. Si vous avez du nouveau, je veux en être informée dans l'instant.

— Même chose de votre côté.

— Même chose, confirma Eve.

Elle reporta son attention sur la maison.

— Apparemment, elle était bien entourée. Une famille riche mais normale. Règles, tâches domestiques, responsabilités. Un airboard, une sœur capable de garder un secret.

— Je pense qu'elle aurait fini par dépasser ce moment où tout ce que ses parents disaient, voulaient, attendaient était tout sauf cool à ses yeux. Et c'est un âge où l'on tient absolument à être cool.

— « Je vais leur montrer que je peux faire ce que je veux, quand je veux. Je ne suis plus une gamine, ils ne peuvent plus jouer aux chefs avec moi. » Elle a commis une erreur qu'elle n'a jamais eu l'occasion de rattraper ensuite. C'est l'impression que ça me donne.

— Mais vous allez quand même creuser un peu à propos des Penbroke.

— Ils aimaient leur enfant et ne lui ont jamais fait de mal. Cela dit... Allez parler à l'inspecteur chargé de l'affaire. Je vais enquêter

plus en détail sur eux. Mieux vaut être sûres.

Elle déposa Peabody à deux pâtés de maisons du labo puis poursuivit sa route et prit le temps de réfléchir.

Elle décida d'utiliser le communicateur de la voiture pour appeler Connors. Celui-ci répondit rapidement.

— Lieutenant.

Comme elle s'en doutait, toutes les réunions du monde ne lui avaient pas ôté ces filles assassinées de l'esprit.

— Merci pour les données que tu nous as fournies. Elles nous sont déjà utiles. Je voulais t'informer que nous pensons avoir identifié la première victime. En fait, j'en suis carrément certaine.

— Comment s'appelait-elle ?

C'était tout lui. Il voudrait consigner ce nom dans sa mémoire.

— Linh, avec un H final. Penbroke. La probabilité que ce soit elle est très élevée. Je viens d'informer ses parents et de prélever des échantillons d'ADN pour accélérer la confirmation. Mais...

— Comme tu l'as dit, tu en es déjà certaine.

— Exactement. Je remonte vers le nord pour parler avec un témoin ou suspect potentiel. J'ai envoyé Peabody explorer d'autres pistes, donc si tu as le temps de m'accompagner et si ça t'intéresse...

— Donne-moi l'adresse. Je te retrouve là-bas.

Elle arriva sur place avant Connors, mais choisit de ne pas l'attendre. Elle se servit de son passe pour entrer dans l'imposant immeuble de trois étages, passa devant l'ascenseur et emprunta l'escalier pour rejoindre l'appartement niché dans le coin sud-ouest, au deuxième.

Elle frappa à la porte. Quand celle-ci s'ouvrit, Eve fut contrainte de baisser les yeux.

Le petit garçon devait avoir dans les dix ans. Sa bouille ronde était constellée de taches de rousseur... et d'une sorte de gelée violette aux coins de sa bouche.

— Je ne vous connais pas, annonça-t-il fermement en faisant mine de refermer la porte.

Quand Eve glissa le pied dans l'interstice, l'enfant se mit à crier à pleins poumons :

— Maman ! Maman ! Y a une dame qui entre de force !

— Je ne suis pas une dame. Tu vois ça ?

Eve brandit rapidement son insigne tandis que des bruits de pas précipités résonnaient depuis le niveau supérieur de ce qui semblait être un grand loft sur deux étages.

— Maman ! Y a une dame de la police !

— Trilby, ne reste pas devant la porte.

La femme – queue-de-cheval blonde, pantalon de travail, chemise à motif écossais – écarta le gamin de la main tout en inspectant l'insigne d'Eve.

— Et va te laver le visage ! Bon sang, Trilby, tu t'es mis de la gelée de raisin partout. Puis tu iras finir tes devoirs, sans déranger ta sœur.

— Purée ! C'est toujours moi qui fais tout !

— Ouais, la vie est dure. Désolée, dit-elle à Eve comme le petit garçon s'éloignait en boudant. Je peux vous aider ?

— Je voudrais parler à Brodie Fine.

— On vient de rentrer et il a sauté sous la douche.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule pour voir où se trouvait son fils et baissa la voix.

— C'est à propos de l'immeuble sur la Neuvième ? Les corps ? On en a entendu parler aux infos, ajouta-t-elle comme Eve ne répondait pas. On sortait plus ou moins ensemble, Brodie et moi, à l'époque où il travaillait là-bas. On n'a pratiquement parlé que de ça toute la journée. Je fais partie de son équipe de menuisiers, expliqua-t-elle. Et je suis aussi sa femme. Et la mère de ses enfants.

— Je n'en ai pas moins besoin de lui parler.

— Bien sûr. Pardon, je ne voulais pas vous garder dans le couloir. Vous pouvez...

Elle s'interrompt en voyant Connors arriver derrière Eve.

— Mon consultant, expliqua celle-ci.

— Classe, si je puis me permettre. Entrez. Je préférerais parler de tout ça loin des enfants, mais à quoi bon ? Les gamins entendent tout, de toute façon. J'allais me prendre une bière. Vous en voulez une ?

— Je ne dirais pas non, répondit Connors.

Il s'adaptait à l'atmosphère simple et accueillante du loft avec la même aisance que lors d'un conseil d'administration ou d'une réunion au plus haut niveau.

— Consultant civil, rappela-t-il à Eve. En tant que flic en service, elle ne prendra rien, précisa-t-il à l'intention de leur hôtesse. C'est très plaisant chez vous... madame Fine, c'est bien ça ?

— Ouais, j'ai choisi de donner dans le traditionnel et de prendre son nom. Mais vous pouvez m'appeler Alma. Brodie et moi avons aménagé l'endroit nous-mêmes. Ça fait six ans qu'on est dessus, mais ça commence à prendre forme.

— Très beau travail, commenta-t-il en faisant courir ses doigts le long d'une moulure arrondie. C'est du châtaignier, non ?

— Vous vous y connaissez en bois, répondit-elle en le dévisageant. Mon grand-père avait une ferme en Virginie. Il avait un paquet de châtaigniers alors on en a fait un stock, Brodie et moi. On s'est dit que ça en vaudrait la peine. C'est rare d'avoir l'occasion de

travailler sur du vrai bois. Un pur plaisir.

— J'imagine.

— Asseyez-vous. Je vais chercher la bière. Vous voulez autre chose ? proposa-t-elle à Eve. J'ai de l'eau, évidemment, mais je peux vous faire un café. Ou j'ai du Coca caché en lieu sûr, hors de portée des enfants.

— Effectivement, un Coca serait très bien.

— Pas de problème.

Eve promena son regard autour d'elle. Connors avait raison : c'était un bel espace. En bazar, comme on pouvait s'y attendre au sein d'une famille avec des enfants, mais cela ajoutait à son charme.

Ils avaient conçu l'endroit comme un espace ouvert en plaçant intelligemment plans de travail et autres armoires pour séparer le salon de la salle à manger, la salle à manger de la cuisine et le tout de la zone de jeu des enfants.

La mezzanine, également ouverte, courait le long de trois des murs, délimitée par une rampe ouvragée qui semblait solide et dont les barreaux étaient trop rapprochés pour permettre d'y glisser ne serait-ce qu'une petite tête blonde.

Eve nota que l'appartement faisait la part belle au bois et aux couleurs, le tout accentué par de grandes fenêtres qui laissaient entrer beaucoup de lumière. Quiconque capable de faire de tels travaux était sans aucun doute capable d'ériger de faux murs à même de se fondre dans le décor.

— Maman ! Trilby m'embête !

— Trilby, qu'est-ce que je t'ai dit ?

— J'y fais rien du tout !

— Je *ne lui* fais rien du tout, le corrigea Alma en apportant les boissons. Et soyez sages, sinon il n'y aura pas de *Max l'aventurier* pour vous ce soir.

Cette fois, elle eut droit à une réponse en stéréo :

— Maman !

— Je suis sérieuse ! Désolée, fit-elle à l'intention de ses visiteurs.

— Pas de problème, répondit Eve. Votre mari ?

— Oui, donnez-moi une minute, je vais monter lui dire de s'habiller.

— C'est quoi, tout ce boucan ?

La voix masculine avait retenti avec force. Mais elle paraissait plus amusée que menaçante.

— Pas de *Max l'aventurier* ce soir ?

De nouveau, stéréo enfantine.

— Papa !

— Vous feriez bien de vous calmer sans quoi on ne saura jamais ce qui arrive à Max et Luki sur la planète Crohn. Hé, chérie, tu

pourrais...

Il s'arrêta au sommet de l'escalier en avisant Eve et Connors.

— Pardon. Bonjour. Je ne savais pas qu'on avait de la compagnie.

— C'est la police, Brodie.

Le sourire engageant de Brodie disparut. Il hocha la tête et descendit les marches. Sa tignasse de cheveux bruns bouclés était encore humide après la douche. Il portait un jean, un tee-shirt marron à manches longues et d'épaisses chaussettes.

— Je me demandais si vous alliez passer. Alma et moi avons envisagé d'aller au commissariat pour proposer de faire une déclaration. On voulait en rediscuter ce soir après avoir couché les enfants. C'est vrai ? Ce que disent les médias ?

— Oui, c'est vrai.

— Je vais te chercher une bière, dit Alma en passant une main rassurante sur le bras de son mari.

— Merci. On ferait sûrement mieux de s'asseoir.

— Je suis le lieutenant Dallas, chargée de cette enquête, expliqua Eve. Et voici mon consultant.

— Connors. Je vous ai reconnu, dit Brodie. J'ai fait quelques travaux sur deux ou trois de vos propriétés.

— Ah oui ?

— Oui, ici et là.

— Si vos travaux pour moi sont aussi soignés que ce que vous avez accompli ici, je suis certain d'en être pleinement satisfait.

— Eh bien, vous payiez bien et à l'heure. Je ne peux pas dire que ce soit le cas de tout le monde.

— Quel genre de boulots avez-vous fait dans l'immeuble sur la Neuvième, pour le Sanctuaire ? demanda Eve.

— Des réparations rapides, essentiellement.

D'un geste qui semblait machinal, il repoussa en arrière ses mèches de cheveux mouillées.

— Ils n'avaient pas beaucoup de moyens, et vu ce qu'ils essayaient d'accomplir pour les gamins, je leur faisais les tarifs le plus bas possible. J'étais en train de monter ma propre boîte, elle démarrait à peine, donc j'ai surtout bossé pour eux tout seul et durant mon temps libre.

— Vous avez érigé des murs ?

— Non. J'en ai réparé un ou deux.

Alma revint, s'assit sur l'accoudoir du siège de son mari et lui tendit une bière.

— J'en ai peint quelques-uns, mais sans me faire payer. La plupart du temps, ils s'occupaient eux-mêmes de la peinture pour économiser un peu. Au niveau de la plomberie, j'ai fait de mon mieux. J'ai aussi refait quelques circuits électriques. Pour être honnête, je

n'avais pas les autorisations officielles pour ça à l'époque, mais ils ne pouvaient pas se payer quelqu'un qui les avait. Et je savais ce que je faisais.

— Il peut tout faire, renchérit Alma. Je vous jure.

— Et toi aussi. C'est pour ça que je t'ai épousée.

— Je ne me soucie pas des questions d'autorisations ou de non-respect des normes, leur dit Eve. À quand remonte votre dernier passage dans cet immeuble ?

— Oh... euh... Attendez que je réfléchisse.

Il se passa de nouveau les doigts dans les cheveux.

— C'était juste après qu'on leur avait fait don de nouveaux locaux. Ils étaient encore en train de déménager certains trucs. Ils m'ont simplement demandé de faire un état des lieux pour voir s'il restait quelque chose qui les mettrait dans le pétrin avec la banque par la suite. J'ai fait deux ou trois réparations supplémentaires, au cas où. Alma était avec moi. Tu te souviens ? On sortait ensemble.

— Plus ou moins ensemble.

— J'ai fini par t'avoir, non ? Bref, c'était la dernière fois. Puis j'ai commencé à travailler dans le bâtiment qu'ils occupent désormais. Un bel endroit, pour le coup. En bon état, avec une structure solide. Rien à voir avec l'autre ruine. Quelqu'un devrait sauver cet immeuble, mettre la charpente et les fondations à nu et reconstruire à partir de là. Je le ferais moi-même si je pouvais. C'est triste de le voir mourir de cette façon.

— Vous dites cependant ne pas y être passé récemment ?

— Effectivement. Mais je l'ai vu du dehors. On a fait un boulot dans le coin il y a environ six mois. Si vous voulez mon avis, c'est une honte de le laisser comme ça. Un crève-cœur. Les fenêtres sont toutes condamnées, les vitres brisées. Il y a des graffitis partout. À vue de nez, le toit ne tiendra pas un an de plus. Mais bref, ce ne sont pas mes affaires.

— Si Brodie avait les moyens, il essaierait de sauver tous les bâtiments du monde, s'amusa sa femme.

— En commençant par New York.

— À un moment donné, vous avez eu un assistant pour faire certains travaux là-bas.

— Ah oui. Clip, dit-il à sa femme qui leva immédiatement les yeux au ciel. Jon Clipperton. Je lui donne du boulot de temps à autre, mais je ne le garde pas dans l'équipe.

— Pour quelle raison ?

— Il fait du bon travail... quand il est sobre. Ou à moitié sobre.

— Soit tous les trente-six du mois, intervint Alma.

— Il n'est pas aussi grave que ça. Mais pas loin, admit Brodie. Je faisais plus appel à lui à mes débuts. Il ne buvait pas autant et je

pouvais difficilement me payer mieux. Mais il n'a travaillé pour moi que deux ou trois fois dans le Sanctuaire... Parce que, reprit-il en voyant le regard d'Eve, eh bien, parce qu'il s'était présenté pas franchement sobre et...

Brodie s'agita sur son siège comme si des cailloux lui rentraient dans les fesses.

— Disons qu'il peut se montrer indélicat après quelques verres.

— Brodie, l'indélicatesse est son état normal et il devient une vraie tête de con quand il a bu.

— Vous avez cessé de faire appel à ses services pour le Sanctuaire parce qu'il s'est présenté ivre sur les lieux et s'est comporté de manière indélicate. Pouvez-vous décrire ledit comportement ?

Brodie fit la grimace.

— Disons que des ouvriers en train de bosser peuvent parfois faire un commentaire sur une jolie femme qui passe. Et parfois les commentaires sont, euh... assez crus.

— Oh, arrête ! lança Alma.

Elle lui décocha en riant un coup de poing dans l'épaule.

— On fait tous ça, dit-elle. En fonction du côté de la barrière où l'on se trouve, on balance toujours des remarques quand un mec canon ou une belle nana passe. C'est une des plus vieilles traditions du métier, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Ouais, d'accord, mais le truc, c'est que là les remarques de Clip concernaient des gamines. Bon, on était plus jeunes à l'époque mais assez vieux pour ne pas faire... de commentaires sur des adolescentes de cet âge. Je lui ai dit de la boucler. C'était... déplacé, je dirais. Il a plus ou moins arrêté après ça, mais je l'ai surpris à lancer des œillades et à parler d'un peu trop près à certaines pendant ses pauses. Ça ne me plaisait pas du tout, donc je l'ai retiré de là et lui ai donné un autre boulot.

— Quel genre de remarques faisait-il ?

— Sincèrement, j'aurais du mal à m'en souvenir, répondit-il. Je me rappelle simplement que je n'avais pas apprécié. L'idée qu'il dragouille ces gamines me hérissait.

— Moi aussi, il m'a draguée, annonça Alma à son mari bouche bée.

— Hein ? Quoi ? Quand ?

— Deux ou trois fois à l'époque, et à deux autres reprises depuis.

— Nom d'un chien !

— Tu penses que je ne peux pas gérer ça toute seule, chouchou ?

— Non, tu gères très bien, mais... Nom d'un chien !

— Il était toujours complètement bourré. Pour te dire, il a aussi dragué Lydia. C'est une dame de quatre-vingt-trois ans qui s'occupe de notre comptabilité, expliqua Alma. Clip est un obsédé, c'est clair, et je

l'imaginer bien essayer de peloter tout ce qui passe tant qu'il s'agit d'une femme, sans critère d'âge. Mais je ne crois pas qu'il puisse faire du mal à qui que ce soit. Vraiment pas.

— Non, non, il ne ferait jamais de mal à quelqu'un. Il se comporte parfois comme un salaud, mais... Peloter ? Il a essayé avec toi ?

— Tu te souviens de l'œil au beurre noir qu'il avait après le barbecue de la fête de l'Indépendance il y a six ou sept ans ? À ton avis, qui lui avait balancé un marron ?

Cette fois, Brodie se passa les deux mains dans les cheveux.

— Purée, Alma ! Pourquoi tu me racontes pas ces trucs-là ?

— Parce que tu aurais voulu le cogner et que je l'avais déjà fait. Et c'est la dernière fois qu'il a tenté un truc avec moi. Il s'est excusé après avoir cuvé. Ce que je veux dire, lieutenant, c'est... Admettons que vous êtes assise dans un bar à attendre quelqu'un ou simplement pour prendre tranquillement un verre. C'est le genre de type qui va vous sauter dessus en se croyant spirituel ou sexy ou je ne sais quoi alors qu'en réalité il est surtout soûl, stupide et chiant. Mais il ne serait pas du genre à vous suivre dehors pour essayer de vous attraper de force ni à s'énerver et devenir agressif quand on lui dit de dégager. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, mais j'aimerais quand même lui parler. Je vais avoir besoin de ses coordonnées.

— Ouais. Bien sûr. Bon sang...

Brodie se redressa pour tirer son communicateur de poche puis lui lut les infos.

— Franchement, là, j'ai une grosse envie de lui mettre mon poing dans la figure, mais il faut quand même que je vous dise qu'il n'aurait jamais fait un truc pareil. Il n'aurait rien fait à ces filles. Bon, ouais, à l'époque il aurait pu se soûler assez pour essayer de les tripoter, mais il n'aurait pas tué quelqu'un.

— D'accord. Avez-vous vu ou remarqué quelqu'un travaillant sur place qui vous aurait fait mauvaise impression ?

— Honnêtement, non. Ou je ne m'en souviens pas. Je jonglais entre plusieurs petits boulots à l'époque pour essayer de me faire une place. Ce n'est pas comme si j'étais là-bas tous les jours, loin de là. Il m'est arrivé d'y passer plusieurs journées d'affilée, mais en général, c'était plutôt en pointillé. Ils m'appelaient pour des petits trucs qu'ils n'arrivaient pas à arranger eux-mêmes ou pour rattraper leurs tentatives ratées de réparation. Ce qui m'a rapporté d'autres jobs auprès des membres de l'équipe ou de personnes à qui Nash et Philly m'avaient recommandé.

— Des impressions à me communiquer ? À propos des membres de l'équipe, Nash et Philly compris ?

— Ils faisaient du bon travail, et le font toujours. Et ça demande beaucoup d'efforts, d'après ce que j'en vois. Ils ne comptent pas leurs heures.

— Une dernière chose.

Eve afficha sur l'écran le portrait de Linh.

— Est-ce qu'elle vous dit quelque chose ?

— Waouh, jolie gamine. Non.

Il jeta un coup d'œil vers sa femme qui secoua la tête.

— C'est l'une des...

— Oui.

— Mon Dieu.

Il se passa les mains sur le visage puis se pencha d'un peu plus près pour scruter attentivement le visage.

— Elle ne m'évoque rien. Je ne sais pas si je m'en souviendrais après tout ce temps, mais on peut dire qu'elle a un visage aisément reconnaissable. Un canon en devenir.

Eve se leva.

— Merci de nous avoir accordé de votre temps. Si quelque chose vous revient à l'esprit, contactez-moi.

— Je le ferai. On le fera, lui assura Brodie. Rien que de penser à ces filles, ça me glace.

Eve songea qu'elle allait justement passer les prochains jours à penser quasi exclusivement à ces victimes.

La deuxième reconstitution leur parvint alors qu'ils sortaient de l'immeuble.

— On a une nouvelle tête, annonça Eve.

Connors s'approcha pour examiner le visage étroit aux yeux tristes affiché sur l'écran d'Eve.

— Tu veux que je lance une recherche ?

— Peabody l'a déjà fait sur la base de la version préliminaire qu'on a reçue un peu plus tôt. Elle va pouvoir continuer avec celle-ci. Mais attends-moi ici une minute, je reviens.

Elle le laissa sur le trottoir pour s'engouffrer précipitamment dans l'immeuble. Pour passer le temps, Connors sortit son mini-ordinateur afin d'initier ses propres recherches.

Eve ne resta que cinq minutes à l'intérieur.

— Celle-ci, il l'a reconnue. Il semblait sûr de lui ; il a même ajouté un anneau au sourcil qui n'apparaissait pas sur l'image. D'après lui, elle avait des cheveux multicolores – violets, roses et verts – et des tatouages qui lui couvraient les deux bras. Elle n'avait pas plus de douze ou treize ans. Il se souvient de tout ceci parce qu'il était sur place le jour où elle a agressé l'un des autres pensionnaires. Il ne sait plus pourquoi, mais se rappelle qu'il a fallu plusieurs membres de l'équipe pour les séparer.

— Ce qui t'apprend qu'elle résidait sur place, qu'elle y a eu au moins une altercation physique et, d'après cette description, qu'elle n'était pas du genre discrète et effacée.

— On ne peut pas se faire tatouer à cet âge sans la signature et la présence d'un responsable légal ayant prouvé son identité. Sa dépouille indique qu'elle a été régulièrement malmenée donc je n' imagine pas son tuteur prenant le temps de faire quelque chose d'aussi idiot avec elle. Ce qui m'indique qu'elle a sans doute passé un certain temps dans la rue, qu'elle avait des contacts. Elle s'est sans doute fait arrêter deux ou trois fois. On n'aura pas de mal à découvrir son identité. On aura son nom.

— Est-ce qu'on va à la rencontre de notre soûlard invétéré pendant que Peabody s'occupe d'identifier la fille ?

— Pas encore. J'irai l'interroger, mais celui qui a fait ça n'était sans doute pas alcoolisé. Ni alcoolique, d'ailleurs, car ils ont tendance à trop parler et à commettre des erreurs stupides, comme draguer la femme de leur patron, par exemple.

— Certaines femmes de patrons savent se défendre, répondit Connors en lui tapotant le menton du bout du doigt.

— C'est clair. Si l'un de tes trilliards d'employés s'avise de me faire du rentre-dedans, je l'assomme. Ne t'inquiète pas.

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet.

— Pour le moment, je m'intéresse surtout à une ancienne pensionnaire devenue membre de l'équipe, petite-fille de la femme qui leur a fait don des nouveaux locaux. Seraphim Brigham, descendante de Tiffany Brigham Bittmore.

— Je connais Tiffany Bittmore.

Puisque Eve ne voulait pas l'envoyer faire des recherches, il contourna la voiture pour s'installer sur le siège du conducteur.

— Une philanthrope tout particulièrement sensible aux questions touchant aux enfants et aux addictions. Si je ne me trompe pas, elle s'occupait de toutes les tâches pénibles au sein d'une organisation d'activistes politiques quand elle a rencontré et épousé Brigham. Ils étaient tous les deux très jeunes, la petite vingtaine. Elle a eu deux enfants de lui avant sa mort, un crash de navette une quinzaine d'années plus tard. Il était riche – héritage familial – et très impliqué en politique, avec des tendances progressistes marquées.

Tout en parlant, Connors avait démarré et s'était joint à la circulation remontant vers le nord.

— Elle s'est remariée quelques années après. Les Bittmore étaient encore plus fortunés. Je crois qu'ils ont eu deux enfants de plus avant qu'il soit tué durant un tremblement de terre en Indonésie. Il s'y trouvait en tant qu'ambassadeur d'une organisation de santé mondiale.

— Effectivement, tu en sais beaucoup sur elle.

— J'ai eu le temps de combler mes lacunes depuis ce matin. Elle est connue pour être généreuse de son temps, de son argent et de son influence quand la cause lui parle. Elle a perdu un fils – le père de la fameuse petite-fille – à la suite d'une overdose. Il semble que sa fille ait décidé de suivre les traces de son père avant de finir au Sanctuaire. Bittmore leur a témoigné sa reconnaissance en leur faisant don de l'immeuble et en renflouant leur trésorerie.

— Et maintenant Seraphim bosse pour Jones et Jones.

— Elle a même une solide réputation en tant que thérapeute. Et elle s'est récemment fiancée.

— Hmm... Je suis en train de me dire que j'ai intérêt à m'assurer que mon prochain mari en aura plein les poches, lui aussi. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir me dégoter un type plus riche que toi. Il n'y a pas beaucoup d'autres concurrents.

— D'autres émergeront peut-être d'ici un petit siècle.

— T'as raison, c'est une possibilité. Comment sais-tu où on va ?

— Tu as dit que tu voulais interroger Seraphim Brigham. Une possibilité que j'ai anticipée au moment où tu m'as appelé. Je me suis discrètement renseigné et j'ai appris qu'elle était attendue pour prendre l'apéritif au domicile de sa grand-mère. Son domicile new-yorkais. Pas très loin de chez nous, en fait.

— Je l'ai souvent dit mais je vais me répéter : c'est parfois pratique de t'avoir avec moi.

Il lui lança un coup d'œil facétieux.

— Un critère de plus pour le choix de ton prochain milliardaire, si jamais tu décides d'en changer : il faut qu'il comprenne comment marche l'esprit d'un flic et qu'il ait les bons contacts aux bons endroits.

— J'ajoute ça à ma liste.

Elle se tourna à son tour vers lui.

— Tu opterais de nouveau pour une femme flic dans un petit siècle ?

— Certainement pas. La prochaine fois, je me trouverai une gentille petite femme discrète, le genre qui fait de l'aquarelle et prépare des scones.

— Mon prochain milliardaire fera des tartes, lui. J'aime la tarte.

— Moi aussi. Décidément, j'aimerais bien le rencontrer, cet homme.

— Attends quelques décennies, répondit-elle. Qu'est-ce qu'il a fait depuis quinze ans ?

Elle ne parlait plus de son pâtissier richissime et fictionnel, compris Connors, toujours fasciné par la façon dont fonctionnait le cerveau d'Eve.

— Comment a-t-il cessé de tuer ? A-t-il vraiment cessé ? A-t-il trouvé une autre manière de se débarrasser des corps ? Est-il mort, en prison, reconverti dans la religion ? Il a tué douze fois. Sans doute en l'espace de quelques semaines ou quelques mois. On ne s'arrête pas d'un coup. Je m'interroge : où est-il ? Que fait-il ? J'ai fait une liste de crimes similaires et, oui, il y a quelques signalements de-ci, de-là pour des filles de cette tranche d'âge, pour l'emballage plastique et quelques autres éléments. Mais rien qui corresponde à ceci, pas précisément. Victimes multiples, le temps et les efforts nécessaires pour les cacher, l'absence de violence. Comment les a-t-il tuées ?

— Je pense que tu vas devoir laisser un peu plus de temps à DeWinter.

— Je sais, je sais. Morris et elle y travaillent tous les deux.

Connors devina qu'elle était frustrée de ne pas disposer des données nécessaires, de ne pas pouvoir commencer à les exploiter pour débroussailler le chemin la menant au tueur.

— Nous avons prévenu les parents de la première victime identifiée. Des gens de la classe moyenne aisée, voire très aisée. Médecins tous les deux, premier mariage durable, deux autres enfants désormais adultes. Belle maison, foyer stable. Aucun signe de maltraitance sur la dépouille et tout montre que la victime avait été bien traitée, physiquement et médicalement.

— Elle a été kidnappée ?

— Non. En tout cas pas depuis chez elle. Elle s'est braquée contre ses parents pour une histoire de concert. Elle traversait une période de rébellion, ce qui est semble-t-il plutôt normal. Elle est partie pour la ville – depuis Brooklyn – avec de l'argent en poche. J'en déduis qu'elle s'est fait plaisir pendant deux, trois jours, à vivre comme elle en avait envie. Et ça lui a plu. Elle ne ressemblait pas à la fille avec laquelle il l'a emballée, cela dit. À moins d'être tombée dans la drogue, elle ne serait pas restée sur ce chemin. Elle aurait fini par rentrer chez elle. L'autre ? Son domicile était sans doute le dernier endroit où elle aurait voulu aller ; la source du mal.

Connors se contenta de poser la main sur la sienne. C'était tout ce qu'il avait à faire.

— Ce n'était pas la même chose pour moi, murmura Eve. Je n'ai jamais eu de foyer et peut-être était-ce un avantage. Je n'attendais pas qu'on s'occupe de moi. Et je ne savais pas, jusqu'au moment où il est mort, que je pouvais m'échapper. Même après, je n'ai pas réussi à m'enfuir bien loin. Elle, c'est sa fugue qui l'a tuée, ou en tout cas qui l'a mise sur le chemin d'un prédateur.

Alertée par un bip, elle sortit son communicateur pour lire le message de Peabody.

— Shelby Ann Stubacker. Ça y est, elle a un nom.

— Dis-m'en plus.

— Elle avait treize ans. Son père purge dix ans à Sing-Sing. Deuxième condamnation pour coups et blessures. La mère aussi a un casier, essentiellement pour détention de substances illégales. Ils n'ont pas signalé sa disparition ; on ne l'aurait pas trouvée par ce biais. Elle s'est effectivement retrouvée plusieurs fois au poste : absentéisme scolaire, vol à l'étalage. Elle a passé du temps en centre éducatif fermé et en désintox après avoir été ramassée défoncée et en possession de drogue. La première fois, elle avait neuf ans. Née et morte dans le même enfer. Les services sociaux ont sûrement un dossier sur elle, mais à quoi bon ? Le système n'a rien fait pour elle. Personne n'a rien fait pour elle.

— Toi si. Tu le feras.

Connors se gara devant une façade blanche tout en dorures et verre étincelant. Étant donné l'aspect bas de gamme de leur véhicule, Eve ne fut pas surprise de voir le portier redresser la tête et pincer les lèvres avant de remonter d'un pas pressé le tapis bleu roi qui menait du trottoir aux grandes portes de verre de l'entrée.

Eve songea avec plaisir que Connors allait être témoin du genre de traitement qu'elle affrontait régulièrement. Elle se hâta d'ouvrir la portière pour sortir. Mais dès que Connors mit le pied sur le trottoir, le portier passa du statut de chien de garde à celui de gentil toutou.

— Monsieur ! Vous rendez visite à l'un des occupants du *Metropolitan* ce soir ?

— À vrai dire, j'accompagne le lieutenant Dallas à l'intérieur. Elle vous sera sans aucun doute reconnaissante de veiller à ce que son véhicule demeure à sa place jusqu'à ce qu'elle en ait terminé ici.

— Je m'en assurerai personnellement. Puis-je avertir quelqu'un de votre part ?

— Si vous pouviez informer Mme Bittmore que le lieutenant Dallas est ici pour la voir dans le cadre d'une enquête du NYPSP.

— Je vais la prévenir. Vous voudrez sans doute emprunter le premier groupe d'ascenseurs, du côté gauche du hall. L'entrée principale de chez M. Bittmore se trouve au cinquante-troisième étage, numéro cinq mille trois cents.

— Merci.

Eve garda les sourcils froncés tandis qu'ils entraient dans l'immeuble.

— Combien lui as-tu glissé ?

— Un billet de cinquante.

— Je ne graisse pas la patte des portiers, répondit-elle sur un ton moralisateur.

— Non, ma chérie, tu les réduis à l'état de flaques tremblantes d'effroi, mais ça m'a paru plus rapide et moins salissant.

— De toute façon, il t'avait reconnu. Ça se lisait sur son visage.
Tu n'es quand même pas propriétaire de cet endroit, si ?

— Non, non.

Il contempla le vaste hall blanc et or puis se tourna vers les ascenseurs.

— Dommage, d'ailleurs. C'est plutôt agréable.

— La prochaine fois, j'opte pour les tremblements et l'effroi.

Il la laissa monter la première dans l'ascenseur afin de pouvoir lui décocher une petite tape sur les fesses au passage.

— La prochaine fois.

Une droïde domestique les accueillit à la porte d'un élégant petit vestibule aux parois recouvertes par une fresque représentant un paysage de vignoble. Sobrement vêtue d'une simple robe grise et de talons plats, elle leur demanda de décliner leur identité. Eve lui tendit son insigne à scanner.

— Entrez, je vous prie. Mme Bittmore et Mlle Brigham sont dans le séjour.

La pièce en question ne pouvait pas être qualifiée de spacieuse, mais un choix de tentures claires, mises en valeur par les murs d'un beau bordeaux, lui conférait un certain chic. Les tableaux exposés avaient quelque chose d'européen, à base d'élégantes représentations de forêts brumeuses, de lacs paisibles et de prairies en fleurs.

Deux femmes se levèrent de la causeuse couleur d'avoine installée devant une double porte en verre donnant sur une petite terrasse avec vue imprenable sur le parc.

La plus âgée s'avança vers eux. Tiffany Bittmore ne cherchait pas à dissimuler la blancheur de sa chevelure. Eve perçut néanmoins une touche de vanité dans cette décision car sa coupe irréprochable témoignait du même raffinement que le reste du décor.

Et dans ses yeux d'une magnifique nuance de bleu brillait un éclat vif et rusé. Son visage, à la peau fraîche et lisse malgré l'âge, sans être beau, retenait l'attention.

La courbe de ses lèvres ne faisait rien pour adoucir la dureté de ses pommettes saillantes.

— Lieutenant Dallas, c'est un plaisir de vous rencontrer. Et Connors, un plaisir également. Vos réputations et vos exploits vous précèdent.

— De même que les vôtres, répondit Connors avec ce charme particulier dont il se paraît avec la même aisance qu'une cravate en soie. C'est un honneur, madame Bittmore. Vraiment.

— Les dieux vous ont offert un physique à même de faire fondre le cœur des femmes. Dans ma jeunesse, je me serais sans doute extasiée en salivant devant lui, confia-t-elle à Eve.

— J'ai appris à ne pas marcher dans les flaques, répliqua celle-ci. Avec un éclat de rire, Mme Bittmore donna une petite tape

amicale sur le bras d'Eve.

— Je crois que vous allez me plaire. Venez donc que je vous présente la prunelle de mes yeux. Puis nous prendrons un café. J'ai lu *L'Affaire Icove*. Et j'ai même vu le film, ce qui ne m'arrive que rarement. Je sais donc que vous avez un faible pour le véritable café. Clarissa ?

— Oui, madame. Je m'en occupe immédiatement, répondit la droïde avant de quitter la pièce.

— Voici ma petite-fille, Seraphim.

— Enchantée. Mais je le serais certainement davantage si nous n'avions pas entendu le bulletin d'informations.

Seraphim leur tendit la main ; elle avait les yeux de sa grand-mère dans un visage moins impressionnant.

— J'ai appelé le CPES et me suis brièvement entretenue avec Philadelphia. Elle m'a dit que vous étiez passée la voir, ainsi que Nash.

— Vous travaillez au CPES et avez été pensionnaire au Sanctuaire... commença Eve.

— Je vous en prie, asseyons-nous tous, dit Mme Bittmore en désignant les sièges. Ce terrible événement est bouleversant pour Seraphim.

— J'ai peut-être connu certaines d'entre elles, confia la jeune femme avant de se rasseoir sur la causeuse. C'est même presque certain, bien que le reportage n'ait mentionné aucun nom.

— Les médias n'ont pas de noms à donner.

Eve hésita quelques secondes sur la meilleure manière d'entamer l'interrogatoire. Elle sortit son communicateur et afficha l'une des photos.

— Vous la reconnaissez ?

— Mon Dieu...

Seraphim inspira profondément puis tendit la main vers le communicateur et le cliché de Linh Penbroke.

— Ça remonte à des années, mais je pense que je me souviendrais d'elle. Elle est si jolie. Or ça ne me dit rien. Je ne crois pas avoir jamais vu cette fille. Mais j'ai vu défiler tellement de visages durant les mois que j'ai passés au Sanctuaire... Cela dit, j'insiste, je pense que je me rappellerais le sien.

— D'accord.

Eve reprit l'appareil pour afficher le second portrait.

— Et elle ?

— Oh ! C'est Shelby. Oui, je me souviens d'elle. Shelby... Je ne sais pas si j'ai un jour su son nom de famille. Elle résidait là-bas avec moi. Elle devait avoir un an de moins, mais la vie l'avait forcée à mûrir très vite. Elle m'avait trouvé des pilules de Zoner. Désolée, mamie, ajouta Seraphim avec un coup d'œil vers sa grand-mère.

— C'était il y a longtemps.

— Durant mes premières semaines sur place, je ne cherchais vraiment qu'un endroit où dormir. Je n'avais pas l'intention de me désintoxiquer ni de changer de comportement, je faisais simplement semblant d'être d'accord.

— Tu étais tellement en colère, dit sa grand-mère.

— Oui, j'étais super en rogne contre tout et tout le monde.

Elle laissa échapper un petit rire presque perplexe puis embrassa Tiffany sur la joue.

— Particulièrement contre toi, parce que tu continuais à croire en moi, que tu refusais de me laisser tomber.

— Jamais je ne t'aurais abandonnée.

— Alors j'allais aux entretiens, j'allais au bout des missions qu'ils me confiaient... pour continuer à être logée et nourrie. Je pensais que les Jones étaient des jobards et je faisais entrer des drogues et de l'alcool dès que j'en avais l'occasion. Mais ce n'était pas aussi simple que je l'avais cru parce que en réalité, c'étaient loin d'être des jobards. J'ai échangé un bracelet de perles contre le Zoner. Tout le monde savait que Shelby pouvait vous dégoter tout ce que vous vouliez et le faire entrer en douce pour peu que vous lui accordiez un peu de temps et quelque chose qui lui plaisait.

Seraphim marqua une pause le temps que la droïde apporte le café et reparte aussi discrètement qu'elle était arrivée.

— L'équipe du Sanctuaire n'était pas au courant ? demanda Eve.

— Shelby était très maligne. Non, « rusée » convient mieux. Shelby était très rusée. Elle s'était fait prendre une ou deux fois pour des entorses mineures au règlement. Et en y repensant, non seulement en tant qu'adulte mais aussi en tant que thérapeute, il est très probable qu'elle l'ait fait exprès. Ce genre de choses étaient attendues et les sanctions légères. Nous étions facilement dix fois plus nombreux que le personnel à l'époque. Ils faisaient de leur mieux pour nous garder en sécurité, à l'écart de la rue et de la prostitution, pour nous aider. Mais aux yeux de beaucoup d'entre nous, c'étaient simplement des pigeons.

— Vous vous souvenez d'un ouvrier du nom de Jon Clipperton ?

— Je ne me rappelle pas son nom, et je ne l'ai peut-être jamais su, mais je me souviens de l'homme que Brodie avait amené avec lui en plusieurs occasions durant nos dernières semaines sur place. Quand certains hommes vous regardent, dit-elle à Eve, vous savez qu'ils vous imaginent nue. Parfois, ce n'est pas un problème parce que vous aussi, vous les voyez nus. D'autres fois, c'est insultant. Ou pire. J'étais jeune, mais j'avais passé du temps dans la rue. Je reconnaissais le regard qu'il posait sur moi et certaines autres filles. Un regard inapproprié.

— A-t-il fait plus que regarder ?

— Je l'ignore. Je crois qu'il avait donné de la bière à Shelby, mais elle n'en a jamais parlé. Nous n'étions pas très proches. Pour elle, je n'étais qu'une cliente occasionnelle. Comment sont-elles mortes ?

— Je ne peux pas vous donner de réponse pour le moment. Êtes-vous retournée sur place après avoir déménagé ?

— Non. Je n'ai jamais eu envie d'y retourner. J'ai fini par changer, là-bas. J'ai vécu une période de transition. Les séances de thérapie où je faisais semblant pour avoir un lit et à manger commençaient à me toucher malgré ma résistance. Philadelphia travaillait en tête à tête avec moi. Que je le veuille ou non, et malgré les bâtons que je lui mettais dans les roues, elle avait réussi à passer la barrière de ma colère et de mon dégoût de moi-même. Et elle avait fini par me convaincre de reprendre contact avec mamie... ma grand-mère.

— C'est là que vous avez fait don aux Jones d'un bâtiment neuf et de fonds supplémentaires.

— En effet, confirma Tiffany Bittmore. Il serait exagéré de dire qu'ils ont sauvé la vie de Seraphim, mais ils l'ont aidée à retrouver son chemin, à découvrir qui elle était vraiment.

La vieille dame tapota gentiment le genou de Seraphim en sirotant son café.

— Ils œuvraient dans des locaux inadaptés au sein d'un immeuble en mauvais état. Et ils n'avaient pas les moyens de payer les traites de cet immeuble, sans parler de faire les travaux nécessaires ou de recruter le personnel voulu. Ils avaient donné une chance à Seraphim. Je leur en ai offert une à mon tour.

— Mademoiselle Brigham, vous disiez que Clipperton vous mettait mal à l'aise. D'autres personnes vous avaient-elles laissé une impression similaire ?

— Certains des garçons de passage. On repérait vite ceux qu'il valait mieux éviter. Lieutenant, nous étions un foyer d'enfants drogués et émotionnellement mal en point. Certains d'entre nous – dont j'ai un temps fait partie – ne cherchaient qu'à exploiter l'équipe et trouver un moyen d'avoir leur dose. Si le personnel tombait sur de la drogue, de l'alcool ou des armes, c'était confisqué. Mais ils n'ont jamais chassé qui que ce soit, en tout cas pas pendant mon séjour. C'était le but : l'endroit était un sanctuaire, ce qui implique un risque d'offrir un refuge à ceux qui cherchent les ennuis. Mais les bénéfices l'emportent sur le risque. Ils m'ont sauvée, ou en tout cas guidée sur le chemin de mon propre salut. Et je suis loin d'être la seule.

— Est-ce qu'un individu en particulier se détache ? Quelqu'un qui, à vos yeux, aurait eu des raisons de faire du mal à Shelby ?

— Elle me flanquait une trouille bleue, ainsi qu'à beaucoup d'autres, répondit Seraphim en esquissant un sourire. Je pensais

pouvoir faire face à n'importe quelle situation. L'arrogance de la jeunesse combinée aux quelques mois que j'avais passés dans la rue, shootée le plus souvent. Mais même dans mes humeurs les plus massacrantes, je n'aurais jamais osé m'en prendre à elle. Elle avait des ennemis, ça ne fait aucun doute, mais ils avaient tendance à l'éviter comme la peste. Elle savait se battre. Je l'ai vue mettre à terre une autre fille qui devait faire dix kilos de plus qu'elle et n'avait rien d'une chiffe molle. Mais Shelby était féroce et sans peur.

Elle s'interrompt quelques instants, songeuse.

— Ma colère, reprit-elle avec lenteur. Je comprends maintenant, en tant qu'adulte là aussi, et en tant que thérapeute, qu'elle n'était pas grand-chose par rapport à la sienne.

— Avec qui traînait-elle ?

— Ah... Il y avait deux filles et un garçon. Laissez-moi réfléchir...

Tout en avalant une gorgée de café, Seraphim se frotta la tempe comme pour raviver ses souvenirs.

— DeLonna, une jeune Noire toute mince, dit-elle, les yeux fermés. Elle chantait bien. Oui, oui, je me souviens d'elle. Elle avait une voix incroyable, un vrai don. L'autre fille s'appelait Missy ou Mikki. Plutôt Mikki, je crois. Un peu enveloppée, un regard dur. Et un garçon que tout le monde appelait T-Bone. Malin, un peu bizarre. Il donnait toujours l'impression de flotter et dériver, comme une volute de fumée. Et il aurait pu vous piquer vos molaires sans que vous vous en rendiez compte. De vieilles cicatrices de brûlures sur les bras ; il en avait recouvert certaines avec des tatouages, mais on les voyait. Et une balafre le long de la joue. Ils n'étaient pas toujours ensemble, mais formaient un groupe plutôt soudé.

— Des membres du personnel avaient-ils un problème avec Shelby ou ses amis ? À votre connaissance, quelqu'un les a-t-il menacés ?

— Ils avaient souvent des ennuis et je dirais que Shelby en particulier était en conflit permanent avec l'équipe. C'est un métier frustrant et difficile, lieutenant, plein de désaccords et d'épreuves. Incroyablement gratifiant, aussi. J'imagine que votre profession vous inspire souvent la même chose.

— On peut dire ça. Que savez-vous à propos d'un dénommé Jubal Craine ? Sa fille, Leah, était logée au Sanctuaire.

— J'ai connu Leah. Elle était discrète, ne faisait pas de vagues. Non seulement elle évitait les ennuis, mais on avait l'impression qu'elle voulait se rendre invisible, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois.

— Je me souviens très bien d'elle parce qu'elle a déclenché, en substance, ma transition.

— C'est-à-dire ? demanda Eve.

— Nous étions en cours. Je ne sais plus de quoi il s'agissait, mais nous devons passer un certain nombre d'heures par semaine en classe. C'est ce que nous faisions quand j'ai entendu crier. Le père de Leah. Il hurlait, fou furieux, beuglait son nom, répétait qu'elle avait intérêt à ramener ses fesses presto. Il s'en prenait à l'équipe. Leah est devenue blanche comme un linge. Le souvenir est très net, je revois encore l'expression de son visage. D'abord la terreur, telle que je n'en avais jamais ressenti, puis la résignation, ce qui était presque pire. Je me souviens de tout cela et de la manière dont elle s'est simplement levée, sans protestation ni supplications, pour sortir le rejoindre.

Seraphim posa sa tasse avant de reprendre, les mains jointes serrées entre ses cuisses :

— C'était la chose la plus triste que j'aie jamais vue. La façon dont elle s'est levée et est partie. Je me rappelle bien ce moment car j'ai alors repensé à tout ce dont Philadelphia et moi parlions lors de nos tête-à-tête. J'ai songé à la peur que l'on ressent quand on est à la rue, dans le froid, sans le sou et affamée et que l'on entend des histoires de viols et de passages à tabac. Et j'ai pris conscience qu'en dehors du Sanctuaire Leah n'avait personne d'autre que cet homme qui criait qu'il allait lui faire passer son insolence à coups de ceinture, ce genre de choses. Et je me suis dit que j'avais envie d'avoir quelqu'un qui prendrait soin de moi, me protégerait. Que j'avais déjà quelqu'un comme ça. Alors que Leah non.

» Ils ont été obligés de le laisser la reprendre. C'était son père et elle n'a pas voulu dire qu'il lui faisait du mal, simplement qu'elle allait rentrer avec lui.

— Pauvre petite, murmura Mme Bittmore.

— Je ne l'ai revue que des mois après.

— Elle est revenue ? s'enquit Eve.

— Je ne saurais pas vous dire. Je l'ai vue dans la rue. Je faisais les magasins avec une amie. Mamie me faisait confiance. En fait, je me faisais de nouveau confiance. En tout cas, j'avais commencé. J'ai vu Leah monter dans un bus. J'ai failli l'appeler, mais j'ai honte de dire que je ne voulais pas que mon amie sache que je connaissais cette fille au blouson déchiré et au visage contusionné. Alors je n'ai rien dit. Mais elle m'a vue. Pendant un bref instant, nous nous sommes regardées.

Des larmes embuaient les yeux de Seraphim.

— Elle m'a souri, reprit-elle. Puis elle est montée dans le bus et je ne l'ai jamais revue. Mais à cet instant, je me suis dit : elle s'est échappée. Au moins, elle lui a de nouveau échappé.

— On m'a dit qu'il était revenu la chercher.

— Je l'ignorais. Je devais être déjà retournée chez moi. Son père n'a pas dû la retrouver au Sanctuaire. Elle n'y est pas revenue, en tout

cas pas pendant que j'y résidais. Et, honnêtement, je pense qu'elle était intelligente et trop effrayée pour retourner là où il l'avait déjà récupérée. Le changement de locaux a eu lieu assez rapidement après que je suis rentrée auprès de ma grand-mère.

— Je possédais l'immeuble, expliqua Mme Bittmore. Et quand je suis allée remercier Philadelphia, Nash et les autres, j'avais déjà pris les mesures nécessaires pour pouvoir leur en faire don, s'ils le désiraient. J'avais fait ma petite enquête, ajouta-t-elle avec un sourire tranchant. J'avais la confirmation de leur sérieux. J'ai demandé s'ils seraient d'accord pour que mes avocats et mes financiers fassent un audit de leurs livres de comptes. Ils ont accepté. Le résultat nous a satisfaits. J'étais même plus que satisfaite ; j'avais récupéré ma petite-fille. Tu ne m'avais jamais parlé de cette petite, dit-elle à Seraphim. Cette Leah.

— Non. Je crois que je me sentais honteuse de ne pas être allée lui parler.

— Nous pourrions nous mettre à sa recherche, découvrir où elle est aujourd'hui.

— Laissez-moi plutôt m'en charger, conseilla Eve. Merci, votre aide nous a été précieuse, ajouta-t-elle en se levant.

— Vraiment ? répondit Seraphim qui s'était levée à son tour. Vous deviez déjà connaître le nom de Shelby.

— Vous m'avez permis de mieux la comprendre.

— Ça aurait pu être moi. J'aurais pu être l'une des douze. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider.

— Et je pourrais bien vous solliciter de nouveau.

Eve réfléchit à haute voix tandis qu'ils redescendaient vers le rez-de-chaussée.

— Elle a de la veine d'avoir eu cette grand-mère auprès de qui revenir. Ce n'est pas une question d'argent ou de milieu privilégié, mais d'avoir quelqu'un qui n'avait pas renoncé à elle, qui voulait son bien.

— Beaucoup n'ont pas cette chance.

Une chance que Connors aussi avait connue. Summerset l'avait recueilli alors qu'il n'était qu'un gamin des rues en piteux état et, pour une raison qu'il ne comprenait toujours pas à ce jour, avait voulu de lui.

— Je me mets sur la piste de Leah Craine ? demanda-t-il.

Eve coula un regard vers lui.

— Ça pourrait nous être utile de savoir où elle est. En espérant que ce n'est pas dans le labo de DeWinter.

— Elle a réussi à fuir, dit Connors.

Parce que lui-même ne connaissait que trop bien cette terrible résignation qu'avait évoquée Seraphim, il voulait croire qu'elle était restée loin de ce père abusif. Et en sécurité.

— Ayons un peu foi. Elle a dû se trouver une nouvelle vie.

— Je préfère les données concrètes à la foi.

— Tellement flic.

— Exact. Et parce que je suis flic, je veux rendre une petite visite à Clipperton avant de rentrer.

Connors la prit par la main et l'entraîna avec enthousiasme.

— Je suis toujours partant quand il s'agit de passer la soirée à intimider des crétins alcooliques.

— Si Brigham dit vrai, il a fourni de l'alcool à une mineure et potentiellement profité en retour de faveurs sexuelles. Il aurait pu faire ça plus d'une fois, développer une relation malsaine avec elle.

— Qui l'aurait amené à l'assassiner en même temps que onze autres ?

Eve vérifia ses notes et lui donna l'adresse avant de monter dans la voiture.

— C'était une coriace. Elle en avait la réputation, en tout cas. Et elle avait une petite bande pour l'épauler, apparemment. Mais ses ossements ne laissent entrevoir aucune violence dans la période précédant le décès. Toutes les lésions sont largement antérieures. Or, on ne tue pas une bagarreuse sans que ça laisse des traces.

— Sauf si ladite bagarreuse vous fait confiance.

— C'est vrai. Peut-être qu'il a fait boire la bagarreuse pour l'éliminer au moment où elle était censée le payer en nature. En l'étouffant, par exemple. Ou peut-être qu'il a mis la main sur quelque chose de plus sérieux que de l'alcool et qu'elle a fait une overdose alors qu'elle était avec lui. Comment se tirer de ce mauvais pas ?

— En érigeant un mur pour cacher le corps ?

— Une solution stupide et un peu extrême mais... Une question se pose : d'où sortent les autres gamines ?

— Pourquoi avoir tué les autres ? Si tout a commencé avec cette Shelby, pourquoi en tuer onze de plus ?

— Tous les tueurs en série doivent bien commencer quelque part. Il y a toujours une première victime. Il la tue et se dit : « Hé, c'était excitant, recommençons ! »

Eve pianotait machinalement sur sa cuisse tandis que Connors conduisait.

— Il connaissait cette victime et sans doute quelques autres. Il avait un moyen de la joindre pour lui fournir son alcool. Il connaissait l'immeuble, il disposait des outils et du savoir-faire nécessaires pour monter ces faux murs. Les Fines affirment qu'il se conduit mal, mais n'aurait jamais tué personne. Cela dit, les gens qui côtoient des tueurs

en sont rarement conscients.

Elle sortit son mini-ordinateur.

— Il a eu quelques démêlés avec nous, essentiellement liés à l'alcool. État d'ébriété, trouble à l'ordre public, vandalisme, dégradation de biens. Et deux fois pour comportement indécent. Il a tenté de minimiser les accusations à chaque fois. Il s'en est sorti avec des peines courtes, quelques travaux d'intérêt général et thérapies mandatées par le tribunal.

— Le casier d'une tête de nœud.

— Les têtes de nœud tuent autant que n'importe qui.

— Je fais en sorte que mon nœud reste non violent, répliqua Connors.

Le sourire qui passa sur le visage d'Eve lui fit plaisir.

— Il a un certain punch.

— Merci, ma chérie. J'adorerais te puncher un peu plus tard.

— Tu veux toujours me puncher.

— La magie de l'amour.

Amusée, elle inclina la tête sur le côté pour mieux le dévisager.

— Peut-être que je te puncherai aussi en retour.

— J'espère bien.

— Autre chose importante à propos de nœud... Enfin, à propos de Clipperton, je veux dire. Son adresse officielle se trouve à moins de trois pâtés de maisons de ma scène de crime. Ce qui me pousse à te demander : que prévois-tu donc de faire de cette ruine ?

— Quand j'en aurai terminé, ce ne sera plus une ruine.

— D'accord, que prévois-tu de faire de cette ruine qui n'en sera bientôt plus une ?

— Mon idée est d'en faire un lieu complémentaire à Dochas.

Le refuge pour femmes battues qu'il avait fait construire. Et l'endroit où il avait pour la première fois entendu parler de sa mère.

— Complémentaire ?

— Le plus souvent, c'est un cycle. Les jeunes, perdus ou maltraités, finissent avec quelqu'un qui leur fait du mal. Ou deviennent eux-mêmes auteurs de maltraitances. J'en ai parlé avec l'équipe de Dochas et touché deux mots au Dr Mira.

— Ah oui ?

— J'aime savoir de quoi je parle. Le projet consiste à bâtir un endroit adapté pour les enfants, ceux qui se retrouvent bringuebalés dans le système social après avoir été maltraités ou mal aimés par ceux qui auraient dû s'occuper d'eux.

Comme elle-même l'avait été, se dit Eve.

— Et les autres – les enfants perdus, si l'on veut – qui se retrouvent à la rue à chercher un moyen de simplement survivre.

Comme lui l'avait fait.

— Nous travaillerons avec les services sociaux, les éducateurs, les thérapeutes et le reste. Pas très différent, j'imagine, de ce que c'était quand Seraphim s'y trouvait. Peut-être est-ce le destin de ce bâtiment d'abriter des êtres égarés, de leur offrir un refuge, une chance de s'en sortir. Celle à laquelle toi et moi n'avons pas eu droit.

— Effectivement.

— Ils disposeront d'un endroit sûr, mais avec un cadre, une structure. Des règles, toi qui aimes tant ça. Ils auront également accès à des thérapies, des traitements médicaux, des activités récréatives. Car je pense qu'il est important de s'amuser, ce que l'on néglige trop souvent. Et des cours, évidemment, avec en plus la possibilité d'apprendre des compétences pratiques. Ce que Summerset m'a offert.

— Il t'a aussi appris à voler les gens.

— Il n'a pas eu besoin, je savais déjà m'y prendre. Même si j'admets qu'il a pu affiner quelques trucs encore mal dégrossis, dit-il avec un sourire de connivence. Quoi qu'il en soit, on peut parler de compétences pratiques. Cela dit, nous ne proposerons pas de cours de crochetage de serrure ni de vol à la tire, lieutenant.

— Bon à savoir.

Elle resta silencieuse quelques instants.

— C'est un gros projet, dit-elle.

— Je précise que j'impliquerai des gens formés pour tout ça une fois le centre opérationnel.

« Mais tu resteras impliqué, songea Eve. Tu ne te contenteras pas de mettre un paquet de fric sur le tapis et de t'en laver les mains. »

— Tu as trouvé un nom ?

— Pas encore.

— Tu devrais baptiser cet endroit le Refuge puisque c'est ainsi que tu le vois. Et tu devrais garder un nom irlandais, comme pour Dochas. Comment dit-on refuge en irlandais ?

— An Didean.

— Voilà comment tu devrais l'appeler.

Il détacha une main du volant pour la poser sur la sienne.

— Alors c'est ce que nous ferons, dit-il.

Elle retourna sa main au creux de la sienne et entrelaça leurs doigts.

— Je crois que je vais vraiment vouloir te puncher tout à l'heure.

— Dieu soit loué.

Il trouva une place à moins d'un demi-pâté de maisons de l'adresse de Clipperton. Eve en déduisit que la plupart des gens évitaient de garer leur véhicule dans le coin, de peur de ne pas le retrouver en un seul morceau ensuite.

Mais elle n'était pas inquiète ; pas avec les systèmes de protection de sa DLE.

— Tu devrais aussi acheter cet immeuble, lança-t-elle alors qu'ils s'approchaient de l'entrée. Il est dans un état encore pire que l'autre.

— Je note la suggestion.

— Mais ne... Bon, on a de la chance, coupa-t-elle. C'est lui, là, qui sort d'un bouge pour regagner son taudis.

Connors aperçut un homme vêtu d'une veste de travail en toile épaisse tituber sur le seuil d'un établissement baptisé *Chez Bud* puis pivoter maladroitement dans leur direction.

— Il semble avoir bien profité du bouge en question, commenta-t-il.

L'individu était de toute évidence alcoolisé, à en juger par son équilibre douteux, mais sa vision et son radar à flics ne paraissaient pas affectés. Avisant leur présence à mi-chemin entre le bouge et le taudis, il tourna les talons en chancelant et se mit à courir.

— Sérieux ? demanda Eve en secouant la tête avant de s'élancer à sa poursuite.

Le fuyard se fraya un chemin parmi les piétons, allant jusqu'à renverser une femme et son sac de courses. Eve sauta par-dessus le trio d'oranges anémiques qui avaient roulé à terre.

— Occupe-toi d'elle ! cria-t-elle à l'intention de Connors. Je me charge de lui.

Sa cible décida de tourner à droite au coin de la rue, ou plutôt sa tête et son torse prirent le virage pendant que ses jambes continuaient tout droit. Il trébucha et dérapa sur le trottoir, emportant un autre passant dans sa chute.

Eve appuya sa botte sur la nuque de Clipperton et tourna son attention vers le piéton sonné qui, assis par terre, serrait dans ses bras une valise éraflée.

— Ça va ? demanda-t-elle en sortant son insigne. Vous vous êtes fait mal ?

— Je... Je ne crois pas.

— Je peux réclamer une assistance médicale si nécessaire.

— Moi, je me suis fait mal ! s'écria Clipperton.

— La ferme. Monsieur ?

— Ça va.

L'homme se redressa et passa une main gantée dans ses cheveux.

— Je dois faire une déposition ? Honnêtement, je ne sais pas trop ce qui s'est passé. Je pense qu'il m'est plus ou moins tombé dessus et que ça m'a déséquilibré.

— Très bien. Tenez.

Elle parvint à sortir une carte de visite tout en augmentant la pression sur Clipperton qui gigotait comme un serpent sous son talon.

— Comme ça, vous saurez comment me contacter à propos de cet incident, si nécessaire, dit-elle.

— Oh, merci. D'accord. Euh... Alors je peux partir ?

— Oui, monsieur.

Elle saisit ses menottes et se pencha pour les passer aux poignets de Clipperton.

— Il essayait de vous échapper ? demanda le témoin.

— Disons qu'il essayait surtout de tenir sur ses jambes.

— C'est un criminel ?

— C'est ce que nous allons découvrir, répondit Eve avec un dernier coup d'œil au passant. On se lève, Clip.

— J'ai rien fait !

Son haleine empestait la bière bon marché et les cacahuètes périmées. Eve se décala d'un pas pour éviter de la subir de plein fouet.

— Pourquoi vous être mis à courir ?

— Je courais pas, je... je marchais vite, c'est tout. J'ai un rendez-vous.

— Oui. Avec moi. Au Central.

— Pourquoi ? Lâchez-moi !

— Vous avez renversé deux personnes et tenté à l'instant même de neutraliser un agent des forces de l'ordre avec votre haleine improbable.

— Quoi ?

— Ivresse publique et manifeste, mon vieux. Vous connaissez la chanson.

— J'ai rien fait !

— C'est lui !

La femme aux oranges s'était approchée et le pointait du doigt.

— Il m'a jetée à terre.

— Même pas vrai, protesta Clipperton.

— Vous désirez porter plainte, madame ? demanda Eve.

— Oh, ça va ! grogna l'ivrogne.

La femme le dévisagea d'un œil torve.

— Pas forcément. Ce monsieur très aimable m'a aidée à me relever et à ramasser mes courses. Et il a dit que vous feriez en sorte que celui-ci me présente des excuses.

Eve décocha une brève oëillade à Connors, suivie d'un coup de coude dans les côtes de Clipperton.

— Excusez-vous. Excusez-vous, ou j'ajoute coups et blessures.

— Bon sang... D'accord, d'accord. Excusez-moi, madame. Je vous avais pas vue, c'est tout.

— Vous êtes ivre, répliqua la passante sur un ton sévère. Ivre, stupide et grossier. Vous, par contre, êtes un vrai gentleman, dit-elle à Connors. Merci beaucoup pour votre aide.

— Je vous en prie. Voulez-vous que je vous ramène jusqu'à chez vous ?

— Vous voyez, un gentleman.

Elle fusilla Clipperton du regard puis se tourna vers Connors.

— Merci, mais j'habite à deux pas, dit-elle.

Avec un dernier sourire radieux à l'intention de Connors, elle remonta la rue avec son sac de courses et ses oranges anémiques.

— En route, Clip, dit Eve.

— Je veux pas.

— Dommage pour vous.

Elle l'escorta *manu militari* jusqu'à la voiture et l'installa sur le siège arrière.

— Si vous vomissez dans ce véhicule, je vous le ferai bouffer, prévint-elle.

Il ne vomit pas – une chance pour lui – mais ne cessa de se plaindre et de marmonner des commentaires amers à propos d'une dénommée Mook. Ses plaintes se changèrent en gémissements paniqués quand Connors s'engagea à l'intérieur du garage du commissariat.

— Attendez, attendez, tout ça, c'est des conneries, dit-il. Elle avait les seins dehors et tout !

— Vraiment ? demanda Eve.

Elle le sortit de la voiture et le guida fermement vers l'ascenseur.

— Mais ouais ! assura Clipperton en titubant. Elle a une sacrée paire de nichons, en plus. Et elle me les a mis sous le nez, direct.

Eve le tira à l'intérieur de la cabine. L'ivrogne s'était tourné vers Connors.

— Franchement, mec, une pouffe te met ses nibards sous le nez, t'as forcément envie d'y foutre la main, non ?

— Joker, répondit Connors.

— Joker, tu parles ! C'était pas aux cartes que j'avais envie de jouer avec elle.

— Et là, Mook a refusé que vous tâtiez de sa « sacrée paire » ? suggéra Eve.

— Elle s'est fichue en rogne, s'est mise à gueuler en disant que c'était du viol ou je sais pas quoi. J'avais même pas sorti mon dard. J'ai des témoins ! Mon gourdin était sagement dans mon froc et là voilà qui dit qu'elle va appeler les flics. Et puis, boum, vous me sautez dessus. Comment vous êtes arrivés si vite ?

— Je suis plus rapide que le vent.

D'autres flics et d'autres individus du même genre que Clip s'entassèrent à l'intérieur de l'ascenseur à mesure que les étages défilaient. Eve demeura néanmoins dans la cabine et prit le temps de définir sa stratégie.

Elle était prête à se contenter de la salle de réunion si les cellules d'interrogatoire étaient occupées, mais il apparut que la A était libre.

Elle tira Clipperton à l'intérieur et le fit s'asseoir.

— Restez ici, ordonna-t-elle avant de ressortir.

— C'est lui, ton suspect principal ? demanda Connors.

— Il correspond en partie. Bon, c'est vrai qu'il n'a pas l'air bien malin. Mais il est soûl. Dans tous les cas, je vais devoir le travailler un peu au corps.

— Je vais trouver à m'occuper et faire désinfecter ton véhicule.

— Je ne doute pas que tu trouveras. Et, oui, merci. Il a trop bu pour que ça me prenne très longtemps.

— Compris. Préviens-moi simplement quand tu auras terminé.

— Avant d'aller te dégoter une occupation, tu voudrais bien me rapporter un tube de Pepsi ? Je boycotte toujours les distributeurs. Ces machines sont rancunières, mais je le suis encore plus.

Il obtempéra et lui rapporta rapidement son tube de soda.

— Si on est raisonnable avec elles, elles se montrent raisonnables en retour, dit-il.

— Ce n'est pas l'expérience que j'en ai.

Tandis que Connors s'éloignait, elle sortit son communicateur et réserva officiellement la salle d'interrogatoire.

Considérant que Clipperton pourrait très bien mijoter quelques minutes de plus, elle se rendit jusqu'à son bureau et prépara un dossier.

À son retour dans la salle A, l'ivrogne avait le front appuyé contre la table. Ses ronflements sonores menaçaient de décoller l'affreuse peinture qui recouvrait les murs.

— Enregistrement. Dallas, lieutenant Eve, débute l'interrogatoire de Clipperton, Jon. On se réveille !

Elle s'assit en face de lui, posa son dossier et lui secoua le bras avec force.

— Debout, Clipperton.

— Hein ?

Il releva la tête, la dévisagea de ses yeux injectés de sang.

— Avez-vous besoin ou envie d'une capsule de Sober-Up avant de commencer cet entretien ? demanda-t-elle en agitant la petite boîte métallique qu'elle avait apportée.

Clipperton tenta vainement de gonfler le poitrail d'un air indigné.

— Je suis pas bourré ! Fatigué, c'est tout. Quand on bosse toute la journée, comme moi, c'est normal d'être crevé.

— Je vois. Comprenez-vous que refuser cette aide médicamenteuse qui vous est proposée annule tout recours futur quant au fait que vous n'étiez pas dans votre état normal durant cet entretien ?

— Mais je suis dans mon état normal. On n'a plus le droit de faire un petit somme après une dure journée ?

— Comme vous voudrez, répondit Eve en rangeant la boîte de pilules. Je vais vous lire vos droits, pour votre protection. Vous êtes déjà familier de la situation. Vous avez le droit de garder le silence... commença-t-elle avant de réciter le code Miranda révisé.

— J'ai rien fait ! s'exclama Clipperton.

— Nous allons en parler. Comprenez-vous vos droits et vos obligations ?

— Ouais, ouais, mais...

— Avez-vous été employé en tant que menuisier par Brodie Fine il y a quinze ans ?

— J'ai bossé pour Brodie, oui. Encore fait un truc pour lui y a pas deux semaines.

— Et ces travaux – je parle de ceux datant d'il y a quinze ans – incluaient des tâches effectuées dans un immeuble de la Neuvième Avenue connu sous le nom du Sanctuaire ?

— Hein ?

— Le Sanctuaire. Un foyer pour jeunes gens en situation difficile.

— Oh, le taudis sur la Neuvième. Ouais, on a fait des réparations et deux, trois conneries là-bas. Et alors ?

— Combien de fois vous êtes-vous rendu sur place sans M. Fine ?

Des rides de concentration apparurent sur son visage affaissé au teint cireux qui avait peut-être autrefois été relativement attirant.

— Pourquoi j'aurais fait ça ?

— Pour voir les jolies jeunes filles, Clip. Comme Shelby, l'adolescente de treize ans avec qui vous échangeiez de la bière contre du sexe ?

— Je sais pas de quoi vous parlez. Si elle vous a dit ça, elle ment.

— Comme Mook ?

— Ouais. Exactement !

Eve se pencha vers lui.

— J'ai des témoins, dans un cas comme dans l'autre, Clip. Me mentir ne vous rendra pas service. Avec vos antécédents, je peux vous envoyer au trou pendant un long, très long moment.

— Attendez une minute. Une minute ! Je vous ai dit que Mook avait les seins à l'air. C'était un malentendu, c'est tout.

— Et Shelby ?

— Le nom me dit rien.

— Donc vous avez troqué de la bière contre du sexe avec plus d'une mineure ?

— Bon Dieu, non. Et c'était pas du sexe, juste une gâterie. C'est pas du sexe.

— Vous déclarez donc qu'une mineure résidant au Sanctuaire il y a quinze ans vous a fait une fellation en échange d'alcool ?

L'espace d'un instant, il parut sincèrement horrifié.

— C'était une pipe ! On a rien fait de bizarre comme le truc que vous avez dit. C'était une pipe toute bête.

— En échange d'alcool.

— C'était pas de l'alcool, juste deux petites bières.

Eve se demanda pourquoi elle s'amusait à moitié de ce manège, mais accepta d'aller dans son sens.

— Disons les choses ainsi : la mineure vous a fait une pipe en échange de deux petites bières.

— Ouais. Rien de plus que ça.

Il s'appuya contre le dossier de son siège, visiblement soulagé que tout soit éclairci. Puis il se redressa d'un coup.

— Et attendez ! C'était il y a super longtemps, non ? Donc il y a description, pas vrai ?

— Vous voulez dire « prescription ».

Elle fit glisser vers lui la photo d'identité de Shelby Stubacker.

— S'agit-il de la mineure en question ?

— Je vois pas comment je pourrais me souv... Ah ouais ! Ouais, c'est elle. Vachement démerdarde. C'est *elle* qui m'a proposé le truc des bières et de la pipe.

— Elle avait treize ans.

— Elle avait dit quinze !

Il croisa les bras sur sa poitrine étroite avec un hochement de tête satisfait.

— Je vous l'avais bien dit que c'était une menteuse.

— Et selon vous, cela fait une nette différence d'avoir réclamé un rapport sexuel oral à une jeune fille que vous pensiez âgée de quinze ans ?

— Elle était déjà plutôt bien roulée.

Eve se contenta de le regarder fixement jusqu'à ce qu'il cligne les yeux.

— Combien de fois avez-vous échangé deux petites bières contre une pipe ?

— Deux fois. Peut-être trois.

La façon dont il avait détourné le regard poussa Eve à se pencher de nouveau vers lui.

— Combien d'autres filles, Clip ? Ce n'était pas la seule.

— Une seule autre, ramenée par celle de la photo. En plus, elle était pas douée pour ça. Une fille un peu grosse, le genre costaud. Elle arrêta pas de glousser. J'ai à peine pu jouir.

— Où ces fameuses pipes vous ont-elles été prodiguées ?

— Là-bas, sur place. Je veux dire, juste devant, dehors. La gamine savait comment entrer et sortir en évitant les mesures de sécurité. Comme je vous le disais, elle était démerdarde. Et si elle

essaie de se venger sur moi maintenant, c'est n'importe quoi ! C'est elle qui m'a proposé. Et puis il y a description.

— Pour certaines choses, il n'y a jamais prescription, Clip. Comme être un type écœurant dans votre genre, par exemple.

— Hé !

— Ou comme ce genre de choses, ajouta-t-elle en lui mettant sous le nez le cliché de la dépouille de Shelby.

— C'est quoi, ça ?

— C'est Shelby Stubacker.

— Mais non. Ça, c'est Shelby, répliqua-t-il avec un geste du menton vers la première photo. Là, vous me montrez une espèce de vieux squelette, genre Halloween et tout ça.

— C'est à ça que ressemble Shelby aujourd'hui, après avoir été assassinée puis enroulée dans du plastique et dissimulée pendant quinze ans derrière le mur que vous avez érigé.

— Là, vous cherchez à m'embobiner vu qu'on a jamais construit de murs dans cet endroit. On en a repeint quelques-uns, on a comblé deux ou trois trous, mais on a jamais monté de murs. Et si on l'avait fait – ce qu'est pas le cas –, on aurait forcément vu ce truc-là. Demandez à Brodie. On a rien vu de ce genre. Demandez-lui !

— Je n'ai pas dit que Brodie et vous aviez érigé ce mur. J'ai dit que c'était vous, après avoir tué cette fille et onze autres.

De cireux, le teint de Clipperton devint grisâtre.

— Vous vous foutez de ma gueule. C'est quoi, ce délire ? J'ai jamais tué cette fille. J'ai jamais tué personne. Je me suis juste fait tailler deux, trois pipes, c'est tout. Rien d'autre.

— Combien de fois êtes-vous retourné dans cet immeuble pour retrouver cette fille après qu'ils ont fermé les lieux ?

— J'y suis jamais retourné, pas après que Brodie m'a retiré le boulot. Je vois pas pourquoi j'y serais allé. Y a plein d'endroits où on peut se faire faire une pipe. Gratos, même, des fois.

« Bon sang, un authentique crétin », songea Eve.

Mais elle pousserait tout de même jusqu'au bout.

— C'est pratique, cela dit. À deux pâtés de maisons à peine de chez vous.

— J'aurais pu y entrer si j'avais voulu. C'est la gamine qui m'a proposé le truc. Je n'ai même pas su qu'ils avaient déménagé, pas avant de repasser devant des mois après. C'était plongé dans le noir, avec les fenêtres condamnées et tout. Je me suis dit : « Merde, la fille qui taillait des pipes est plus là. » Je suis jamais retourné dedans, parole. J'ai jamais revu cette gamine après que Brodie m'a viré de ce chantier. J'ai jamais tué personne.

Eve retrouva Connors dans son bureau. Elle déposa les fichiers sur son plan de travail, commanda directement un café sur son autochef puis se laissa tomber sur son siège. Une fois qu'elle fut installée, Connors rangea son mini-ordinateur.

— Alors ? s'enquit-il.

— Tout ce que j'ai pu faire, c'est le boucler pour ivresse publique et manifeste. Il mérite bien pire que ça, mais je ne crois pas qu'il ait assassiné ces filles. Pour commencer, il est bien trop bête. Je veux dire franchement et profondément bête.

Connors se contenta de hocher la tête.

— Est-ce que tu as terminé ici ? Au Central ? précisa-t-il. Est-ce qu'il reste des choses que tu ne peux pas faire depuis la maison ?

— Je ne crois pas.

— Alors rentrons, proposa-t-il. Tu me raconteras tout en chemin.

Il l'écouta. Elle avait fini par prendre l'habitude d'avoir quelqu'un pour l'écouter et, mieux encore, quelqu'un qui n'avait pas besoin qu'on explicite chaque détail.

— C'est un malade, dit-elle. Il croit vraiment qu'il n'y a rien de mal à réclamer une fellation à une ado. Rien de mal à soudoyer une fille de treize ans avec quelques bières pour obtenir ses faveurs. Sous prétexte que « c'est elle qui a eu l'idée ».

— Mais tu ne crois pas que ce malade l'ait tuée, ni aucune des autres ?

— Non. Il mériterait qu'on lui passe l'entrejambe à l'acide sous les applaudissements de la foule, mais...

— Tu as un don pour les métaphores.

— Mais il ne les a pas tuées. Ce type est un furoncle sur les fesses de l'humanité, or il n'a rien d'un tueur. Et c'est un imbécile. Or, ce crime n'est pas l'œuvre d'un imbécile. Je l'ai interrogé sous tous les angles, je lui ai mis la pression, il ne sait rien de rien. On va garder un œil sur lui, pas seulement au cas où je me tromperais, mais parce qu'il va finir par poser ses sales pattes sur quelqu'un d'autre, potentiellement une autre mineure. Alors il pourra aller se lamenter

dans une cellule pendant quelques années.

Elle se renfonça dans son siège.

— Je n'ai plus aucune piste, souffla-t-elle.

— Tu sais que ce n'est pas vrai. Tu es simplement déçue de ne pas avoir pu l'asperger d'acide là où je pense. Le fait est que tu as éliminé ou en tout cas largement écarté plusieurs personnes de la liste des suspects. Et, mieux encore, tu as les noms de deux des filles.

— Je n'y suis franchement pas pour grand-chose.

Il se tourna vers elle au moment de franchir le portail d'entrée de leur demeure.

— C'est ça, le problème ?

— Je ne sais pas, avoua Eve en se passant les doigts dans les cheveux. Mais ça ne devrait pas l'être, dit-elle. Il n'y a aucune raison. Je ne suis pas une scientifique. Je ne peux pas déterminer qui elles étaient en examinant leurs ossements. C'est stupide d'être agacée parce que quelqu'un d'autre m'a fourni ces informations. Une experte.

— Et tu n'es pas stupide, même quand tu essaies.

Cela la fit rire.

— Je ne suis pas stupide et ces filles méritent que je fasse appel à toutes les sources d'informations à ma disposition.

Elle contempla la maison, vaste et magnifique avec ses tourelles et ses innombrables fenêtres. Elle songea à toutes les jeunes filles – elle comprise – qui vivaient ou avaient vécu dans des dortoirs surpeuplés et partagé des salles de bains décrépites. Des filles qui rêvaient de conquérir leur liberté. Trop d'entre elles ne s'en étaient jamais sorties.

— Trop d'entre elles ne s'en sont jamais sorties, dit-elle à voix haute.

— Laisse-moi te parler de celle qui y est parvenue.

Comme Connors garait la voiture, elle se tourna vers lui.

— De quoi parles-tu ? De qui ?

— Leah Craine. Leah Lorenzo à présent. Elle s'est mariée il y a dix-neuf mois, à un pompier issu d'une famille nombreuse italienne. Ils attendent leur premier enfant pour le printemps. Elle est enseignante à l'école primaire. Ils habitent dans le Queens.

— Tu l'as retrouvée pendant que je m'occupais du crétin.

— C'est ça. Elle s'en est sortie et, selon toute vraisemblance, s'est bâti une nouvelle vie solide et heureuse. Tu vas aller la voir ?

Eve resta assise un moment sans rien dire.

— Si nécessaire. Sans quoi je préférerais la laisser tranquille. Mais... tu pourrais peut-être envoyer ses coordonnées à Seraphim Brigham.

— C'est déjà fait.

— D'accord.

Il avait attendu, comprit-elle soudain. Attendu qu'elle ait terminé d'exprimer sa frustration avant de lui annoncer la bonne nouvelle. Il marquait des points. Beaucoup de points.

— Tu me montreras tes plans pour ce taudis que tu as acheté ? Comment vas-tu le transformer ?

— Si tu veux, bien sûr.

Ils sortirent de la voiture et Connors lui prit la main.

— Je me suis demandé aujourd'hui ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas acheté cet endroit. Ces filles auraient pu y rester pendant encore des années. Puis je me suis dit que non, pas du tout. Le destin voulait que ce soit maintenant et que nous soyons impliqués, toi et moi.

— Tu es furieusement irlandais, parfois.

— C'est le destin, reprit-il avec un haussement d'épaules. Nous connaissons ces enfants ; nous n'étions pas loin d'être comme elles autrefois. Donc ni toi ni moi ne nous arrêterons avant d'avoir découvert qui elles sont, ce qui leur est arrivé et qui les a privées du restant de leurs vies.

— Le coupable, quel qu'il soit, est resté quinze ans sans devoir répondre de ses actes.

— Et maintenant ?

— On va faire en sorte qu'il passe en cage le restant de sa vie à lui.

Elle pénétra dans la maison où Summerset, l'épouvantail en costume noir, et Galahad, leur gros matou, les attendaient.

Au moment de son départ, ce matin-là, le hall d'entrée était clair, spacieux et aéré. Mais à présent, Eve avait l'impression de plonger en plein Noël : l'odeur de sapin et de cannelle, le scintillement des jolies lumières remontant le long de la rampe, l'arrangement habile de ces grandes plantes – des poinsettias ? – pour former un bel arbre blanc. Et, à présent qu'elle y prêtait attention, l'éclat provenant du salon où un bref coup d'œil lui dévoila la présence d'un sapin gigantesque aux branches chargées de guirlandes et de décorations.

— Où sont les lutins du Père Noël ? demanda-t-elle.

— J'imagine qu'ils ont fini leur journée, lui répondit Connors. Ils repasseront demain pour faire l'extérieur.

— Vous auriez pu croiser certains d'entre eux si vous rentriez chez vous à une heure même vaguement raisonnable.

Eve braqua sur Summerset un regard glacial.

— Nous étions occupés à faire de la luge et à boire du brandy en discutant de tout ce qu'on ne vous offrirait pas pour Noël. C'était particulièrement agréable.

— Pas assez cependant pour améliorer votre humeur ni vos manières.

— Ah, quel plaisir de retrouver l'ambiance chaleureuse de la maison ! commenta Connors.

Il retira son manteau tandis que le chat caracolait vers eux pour se frotter contre leurs mollets.

— Ce n'est pas moi qui ai com...

Elle fut interrompue par la sonnerie de son communicateur.

— Elles ont un autre visage ! annonça-t-elle en remontant l'escalier quatre à quatre.

— Les médias ont parlé de douze victimes, dit Summerset.

— C'est ça, confirma Connors avec un hochement de tête. Des enfants.

— Le puzzle de ce monde se compose de pièces bien affreuses parfois.

— Elle saura les trouver et leur donner la place qui leur revient.

— Je n'en doute pas. La nuit s'annonce fraîche. Il y a du bœuf bourguignon au menu. De la viande rouge vous fera à tous les deux plus de bien que la pizza qu'elle va sans doute vous proposer.

— Je m'occupe de notre repas. Merci.

En arrivant dans le bureau d'Eve, Connors vit que le visage reconstitué était déjà affiché sur son écran.

« Plus jeune », pensa-t-il immédiatement.

Cette jeune fille avait l'air bien plus juvénile que les deux autres.

— Je vais comparer cette image à la liste fournie par le CPES. Si elle y était enregistrée, ce sera plus rapide qu'une recherche générale dans le fichier des personnes disparues.

— Vas-y. Je peux m'occuper de préparer ton tableau. Je sais comment tu l'agences, ajouta-t-il avant qu'elle puisse objecter quoi que ce soit.

— D'accord, merci. Ça me fera gagner du temps.

Chacun d'eux se mit au travail.

« Le dîner devra attendre un peu », songea Connors.

Il remarqua qu'un petit sapin avait été installé près de la fenêtre. Il l'avait commandé parce qu'il semblait simple et traditionnel et que sa femme se voyait souvent ainsi. Bien qu'elle soit loin de l'être à de nombreux niveaux.

Une femme simple et traditionnelle n'aurait pas passé sa soirée à chercher les noms d'adolescentes assassinées. Elle ne travaillerait pas jusqu'à l'épuisement – physique, mental et émotionnel – pour découvrir qui les avait tuées. Si difficile, frustrant et douloureux que cela puisse être parfois, il remerciait le Ciel de ne pas être tombé amoureux d'une fille simple et traditionnelle.

— Je l'ai !

Connors s'arrêta pour se tourner vers l'écran mural. Eve avait disposé côte à côte le portrait reconstitué et la photo d'identité d'une

jeune mineure.

— Oui, c'est elle. Elle n'avait que douze ans ?

— D'après sa carte d'identité. Je vais vérifier ses antécédents et la liste des personnes disparues.

Lupa Dison, lut Connors. Le dossier indiquait une adresse située à quelques pâtés de maisons de l'immeuble où elle avait été retrouvée. Elle était placée sous la responsabilité légale de sa tante, Rosetta Vega.

« Elle a un regard tragique, songea-t-il. Comment une enfant aussi jeune a-t-elle acquis un tel regard ? »

— Disparition signalée par la tante. On dirait que ses parents ont tous les deux été tués dans un accident et la sœur de la maman – sa seule parente aux États-Unis – nommée responsable légale. Il y a une liste de quelques autres membres de sa famille maternelle vivant au Mexique.

Comme Eve se plongeait dans le dossier, Connors alla chercher une bouteille de vin.

— D'accord, d'accord, reprit Eve. La tante était femme de chambre à l'hôtel *Faremont* dans le West Side. Elle a été agressée sur le chemin de son domicile, passée à tabac et blessée à l'arme blanche. Obligée de passer quelques semaines à l'hôpital et en rééducation. Elle a demandé à ce que la gamine soit inscrite au Sanctuaire ; elle connaissait quelqu'un dont l'enfant y séjournait. Le tribunal a donné son accord pour un hébergement temporaire. La petite y entre, en ressort et rentre chez elle. Trois semaines plus tard, elle est déclarée disparue à la date du 17 septembre. Cinq jours après Linh Penbroke.

— Quelqu'un l'aurait incitée à revenir sur place ?

— Possible. Elle a disparu quinze jours après le déménagement du Sanctuaire. Les lieux étaient déserts. Elle n'avait jamais eu d'ennuis avec la police, pas plus que sa tante. Je lance une recherche pour voir où en est celle-ci.

— Ce n'était pas une fugueuse, dit Connors. Une petite fille perturbée, oui, mais par la mort de ses parents.

La raison, sans doute, derrière ce regard si tragique.

— La tante est mariée depuis dix ans, à un dénommé Juan Delagio. Elle est désormais gouvernante en chef de l'équipe de jour de l'hôtel *Antoine*, un établissement huppé dans l'East Side. Elle vit là-bas, elle aussi, pas dans le quartier le plus cossu, mais un endroit tranquille.

— C'est l'un des miens. L'hôtel.

Eve releva les yeux vers lui.

— Bon, il fallait bien que ça arrive à un moment ou à un autre. Tu la connais ?

— Non, mais je peux obtenir son dossier d'embauche complet auprès du gérant.

— Pas encore. Juan et elle ont trois enfants. Il est flic, dans le secteur deux-deux-six.

Elle se pencha vers son communicateur puis fronça les sourcils face au verre de vin que Connors venait de poser devant elle.

— Je m'occupe du dîner, dit-il.

— Mais je...

— Nous allons manger tout en continuant à démêler tout ça.

— Si tu veux, d'accord. D'accord. Ici le lieutenant Dallas du Central... commença-t-elle tandis que Connors redescendait vers la cuisine et l'autochef.

Lorsqu'il revint, Eve était en pleine conversation. La voyant prendre des notes, Connors supposa qu'elle parlait au flic chargé de la disparition de la jeune fille. Soucieux de ne pas la perturber, il disposa leur repas sur la petite table à l'écart du bureau.

— Merci, dit-elle. Et oui, je vous tiens au courant.

Elle raccrocha et jeta un nouveau regard hésitant vers le vin. Puis elle prit le verre et but une gorgée.

— J'ai pu joindre l'inspecteur qui dirigeait l'enquête. Elle a une bonne mémoire, entre autres parce que sa fille avait le même âge que la disparue à l'époque.

— Viens dîner et me raconter tout ça.

Elle songea qu'une part de pizza aurait été beaucoup plus pratique, lui aurait permis de continuer à travailler tout en mangeant. Néanmoins, passer en revue toutes les infos dont elle disposait avec Connors n'avait rien d'une perte de temps.

Elle le rejoignit et s'assit en face de lui.

— Si elle s'en souvient si bien, c'est aussi parce que la tante est restée en contact avec elle. Elles s'appellent au moins une fois par an, simplement pour prendre des nouvelles. D'après ce qu'elle m'a dit, la gamine a beaucoup souffert quand ses parents sont morts. Heureusement, sa tante était là et elles étaient assez proches. Elles ont reçu un soutien psychologique et la petite a paru se remettre.

— Perdre ses deux parents de cette manière a dû être terrible, même avec un membre de sa famille plein de bonne volonté pour s'occuper d'elle.

— Elle a aussi été contrainte de changer d'école. Sa tante n'avait pas les moyens de déménager et de la garder dans son ancien établissement. Mais d'après la tante – et l'inspecteur la croit – la petite allait mieux. Puis, une semaine à peu près avant qu'elle disparaisse, elle a commencé à rentrer tard de l'école. La tante travaillait, mais elle avait demandé à une voisine de garder un œil sur Lupa. Celle-ci a pris l'habitude de regagner l'appartement juste avant le retour de sa

tante... C'est délicieux, ajouta-t-elle après avoir pris une nouvelle bouchée.

— Merci. J'ai trimé sur l'autochef pendant plusieurs minutes.

Eve lui fit un grand sourire et mangea de plus belle.

— Quand la tante lui a demandé des explications, la gamine a prétendu qu'elle passait du temps avec ses nouveaux amis, qu'ils faisaient leurs devoirs ensemble. Elle s'est montrée assez évasive, mais la tante n'a pas insisté. Elle pensait que Lupa avait besoin qu'on la laisse un peu vivre. Et puis, un jour, elle n'est pas rentrée du tout.

— D'après tout ce que tu viens de dire, elle n'avait rien d'une fugueuse.

— Je ne crois pas qu'elle ait fugué. Je pense qu'on l'a attirée à l'intérieur de cet immeuble et qu'on l'a tuée. Selon moi, elle a dû rencontrer le tueur durant ces quelques jours avant de disparaître, ou quelqu'un qui l'a mise sur sa route. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. La petite s'était mise à poser beaucoup de questions théologiques.

— Pardon ?

— « Comment ça se fait que Dieu ceci ? » et « Pourquoi Dieu cela ? », tu vois le genre. D'après l'inspecteur, ce sont des catholiques pratiquants, mais au fil de l'enquête, elle a découvert que la gamine s'intéressait à d'autres religions et... Comment on peut appeler ça ? Des philosophies alternatives ? À défaut de posséder un mini-ordinateur personnel, elle lisait ça sur le terminal familial tard le soir après que sa tante était allée se coucher.

— Rien de très surprenant de la part d'une jeune fille, surtout après avoir souffert une perte aussi grave.

— Non, mais je repense à ces histoires d'« Être suprême » et je m'interroge. Ça fait un lien supplémentaire avec le CPES, déclara Eve en agitant sa fourchette en l'air avant de la replonger dans son assiette.

— Admettons que la gamine soit allée retrouver quelqu'un du Sanctuaire, un autre pensionnaire ou un membre de l'équipe. Quelqu'un qu'elle avait connu à l'époque où elle y séjournait. On n'a jamais pu découvrir où elle passait son temps dans l'intervalle entre la sortie de l'école et son retour chez elle. Quelqu'un aurait pu exploiter ses questionnements spirituels pour l'hameçonner. « Pourquoi Dieu a-t-il fait un truc aussi dégueulasse ? Tiens, voilà des réponses. »

— Elle passait peut-être devant l'immeuble sur le chemin de l'école, suggéra Connors.

— C'est la deuxième victime à avoir vécu sur place. Tu peux être sûr que ce n'est pas une coïncidence. Elle ne prenait rien d'illégal, aucune trace de drogues nulle part.

— Une gentille jeune fille victime de circonstances dures et

dramatiques, commenta Connors.

— Oui. Elle allait tous les jours en classe et ses notes étaient bonnes. Elle a bénéficié d'un soutien psychologique, à la fois seule et en compagnie de sa tante. Personne ne l'imaginait en fugueuse potentielle. Sa tante et elle ne s'étaient pas disputées. Ajoutons à cela qu'elle n'a rien emporté avec elle. Elle n'avait que ses affaires d'école et les vêtements sur son dos. Une enfant n'abandonnerait pas ses possessions les plus précieuses.

« Non, songea Eve. Une enfant fait ce qu'a fait Linh et emporte le maximum de choses avec elle. »

— Elle avait quelques menues économies, poursuivit-elle. Juste un peu d'argent gagné en faisant des courses ou des tâches ménagères. Ça non plus, elle ne l'a pas pris. Une fois l'enquête démarrée, personne n'a imaginé une fugue. Et personne ne s'est présenté pour signaler un rôdeur louche près de chez elle. Je vais récupérer le dossier, mais cet inspecteur a l'air d'avoir consacré beaucoup de temps et d'efforts à cette affaire. La plupart n'y auraient sans doute pas mis autant de cœur.

— Mais contrairement à elle, tu as deux victimes ayant résidé au Sanctuaire à la même période. Cela peut éclairer certains éléments sous un jour nouveau.

Eve réfléchit en buvant un peu de vin.

— Des trois que nous avons identifiées, nous avons une gamine des rues expérimentée, une fugueuse impulsive issue d'une bonne famille et une petite fille de la classe ouvrière qui, selon toutes les indications, était bien élevée et apprenait à surmonter une perte. Elles ont en commun leur âge, leur taille et, dans deux cas sur trois, un lien confirmé avec la scène de crime.

— D'après ce que tu en sais, l'âge et la taille demeureront des traits communs à toutes.

— Il est donc logique que l'autre point commun reste vrai pour les douze. Cela ne fait que réaffirmer la connexion entre le tueur et le Sanctuaire. Et sans doute le CPES.

— Un autre pensionnaire ? suggéra Connors. As-tu envisagé la possibilité qu'un autre gamin puisse être responsable ?

— Je l'ai gardé dans un coin de ma tête. Un enfant plus âgé. Ils les accueillaient théoriquement jusqu'à dix-huit ans, mais certains ont peut-être un peu dépassé la limite.

— Les Jones ont pu vouloir se montrer flexibles, renchérit Connors. Par exemple en donnant du travail, en échange d'un toit et d'un lit, à ceux qui auraient dépassé l'âge limite sans avoir trouvé de débouchés.

— Ce serait bien leur genre de faire ça, dit Eve. Un garçon. Les filles de cet âge auraient sans doute fait confiance à une ado plus âgée,

mais elles se montrent surtout bêtes face aux garçons, non ?

— Je n'ai jamais été une adolescente, donc je ne peux rien affirmer avec certitude. Toi, par contre...

— Moi ? Tu rêves. Les garçons ne m'ont jamais tourné la tête. Avant toi, du moins.

Connors se mit à rire dans son vin.

— C'est adorable.

— J'avais trop de choses à gérer pour minauder devant les mecs. Je n'aurais même pas couché, sauf que j'étais curieuse de savoir pourquoi on en faisait toute une histoire. Il s'est avéré, à l'époque en tout cas, que l'histoire en question n'était pas terrible.

Il rit de nouveau, réjoui par sa simple présence.

— Quel âge avais-tu ? Je n'arrive pas à croire que je ne t'ai jamais posé la question.

— Je ne sais plus. À peu près dix-sept ans, j'imagine. Tous les autres, ou presque, passaient leur temps à ça. Alors je me suis dit qu'il fallait que je comprenne pourquoi. Et toi ?

Il leva son verre comme pour trinquer.

— Je crois que je vais de nouveau invoquer mon joker.

— Pas de ça. C'est forcément dans les règles du mariage. Si je te le dis, tu me le dis.

— Les règles sont tellement... étouffantes. Mais d'accord. Je devais avoir quatorze ans. Les rues et ruelles de Dublin étaient, disons, pittoresques.

— J'imagine... Attends un peu ! lança-t-elle, l'index dressé. N'oublie pas que tu as un an de moins que tu ne le pensais. Est-ce que tu as pris cette découverte en compte ?

Connors demeura interdit pendant quelques secondes. Un événement rarissime.

— Eh ben ça... dit-il.

Il se leva et entreprit de rassembler plats et assiettes.

— Treize ans ? Vraiment ? demanda Eve.

— Dans ma situation, il fallait grandir vite ou en payer le prix. Dans tous les cas, ma chère, songe à tout l'entraînement que j'ai eu avant qu'on se rencontre.

Elle inclina la tête sur le côté.

— C'est vraiment à ça que tu veux que je pense ?

— Peut-être pas. Considère plutôt que tu es la seule avec qui j'ai envie de passer le reste de ma vie.

Il se pencha vers elle et lui embrassa les doigts.

— Tu te rattrapes bien, dit-elle.

— Merci. Mais ce n'est que la vérité. Je m'occupe de la vaisselle pendant que tu te remets au boulot.

— C'est gentil.

Elle tourna son attention vers le tableau qu'il avait préparé. Oui, il connaissait son système. Puisqu'elle disposait d'un nouveau visage, elle se leva pour ajouter le portrait de Lupa Dison aux deux autres. Elle afficha également la tante, Rosetta Vega Delagio – en tant que personne connectée à la victime – ainsi que les données et la chronologie des événements fournies par l'enquêtrice d'origine, du moins ce dont elle disposait.

Puis elle entreprit d'ajouter un par un les employés du Sanctuaire.

— Ça fait beaucoup de monde, commenta Connors lorsqu'il la rejoignit.

— Nous allons examiner chacun d'eux à la loupe. Peabody devrait déjà avoir commencé, répondit-elle. Et toi, tu as du boulot qui t'attend ?

— Deux ou trois petits trucs, rien de pressant.

Ce qui, dans la bouche de Connors, désignait sans doute une masse de travail que la plupart des gens seraient incapables d'abattre en une semaine.

— Si tu as le temps, reprit Eve, et si ça te dit, tu peux la contacter pour voir où elle en est.

— Et alléger un peu sa charge en me renseignant sur certains employés ?

— Tu ne devrais sans doute pas faire ça, techniquement parlant, mais ça nous ferait gagner du temps.

— Et j'adore me mêler des affaires des autres. Oui, j'ai un peu de temps à y consacrer.

— Je voudrais vraiment parcourir la liste des pensionnaires correspondant au type de nos victimes. De manière à éliminer celles qui se révéleront être vivantes et en bonne santé ou bien officiellement décédées.

— Et ainsi obtenir une idée plus claire de celles qui pourraient figurer parmi les neuf restantes.

Il posa un doigt sur la photo de Lupa. Des yeux tellement tristes.

— Vas-tu prévenir sa tante ?

— Demain. Le faire ce soir ne changerait rien pour personne. Je vais aussi m'intéresser aux pensionnaires masculins et plus âgés. Peut-être que ça donnera quelque chose.

— Alors je vais aller jouer avec Peabody.

Mais il attira d'abord Eve contre lui pour la serrer simplement dans ses bras.

— Cette histoire réveille déjà beaucoup de choses en nous.

— Exact.

Elle ferma les yeux pendant quelques secondes et lui rendit son étreinte.

— Ça aurait pu être moi, dit-elle. Et, en traversant simplement l'océan, ça aurait pu être toi.

— On était trop malins ? Ou simplement trop coriaces ?

— Un peu des deux, mais même les gens malins et coriaces peuvent tomber dans un piège. Encore maintenant.

Elle releva la tête et l'embrassa.

— Restons malins et coriaces.

— Je ne nous imagine pas autrement, répondit Connors.

Il se dirigea vers son bureau contigu et laissa la porte ouverte.

Eve retourna s'asseoir, se passa les mains sur le visage puis se mit au travail.

En moins d'une heure, elle avait réduit la liste à dix-huit victimes potentielles. Certaines pensionnaires avaient évolué jusqu'à mener ce qui semblait être une existence normale, voire productive. D'autres avaient fait de la prison ou se trouvaient encore incarcérées. Certaines étaient décédées et, pour celles-ci, la mort avait toujours été violente.

Parmi les dix-huit restantes, Eve supposait que certaines avaient changé de noms, établi de fausses identités ou pris soin d'effacer leurs traces.

Elle ferait appel à la DDE, ou peut-être à Connors, si le besoin se faisait sentir de les retrouver. Mais pour l'heure, elle travaillerait avec les données dont elle disposait.

Elle se servit de la face arrière de son tableau pour accrocher les informations sur celles qu'elle considérait comme de possibles victimes. Elle décida ensuite de transmettre ces pistes à DeWinter et à l'experte en reconstitution. Cela accélérerait peut-être leur labeur. Puis elle se rassit pour s'intéresser de plus près aux pensionnaires masculins.

Les enfants pouvaient tuer, songea-t-elle. Peut-être pas aussi souvent et rarement de manière aussi élaborée que les adultes. Mais ils pouvaient tuer. Elle-même l'avait fait à l'âge de huit ans.

« Ce n'est pas la même chose. Arrête de remettre ça sur le tapis », se morigéna-t-elle.

Elle chassa cette idée et se plongea dans les archives des garçons du Sanctuaire.

Elle attaquait sa deuxième tasse de café quand Connors réapparut sur le seuil.

— Peabody avait déjà bien avancé, annonça-t-il. On a pu boucler une grosse part du boulot.

Il déposa un disque sur le bureau d'Eve.

— Elle va envoyer une copie à ton unité, mais je me suis dit que tu voudrais également ceci pour ton dossier.

— Raconte.

— Vingt-quatre personnes travaillent ou sont au service du CPES, en tant qu'employés ou bénévoles, à plein temps ou à mi-temps. Six d'entre elles y sont depuis son ouverture il y a quinze ans, dont quatre viennent du Sanctuaire.

— L'équipe du Sanctuaire était beaucoup plus réduite. Ils ont eu besoin d'embaucher du nouveau personnel au moment de fonder le CPES.

— Oui, surtout que le plus gros des « employés » du Sanctuaire étaient en fait des bénévoles. Parmi eux – employés et bénévoles du Sanctuaire passés ensuite au CPES ou ayant quitté cet emploi –, seuls cinq ont commis un délit ces dernières années.

— Parle-moi de ces cinq-là.

— Je me doutais que tu voudrais savoir. Trois arrestations pour consommation de stupéfiants, avec une injonction de désintoxication. Un cas d'ébriété sur la voie publique, là aussi avec cure de désintox. Un cas de vandalisme où, après une séparation, la femme a peint des obscénités à la bombe sur le véhicule de son mari. Les poursuites ont été abandonnées. Rien qui soit indicateur de violences contre des enfants ou des jeunes filles.

— Ce qui ne les innocent pas pour autant.

— Effectivement, admit-il. Une bonne portion de ceux qui bossaient au Sanctuaire et travaillent au CPES ont un casier. Tous impliquent la possession ou la prise de substances illégales. Dans ce groupe, quelques-uns ont été accusés de coups et blessures, mais rien qui concerne des enfants. Il y a eu quelques larcins et vols à l'étalage, là aussi liés aux stupéfiants. Et tous ceux qui ont été embauchés ou acceptés en tant que volontaires étaient entièrement désintoxiqués, avec un minimum de deux ans sans rechute, et ont passé des évaluations médicales et psychiatriques.

— Certains se faufilent parfois entre les mailles du filet.

Connors s'assit sur le coin du bureau d'Eve.

— Ça arrive, admit-il. Ce que je veux dire, c'est qu'en surface il semble que les responsables de l'ancienne structure et de la nouvelle ont fait exactement ce qu'il fallait pour leur recrutement. Nous ferons plus ou moins la même chose pour An Didean.

— Ton processus de sélection ne se contentera pas de gratter en surface.

— C'est certain.

Il tourna son regard vers la face arrière du tableau.

— Et celles-ci ?

— Dix-huit qui ne sont recensées ni comme décédées ni comme bien vivantes. Nous avons sans doute quelques fausses identités, des personnes qui se cachent soigneusement et une ou deux qui sont

mortes, mais n'ont pas été retrouvées ou identifiées. Question de probabilité.

Elle reprit son café.

— Onze sur dix-huit proviennent de foyers où elles étaient maltraitées. Trois étaient des fugueuses chroniques. Les autres étaient en désintoxication à la suite de problèmes d'alcool ou de stupéfiants.

Le chat était entré et donnait des coups de tête contre la jambe de Connors. Celui-ci prit le gros matou dans ses bras pour le caresser.

— Onze sur dix-huit. Une proportion pas franchement flatteuse qui en dit long sur le monde où nous vivons.

— Certaines personnes ne devraient pas être autorisées à procréer... Logiquement, une partie au moins de nos neuf victimes restantes est là. Quant aux autres pensionnaires, je tombe sur pas mal de mauvais garçons. Et beaucoup de ceux-ci sont devenus de sales types une fois adultes. J'en ai étudié vingt et quelques.

Elle recompta les dossiers.

— Vingt-huit. Dix-neuf d'entre eux ont fait de la prison une fois adultes. Sept des dix-neuf ont soit purgé leur peine, soit sont en train d'en purger une seconde. L'un d'eux en est même à trois condamnations. Il se peut que la douzaine restante ait retenu la leçon ou soit devenue un peu moins bête.

— Tu penses vraiment comme un flic.

Eve se contenta de hausser les épaules.

— L'un des douze a écrit un livre sur la vie criminelle, la douleur de l'incarcération, les joies d'une existence saine et ce qu'il faut pour y parvenir. Il est devenu conférencier et se fait payer des fortunes. Il ne me plaît pas.

— Dans le rôle du tueur potentiel ?

— En général.

Quand Connors déposa Galahad sur le bureau, le chat s'étala dessus comme s'il s'agissait d'un carré de gazon gorgé de soleil.

Eve préféra le laisser faire. Au moins provisoirement.

— J'ai parcouru certaines des entrevues qu'il a accordées, poursuivit-elle. On sent l'abruti pompeux sous la fine couche d'humilité gluante. Lemont Frester. J'irai voir où il se trouve. Il possède un appartement à New York qu'il appelle son « pied-à-terre dans la Grosse Pomme ». Ce qui donne déjà une idée du côté prétentieux du bonhomme.

— Je veillerai à ne jamais employer cette expression devant toi.

— Bien. Passons aux neuf qui n'ont jamais fait de prison. L'un d'eux est flic à Denver. Son dossier est sans taches, mais je vais fouiller un peu. Il y a deux travailleurs sociaux, un avocat, un spécialiste de la transcription médicale, le propriétaire d'un bar à Tucson... Les autres occupent des postes de rang intermédiaire dans des professions

ordinaires.

Elle se plonge de nouveau dans ses notes.

— Sur le groupe des vingt-huit, vingt ont eu des enfants, trente gamins au total. Parmi ces vingt hommes, dix vivent dans le même foyer que les enfants en question. Et sur l'ensemble du groupe – qu'ils soient ou non en prison –, dix-neuf sont domiciliés à New York.

— Tu en as encore combien à examiner ?

— Le triple, dit-elle en se massant les paupières du bout des doigts.

— Lance un tri automatique. Je sais, il n'est pas si tard, ajouta-t-il avant qu'elle puisse protester. En tout cas, pas selon nos habitudes. Mais tu pourras te replonger dans ces données avec un regard neuf demain matin. Ça fait plus de douze heures que tu es sur le coup.

— Sans une seule piste sérieuse.

— Mais avec des tonnes d'informations, trois filles d'ores et déjà identifiées et plusieurs personnes écartées de la liste des victimes comme de celle des suspects.

Eve apposa de nouveau les doigts sur son visage.

— D'accord. J'en suis effectivement arrivée à un point où j'ai l'impression de faire du traitement de données.

Elle allait devoir trouver plus d'informations utiles et éliminer plus d'individus, se dit-elle en ordonnant à son ordinateur de poursuivre le travail en mode automatique.

« Interroger plus de monde, en face à face », songea-t-elle en quittant la pièce en compagnie de Connors.

Elle retournerait sur les lieux du crime, puis dans le sanctuaire de DeWinter. Elle irait voir la tante, remonterait la piste du conférencier prétentieux. Et s'intéresserait de très près à tous les pensionnaires masculins qui purgeaient une peine de longue durée prononcée après l'époque des meurtres. Impossible de continuer à tuer de jeunes ados une fois mis en cage.

Au moment où Galahad s'échappa en trottant hors de son bureau, elle était déjà en train d'échafauder sa théorie.

« Un garçon, spécula-t-elle, un peu plus vieux que les victimes. Charismatique. Il devait forcément l'être, non ? Pour attirer les jeunes filles dans cet immeuble désert. Par quel biais ? »

Certaines au moins devaient forcément le connaître, lui faire confiance, voire être sous son charme.

« Il trouve le moyen de les faire entrer puis les maîtrise. »

Comment ?

À l'aide de drogues ? Beaucoup de ces jeunes avaient des problèmes d'addiction et connaissaient tous les bons plans pour se procurer leur dose.

Peut-être les avait-il droguées avant de les tuer.

Comment ?

Si frustrant que ce puisse être, elle allait devoir attendre que DeWinter le lui dise.

Agacée, elle s'avança dans la chambre à coucher.

Le sapin était disposé devant la fenêtre en façade, comme lors des Noël précédents. À l'odeur de pin se mêlait celle du bois de pommier qui se consumait doucement dans la cheminée.

Le chat était lové sur lui-même au milieu du lit, comme s'il était là depuis des heures.

— On n'est pas obligés de le faire ce soir, lui dit Connors.

Elle posa les yeux sur l'empilement de boîtes pleines de décorations et secoua la tête. Par deux fois déjà, ils s'étaient chargés d'habiller ce sapin. Et, si cela ne tenait qu'à Eve, ils poursuivraient cette tradition pendant encore un million d'années.

— Ce soir, c'est très bien. C'est le bon soir pour ça.

Elle lui prit la main et la serra dans la sienne.

— Que dirais-tu de se servir encore un peu de vin avant de jouer les décorateurs ?

— Et si on ouvrait une bouteille de champagne ?

— Encore mieux.

La première fois qu'elle était tombée sur cet arbre de Noël en entrant dans la chambre, elle s'était sentie bouleversée. À présent, c'était devenu une tradition. Les lutins pouvaient se charger du reste de la maison, la couvrir de guirlandes et de lumières clignotantes, dresser une dizaine de sapins – elle n'était pas sûre de les avoir tous comptés – mais celui-ci était à eux et eux seuls.

Ce fut donc accompagnés des crépitements du feu, du chuintement des bulles de champagne et de musique de Noël particulièrement kitsch qu'ils décorèrent leur sapin personnel.

Le chat se redressa l'espace de quelques instants pour les regarder faire. Puis, décidant que cela n'avait vraiment aucun intérêt, il s'étira de tout son long, des oreilles à la pointe de la queue, tourna trois fois sur lui-même et se remit en boule pour une nouvelle sieste.

— La folie des fêtes a envahi la ville entière, commenta Eve. Et ça ne va faire qu'empirer. Après quoi on va avoir droit aux habituelles effractions où, dans la plus grande tradition, le cambrioleur de Noël déboule, récupère tous les cadeaux au pied du sapin et les refourgue tous avant l'aube.

— J'espère qu'il ne s'en prend qu'à ceux qui ne sont pas sages.

— J'ai comme un doute. Et puis il y a la recrudescence de vols à l'étalage et tous ces touristes dont les portefeuilles semblent presque sauter entre les mains des pickpockets.

— Ah, que de bons souvenirs ! commenta Connors. Décembre était toujours un mois bien rempli quand j'étais gamin, occupé à courir après ces portefeuilles sauteurs.

— Je n'en doute pas. À l'époque où je portais encore l'uniforme, on n'arrivait jamais à faire face à l'augmentation des agressions et des vols de sacs à main et de portefeuilles en décembre.

Elle suspendit une figurine représentant un joyeux Père Noël au ventre rebondi.

— Puis, au fur et à mesure que Noël approche, on commence à avoir les violences conjugales, l'ivresse publique et manifeste, les tentatives de suicide ratées, les meurtres et – la spécialité des fêtes – le meurtre suivi d'un suicide.

— Mon flic bien-aimé, dit Connors avec affection. Avec toujours

tant de pensées joyeuses en cette période festive !

— J'aime bien.

— Le meurtre assorti d'un suicide ? Désolé, ma chérie, mais je vais être obligé de te décevoir. L'année prochaine, peut-être.

— Non, Noël. Ça n'a pas toujours été le cas. Quand j'étais petite... Après Richard Troy, précisa-t-elle. Il sortait, se soûlait et s'offrait sans doute une partie de jambes en l'air. Ce qui était une bonne chose, avec le recul. Bref, après lui, c'était toujours un moment bizarre si je me trouvais en famille d'accueil et carrément déprimant quand j'étais en foyer. Donc pas franchement sur le podium de mes fêtes préférées.

— Dans mon souvenir non plus tout n'était pas que dinde rôtie et pudding de Noël. En général, j'allais chez un copain ou bien on sortait en petit groupe pour traîner dans les rues.

— Et chasser quelques portefeuilles de plus.

Elle vit une lueur de gaieté s'allumer dans son regard.

— Il faut bien fêter l'événement d'une manière ou d'une autre.

— Effectivement. Je faisais généralement des heures supplémentaires pour que les flics ayant de la famille aient droit à une pause. Et une fois que j'ai rencontré Mavis, on a pris l'habitude de faire un truc ensemble.

Elle examina un renne argenté et brillant.

— Pourquoi des rennes ? Que viennent-ils faire dans cette histoire ?

— En fait, ce sont les rennes qui tiennent les rênes du traîneau du Père Noël.

Elle coula vers lui un regard en biais.

— À d'autres. Bref, quand il n'y avait que Mavis et moi, l'alcool coulait généralement à flots pour Noël.

— Une tradition à laquelle je suis tout prêt à rendre hommage, répondit Connors en remplissant le verre d'Eve.

— Une fois, elle m'a convaincue d'aller faire du patin à glace.

Ce souvenir la fit rire et, au diable la modération, vider sa coupe.

— Nous étions déjà sévèrement attaquées toutes les deux, sans quoi elle n'aurait jamais pu me persuader de l'accompagner.

— J'aurais donné cher pour voir ça.

— Elle se débrouillait bien sur la piste. Si tu veux tout savoir, elle portait un manteau rose décoré de fleurs violettes et avait mis des rubans verts et rouges dans ses cheveux.

— Son style n'a pas vraiment changé. Je me suis toujours demandé d'où sortait l'horrible manteau gris que tu lui as emprunté un jour.

Il tira de sa poche le bouton qu'il portait toujours sur lui, celui qui avait été arraché au manteau en question lors de leur première

rencontre.

— Un vestige de son passé d'arnaqueuse. Son « pardessus passe-partout », comme elle l'appelait.

— Ceci explique cela.

Il rangea le bouton avant de demander :

— Et comment étiez-vous sur la glace, lieutenant ?

— C'est juste une histoire d'équilibre et de mouvement. J'ai réussi à rester sur mes pattes. Mavis aussi aurait pu, si elle n'avait pas essayé d'enchaîner les figures compliquées. Elle n'arrêtait pas de tomber, sur les fesses ou la tête la première. Elle avait des bleus partout mais c'est moi qui ai dû la forcer à partir après plus d'une heure. On se les gèle sur la glace.

— J'ai cru comprendre, oui. On devrait essayer ça, un jour.

Eve parut sincèrement surprise.

— Le patin à glace ? Toi et moi ?

— Oui, nous. Durant un hiver, Brian, moi et quelques autres avions mis la main sur des patins. On devait avoir quatorze-quinze ans, dans ces eaux-là. On s'est lancés dans une partie de hockey sur glace, avec les règles de Dublin, c'est-à-dire sans aucune règle. Et, avouons-le, le résultat était franchement spectaculaire niveau ecchymoses !

— Le hockey, je comprends l'intérêt, répondit-elle en accrochant une autre décoration. Au moins, il y a un but. Sinon, ça revient à se sangler des lames sous les pieds pour tourner en rond sur de l'eau gelée. Je veux dire, à quoi ça sert ?

— À se détendre, se dépenser, s'amuser ?

— C'est vrai qu'on s'est amusées, mais on était torchées. Ou presque. Si je me souviens bien, nous avons terminé de nous soûler chez moi. Qui est devenu chez elle, à présent, avec Leonardo et Bella. C'est un peu bizarre quand on y pense.

— Les changements font partie de la vie, répondit-il.

Il fit tinter son verre contre le sien.

— Ou bien c'est nous qui la changeons.

— Sans doute...

Eve s'aperçut qu'elle était légèrement éméchée et que ce n'était pas un problème.

— Nous voilà en train de décorer notre arbre, dit-elle. Ils en ont sûrement un aussi dans ce chez-eux qui était mon chez-moi. Tous les ans sans exception, elle ressortait cet arbre factice malingre et me travaillait au corps jusqu'à ce que j'accepte de l'installer. Elle le reprenait toujours après les fêtes parce qu'elle était assez maligne pour savoir que je le jetterais si elle me le laissait. Mais je me dis qu'elle avait raison : ça ajoutait quelque chose.

Connors passa le bras sur ses épaules.

— On devrait les inviter à prendre un verre avant le début des fêtes. Rien que nous quatre. Enfin, cinq avec le bébé.

— Ce serait bien.

Elle s'appuya contre lui et fit courir son regard sur l'arbre illuminé et tout ce qu'il représentait.

— Ça aussi, c'est bien. On est aussi doués que les lutins. On donnera une fête, j'imagine ? Le genre de grande foire où un demi-million de nos plus proches amis viennent se gaver de mets raffinés et boire suffisamment pour vouloir danser comme des fous furieux ?

— Exactement. C'est sur ton calendrier, celui auquel tu n'accordes jamais la moindre attention.

— Alors comment ai-je su qu'on allait faire une fête ?

— Mélange de déduction et de coup de chance.

Elle ne put que se mettre à rire. C'était tout à fait ça. Elle se tourna de manière à lui faire face, les bras autour de sa taille.

— Tu sais ce que ça me donne envie de faire, tout ça ? Décorer le sapin réveille de vieux souvenirs façon galette de Proust.

— Madeleine. Madeleine de Proust.

— Galette, brioche, madeleine, c'est du pareil au même. Tout ça et l'idée d'une énorme fiesta ? Ça me donne envie de te puncher, de te puncher fort.

Elle passa la jambe derrière la sienne et le déséquilibra afin qu'ils retombent ensemble sur le lit. Galahad se réveilla et les fusilla du regard avant de sauter à bas du lit.

— Fort comment ? s'enquit Connors.

— Très fort. Dis-moi quand ça fera mal.

Elle s'empara de sa bouche ; un endroit exceptionnel pour commencer. D'abord un effleurement du bout des dents, une petite morsure, avant de plonger sa langue à la rencontre de la sienne.

Tout ce qu'elle désirait au monde était là.

Elle pouvait laisser derrière elle toute la tristesse et la frustration de cette journée, même le chagrin qu'elle ne s'autorisait pas à ressentir au risque de nuire à son travail. Ici, avec lui, la fatigue émotionnelle qui pesait sur elle depuis qu'elle avait vu douze jeunes vies dépouillées de leurs possibilités et de leurs potentiels se dissipait d'un coup.

Le bonheur était là et elle pouvait s'en emparer, le serrer contre elle et le sentir s'épanouir tel un bouquet de roses. Elle se délecta du contact de son corps dur et sculptural sous le sien, de ses doigts vifs et habiles qui déjà se tendaient vers elle. Et puis ce long baiser à vous faire vibrer l'âme.

Connors la sentit s'abandonner, se libérer de la tension et de l'inquiétude qui l'avaient suivie même durant le temps passé à décorer le sapin. Il n'y avait plus qu'Eve, plus que sa femme, enflammée et impatiente au-dessus de lui. Aspirant son amour pour mieux lui offrir

le sien.

Il tira sur son chemisier, passa ses mains en dessous pour profiter de la peau douce de son dos élancé... et découvrit ce que ni l'un ni l'autre n'avait remarqué : Eve avait oublié de retirer son harnais réglementaire.

— Nom d'un chien, marmonna-t-il en décalant son bras pour atteindre la boucle d'ouverture.

— Merde, j'ai oublié. Attends, je m'en occupe.

— C'est bon.

Il arracha le harnais des épaules d'Eve sans prêter attention à la grimace qu'elle fit lorsqu'il retomba lourdement au sol.

— Vous êtes désarmée, lieutenant, dit-il.

— Toi, tu n'as pas intérêt à l'être.

Il roula en riant sur lui-même pour inverser leurs positions.

— Jamais quand tu es dans le coin. Mon flic préféré.

Ce fut son tour de lui mordiller les lèvres tout en défaisant les boutons de son chemisier.

— Tu as encore tout ton costume, se plaignit-elle en luttant pour lui retirer sa veste. Il y a trop d'épaisseurs.

— Rien ne presse.

— Parle pour toi.

— Ah oui, c'est comme ça ?

Ravi de lui rendre service, il glissa la main sous le pantalon qu'il avait entrouvert et la fit brusquement grimper au sommet du plaisir. Comme elle poussait un cri de surprise et de satisfaction, il se pencha pour l'embrasser sur la gorge.

— On n'est pas si pressés que ça.

Il posa ses lèvres à l'endroit où martelait son poulx, puis sur son sein, si ferme, si lisse, derrière lequel son cœur battait la chamade.

Le corps d'Eve était toujours pour lui une source de joie et d'émerveillement. Si svelte, si ferme. De la peau de satin sur des muscles d'acier. Il savait où la toucher pour la faire trembler, où l'embrasser pour lui arracher des soupirs.

Il fit les deux tandis qu'ils se débattaient pour se débarrasser de leurs vêtements.

« Enfin ! » songea Eve.

Il était là, nu, dur et enflammé de désir pour elle. Tout chez lui était si familier, une familiarité rendue d'autant plus excitante par tout ce qu'elle savait de lui. Ses cheveux magnifiques glissant contre sa peau, ses épaules puissantes, ses hanches étroites.

Elle referma ses doigts autour de lui – brûlant et prêt à passer à l'acte, tout comme elle – et voulut le guider en elle. Mais il se redressa en l'attirant à lui. Eve referma ses bras autour de son cou pour se coller à lui.

Et s'unir, enfin.

Traversée de frissons, elle laissa son visage retomber sur l'épaule de Connors. À l'idée vertigineuse qu'il y avait encore plus à donner et à recevoir, elle se laissa entraîner par l'avalanche de sensations.

Le feu crépitait, tout en ombres et lueurs subtiles ; le sapin scintillait, tout en joie festive.

De nouveau, leurs bouches se rencontrèrent, se soudèrent l'une à l'autre.

Elle accompagnait ses mouvements, l'enveloppait. Elle encadra de ses mains le beau visage de Connors, dans un geste d'amour qui lui transperça le cœur.

Ce n'était qu'avec elle que l'amour et le désir se mêlaient de manière aussi parfaite. Elle seule répondait à chacun de ses besoins, chacune de ses envies, chacun des vœux qu'il avait un jour émis et tous ceux auxquels il n'avait jamais pensé.

Elle se cambra en arrière, emportée par cette ultime montée de plaisir. Les reflets des flammes jouaient dans sa chevelure et sur sa peau perlée de sueur.

Une dernière fois, il plaqua ses lèvres sur la gorge d'Eve, un baiser au goût divin qui l'accompagnerait dans la chute. Puis il s'abandonna en même temps qu'elle.

Les jolies jeunes filles formaient un cercle, assises par terre en tailleur. Elle reconnut trois d'entre elles : Linh, Lupa, Shelby. Toutes les autres portaient des masques. Et tous les masques représentaient le visage d'Eve.

— Nous sommes toutes les mêmes, de toute façon, dit l'une des Eve. Derrière le masque. Nous sommes toutes les mêmes jusqu'à ce que vous sachiez.

— Nous découvrirons vos noms, vos visages, qui vous étiez. Nous trouverons qui vous a tuées.

Linh haussa les épaules, la mine boudeuse.

— Je voulais seulement m'amuser. Mes parents sont tellement stricts, complètement coincés sur tout. Il fallait que je leur montre qu'ils ne pouvaient plus me traiter comme une gamine. Ça n'était pas censé se passer comme ça. C'est pas juste.

— Juste, pas juste, c'est des conneries tout ça, répliqua Shelby avec un ricanement amer. La vie, ça craint. Et la mort encore plus. On peut faire confiance à personne, dit-elle à Eve. Voilà la vérité. Et vous le savez.

— À qui avez-vous fait confiance ? demanda Eve.

— Il faut faire confiance aux gens, intervint Lupa. Des choses affreuses arrivent même quand on est sage. La plupart des gens sont

bons.

— La plupart des gens sont des cons qui pensent qu'à leur gueule.

Mais, alors même qu'elle prononçait ces mots, une larme avait roulé sur le visage de Shelby.

— Si j'avais eu un couteau comme vous, je ne serais pas ici. Vous avez eu du pot. Je n'ai jamais eu ma chance, jamais. Personne n'en a rien à faire de moi.

— Pas moi, répondit Eve. Vous comptez pour moi.

— C'est votre boulot. On est juste un boulot pour vous.

— Je suis bonne dans mon boulot justement parce que je me sens concernée. Je suis ta meilleure chance, petite.

— Vous êtes exactement comme nous. Et même moins que ça, rétorqua Shelby.

Toujours cette immense amertume.

— Ils vous ont même pas donné de nom. Celui que vous portez est inventé.

— Plus maintenant. C'est moi désormais. C'est moi qui ai choisi celle que je suis aujourd'hui.

Toutes les jolies filles assises en cercle se tournèrent pour la regarder. Et toutes déclarèrent, d'une seule voix :

— Nous n'aurons jamais l'occasion d'être quoi que ce soit.

Eve se réveilla brusquement. Connors était assis sur le lit à côté d'elle, tout habillé, une main sur la joue d'Eve.

— Réveille-toi...

— Je suis réveillée. C'est bon.

Elle se redressa, bêtement soulagée de l'avoir si près d'elle tandis qu'elle chassait la tristesse imprégnant son rêve.

— Ce n'était pas un cauchemar, dit-elle.

Il ne la prit pas moins dans ses bras pour la réconforter, rejoint par le chat qui lui donna quelques coups de tête contre la hanche avant de se faufiler sur ses genoux.

— C'est seulement mon subconscient qui me triture la cervelle afin de commencer la journée en beauté. Je vais bien.

Il lui saisit le menton, son pouce caressant délicatement sa petite fossette pendant qu'il plongeait son regard dans le sien. Puis il hocha la tête pour indiquer qu'il la croyait.

— Alors tu vas avoir envie d'un bon café.

— Au moins autant que d'air dans mes poumons.

Il se leva pour aller le lui chercher et lui laisser un moment pour reprendre ses esprits. Elle se cala contre la tête de lit et repassa le songe en revue tout en caressant le chat.

— Toutes les victimes étaient assises en cercle, dit-elle à Connors quand il revint. Celles que nous n'avons pas identifiées avaient mon visage.

— Troublant.

— Bizarre mais... compréhensible, en fait. Filles perdues et sans noms. Je l'ai été, moi aussi.

Elle prit le café qu'il lui avait apporté et but une longue gorgée. Fort et noir, tel qu'elle l'aimait.

— C'est surtout Shelby Stubacker qui s'est exprimée, c'est la plus énervée des trois. À qui a-t-elle fait confiance ? À qui s'est-elle fiée au point de baisser sa garde face à lui, à elle ou à eux ? Car je pense que ses défenses et son instinct de survie devaient être très aiguisés.

— Quelqu'un en qui elle avait confiance ou qu'elle pensait pouvoir manipuler comme elle l'a fait avec Clipperton.

— À la recherche d'alcool ou de drogues. Oui, c'est une possibilité.

Elle jeta un coup d'œil vers le coin détente où un flash d'informations financières défilait silencieusement sur l'écran.

— Tu es levé depuis longtemps ?

— Un moment.

— Je ferais bien de me mettre en route. Merci pour le café.

Elle fit rouler Galahad sur le flanc, caressa gentiment son ventre rond puis sortit du lit.

Lorsqu'elle émergea de son passage sous la douche et dans la cabine de séchage, un peignoir en cachemire sur le dos, elle trouva Connors occupé à parler dans son communicateur de poche. Deux assiettes sous cloche et une cafetière pleine étaient disposées sur la table ; le flux ininterrompu de chiffres et de symboles défilait toujours à l'écran.

« Un authentique homme multitâche », songea-t-elle.

Elle s'assit près de lui et souleva précautionneusement l'une des cloches. En découvrant d'épaisses tranches de pain perdu et un joli bol de fruits rouges au lieu des flocons d'avoine qu'elle craignait de trouver, elle s'autorisa à gigoter de joie sur le coussin de son siège.

Elle avala une framboise, se versa un peu plus de café... et vit que Connors avait mis fin à sa transmission.

— J'ai pensé que du pain perdu ferait du bien à ta cervelle maltraitée.

— Ça mériterait presque que je me réveille dans le même état tous les matins. Tu viens d'acheter un système solaire ?

— Non, seulement une petite planète.

Il lui tendit le sirop et la regarda y noyer son pain.

— Ce n'était qu'une petite conférence avec Caro pour jongler un peu avec mon planning.

Redoutablement efficace, son assistante aurait pu jongler avec ses plannings en équilibre sur un ballon en feu.

— Tu n'as pas à réorganiser tes affaires à cause des miennes.

— Je voulais disposer d'un peu plus de temps ce matin. J'imagine que tu commenceras à travailler depuis ton bureau ici ?

— Effectivement.

— Même chose pour moi. Et le planning pourra toujours être revu si je peux t'être utile. Impossible de reprendre les travaux sur cet immeuble jusqu'à ce que tu aies résolu l'enquête, ajouta-t-il. Et, à un niveau moins terre à terre, je serais bien incapable de démarrer avant que tu ne sois allée au bout. Je sais bien que c'est à toi de te charger d'elles, mais...

— C'est toi qui les as trouvées.

— Et j'ai autant besoin que toi de savoir comment elles s'appelaient, à quoi elles ressemblaient, de voir appréhender la personne qui les a tuées. Mon objectif avec cet endroit est d'offrir un refuge sûr pour tous les individus jeunes, vulnérables, blessés. Ces douze filles sont la triste illustration de cette nécessité.

Aux yeux d'Eve, aider Connors à clore ce chapitre de la vie de l'immeuble afin d'entamer le suivant était presque aussi important que de trouver le fin mot de l'histoire au nom des victimes et de ceux qu'elles avaient laissés derrière elles.

Il voulait construire quelque chose de bon et d'important. Elle irait au bout de l'enquête afin qu'il puisse le faire.

— Ce sera quelqu'un qui a vécu ou travaillé sur place. Ce n'est qu'une intuition pour le moment, un pari sur les probabilités, mais il y a de grandes chances que j'aie raison. Ça ne représente pas tant de gens que cela. Ajoutons à l'équation que les meurtres ont cessé, du moins si DeWinter et Dickhead ont vu juste et que toutes les dépouilles ont été déposées là il y a environ quinze ans. Donc je vais d'abord me concentrer sur quelqu'un ayant vécu ou travaillé là-bas et qui serait mort, aurait déménagé ou été mis en prison peu de temps après.

— Ou qui a changé de lieu pour ses crimes.

— Je l'ai envisagé.

Elle s'attaqua à son assiette sous le regard du chat qui hésitait entre espoir et ressentiment.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle. Ça fonctionne. L'immeuble est fermé, pas d'acheteurs en vue, pas de plans. Et il symbolise ces filles. Le lieu d'accueil des personnes vulnérables et blessées. Le tueur sait comment y accéder, l'endroit lui est familier. Pourquoi chercher un autre endroit sans doute moins adapté ?

— J'espère que tu as raison sur ce point.

— S'il avait dû déménager pour une raison ou une autre, il aurait trouvé un endroit dans son nouveau quartier. Mais jusqu'à présent, je n'ai repéré aucun crime semblable. Et je doute franchement qu'il ait pu créer un autre mausolée.

« Non, se dit-elle, il n'aurait jamais réussi à répéter un truc pareil. »

— Cet endroit lui est plus ou moins tombé tout rôti dans le bec, affirma-t-elle. Les occasions de ce genre ne doivent pas être très nombreuses. Néanmoins, cette théorie comporte encore des lacunes, admit-elle en mâchant un morceau de pain perdu gorgé de sirop. Prenons Lemont Frester. Il a amassé une petite fortune et voyage un peu partout. Si c'était lui notre prédateur, il pourrait exercer sa perversité dans le monde entier, voire hors planète.

— Délicieuse perspective.

— Je vais m'intéresser à lui, mais... Comment quelqu'un pourrait-il faire ce genre de choses pendant si longtemps ? Surtout quelqu'un comme lui, une figure publique. Difficile à avaler. Pas impossible, mais ça passe mal.

— Tu iras l'interroger aujourd'hui ?

— C'est sur ma liste de tâches. Ainsi que harceler DeWinter et son équipe et prévenir les proches de Lupa Dison en récupérant le plus d'infos possible. Puis peut-être un nouveau passage au CPES. Le plus crucial étant d'identifier les neuf qui restent. Bref, je ferais mieux de m'y mettre.

Elle se leva et se dirigea vers sa penderie.

— Ton pantalon en jean noir. Le plus moulant, précisa-t-il. Mets ton blouson noir court avec les finitions en cuir et les fermetures Éclair sur les manches par-dessus un haut noir décolleté. Et tes bottes noires de motarde. Le pantalon dans les bottes.

Elle s'était arrêtée devant la penderie pour l'écouter égrener le détail de la tenue.

— Tu veux que je m'habille tout en noir ? Toi qui passes ton temps à essayer de me faire porter de la couleur ?

— Dans ce cas précis, ce sera une question de lignes et de textures. Parfait avec le noir intégral. Tu auras un petit air dangereux.

Instantanément, le visage d'Eve s'illumina.

— Ah oui ? Ça me va très bien.

— Rejoins-moi dans mon bureau quand tu seras prête.

Elle récupéra les vêtements qu'il lui avait indiqués et s'habilla. Puis elle jeta un regard curieux vers le miroir. Encore une fois, Connors avait vu juste. Elle avait effectivement un petit air dangereux.

Elle retourna à son bureau en se prenant à espérer qu'elle aurait l'occasion de mettre ce look à profit durant la journée.

Assise à sa table de travail, elle afficha les résultats des recherches automatisées.

Elle examina les soixante-trois noms restants, en trouva quatre décédés dans l'année suivant les meurtres et les mit de côté. Elle isola également tous ceux qui avaient fait de la prison, avec un groupe

spécifique pour les crimes violents.

Elle scruta le profil de chaque individu à la recherche d'une compétence ou d'un intérêt particulier pour la construction puis croisa les résultats avec les employés que Peabody et Connors avaient passés en revue.

— Il a pu s'agir d'un duo, dit-elle quand Connors entra. L'un qui tue, l'autre qui fait le ménage, ou les deux à la fois. L'hypothèse me séduit moins car cela sous-entendrait que non pas un mais deux individus ont maîtrisé leur envie de tuer et de parler de ce qu'ils ont fait sur une très longue période.

— L'un d'eux pourrait être mort ou incarcéré. Ou tous les deux.

— C'est une possibilité. Ce type de duo comprend en général un individu dominant et un soumis.

Elle pianota du bout des doigts sur son bureau.

— Un membre de l'équipe – plus âgé, inspirant confiance – exploitant les penchants sombres de l'un des ados. Peut-être. Peut-être, mais encore une fois cela impliquerait d'avoir gardé le secret pendant très longtemps. Et, d'une manière générale, il est rare que deux personnes y parviennent, encore moins quand l'une des deux est enfermée. Par contre, le travail d'équipe pourrait expliquer des choses. Il a fallu s'emparer des filles, les tuer, les cacher. Ça représente beaucoup de boulot pour un seul homme.

— On ne compte pas ses heures quand on y prend plaisir.

Elle se retourna vers son panneau.

— Exact. Et ce devait être le cas. On ne s'obstine pas à faire quelque chose à moins d'apprécier ou de s'en sentir obligé. Jusqu'à ce que quelqu'un ou quelque chose nous arrête.

Elle désigna du doigt l'écran où elle avait affiché trois visages, trois noms.

— Les trois fugueuses chroniques. Au moins l'une d'entre elles. Encore une histoire de probabilités, mais au moins l'une d'entre elles doit se trouver dans le labo de DeWinter. Je vais envoyer les portraits à l'experte en reconstitution, au cas où ça puisse l'aider.

— Tu ne veux pas me confier une partie des pensionnaires masculins à regarder de plus près ? Je pourrais m'en charger au fil de la journée, dès que j'aurai un moment de libre.

— D'accord. Je t'en enverrai quelques-uns. Si tu n'as pas le temps, fais-moi signe. Il faut que j'y aille. J'ai contacté Peabody pour qu'elle me retrouve chez Rosetta Vega. Nous allons l'informer officiellement du décès et nous verrons si elle a quelque chose à ajouter.

— Frester doit donner une conférence dans la grande salle du *Connors Palace* cet après-midi.

Eve tourna vers lui un regard interrogateur.

— Ah oui ?

— Le hasard fait bien les choses, non ? C'est un déjeuner-conférence, entre midi et 14 heures. Je n'en avais pas entendu parler, je ne me préoccupe généralement pas du détail des conférences et événements dans mes hôtels, mais je me suis dit que j'allais voir ce qu'il faisait à New York, et voilà. Il y a vingt minutes de questions-réponses prévues après son intervention.

— Pratique, j'ai justement des questions à lui poser. Merci. Il faut que je file.

— Si tu veux bien, envoie-moi les noms des filles au fur et à mesure qu'ils arriveront.

— D'accord, répondit-elle en posant les mains sur ses épaules. Allez, va donc t'acheter ce système solaire.

— Pas sûr que je trouve le temps pour ça avec tout ce que j'ai à faire.

— Question de priorités.

Elle l'embrassa puis sortit en hâte pour annoncer à une femme que tous les espoirs auxquels elle pouvait encore s'accrocher étaient perdus.

« Quartier chic », se dit Eve en se garant dans la rue.

Belles maisons de ville bien entretenues, grands appartements, vitrines luxueuses et restaurants de qualité. Les promeneurs de chiens, nounous et autres domestiques vaquaient déjà à leurs occupations du matin en même temps qu'un petit nombre de gens bien habillés en route pour leur bureau.

Quand un monsieur au manteau élégant s'engouffra à l'intérieur de la boulangerie devant laquelle elle passait, Eve huma une douce odeur de levure et de sucre. Son oreille capta les discussions d'un groupe d'enfants, la plupart en uniformes soignés, qui marchaient en rang vers leur école.

Puis elle vit Peabody tourner au coin de la rue dans son grand manteau violet et ses bottes de cow-boy roses.

— J'ai l'impression qu'il ne fait plus aussi froid, lança-t-elle d'emblée à Eve. Enfin, je crois. Plus près de zéro que du zéro absolu. Je me dis...

Elle s'interrompt pour renifler l'air tel un chien de chasse.

— Vous sentez ? Ça vient de cette boulangerie. Mon Dieu, vous captez ce parfum ? On devrait...

— Vous n'irez pas informer cette dame du décès de sa nièce et l'interroger avec l'haleine lourde de viennoiserie.

— C'est plutôt pour mes fesses que je m'inquiète. J'ai l'impression d'avoir pris deux kilos rien qu'en humant ces odeurs.

— Alors sauvons vos fesses et mettons-nous au boulot.

Eve remonta l'allée menant à l'entrée de l'une des jolies maisons de ville et sonna. Au lieu de l'habituelle vérification d'identité automatique, la porte s'ouvrit immédiatement sur une femme séduisante en tailleur gris.

— Tu as oublié ton... Oh, pardon !

Elle repoussa en arrière quelques mèches de cheveux noirs bouclés.

— J'ai cru que c'était ma fille, dit-elle. Elle oublie toujours quelque chose au moment de partir à l'école et je... Pardon, répéta-t-elle avec un petit rire. Que puis-je pour vous ?

— Rosetta Delagio ?

— C'est ça. En fait, je dois moi aussi partir travailler dans quelques minutes, donc...

— Je suis le lieutenant Dallas et voici l'inspecteur Peabody, annonça Eve en brandissant son insigne. NYPD.

La femme examina l'insigne puis son regard remonta lentement vers le visage d'Eve. La lueur rieuse dans ses yeux s'était éteinte, remplacée par l'éclat d'un chagrin ancien soudain ravivé.

— Oh. Oh, Lupa...

Elle plaqua la main sur sa poitrine.

— C'est à propos de Lupa, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. Je suis navrée de...

— Non, attendez. Ne me le dites pas comme ça. Entrez. Entrez, je vous prie. On va s'asseoir. Je vais aller chercher mon mari et puis on va s'asseoir. Vous me direz ce qui est arrivé à Lupa.

— Tout ce temps...

Rosetta était assise dans le séjour familial encombré mais joliment décoré, sa main au creux de celle de son mari.

Juan Delagio portait un uniforme de police d'hiver impeccable et des chaussures soigneusement cirées. Ses yeux sombres brillaient sous les épais sourcils de son beau visage taillé à la serpe.

— Je crois que je l'ai toujours su, reprit Rosetta. Parce qu'elle n'aurait jamais fugué, contrairement à ce que certains pensaient. Nous nous aimions énormément et, à l'époque, nous n'avions personne d'autre.

— Elle a résidé quelque temps dans ce qui s'appelait le Sanctuaire.

— Oui. Ça a été très dur pour nous deux. Il n'y avait personne pour s'occuper d'elle durant ma convalescence. Une amie m'avait parlé de cet endroit alors je me suis débrouillée pour qu'elle puisse y séjourner. Ils ont été très gentils, se sont occupés d'elle en échange d'une petite donation. Je ne pouvais pas me permettre plus. Et l'un des conseillers l'amenait tous les jours à l'hôpital pour me voir. Malgré tout, c'était dur. Je savais qu'il y avait des jeunes perturbés et mal dans leur peau là-bas et ma Lupa était si innocente, jeune pour son âge si vous voyez ce que je veux dire ? Mais je craignais qu'ils ne me la rendent pas si on la confiait aux services sociaux.

— La légalité de votre garde était remise en question ?

— Non, non, mais... J'étais très jeune, moi aussi, et pas encore naturalisée. Alors j'avais peur. Je me suis dit qu'elle serait en sécurité au Sanctuaire et c'était bien le cas. Elle s'en est bien sortie là-bas, même si Mme Jones m'a dit que Lupa aussi avait peur, peur que je l'abandonne. Nous en avons parlé durant nos consultations d'aide psychologique.

— Le rapport de police raconte qu'après son retour elle s'est mise à rentrer plus tard à la maison en restant vague sur ses activités.

— Ça ne lui ressemblait pas de faire les choses en douce. C'était une jeune fille conciliante. Presque trop, même. Elle n'osait jamais faire le moindre écart et craignait que je ne me sépare d'elle. Alors je ne l'ai pas punie. J'aurais dû me montrer plus ferme, ajouta-t-elle en

tournant vers son mari un regard empreint de désespoir.

Il se contenta de secouer la tête en portant leurs mains jointes à ses lèvres.

— Je lui ai dit que j'avais envie de rencontrer ses nouveaux amis, qu'on pourrait les inviter à manger une pizza ou cuisiner pour eux. Elle est restée évasive. « Un jour, peut-être. » Comme elle se montrait toujours adorable et aimante avec moi, je n'ai pas insisté. J'ai supposé qu'elle avait envie de quelque chose qui ne soit qu'à elle pendant quelque temps. Et pourquoi aurait-elle dû rester sagement assise toute seule dans l'appartement jusqu'à ce que je rentre du travail ? C'était une bonne chose qu'elle se fasse des amis. Cela pouvait l'aider à surmonter son chagrin. Elle avait le cœur tellement lourd, essayait toujours de comprendre pourquoi son père et sa mère étaient morts.

» Était-ce sa faute ? Avait-elle fait quelque chose de mal ? N'avait-elle pas été assez gentille et obéissante ? Ou bien était-ce eux ?

Elle jeta un regard en direction d'une table recouverte de photos. Eve s'arrêta sur l'une d'elles représentant une jeune femme souriante. Sa sœur, certainement. La ressemblance était frappante.

— Pendant un temps, Lupa en a parlé à notre prêtre. Mais elle n'a pas cessé de se questionner, surtout après que j'ai été blessée.

— Rosetta a été agressée et dévalisée, expliqua Juan. Par deux brutes. Même après qu'elle leur a donné ce qu'ils demandaient sans résister, ils l'ont frappée. Et tailladée. Vous savez comment cela peut se passer, lieutenant.

— En effet.

— Une dame a tout vu depuis sa fenêtre et prévenu la police, reprit Rosetta. Comme j'étais trop mal en point pour rentrer m'occuper de Lupa, il a fallu que quelqu'un la prenne. C'est à ce moment que j'ai demandé à ce qu'elle soit placée au Sanctuaire et que ça s'est organisé. Pauvre Lupa...

Trop affectée, elle resta silencieuse un instant avant de se reprendre.

— Ça lui a fait très peur de me voir blessée. Elle se posait encore plus de questions. Qu'avait-elle fait ou pas fait ? Pourquoi des choses terribles arrivaient-elles à ceux qu'elle aimait et qui l'aimaient ?

— C'est très commun pour les enfants de cet âge de se voir comme le centre d'une situation, commenta Peabody. Je veux dire, les bonnes choses arrivent quand ils se conduisent bien, les mauvaises quand ils se conduisent mal.

— Voilà, Lupa était comme ça. Alors j'ai pensé qu'avoir des amies, des filles de son âge épargnées par ce genre de chagrin, lui ferait du bien. Puis, un soir, je suis rentrée du travail et elle n'était pas là. Je l'ai appelée sur son communicateur, mais elle ne répondait pas. J'ai attendu, attendu. J'ai interrogé les voisins, les élèves de sa classe,

tous ceux à qui je pouvais penser. Personne ne savait où elle était. Alors je suis allée trouver la police.

— Madame Delagio... commença Peabody avec douceur en entendant le tremblement dans la voix de Rosetta. Vous avez parfaitement bien agi et vous l'avez fait pour toutes les bonnes raisons.

— Merci. Merci de me dire ça. La police a diffusé le signalment et s'est mise à sa recherche. Et moi aussi. Et même les voisins. Les gens étaient gentils. Mais les jours ont passé, les nuits. Elle n'a jamais réapparu. Je ne l'ai jamais revue. Elle serait rentrée si elle l'avait pu. Même à l'époque, j'en avais la certitude. Elle a dû avoir peur. Je déteste penser qu'elle a pu avoir peur, me réclamer, vouloir rentrer.

— Est-ce que quelque chose vous est resté de cette période de recherches ? demanda Eve. Des discussions avec les gens ? Un élément particulier ?

— Certains disaient l'avoir vue ici, d'autres là. Les gens contactaient... comment on appelle ça ?

— La ligne d'appel à témoins, répondit Eve.

— C'est ça. Et la police a vérifié. Mais ce n'était jamais Lupa. L'inspecteur Handy était très gentille. On se parle encore de temps à autre. Je devrais l'informer...

— Je l'ai prévenue, dit Eve.

— Je l'appellerai aussi. Elle n'a jamais cessé de chercher. Elle me donnait de l'espoir, même si nous savions toutes les deux que si elle trouvait Lupa, ce serait... ce serait comme aujourd'hui. J'ai tout noté, chaque soir, pendant des mois. J'ai gardé tous mes petits carnets.

— Pourrions-nous vous les emprunter ? Ils vous seront rendus.

— Oui, bien sûr.

— Je vais les chercher, dit Juan en se levant. Je sais où tu les as rangés. Et je vais appeler nos employeurs, les prévenir qu'on va rester à la maison aujourd'hui. Faire le nécessaire.

Elle lui murmura quelques mots en espagnol et, pour la première fois, laissa couler ses larmes. Il lui répondit à mi-voix dans la même langue puis quitta la pièce.

— Je n'avais pas encore rencontré Juan quand j'ai perdu Lupa. Ils se seraient adorés, tous les deux. Il l'aime parce que je l'aime et lui aussi l'a cherchée, longtemps après sa disparition. Il sait que je voudrais organiser des funérailles pour elle. Est-il possible de... Puis-je l'avoir pour lui offrir des funérailles ?

— Cela risque de prendre du temps, mais je veillerai à ce que vous puissiez.

Rosetta hocha la tête et s'essuya les yeux de ses poings fermés.

— Les autres petites, les filles avec qui vous l'avez trouvée, elles ont une famille ?

— Nous travaillons à l'établir.

— Juan et moi avons beaucoup de chance. Nous serons prêts à aider les filles qui seraient... toutes seules. C'est possible ?

Une fois sur le trottoir, Peabody tira un mouchoir des poches sans fond de son manteau.

— Désolée, dit-elle en se tamponnant le coin des yeux avant de se moucher. J'ai tenu bon jusqu'au moment où elle a demandé si elle pourrait contribuer à l'enterrement des autres victimes.

Eve resta silencieuse jusqu'à ce qu'elles soient remontées en voiture.

— Dans leur majorité, les gens sont minables. C'est la loi des grands nombres, surtout dans notre métier. Et puis on croise la route d'individus comme cette dame. Il leur est arrivé des trucs durs, voire très durs, mais ils n'en demeurent pas moins des gens bien.

Elle confia les journaux intimes à Peabody. Ils étaient d'un format à l'ancienne, de petits livres reliés dans lesquels on écrivait à la main.

— On jettera un coup d'œil à tout ça. Elle a peut-être noté quelque chose sans savoir à l'époque que ce serait important.

— McNab et moi pourrions financer les funérailles de l'une des victimes. On doit pouvoir se le permettre.

— Peabody...

— Il ne s'agit pas d'une implication personnelle ou d'une perte d'objectivité, insista Peabody tout en sachant que ce serait vain. Il s'agit de faire ce qui est juste.

Eve préféra ne pas commenter et laissa Peabody piocher un nouveau mouchoir.

— On va aller asticoter un peu DeWinter. Et nous passerons à la dernière adresse connue de Stubacker pour voir si quelqu'un se souvient d'elle ou dispose d'infos récentes.

C'était comme traverser la frontière entre deux pays. L'ancien quartier de Shelby Ann Stubacker se composait essentiellement de logements bon marché post-Urbaines assortis de quelques ruines croulantes encore debout. Les prêteurs sur gages et les graffitis abondaient au milieu des boutiques de tatouage et de piercing, des sex-clubs et des bars d'apparence miteuse. Les gens d'ici n'embauchaient pas de promeneurs pour chiens, mais se trébalaient plutôt avec des droïdes dobermans programmés pour l'attaque. Et les passants risquaient plus de porter un surin qu'une mallette de bureau.

Eve se servit de son passe-partout pour ouvrir la porte blindée d'un immeuble de sept étages au cœur de ce voisinage sordide.

Dans le hall d'entrée, une odeur tenace de pisse et de vomis résistait au parfum synthétique du solvant industriel qu'une personne

déterminée avait employé pour tenter de l'éradiquer.

« Peine perdue », songea Eve en s'engageant dans l'escalier. Cette puanteur faisait désormais partie des murs.

— Elle habitait dans l'appartement trois cent cinq avec sa mère et, si l'on en croit les dossiers du tribunal de l'époque, les petits amis successifs de celle-ci. Commençons par là.

Des écrans vidéo crachaient leurs programmes bruyants derrière les portes fermées à triple tour et les murs si peu épais qu'Eve était certaine qu'un toxico bien allumé aurait pu passer le poing au travers.

Elle huma également des effluves qu'elle identifia – grâce à sa récente rencontre avec Bella – comme étant ceux de couches de bébé souillées, auxquels venait se mêler une odeur de petit déjeuner calciné.

— Il me faudrait un filtre à air portatif pour vivre ici, commenta Peabody qui évitait soigneusement de toucher le mur ou la rampe poisseuse. Plus une chambre de désintoxication !

Un bébé, peut-être le responsable du fumet de couches sales, hurlait comme s'il avait les pieds en feu. Une âme bienveillante répondit à ses cris de détresse en tapant violemment contre l'un des murs.

— Fermez-lui sa gueule à ce moutard !

— Sympa ! commenta Peabody en lançant un regard dur dans le couloir. Moi aussi, j'aurais envie de chialer si je devais vivre ici. Ça doit vraiment être l'enfer de grandir dans un endroit pareil.

Pour avoir connu des lieux de ce genre – et pire encore – durant les huit premières années de sa vie, Eve pouvait en attester : c'était effectivement un enfer.

Arrivée au deuxième étage, elle tapa du poing contre la porte de l'ancien appartement des Stubacker. Aucune mesure de sécurité électronique visible ; uniquement un judas et deux verrous tachetés de rouille.

Eve vit une ombre obscurcir le judas et frappa de nouveau.

— NYPSD, annonça-t-elle en brandissant son insigne. Ouvrez.

Elle entendit un claquement métallique suivi du raclement d'une barre transversale puis une série de cliquetis secs avant que la porte s'entrouvre à peine, retenue par une lourde chaîne de sécurité.

— Ouais, qu'est-ce que vous voulez ?

Ce qu'Eve apercevait du visage de la femme qui venait d'ouvrir n'était guère prometteur. Elle avait visiblement dormi avec son maquillage de la veille et ses traits étaient tout barbouillés. Eve songea que son oreiller devait ressembler à l'une de ces étranges toiles abstraites qui la laissaient toujours perplexe.

— Lieutenant Dallas et inspecteur Peabody. Nous aimerions vous poser quelques questions.

— J'ai pas à vous parler si vous avez pas de mandat. Je connais mes droits.

— Nous avons simplement deux ou trois questions à propos de l'ancienne locataire de cet appartement.

Une lueur rusée s'alluma dans les yeux de raton laveur de la femme.

— Vous payez ?

— Ça dépend de ce que vous avez à vendre. Vous connaissiez l'ancienne locataire ?

— Bien sûr. J'ai bossé avec Tracy au club, chez VaVoom, à l'époque où on était danseuses. Et alors ?

— Savez-vous où nous pourrions la trouver ?

— Je l'ai pas vue depuis qu'elle a quitté la ville. Ça doit faire facilement dix ans. Je sous-loue cette piaule, c'est tout. Le loyer est plafonné, c'est une bonne affaire.

— Avez-vous connu sa fille ?

— La petite peste ? Ouais. Elle s'est barrée bien avant Tracy. Du genre grande gueule, la gamine, et voleuse en plus. Elle piquait des trucs dans les coulisses du club. Tracy a essayé de la remettre sur le droit chemin à coups de torgnoles, mais ça a pas pris. Certains gamins naissent mauvais, on y peut rien. C'est arrivé au point que Tracy devait cacher sa gnôle et sa bière, sans quoi la gamine sifflait tout. Elle m'a raconté qu'un soir, en rentrant, elle l'a trouvée ivre morte en train de faire du rentre-dedans à son copain. Elle devait pas avoir plus de dix ou onze ans. Elle a essayé de faire croire que c'était lui qui l'avait soulée pour la tripoter. Cette même mentait comme elle respirait !

— Tracy m'a tout l'air d'avoir mérité le prix de mère de l'année, répliqua froidement Eve.

— Elle faisait de son mieux avec ce qu'elle avait sur les bras. Cette gamine, c'était que des emmerdes. Un jour, Tracy s'est pointée au boulot avec une lèvre gonflée et un coquard. Sa fille l'avait cognée. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Vous autres êtes arrivés en disant que Tracy maltraitait la petite peste simplement parce qu'elle avait quelques bleus sur le corps. Une femme doit savoir se défendre et elle a le droit de discipliner ses gosses.

— Shelby est-elle revenue après avoir été retirée de chez elle ?

— Qui ça ? Ah, oui, c'était son nom. Shelby. Pas que je sache, et Tracy me l'aurait dit. Cette même était un vrai boulet pour elle. Ils l'ont emmenée, l'ont placée dans une sorte de foyer et ça s'est fini comme ça. Quelques années après, Tracy s'est tirée avec un mec. Il jouait aux courses et s'était fait un beau paquet de fric sur un tiercé ou je sais pas quoi. Ils sont partis en disant qu'ils allaient s'installer du côté de Miami. J'ai plus jamais eu de nouvelles. Par contre, j'ai toujours mon loyer super bas.

— Quelle chance. Avez-vous rencontré des amis de Shelby ?

— Je vois pas comment j'aurais pu. Je sais même pas si elle en avait. Vraiment pas un cadeau, cette gamine. Si elle se pointe comme vous pour demander après sa mère, j'hésiterai pas à lui dire franchement ce que je pense.

Eve posa encore quelques questions puis, constatant que le puits s'était tari, glissa un billet de vingt dollars à la femme à travers l'interstice.

Elle alla ensuite frapper à quelques autres portes, mais ressortit finalement bredouille.

— Quel être humain lamentable, commenta Peabody en bouclant sa ceinture de sécurité, de retour dans sa voiture. Pas seulement la mégère du deuxième étage, mais aussi la mère de la victime, d'après ce qu'elle nous a raconté. Je ne vois pas comment une femme peut traiter ainsi sa propre enfant. La frapper, la négliger et se tirer quand...

Prenant soudain conscience de ce qu'elle disait, elle grimaça.

— Pardon. Excusez-moi, Dallas.

Eve haussa les épaules.

— Au moins, je n'ai pas eu à passer une douzaine d'années avec la mienne.

— Pardon malgré tout.

— Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qu'a fait Shelby si elle n'est pas retournée chez sa mère... Notre informatrice là-haut se trompe peut-être sur ce point. Voyez si vous pouvez trouver quoi que ce soit dans son dossier indiquant qu'elle a été replacée dans son foyer familial. Car si elle n'est pas revenue ici, pourquoi Jones et Jones n'ont-ils pas signalé sa disparition ?

— Je n'y avais pas pensé.

— C'est pour ça que vous n'êtes pas lieutenant, répondit Eve en démarrant. Creusez un peu et, pendant ce temps, on va aller titiller les fesses de DeWinter.

— Qui sont superbes, d'ailleurs.

Eve s'inséra dans la circulation avant de se tourner vers sa partenaire.

— Sérieusement, Peabody, vous avez maté ses fesses ?

— Je mate les fesses de tout le monde. C'est un hobby.

— Trouvez-en un nouveau. Je sais pas... Allez observer les oiseaux, par exemple.

— Les oiseaux ? À New York ?

— Vous pourriez compter les pigeons. De quoi vous occuper pour le restant de vos jours.

— Je préfère observer le cul des gens, rétorqua Peabody en se calant confortablement sur son siège. Quand j'en vois un plus gros que

le mien, ça me rassure. Quand j'en vois un plus petit, ça m'aide à résister à l'envie de m'empiffrer de cookies. Un hobby très productif, en fait... Par ailleurs, il n'y a rien dans les archives qui viendrait annuler l'ordre du tribunal de retirer Shelby Ann Stubacker à sa mère. Et celle-ci n'a rien tenté pour la récupérer.

— Ce qui signifie que, malgré un dossier qui affirme qu'elle est retournée dans le foyer parental, elle a en réalité disparu soit du Sanctuaire soit des nouveaux locaux. Intéressant.

— Je dirais que Jones et Jones font leur retour sur la liste des suspects.

— Ils ne l'ont jamais quittée. Mais là, ils se retrouvent en tête.

Elle entreprit de se frayer un chemin parmi les autres véhicules tout en envisageant de nouveaux angles d'attaque.

— Contactez le CPES, dites-leur que nous avons besoin de tous les documents concernant la décision de justice à propos de Shelby. Il nous faut les docs des services sociaux, le courrier recommandant qu'elle soit renvoyée chez elle.

— Je m'en occupe.

Pendant que Peabody travaillait, Eve se gara de nouveau.

— Mme Jones me répond qu'elle va sortir les dossiers de ses archives, lui indiqua Peabody tandis qu'elles arpentaient le labyrinthe menant au bureau de DeWinter. Elle demande si nous avons identifié qui que ce soit d'autre.

— Dites-lui que l'information lui sera communiquée sous peu.

Elles ne tardèrent pas à retrouver DeWinter. Cette fois, la jeune femme arborait une blouse de travail vert émeraude passée par-dessus une autre robe très ajustée, rose avec des motifs en damier blancs.

Près d'elle se tenait Morris, vêtu d'une tenue prune tout aussi clinquante. Ils examinaient un écran affichant des formes incompréhensibles – du moins aux yeux d'Eve – dans des couleurs aussi osées que celles de leurs garde-robes. Une rangée de tables d'examen sur lesquelles étaient étendues trois dépouilles les séparait d'Eve.

— C'est la cause de la mort, affirma DeWinter. Vous êtes d'accord.

— Absolument.

— Qu'est-ce qui a causé la mort ? s'enquit Eve.

Les deux scientifiques se tournèrent vers elle.

— Elles se sont noyées, annonça DeWinter.

— Noyées...

Eve s'approcha, baissa les yeux vers les corps puis leva la tête pour examiner l'écran.

— Vous pouvez l'établir de manière certaine à partir de leurs ossements ?

— En effet. Sur cet écran, vous apercevez un échantillon des diatomées que j'ai extraites de la moelle osseuse de la troisième victime identifiée. C'est-à-dire...

— Lupa Dison.

— C'est ça. J'ai prélevé des échantillons similaires sur les deux premières victimes, ainsi que la quatrième. Je répéterai la procédure sur toutes les autres dépouilles. Mais, sur les quatre déjà testées, je peux conclure que ces filles se sont noyées. Les diatomées visibles ici ont atteint les poumons et pénétré la paroi alvéolaire puis la moelle osseuse. En comparant ces échantillons avec ceux de l'eau que j'ai pris sur la scène du crime...

Eve leva la main pour l'interrompre.

— Vous êtes retournée sur la scène de crime ? Sans prévenir la responsable de l'enquête ?

— J'ai jugé que ce n'était pas nécessaire avant d'avoir établi mes conclusions. Ce que je viens de faire, après consultation du Dr Morris. Comme vous pouvez le voir, ces organismes unicellulaires disposent d'une coquille en silice magnifiquement sculptée. La diatomée aquatique...

— Stop !

Cette fois, Eve avait levé les deux mains. Du coin de l'œil, elle aperçut le sourire amusé de Morris.

— Je ne suis pas venue pour un cours sur les algues. Je veux savoir si vous avez déterminé la cause de la mort.

DeWinter la regarda en fronçant les sourcils.

— Comme je viens de vous le dire, par noyade dans de l'eau de ville. Même si certains additifs ont été modifiés ou retirés dans l'eau courante de la ville au fil des quinze dernières années, la biologie de base reste la même. Comme par exemple...

— Encore une fois, je vous arrête. De l'eau de ville ? Aucune chance que ce soit, disons, l'eau d'une piscine, celle d'une rivière ou de l'eau de mer ?

— Non car, j'allais vous le dire, les diatomées aquatiques...

— Un « non » me suffit. La baignoire, donc. Il ne serait pas impossible de noyer une fille dans un lavabo, de lui verser de l'eau dans la gorge ou de lui mettre de force la tête dans une cuvette. Mais en tenant compte de l'absence de blessures au moment de la mort, la baignoire est le choix le plus logique. Et puis elle était là, à disposition de quiconque voudrait noyer un groupe de jeunes filles.

Elle entreprit de faire le tour des tables d'examen tout en réfléchissant à haute voix.

— Elles se seraient débattues si elles avaient pu. La noyade est une affreuse manière de mourir. On s'agite dans tous les sens : ruades, coups de coude, tentative d'agripper la personne qui vous maintient la

tête sous l'eau. Elles n'ont rien fait de tout ça d'après ce que vous avez vu.

— Non, il n'y avait ni fracture ni aucun dommage visible associé au moment du décès. Cependant...

— Donc il les a d'abord droguées. Juste assez pour qu'elles perdent doucement connaissance. Assez pour pouvoir leur ligoter les bras et les jambes et lui faciliter encore plus les choses. Les droguer, potentiellement les attacher, puis les faire glisser dans la baignoire et leur tenir la tête sous l'eau. Une par une.

Elle examina de nouveau les dépouilles puis se remémora la disposition des salles d'eau du Sanctuaire.

— Tu ne voulais pas que les autres voient ce que tu faisais. Donc une à la fois. Tu en as peut-être une deuxième en vue, mais tu ne peux pas te permettre qu'elle se pointe et fasse des histoires. Une fois qu'elle est inconsciente, tu la déshabilles. C'est plus pratique, les vêtements mouillés la rendraient plus lourde à manipuler. Et puis c'est plus excitant de toute façon, ce jeune corps dénudé. Si elle est suffisamment endormie, tu la violes peut-être d'abord. Pour peu que tu lui aies fait prendre une dose de Whore ou de Rabbit, voire quelque chose de moins puissant, elle ne se débattrait pas.

Tout en parlant, elle faisait le tour de la table d'examen, les yeux rivés sur les ossements en visualisant la chair et le sang qui les recouvraient autrefois.

— Une fois que tu en as fini avec elle, après l'avoir regardée mourir, tu la sors de la baignoire et la déposes sur le plastique. Tu lui retires les liens pour pouvoir t'en servir sur la suivante. Et tu l'enroules dans son plastique.

Eve se tourna vers Morris et hocha la tête.

— C'est ainsi que je vois les choses. Il avait sans doute déjà commencé le travail sur le faux mur, ça aura été plus facile comme ça. En laissant simplement une plaque de plâtre de côté pour garder une ouverture. Après quoi il l'a déposée là, dans le noir, hors de vue, avant de reboucher le trou. Personne ne viendrait, de toute façon. Personne d'autre que lui et la prochaine victime.

Elle reporta son attention vers DeWinter.

— Est-ce que ça colle avec vos conclusions jusqu'à présent ?

— Oui. Oui, ça colle. Même si nous n'avons aucun moyen de savoir si elles ont bien été ligotées en l'absence de lésions sur les poignets ou les chevilles. Et il est tout simplement impossible de déterminer si elles ont été violées.

— C'est une théorie. Prévenez-moi quand vous aurez fait le test pour les dioramas sur les autres.

— Les diatomées.

— Oui. Et prévenez-moi aussi si vous avez l'intention de repasser

sur place. Le cliché de l'assassin retournant sur les lieux du crime existe pour une bonne raison. À la prochaine, Morris.

Une fois qu'Eve et Peabody furent reparties, DeWinter poussa un profond soupir.

— Plutôt dérangent de se voir décrire le déroulement d'un meurtre de cette façon, comme par le meurtrier lui-même.

— C'est l'un des talents particuliers de Dallas.

— Je peux les voir. Les victimes, les morts. Grâce à leurs ossements, je peux dire comment ils ont vécu et comme ils sont morts. Mais je n'aimerais pas me mettre à la place de leurs assassins.

— Ça l'aide à leur mettre le grappin dessus.

— Je suis heureuse que ce ne soit pas mon boulot.

— Et elle aussi les voit, Garnet. Elle voit les morts, tout comme vous et moi.

Eve les voyait à cet instant précis, en sortant du labyrinthe. Celles dont elle connaissait les visages.

— J'espère que vous avez vu juste à propos de la drogue, dit Peabody. Ça a sans doute rendu les choses moins douloureuses et moins terrifiantes.

— Lieutenant !

Eve s'arrêta et se retourna pour voir Elsie Kendrick descendre en se dandinant – il n'y avait pas d'autre mot – les larges marches menant au laboratoire en sous-sol.

— Contente de ne pas vous avoir loupée, lança-t-elle. J'en ai deux de plus.

Elle lui tendit le disque et deux portraits imprimés.

— Je devrais en avoir encore deux autres d'ici ce soir, ajouta-t-elle.

— Vous travaillez vite.

— J'ai lancé la reconstitution en mode automatique hier soir et je suis restée toute la nuit sur place, répondit la jeune femme en passant les mains sur son énorme ventre. Je n'avais jamais eu autant de victimes sur une seule affaire. Impossible de me les sortir de la tête. Vous voulez bien m'envoyer leurs noms, comme vous l'avez fait pour les précédentes ? J'ai besoin de savoir qui elles sont.

— Nous vous les ferons passer dès que nous les aurons. Bon boulot, et merci.

Reprenant sa route, Eve remit le disque à Peabody et contempla les portraits générés par ordinateur.

— Je les connais, ces deux-là. Elles étaient sur ma liste des personnes disparues. Prenez le fichier que je vous ai envoyé. Elles y sont.

Deux jolies petites filles de plus avaient désormais un visage, un nom.

Elle retourna dans son bureau au Central pour afficher ces noms et ces visages sur le tableau. Les deux jeunes filles étaient des fugueuses. LaRue Freeman sortait d'un passage en centre éducatif fermé pour vol et Carlie Bowen passait de famille d'accueil en famille d'accueil après avoir été retirée à ses parents maltraitants.

« Deux parcours on ne peut plus typiques », songea Eve en parcourant leurs dossiers.

Une vie courte et rude, dont une trop grande partie s'était déroulée dans la rue. Ni l'une ni l'autre n'apparaissaient parmi les pensionnaires du Sanctuaire ou du CPES.

Ce qui ne signifiait pas forcément qu'il n'y avait pas de lien. Les enfants des rues formaient leurs propres réseaux, se rappela-t-elle en croisant les informations. Des réseaux qui pouvaient se transformer en véritables gangs. Mais même sans aller jusque-là, les enfants des rues – comme la plupart des enfants – tendaient à se réunir en bandes.

Shelby et LaRue avaient toutes les deux purgé des peines en centre éducatif. Pas ensemble, constata Eve, mais... Et voilà !

Elles dépendaient de la même assistante sociale. Odelle Horwitz ne travaillait plus pour les services sociaux.

« Rien de surprenant », se dit Eve en allant chercher un café tandis que l'ordinateur mettait ses données à jour.

Le monde des travailleurs sociaux avait tendance à épuiser les gens à la chaîne. Horwitz, désormais âgée de quarante-deux ans, remariée et mère d'un enfant, était gérante d'une boutique de fleurs dans l'Upper East Side. Peut-être se rappellerait-elle quelque chose, ou peut-être pas. Mais cela valait la peine de la contacter. Eve saisit son communicateur.

Elle avait terminé l'entretien et récupérait déjà son manteau quand Baxter vint frapper au montant de sa porte.

— Vous avez une minute, patron ?

— Pas beaucoup plus.

Il entra en faisant crisser ses chaussures vernies. L'inspecteur Baxter s'habillait plus comme un courtier de Wall Street que comme

un membre de la Criminelle mais, costume classe ou non, elle savait pouvoir compter sur lui dans n'importe quelles circonstances.

— Trueheart et moi sommes sur une nouvelle enquête depuis hier. Deux victimes réduites en charpie dans le quartier des théâtres.

— Les auditions peuvent parfois mal finir.

Il se mit à rire.

— C'est marrant que vous disiez ça parce qu'on dirait que c'est bien le cas.

L'histoire impliquait deux comédiens en compétition pour le même rôle dans une nouvelle production. À présent, l'un d'eux était à la morgue, de même que sa compagne.

— L'autre type a un alibi solide. Il était sur scène en train de jouer Gino dans une reprise de *West Side Story*. Les critiques sont partagées, mais il y avait à peu près deux cents personnes dans le public, plus le reste des comédiens et de l'équipe technique, qui tous confirment qu'il dansait en compagnie des Requins au moment du meurtre.

— Il y a des requins qui dansent ?

Il se remit à rire avant de comprendre qu'elle ne plaisantait pas.

— Les Requins... et les Jets. Ce sont des gangs rivaux, lieutenant. La pièce est une sorte de *remake* de *Roméo et Juliette*, mais ça se passe à New York. Lutte entre gangs, amours naissantes, violence, amitié et loyauté. Et ça chante et ça danse.

— Exact. Les gangs de nos rues passent leur temps à chanter et danser entre deux passages à tabac.

— Il faut voir la pièce pour comprendre.

— Si vous le dites. Donc l'autre acteur n'est pas en cause. Simple coup de chance pour lui ?

— On s'intéresse de près à son petit ami. Il prétend qu'il se trouvait dans les coulisses pendant le spectacle, ce qui le disculperait. Et il bénéficie du témoignage de quelques personnes qui disent l'avoir vu. Mais la pièce dure deux bonnes heures, il aurait pu s'esquiver discrètement. On a établi une chronologie. Le lieu du crime se trouve à cinq minutes à pied du théâtre. Moitié moins pour quelqu'un qui ferait le trajet en courant. Il n'a aucun antécédent et nous ni arme du crime ni témoins. Pas de caméras dans l'immeuble. C'est limite un taudis. Mais tout, mes tripes, mon nez – même mes fesses viriles et musclées, en fait – me disent que c'est lui qui a fait le coup.

— Convoquez-le et faites-le mariner dans son jus jusqu'à ce qu'il se trahisse.

— C'est ce qu'on a prévu. Je voudrais que Trueheart s'occupe de lui.

Eve avait beaucoup de respect pour l'agent Trueheart, même si le jeune homme était encore un bleu.

— Pas de témoins, pas d'arme, un alibi raisonnable... Et vous voudriez que Trueheart fasse admettre à ce type qu'il a liquidé deux personnes afin que son petit copain obtienne un rôle dans une pièce ?

— C'est l'idée, répondit Baxter avec un sourire. Le truc, c'est que j'ai vu le regard que le type en question posait sur Trueheart quand on est allés l'interroger.

— Quel regard ?

— Un regard façon « j'aimerais t'inviter à déjeuner, dévorer le plat principal sur tes abdos virils mais sensibles puis t'avoir toi comme dessert ».

— Je n'avais pas besoin de cette image mentale, Baxter.

— C'est vous qui avez posé la question.

Elle ne pouvait effectivement pas dire le contraire.

— Si vous pensez que Trueheart peut le confondre – et pas simplement parce que vous vous dites que ça fera bien dans son dossier au moment de passer l'examen d'inspecteur le mois prochain –, alors allez-y.

— Il peut le confondre et ça fera bien dans son dossier. Et puis ça lui donnera de l'assurance au moment de l'examen. Tout le monde y gagne.

Il s'interrompt un instant pour scruter le tableau d'Eve.

— Vous en avez identifié deux de plus.

— Oui, ce matin. Vous suivez l'affaire ?

— On la suit tous. Et on est tous disponibles pour faire des heures supplémentaires si besoin est.

— J'apprécie. Comptez sur moi pour vous tenir informés. Maintenant allez vous occuper de votre coupable.

Elle sortit en même temps que lui et fit signe à Peabody.

— Suivez-moi.

— J'ai identifié les proches des deux dernières victimes. Freeman, père inconnu, mère du nom de Joliet actuellement incarcérée pour violences volontaires, avec une histoire de stupéfiants en prime. C'est la tante de la jeune fille, domiciliée dans le Queens, qui a signalé sa disparition.

— Oui, je m'en souviens.

— Dans le cas de Bowen, c'est la grande sœur qui a fait le signalement, ajouta Peabody en enfilant à la hâte son manteau bouffant.

— Les deux parents ont fait un passage derrière les barreaux, reprit Eve tandis qu'elles descendaient vers le garage. La sœur avait déposé une demande de garde pour Carlie Bowen alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Le processus administratif était en route et la gamine placée en famille d'accueil en attendant.

— La sœur tient désormais une sandwicherie avec son mari.

Peabody enrouta son écharpe – un bon kilomètre de tissu vert vif – autour de son cou puis termina par une sorte de nœud compliqué.

— C'est dans Midtown. Deux enfants. Quelques délits commis lorsqu'elle était mineure, désormais effacés de son casier judiciaire. Deux, trois bricoles pour lui. Ils mènent une vie tranquille depuis une quinzaine d'années.

— Depuis que sa petite sœur a disparu. On ira leur parler, ainsi qu'à la tante de LaRue dans le Queens.

— La sandwicherie permettrait de faire d'une pierre deux coups : entretien et déjeuner au même endroit.

Eve y réfléchit un instant.

— Faites ça. Je vous déposerai chez la sœur en chemin pour ma rencontre avec Lemont Frester. Vous pourrez contacter la tante et nous déciderons ensuite si ça vaut le coup de rendre visite à la mère. On se retrouve plus tard sur la scène de crime. Je veux faire une nouvelle inspection.

— Je vous prendrai un plat à emporter. Qu'est-ce qui vous ferait envie ?

— Surprenez-moi.

Le portier de l'hôtel avait visiblement été informé. Il aurait sans doute protesté face à n'importe quel autre flic laissant sa voiture devant le grandiose édifice de l'hôtel, mais pour l'épouse de Connors, il sortit le tapis rouge.

C'était légèrement agaçant.

Cela lui fit néanmoins gagner du temps, de même qu'à la réception. Eux aussi avaient été briefés. Escortée d'un agent de sécurité, elle put accéder directement à la conférence qui se déroulait dans la salle de bal.

Celle-ci portait bien son nom. Des cascades de cristal scintillaient depuis les lustres qui réussissaient l'exploit de paraître à la fois antiques et futuristes. La lumière se réverbérait sur le marbre blanc parcouru de veines argentées et les murs d'un gris fumée rehaussé par le noir brillant des moulures et des corniches.

Eve estima qu'environ cinq cents personnes étaient assises autour d'imposantes tables rondes recouvertes de nappes gris foncé par-dessus un tissu bleu marine. Tels des spectres silencieux, les serveurs flottaient d'une table à l'autre pour débarrasser les assiettes à dessert, servir le café ou verser de l'eau pétillante.

Lemont Frester se tenait sur la grande scène, devant un immense écran qui le représentait en compagnie de diverses célébrités du monde du cinéma, de la musique ou de la politique. S'y mêlaient quelques images le montrant en train de s'adresser à des prisonniers, des toxicomanes ou des organisations destinées à la jeunesse. Ou

encore des photos de lui en tenue de randonnée au cœur de forêts montagneuses, l'air pieux et pensif face aux vagues de mers bleutées, monté sur un cheval blanc au sein d'un désert de sable doré.

Toutes ces images avaient un point commun : Lemont Frester en était le principal sujet.

Sa voix tonnait dans le micro, aussi mûre et fruitée qu'un panier d'oranges.

« Tout est soigneusement rodé », songea Eve.

Le rythme, les petites phrases bien senties, les gestes, les expressions. Et ces petits silences ménagés pour accueillir les rires ou les applaudissements approbateurs des spectateurs.

Il portait un costume trois-pièces dont la couleur tombait pile entre la teinte des murs et celle des nappes. Elle se demanda s'il l'avait fait tailler spécifiquement pour cette occasion, en même temps que sa cravate à chevrons gris pâle sur fond bleu marine.

Une adéquation trop parfaite pour que ce soit une coïncidence. En règle générale, Eve ne croyait guère aux coïncidences. Et ce choix de commander des vêtements coordonnés avec l'endroit où il s'exprimait dénotait chez Frester un ego gigantesque, une vanité emportant tout sur son passage.

L'homme ne plaisait pas à Eve. Elle n'aimait ni la lueur dans ses yeux, ni le ton de sa voix, ni ses choix vestimentaires. Elle n'aimait pas cette impression d'avoir affaire à un individu du même tonneau que ces évangélistes qui vous demandaient de prier avec votre portefeuille, couchaient discrètement avec les croyantes les plus jolies et piquaient l'argent de vieilles femmes fragiles.

Qu'il ne lui plaise pas ne faisait néanmoins pas de lui un meurtrier.

Elle l'écouta d'une oreille. Il évoqua longuement sa lutte contre ses addictions, ses défauts – ce qu'il appelait « l'enfant ténébreux » en lui – qu'il ne s'était pas contenté de dépasser, mais dont il avait triomphé. Sans oublier d'ajouter que les spectateurs aussi en étaient capables. Tous pouvaient mener des vies fortes et productives (impliquant, devina Eve, de voyager à travers le monde vêtu de beaux costumes). Tous pouvaient conseiller et soutenir les autres, même victimes des enfants intérieurs les plus ténébreux qui soient, pour remporter leur lutte personnelle.

Les réponses, les solutions, les cases à cocher... Il s'avérait que tout était justement réuni dans son dernier livre, vendu avec un disque compilant homélies et autocitations. Et le tout pour le prix incroyable de cent trente-huit dollars, avec seulement vingt dollars de plus pour une version dédicacée.

« Une affaire ! » songea Eve.

Oui, une affaire surtout pour Frester qui s'enrichissait sans

vergogne sur le dos de son public conquis d'avance.

Un bip de son communicateur attira son attention. Dégainant l'appareil, elle vit que Connors lui avait laissé un message vocal qu'elle convertit en texte pour en prendre connaissance.

Bref répit entre deux réunions. J'imagine que c'est la même chose de ton côté. Mavis et sa famille passeront ce soir pour prendre un verre et un dîner léger. Ça nous fera du bien à tous. Je l'ai noté sur ton agenda, mais nous savons tous les deux que j'aurais aussi bien pu l'écrire dans le vide.

Prends soin de mon flic préféré jusqu'à ce qu'on se retrouve. Après quoi c'est moi qui m'occuperai d'elle.

Elle se demanda un instant pourquoi il avait invité leurs amis alors qu'elle se trouvait au milieu d'une affaire aussi sordide avant de se rappeler qu'ils en avaient parlé la veille au soir. Sous l'influence du champagne et de l'ambiance de Noël, sans aucun doute.

Elle songea néanmoins que cela lui ferait du bien. D'autant que Mavis avait été une gamine des rues, vivant d'expédients pendant plusieurs années. Une consultante experte, en quelque sorte. Immédiatement, Eve envoya un texto à son amie pour lui demander si elle pourrait passer une demi-heure plus tôt et la rejoindre dans son bureau.

J'ai quelques questions à propos d'une affaire en cours. Des enfants des rues. J'aimerais profiter de tes souvenirs et de tes lumières. À ce soir. Dallas.

Elle combinerait donc travail et détente auprès de ses amis. À ses yeux, le compromis était parfait. Elle profita du fait que Frester répondait à des questions pour envoyer un e-mail à Mira en y joignant les dernières conclusions de DeWinter sur la cause de la mort.

En attente de questionner un suspect potentiel. Question. Meurtre par noyade, multiples victimes. Très probablement dans la baignoire attenante aux dortoirs du Sanctuaire. Pas la méthode la plus pratique pour tuer quelqu'un. Possible recherche du grand frisson : meurtre à mains nues, en face à face. Une éventuelle portée symbolique ? Idée de purification, peut-être. Submersion. Suspect évoquant submersion de l'enfant ténébreux en nous m'incite à me poser la question.

Possibilité d'un genre de rituel ?

Vous suivriez cette piste ou je suis en train de dérailler ?

Dallas.

Avant de ranger son appareil, Eve s'attaqua au processus – laborieux pour elle – d'utiliser son communicateur pour prendre les commandes de son ordinateur de bureau et lancer des recherches

autour des noyades rituelles et autres submersions.

Puis elle longea le mur de la salle de bal pour remonter vers la scène comme le temps alloué pour les questions s'égrenait.

Une agent de sécurité au regard dur vêtue d'un tailleur moulant ses courbes spectaculaires s'interposa. Eve se contenta de lui présenter son insigne, les yeux dans les yeux.

— Votre visite n'est pas au planning. M. Frester est attendu ailleurs juste après cette conférence. Je vais vous demander de bien vouloir contacter son premier assistant ou son avocat.

— Ou bien je pourrais brandir mon insigne aux yeux de tous et provoquer un scandale en pleine conférence. Je parie que ça affecterait nettement les ventes de ces ouvrages si inspirants.

— Je vais devoir en référer directement à votre supérieur.

— Ici, je suis ma propre supérieure. Maintenant écarter-vous ou bien je vous arrête pour opposition à un officier de police dans l'exercice de ses fonctions, avec un supplément d'entrave à la justice et une pincée d'attitude arrogante.

Le regard de la femme se durcit un peu plus.

— On va s'expliquer au-dehors, déclara-t-elle en refermant sa main sur le bras d'Eve.

Celle-ci lui décocha un grand sourire.

— Et voilà. Vous venez d'ajouter voies de fait contre un policier au reste du menu.

De sa main libre, Eve projeta la femme vers le mur tout en encaissant un coup de coude assez violent pour lui arracher un grognement... et lui faire savourer d'avance l'idée d'envoyer la brute à forte poitrine en cellule.

— Vous êtes officiellement en état d'arrestation ! déclara-t-elle avant de répliquer par une action violente de son cru.

Elle écrasa le visage de la femme contre la paroi puis lui saisit le poignet pour l'empêcher de dégainer le pistolet paralysant accroché à sa ceinture.

— De mieux en mieux, commenta-t-elle.

Alarmés, les convives des tables voisines s'étaient levés pour s'écarter.

— Police ! lança Eve d'une voix ferme et claire en tirant les bras de la femme dans son dos. Merci de ne pas quitter vos sièges.

L'agent de sécurité connaissait son métier. C'est du moins ce que se dit Eve quand elle parvint à pivoter sur elle-même et libérer un bras pour assener à Eve un coup du dos de la main qu'elle ne put éviter. Touchée à la pommette, elle ressentit un flash de douleur.

— Là, vous me cherchez !

Elle faucha les jambes de la femme et lui planta son genou dans le bas du dos avant de la menotter. Relevant la tête, Eve vit arriver un

autre costaud au look d'agent de sécurité.

— Police, répéta-t-elle.

Et, parce que c'était plus facile et un peu plus digne, elle se releva, remplaçant son genou par une botte au creux des reins de la femme qu'elle venait d'arrêter, et présenta son insigne.

L'attitude du nouveau venu changea immédiatement.

— Lieutenant Dallas. Comment puis-je vous aider ?

« Encore un coup de Connors », se dit-elle.

— Vous travaillez pour l'hôtel ?

— Oui, lieutenant.

— Je dirais que cette conférence est terminée. Si vous voulez bien escorter M. Frester à l'écart jusqu'à un endroit où je pourrai l'interroger et faire évacuer cette salle, je vais me charger de faire transporter la prisonnière au Central.

— C'est elle qui m'a attaquée ! se défendit la fille sous sa botte. Je ne faisais que mon travail, elle m'a agressée !

Eve se contenta de désigner sa joue endolorie puis de montrer la crosse du pistolet paralysant qu'elle était parvenue à glisser dans la poche de son manteau durant l'échauffourée.

— C'est le sien et elle a tenté de le dégainer contre moi, dit-elle. Vos caméras de surveillance confirmeront mes dires. Mon arrestation est justifiée.

— Je m'en occupe tout de suite.

Avec un hochement de tête, Eve sortit son communicateur et demanda que la patrouille la plus proche la rejoigne sur place pour un transport de prisonnier.

Voilà qui compensait joliment la frustration d'avoir eu droit au tapis rouge de la part du portier.

Ils avaient installé Eve dans une salle de réunion équipée d'une table ronde et de six chaises, d'un sofa deux places, d'un énorme écran et d'une belle vue sur le grand parc dans toute sa gloire glacée.

Ils avaient également apporté un service à café.

« Pourquoi pas, après tout ? »

Elle se servit une tasse et but en relisant ses notes.

Frester fit bientôt son entrée d'une démarche fluide, flanqué d'un homme et d'une femme en costume. Tous les trois étaient tirés à quatre épingles, Frester encore un cran au-dessus des autres.

— Le célèbre lieutenant Dallas ! lança-t-il en lui tendant vivement une main dont l'auriculaire s'ornait d'un gros rubis.

Eve n'avait jamais compris l'intérêt des bagues à l'auriculaire ni ceux qui en portaient. Il lui secoua trois fois la main ; peau douce, poignée ferme.

— Je n'étais pas en ville au moment de la sortie du film, mais j'ai beaucoup aimé le livre et vu la vidéo lors d'une projection privée, le mois dernier. Merveilleux ! Ces histoires de clones...

Il leva les mains dans un geste évocateur, paumes vers le haut.

— J'aurais juré que c'était de la pure science-fiction. Mais vous avez réellement vécu tous ces événements !

— Les aléas du métier. Asseyez-vous, monsieur Frester, dit-elle tandis qu'il laissait échapper un rire proche de l'abolement.

Eve tourna ensuite son attention vers ses deux compagnons.

— La présence de vos gardes du corps durant cet échange est-elle bien nécessaire ?

— C'est la procédure habituelle, j'en ai peur.

Il refit son geste avec les mains levées puis tira un siège.

— Comme vous le savez forcément, les personnalités publiques suscitent parfois des formes malvenues... d'enthousiasme, dirons-nous. Greta est également avocate, donc...

Il ne termina pas sa phrase. Eve se contenta de hausser un sourcil.

— Très bien. C'est plus simple. Puisque vous avez une représentante légale avec vous, je vais simplement vous lire vos droits et nous pourrons démarrer.

— Mes droits ? Pourquoi...

— Donc... reprit-elle en l'imitant avant de réciter le code Miranda révisé. Comprenez-vous vos droits et vos obligations dans ce contexte, monsieur Frester ?

— Bien sûr, bien sûr. Je pensais qu'il allait être question du zèle protecteur d'Ingrid. On me dit que vous l'avez arrêtée. Permettez-moi de vous faire des excuses. Je me sens responsable, car elle ne faisait que son travail.

— Son travail consiste à dégainer une arme face à un officier de police ?

— Bien sûr que non. Absolument pas.

Il glissa un coup d'œil discret vers ses compagnons. L'un d'entre eux quitta silencieusement la pièce.

— Je suis certain qu'il s'agit simplement d'un malentendu, ajouta Frester.

— Les vidéos de sécurité rendront les choses très claires, comme le constatera très vite le sbire que vous venez d'envoyer les visionner. Vous serez libre de payer sa caution, si le juge décide qu'il peut y en avoir une. En attendant, je suis ici pour m'entretenir avec vous à propos du Sanctuaire.

— Ah, le tournant de ma vie.

Il joignit les mains, son anneau d'auriculaire scintillant dans la lumière, et se pencha légèrement en avant, juste ce qu'il fallait pour

donner l'impression d'être vraiment sincère.

Encore des gestes longuement répétés.

— C'est là-bas que j'ai commencé à voir qu'il existait une autre voie, pour moi et pour tous les autres. Que je n'avais qu'à accepter une puissance, une entité, une main impliquée dans toute chose, plus grande et indéniablement plus sage que moi. Accepter cette main bienveillante et faire mes premiers pas sur cette nouvelle voie.

— Tant mieux pour vous.

Eve préleva les photos dans son dossier.

— Reconnaissez-vous certaines de ces filles ?

Il tira sur sa lèvre inférieure en examinant les portraits.

— Je ne crois pas, non. Je devrais ?

— Certaines étaient pensionnaires au Sanctuaire en même temps que vous.

— Oh. D'accord, laissez-moi regarder de nouveau avec cette idée à l'esprit. C'était il y a si longtemps... murmura-t-il. Mais en même temps une partie si cruciale de mon existence. Je devrais... Celle-ci. Oui, oui.

Du bout du doigt, il désignait la photo de Shelby Stubacker.

— Je me souviens d'elle. Une dure à cuire et maligne, quoique pas d'une manière très positive. Mais là-bas, nous étions tous, ou presque, terriblement perturbés et pleins de colère. Elle s'appelait Shelly, non ?

— Shelby.

— Shelby. Oui, je me souviens d'elle. Et cette autre fille, là, me revient également en mémoire. Je crois qu'elle était discrète, studieuse. C'était tellement rare que ça m'a marqué. Je ne sais pas si j'ai su son nom, mais je suis presque certain qu'elle n'est restée que peu de temps. Puis le centre a déménagé dans ses nouveaux locaux. Est-ce que tout ça vous est de la moindre utilité ? Je ne vois pas pourquoi...

Il s'interrompit de nouveau et se recala au fond de son siège. Sur ses traits, la curiosité avait été remplacée par l'inquiétude.

— J'ai entendu dire que des corps avaient été découverts dans l'immeuble vide, les anciens locaux. Je n'avais pas fait le lien avec nous, avec le Sanctuaire. Est-ce que ces filles... Ce sont elles, les corps que l'on a retrouvés ?

— Les dépouilles, le corrigea Eve. Nous avons pu établir que les jeunes filles officiellement identifiées et sept autres qui doivent encore l'être ont été assassinées il y a environ quinze ans. Leurs cadavres ont ensuite été dissimulés dans l'immeuble qui abritait le Sanctuaire.

— Mais ce... ce n'est tout simplement pas possible. Assassinées ? Dissimulées ? Lieutenant Dallas, je peux vous assurer que l'absence de ces jeunes filles aurait été remarquée. Philadelphia et Nashville Jones

étaient des gens dévoués, attentifs. Ils auraient constaté la disparition de leurs pensionnaires et se seraient lancés à leur recherche. L'endroit était vaste, certes, mais il aurait été impossible d'y cacher douze cadavres.

— Le foyer avait déménagé. L'immeuble était désert.

— Je ne... Oh. Oh, mon Dieu.

Les mains jointes, il inclina la tête en avant pendant quelques instants, comme s'il priait.

— Il y a eu une certaine confusion durant le déménagement, bien sûr. Mais si certains d'entre nous avaient disparu, cela serait noté quelque part. J'imagine que vous avez déjà parlé à Philadelphia et Nashville.

Eve ne répondit pas.

— Êtes-vous déjà retourné dans l'ancien immeuble ?

— Oui. À l'époque où j'écrivais mon premier livre, j'ai tenu à me rendre sur place, arpenter les lieux, raviver mes souvenirs, essayer de me remémorer précisément cette époque afin d'en extraire le maximum pour mon travail. C'était il y a huit ans, non, neuf. J'avais contacté les propriétaires. J'admets que j'ai un peu tergiversé, que je leur ai laissé croire que j'envisageais d'acheter ou de louer l'endroit. Leur représentante m'a escorté à l'intérieur, en me laissant néanmoins le temps et la liberté dont j'avais besoin. Et les souvenirs sont effectivement remontés à la surface.

— Avez-vous remarqué des changements ?

— Les lieux m'ont paru plus grands sans notre présence à tous. Il n'y avait plus ni meubles, ni installations, ni fournitures d'aucune sorte. Et en même temps, il m'a paru plus petit. L'immeuble avait été laissé à l'abandon. Il y avait eu des effractions ; la représentante ne s'en est pas cachée. Les salles de bains avaient été vidées de tout ce qui pouvait servir ou être revendu. On voyait aussi que des squatteurs y avaient séjourné.

Il pinça les lèvres un instant avant de poursuivre :

— Il y flottait une affreuse odeur de renfermé que Philadelphia n'aurait jamais tolérée à l'époque. J'ai entendu des souris derrière les murs. Ou peut-être des rats. Je suis monté du rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage, avant de redescendre. S'il y avait des corps, je les aurais forcément vus. Ils ont dû être déposés là plus tard.

— Avez-vous déjà fait des travaux dans les locaux ? Des réparations ?

Il rit de nouveau et agita les doigts.

— Je suis très maladroit. Je me souviens d'avoir un jour été assigné à une corvée de peinture. J'ai détesté ça, au point de soudoyer un autre garçon pour prendre ma place. Les travaux dans l'immeuble faisaient partie de ce que l'on attendait de nous. Notamment pour

passer le balai, nettoyer les sols, refaire les peintures comme je vous le disais. On nous encourageait à travailler avec l'homme à tout faire. Comment s'appelait-il, déjà ? Brady... Non, Brodie. Et avec Montclair.

— Le frère décédé en Afrique.

— Oui, le dénouement terriblement tragique d'une vie de discrétion et de simplicité.

Il marqua un temps d'arrêt, comme un témoignage de respect pour le défunt.

— Bref, on nous incitait à donner un coup de main et ceux qui montraient des dispositions pour la plomberie ou la menuiserie recevaient une formation complémentaire. Ce qui n'a pas été mon cas.

Il ponctua ces paroles d'un nouveau bruit de gorge entre le rire et l'aboïement.

— L'une des bénévoles jouait du piano et avait apporté un clavier. Mlle Glenbrook. J'avais un gros béguin pour elle, ajouta-t-il avec un sourire rêveur. Elle donnait des cours de musique, que je suivais du fait de ce béguin. Mais je n'étais pas très doué pour ça non plus. Un autre formateur proposait des cours d'arts plastiques pour les débutants, voire d'autres plus approfondis pour ceux que cela intéressait. Deux bénévoles avaient de vraies compétences en informatique, donc nous y avons aussi eu droit. En fin de compte, il y avait beaucoup à apprendre, même quand les locaux étaient situés dans ce vieil immeuble décrépit. Que nous le voulions ou non, d'ailleurs. Et beaucoup d'entre nous – moi compris, pendant bien trop longtemps – étaient réticents. Nous voulions simplement nous défoncer. C'était l'objectif de bon nombre d'entre nous.

— Vous parveniez à vous procurer de la drogue ?

— Nous trouvions des moyens. Quand on est accro, on trouve toujours. On se faisait prendre presque à chaque fois, mais ça ne nous empêchait pas d'essayer. Certains n'ont jamais retenu la leçon.

— Des toxicos au sein du personnel ?

— Non. En tout cas, pas à ma connaissance, et je m'en serais aperçu. Tolérance zéro. Si un membre du personnel ou un bénévole avait présenté ce type de problème, il aurait immédiatement été mis à la porte, et la police avertie.

— Et en matière de sexe ?

— On parle d'adolescents, lieutenant.

Il déplia ses mains le temps de faire un geste qui signifiait « que peut-on y faire ? ».

— Le sexe est une autre sorte de drogue, reprit-il. Une autre façon de planer. Et ce qui est interdit est toujours ce qui nous fascine le plus.

— Avez-vous eu l'occasion de coucher avec l'une de ces filles ?

La garde du corps qui faisait aussi office d'avocate intervint, une

expression soigneusement dépassionnée sur ses traits.

— Vous n'avez pas à répondre à cette question, monsieur.

— Tout va bien. Cela fait longtemps que j'ai accepté mes nombreux péchés passés et m'en suis repenti. Je ne me souviens pas d'avoir eu des relations avec aucune de ces filles, mais si j'étais shooté, il se peut que j'aie oublié. Cela dit, elles paraissent jeunes. Plus jeunes que je ne l'étais. Ce n'est pas vers elles que je me serais tourné.

Mais en voyant la façon dont son regard s'attardait sur la photo de Shelby, Eve se dit qu'il se souvenait très bien d'elle et des faveurs qu'elle avait à offrir.

— Des tentatives de séduction de la part du personnel ?

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, et c'est le genre de choses qui se serait su. En tout cas, personne ne m'a jamais rien proposé. Pourtant, j'aurais volontiers donné toutes mes réserves de Zoner pour fricoter avec Mlle Glenbrook.

Il se pencha de nouveau vers Eve, un peu plus que précédemment, mains levées devant lui.

— Le Sanctuaire nous apportait ce dont nous avions besoin. Un abri, de quoi manger, des limites et une discipline à suivre, une éducation. Quelqu'un se souciait assez de nous pour nous offrir ce qu'il nous fallait. Et après le déménagement, une fois le Sanctuaire devenu le Centre de purification de l'Être suprême pour la jeunesse, nous avons reçu encore davantage de soutien, dans un endroit bien plus plaisant, grâce au nouveau financement dont ils bénéficiaient. Sans ce qu'ils m'ont apporté, sans cette opportunité de découvrir un autre chemin, d'accepter l'influence de l'Être suprême, je n'aurais jamais exploité mon propre potentiel. Et je n'aurais jamais eu le courage d'offrir une nouvelle voie aux autres.

— Ces filles n'ont pas eu l'occasion de découvrir quel pouvait être leur potentiel, lui rappela Eve. Quelqu'un a tranché net le fil de leur existence.

Frester inclina la tête dans une attitude qui se voulait respectueuse.

— Je veux croire qu'elles nous ont quittés pour un monde meilleur, dit-il.

— Je ne vois pas la mort comme quelque chose de meilleur. Épargnez-moi le couplet sur l'Être suprême, ajouta-t-elle avant qu'il puisse répondre. Il s'agit de meurtre. Où qu'elles soient, personne n'avait le droit de les y envoyer.

— Bien sûr, c'est évident. Ôter la vie est le pire des péchés. Je voulais simplement dire qu'après toutes les difficultés, toutes les peines et toutes les épreuves que ces filles ont sans doute connues elles sont désormais en paix.

Eve se redressa sur son siège.

— C'est ça qu'on vous a enseigné au Sanctuaire et au CPES ? Qu'être mort et en paix vaut mieux que de mener une vie difficile ?

— Vous m'avez mal compris.

Paumes pressées l'une contre l'autre et inclinées vers Eve, il reprit la parole avec le plus grand sérieux.

— Trouver le sens de sa vie, la lumière qui l'habite, la paix et la richesse qui l'imprègnent, si difficile que soit cette quête, est ce qui nous élève au-dessus de la condition animale. Tendre la main à ceux qui sont dans le besoin, offrir une parole bienveillante, un refuge, une chance de répandre la lumière et de nous guider sur notre chemin. Avec, au bout, une lumière plus éclatante et une paix plus profonde. C'est cela que je souhaite à ces pauvres jeunes filles. Et que je souhaite également à celui qui les a tuées. J'espère qu'il acceptera ce qu'il a fait, s'en repentira et fera acte de contrition.

— Il peut garder sa contrition, ce sont ses aveux qui m'intéressent.

Frester se recala contre le dossier de son siège avec un soupir teinté d'une pointe de pitié.

— Votre travail vous conduit dans des méandres bien ténébreux, lieutenant. Greta, allez chercher un exemplaire gratuit de mes ouvrages pour le lieutenant Dallas.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci.

En se levant, Eve songea qu'elle aurait encore préféré qu'on lui enfonce un pieu chauffé au rouge entre les deux oreilles.

— Nous n'avons pas le droit d'accepter de présents. Merci pour votre temps. Je sais où vous trouver si j'ai d'autres questions.

L'espace d'un instant, Frester parut dérouté d'être congédié de manière aussi abrupte.

— J'espère avoir pu vous aider, dit-il en se levant à son tour. Je vous souhaite beaucoup de clairvoyance sur votre chemin.

Il repartit avec la même démarche fluide qu'à son arrivée, mais Eve estima lui avoir rabattu un peu son caquet. Le plaisir qu'elle ressentait à cette idée avait certes quelque chose d'un peu mesquin, mais ça ne l'empêcherait pas de dormir.

Debout sur le trottoir, Eve scrutait les lieux du crime. Elle essayait d'imaginer à quoi ressemblait cet immeuble quinze ans plus tôt. Pas aussi décrépît, forcément, et sans toutes ces planches condamnant les fenêtres. Quant aux graffitis, d'après ce qu'elle avait vu des Jones, ils auraient également chargé les pensionnaires ou les membres du personnel de les effacer, voire s'en seraient chargés eux-mêmes.

Peut-être qu'à cette période de l'année la porte d'entrée était décorée d'une couronne de Noël plutôt que barrée par un cordon de police.

Les immeubles attenants devaient eux aussi avoir évolué au fil du temps, par petites touches. Changements de propriétaires, emménagements et déménagements de locataires.

Elle tourna son regard vers le tatoueur et le magasin de high-tech d'occasion flanqué d'un panneau « cessation d'activité » qui donnait l'impression d'être là depuis son ouverture. Puis elle s'intéressa à la petite épicerie installée de l'autre côté.

D'après les agents qui avaient interrogé le voisinage, le tatoueur n'était là que depuis sept ans, mais l'épicerie survivait depuis une vingtaine d'années. Les flics qu'elle avait envoyés n'avaient pas tiré grand-chose du propriétaire. Un certain Dae Pak, d'après ses notes.

Elle traversa la rue et entra dans le magasin. Il y flottait une odeur terreuse qu'Eve associa à celle d'une ferme. Un type d'une vingtaine d'années aux cheveux d'un noir de jais soigneusement sculptés se tenait derrière le comptoir. Un tatouage de dragon qu'il s'était peut-être fait faire dans la boutique voisine serpentait autour de son poignet. Eve conclut à son expression renfrognée qu'il n'adorait pas franchement son travail.

Elle ne lui prêta pas plus attention et se dirigea vers le vieil homme qui empilait méthodiquement des sachets de nouilles déshydratées sur les rayonnages. Son visage avait la couleur et la texture d'une coquille de noix.

— Je cherche M. Pak, dit Eve en présentant son insigne.

— Moi avoir déjà parlé aux flics.

Avec une expression aussi maussade que celle du jeune à la

caisse, il lui brandit son doigt épais sous le nez.

— Pourquoi vous pas venir quand gamins me piquent tout ? Hein ? Hein ? Pourquoi vous pas ici pour ça ?

— Je suis de la Criminelle, monsieur Pak. Je travaille sur des meurtres.

Il engloba la boutique d'un grand geste des bras.

— Personne mort ici.

— Heureuse de l'apprendre. Mais douze jeunes filles ont été tuées dans l'immeuble d'à côté.

— J'ai entendu. Je sais rien. Vous entrez ici, vous achetez quelque chose.

Eve puisa dans ses réserves de patience. Pak était très âgé, sans doute pas loin du million d'années, et le jeune à la caisse se payait sa tête. Elle se dirigea vers la vitrine réfrigérée pour y prélever un tube de Pepsi et une barre chocolatée prise au hasard qu'elle déposa sèchement sur le comptoir, devant le gamin ricanant.

Le regard noir d'Eve lui fit cependant ravaler ses ricanements et il passa les articles au scanner. Eve paya, rangea la barre chocolatée dans sa poche et ouvrit le tube de Pepsi.

— Voilà, je suis une cliente, dit-elle à Pak.

— Vous achetez, vous payez, vous partez.

— Honnêtement, avec un accueil aussi affable, je suis surprise que le magasin ne soit pas envahi de clients. Douze jeunes filles mortes. La plus âgée que nous ayons identifiée grâce au peu qui restait d'elles avait quatorze ans. La plus jeune, douze. Vous êtes installé à cet endroit depuis longtemps. Certaines d'entre elles sont forcément venues ici. Vous les avez vues passer, avez entendu leurs voix. La personne qui les a tuées les a laissées pourrir sur place jusqu'à ce qu'il ne reste plus que leurs os. Sans aucun respect pour elles ni pour les familles toujours à leur recherche.

Le vieillard se contenta d'afficher un air renfrogné en alignant les marchandises sur son étagère.

— Chaque jour, alors que vous ouvriez, que vous fermiez, que vous rangiez vos rayons ou passiez le balai, elles étaient là, dans le noir. Seules.

Le visage de noix de Pak se crispa.

— Pas mes affaires.

— Mais j'en fais votre affaire.

Elle fit courir son regard autour d'elle.

— Je n'aurais sans doute pas de mal à constater quelques infractions au Code du commerce si je voulais jouer aux durs avec vous. Mais je pourrais aussi réclamer qu'on assigne un flic supplémentaire aux patrouilles dans le quartier. Dans quel sens vous préférez qu'on aille ?

— Je sais rien sur filles mortes.

Eve lui fit signe de la rejoindre à la caisse. Elle sortit les photos et les posa au-dessus des boîtes de chewing-gums et de pastilles pour l'haleine.

— Quelqu'un qui vous semblerait familier ?

— Vous vous ressemblez tous, répondit Pak.

Mais, pour la première fois, un léger sourire apparut sur ses lèvres.

— Ils viennent ici tout le temps, les filles, les garçons. Ils volent, ils font du bruit, ils mettent bazar. Mauvaises filles, mauvais garçons. Je pense que quand ils partent, ça s'arrête. Mais il y en a toujours d'autres. Je travaille, ma famille travaille, et ils volent.

— J'en suis navrée. Mais soyez sûr que ces filles ne viendront plus vous voler. Elles sont mortes. Regardez-les, monsieur Pak. Vous souvenez-vous de certaines d'entre elles ?

Il poussa un soupir et se planta sur ses deux jambes pour pouvoir se pencher vers les photos, quasiment jusqu'à avoir le nez dessus.

— Ça fait plus d'un an qu'il n'a pas fait soigner ses yeux, expliqua le jeune homme.

— Mes oreilles marchent. Va finir rayon. Celui-là, que des problèmes, souffla-t-il à Eve.

Il posa son index épais sur le visage de Shelby.

— Elle vole. Je lui dis qu'elle peut plus venir ici, mais elle entre en douce. Je vais là-bas, je parle à la dame et elle est polie. Elle me donne cinquante dollars et dit elle est désolée, elle va parler à cette fille et aux autres. Beaucoup courtoisie et les choses vont mieux pendant un petit moment. Cette fille.

Eve plissa les yeux en le voyant désigner Linh Penbroke.

— Vous êtes sûr ?

— Elle est habillée comme une mauvaise fille, mais elle a une bonne famille. Ça se voit. Je me souviens d'elle, elle ne vole pas et elle paie pour ce que celle-là, la mauvaise fille, a pris.

— Elles étaient ensemble ? Ces deux-là ?

— Tard, presque quand je ferme.

— Était-ce avant ou après que le groupe à côté de chez vous eut déménagé ?

— Après mais pas longtemps. Je sais parce que je pense que celle-là me causera plus de problème, mais elle revient. Je lui dis de sortir et elle tend son doigt. Grossier. Mais l'autre fille paie et elle dit « désolée » dans notre langue. C'est poli, c'est respect. Je me rappelle d'elle. Elle est morte ?

— Oui, toutes les deux.

— Elle a bonne famille ?

La politesse et l'origine familiale de la jeune fille faisaient une

différence à ses yeux. Eve le comprit et l'exploita.

— Oui, tout à fait. De bons parents, un frère et une sœur qui l'ont cherchée et ont espéré la retrouver pendant toutes ces années. Elle a commis une erreur, monsieur Pak, mais ne méritait pas de mourir pour cela. Y avait-il quelqu'un d'autre avec elles ?

— Je peux pas dire. Je me souviens seulement elles sont entrées quand je ferme. Je me souviens que celle-là fait beaucoup d'ennuis et celle-là est coréenne et respectueuse.

— Est-ce qu'elles se sont parlé ? Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'elles ont pu dire, si elles retrouvaient quelqu'un, si elles allaient quelque part ?

— Jeunes filles qui parlent font comme oiseaux qui chantent pour moi, expliqua-t-il en désignant ses oreilles. J'entends notes, mais je comprends pas.

— D'accord. Et les autres, est-ce qu'elles sont venues ici ?

— Je peux pas dire, répéta-t-il. Elles entrent et puis elles sortent. Je me souviens seulement ces deux-là.

— Celle-ci, reprit Eve en désignant le portrait de Shelby. Avec qui était-elle venue auparavant ? Avec qui l'avez-vous vue traîner ?

— Souvent avec petite fille noire et la grande fille blanche, dit-il avec un geste des mains indiquant une silhouette massive. Le garçon maigre aussi. Peau brune. La fille noire chante avec une voix comme...

Ne trouvant pas ses mots, il lança quelque chose en coréen à son caissier désormais boudeur.

— Les anges, traduisit le jeune homme.

— Oui, comme les anges. Mais elle vole. Tous volent. Ils sont tous morts ?

— Je l'ignore. Merci pour votre aide.

— Vous ferez ce que vous dites ? Flic en plus ?

— Oui, comme promis.

Elle sortit, se dirigea vers l'immeuble du Sanctuaire et passa derrière le cordon de police.

L'épicier avait établi un lien avec deux des victimes, les deux premières que l'on avait retrouvées ensemble. Tuées ensemble ? spécula Eve. L'une d'entre elles était pensionnaire, l'autre non. L'une venait d'une bonne famille, l'autre avait quitté un foyer où elle était maltraitée pour se retrouver en famille d'accueil.

Mais elles avaient passé du temps ensemble avant de mourir, juste à côté de l'endroit où l'on avait dissimulé leurs corps.

Eve s'avança à l'intérieur et demeura debout, immobile.

Linh retrouve Shelby *après* le déménagement du Sanctuaire. Une fugueuse à la recherche d'aventure avant de rentrer chez elle et une fille des rues qui sait exactement où la trouver. Et toutes les deux finissent à cet endroit.

« Parce que les lieux étaient déserts », se dit Eve.

La fille des rues annonce à la fugueuse : « Je connais un endroit où tu pourras te poser. On pourra passer du temps ensemble, faire la fête. »

Entrer n'est pas bien compliqué. Peut-être que la fille des rues avait des clés, un code ou une autre technique apprise auparavant pour aller et venir discrètement.

Peut-être que Shelby cherche à se procurer une dose. Elle est prête à échanger ses faveurs orales contre un bon moment de défonce. Peut-être que Linh n'est qu'un pigeon pour elle ; un pigeon avec du fric. Mais pas forcément. Eve doutait que l'une ou l'autre aient vécu assez longtemps pour le savoir avec certitude.

Le tueur était-il déjà là ou était-il arrivé ensuite ? S'agissait-il d'une rencontre prévue ou de pure malchance ? Il devait au minimum savoir que Shelby reviendrait. Alors il avait ouvert l'œil et attendu. Voire arrangé la chose ?

Étaient-elles les premières ? Même avec tout son talent, rien ne garantissait que DeWinter puisse dire un jour qui des douze était morte en premier, ou en dernier.

Quand la porte grinça dans son dos, Eve pivota sur elle-même et tira sur le battant. Déséquilibrée, Peabody tituba à l'intérieur du hall.

— Houlà ! Salut.

Les joues encore roses du trajet depuis la station de métro, Peabody lui tendit une boîte de plat à emporter.

— Je vous ai pris un demi-club sandwich à la dinde épicée. J'ai mangé l'autre moitié, c'est plutôt bon. Hé, qu'est-ce qui s'est passé ?

— De quoi parlez-vous ?

— De cette ecchymose sur votre visage.

— Ah, ça... Une petite bagarre avec une garde du corps un peu trop zélée. C'est moi qui ai gagné.

— Félicitations. J'ai une trousse de soins dans mon kit de terrain.

— Ce n'est qu'une éraflure.

— Bon, mais la trousse est là si vous en voulez. Vous avez pris de quoi boire. Tant mieux, parce que j'avais oublié et qu'ils ne mentent pas en disant que leurs plats sont épicés.

— Merci. Vous avez autre chose pour moi ?

— Vous auriez voulu des chips ? Oh, vous parlez de mes entretiens avec les proches des victimes. Pas grand-chose. Commençons par la tante de LaRue Freeman, proposa Peabody en sortant son calepin. Je ne crois pas qu'elle sache quoi que ce soit. La gamine ne vivait pas avec elle, mais elle a déposé un signalement quand elle a découvert – par le biais de la voisine de sa sœur – que la petite avait encore fugué. Elle me paraît surtout lasse et résignée.

— D'accord. Je ne m'attendais pas à grand-chose.

— Du côté de Carlie Bowen, poursuivait Peabody, la sœur m'a semblé un peu secouée, mais elle était déjà plus ou moins persuadée de ne jamais revoir Carlie vivante. Elles étaient très proches, le genre « nous deux contre le monde entier ». Quand Carlie a disparu, elle a su qu'il lui était arrivé quelque chose. La victime n'avait pas vraiment d'amis, n'avait pas le droit de recevoir qui que ce soit, était embarrassée de voir des gens quand elle avait des bleus ou la lèvre fendue. C'est-à-dire la moitié du temps. Elle multipliait les allers-retours entre les familles d'accueil et le foyer. Elle séjournait chez sa sœur dès qu'elle le pouvait. Allait à l'école, à l'église et tâchait de passer entre les gouttes.

— Quelle église ?

— Alors...

Peabody fit défiler ses notes.

— Différentes églises, d'après la sœur. Elle ne voulait pas attirer l'attention donc elle répartissait ses visites. La famille d'accueil chez qui elle était avait une bonne réputation, pas d'infractions. Elle a fait savoir qu'elle s'adaptait bien et qu'avec quelques encouragements elle avait rejoint l'orchestre de l'école. Elle apprenait à jouer de la flûte. Elle se rendait aux répétitions jusqu'à environ 17 h 15 puis retrouvait un groupe d'études à la bibliothèque, là aussi avec l'approbation de ses tuteurs.

Laissant retomber son calepin, Peabody leva les yeux vers Eve.

— En gros, Carlie faisait tout ce qu'elle pouvait pour mener une vie normale et stable jusqu'au moment où elle pourrait emménager définitivement avec sa sœur. Le soir de sa disparition, elle avait contacté sa sœur en lui demandant si elle pouvait passer. Elle a quitté la bibliothèque peu après 19 heures dans la soirée du 18 septembre d'après les registres et les témoignages des gens présents. Après ça, plus rien.

— Deux jours seulement après que Lupa n'est pas rentrée chez elle. Cette Carlie serait passée devant le Sanctuaire sur le chemin menant chez sa sœur ?

— C'est l'itinéraire le plus logique, effectivement.

Eve hocha la tête et mordit machinalement dans son sandwich.

— Je vous raconterai plus tard ma rencontre avec Frester. Le gérant de l'épicerie à côté du Sanctuaire a vu Shelby et Linh ensemble.

— Il se souvient de ça ? Quinze ans après ?

— Shelby causait régulièrement des problèmes dans son magasin. Elle a marqué son esprit. Quand Linh est arrivée avec elle, il a été frappé par le contraste. Elle était polie, s'est adressée à lui en coréen. Nous savons donc qu'elles étaient ensemble sur place, peu de temps après la fermeture du Sanctuaire.

Elle prit une nouvelle bouchée et savoura la sauce épicée avant

de faire passer le tout avec une gorgée de Pepsi.

— C'est Shelby qui a fait venir Linh. Ça semble le plus évident. Elle l'a croisée dans la rue, a décidé de la prendre avec elle. Elles ont acheté des trucs à l'épicerie. C'est Linh qui a payé. Shelby en avait peut-être après son argent, justement. En tout cas, elle l'a amenée sur place.

Elle imagina la scène tout en réfléchissant.

— L'endroit est vide. C'est plutôt excitant. Shelby connaît les lieux, elle peut lui faire visiter, lui raconter des histoires. Le moindre bruit résonne, il fait noir. Elle dispose sans doute d'une lampe torche ou d'un bâton luminescent. Elles ne seraient pas entrées pour tâtonner dans le noir. Shelby squatte probablement là après avoir quitté les nouveaux locaux. L'endroit fait un abri très correct, d'autant qu'il n'y a personne d'autre. Elle a l'immeuble pour elle toute seule, jusqu'à ce qu'elle décide de le partager. Elle apprécie sans doute d'avoir de la compagnie, une nouvelle gamine qui n'y connaît rien à rien. Elle a sûrement des couvertures, de quoi dormir. Elle sait se procurer ce dont elle a besoin en volant, et comment se protéger.

— Ça devait paraître cool au départ, songea Peabody à voix haute. Un peu comme faire du camping.

— Tout paraît toujours cool et neuf. Toujours dans le moment présent. Les questionnements à propos du lendemain, c'est pour les adultes. Linh s'est bien comportée dans l'épicerie. Peut-être que son foyer commence à lui manquer. Ça fait du bien d'avoir une amie et un endroit où se poser à l'écart de la rue. Peut-être qu'elle rentrera chez elle demain. Ils pleureraient, ils pousseraient des cris, mais ils viendraient la chercher. Elle n'a pas envie de passer pour une nulle face à sa nouvelle amie, cela dit. Donc elle va d'abord rester un moment avec elle dans ce vieux immeuble flippant.

Eve monta les premières marches.

— Il pourrait déjà être là. Shelby le connaît. Elle n'a pas peur de lui. Peut-être qu'elle fait affaire avec lui, de la drogue en échange de sexe. Peut-être qu'ils se défoncent ensemble. Une manière de passer le temps, de s'amuser, de frimer devant la nouvelle copine.

— Et une manière de les anesthésier.

— Un petit quelque chose ajouté dans le Zoner, ou autre, qu'il leur donne. Juste un petit bonus. Alors elles deviennent dociles. Pas au point de perdre connaissance, quel serait l'intérêt ? Il n'y aurait plus de frisson. Mais simplement amorphes. Incapables de réfléchir. Il les déshabille, une à la fois, et fait ce qu'il veut. Remplit la baignoire. De l'eau chaude ; froide, ça risquerait de les réveiller assez pour qu'elles se débattent. Et puis il les immerge. Elles résistent peut-être un peu, par instinct, mais pas assez... Asseyez-vous là-bas comme si la baignoire y était encore.

Prise de court, Peabody écarquilla les yeux et cligna les paupières.

— Hein ? Quoi ?

— Dans la baignoire imaginaire. Je veux essayer quelque chose.

— Je n'ai aucune envie de m'asseoir dans la baignoire imaginaire.

— Allez-y ! ordonna Eve.

Elle remballa son sandwich et le mit de côté avec le tube de soda.

— C'est pas vrai... Je vous préviens : vous pouvez faire ce que vous voulez, je me déshabillerai pas !

— Je ne vous demande pas de vous déshabiller, seulement d'entrer dans cette fichue baignoire.

Sans cesser de grommeler, Peabody s'assit au milieu des vieilles conduites d'eau.

— Je pense qu'il leur a ligoté les mains et les pieds mais pas trop serré. Juste assez pour les empêcher de ruer. Alors il n'a plus eu qu'à faire ça...

Elle saisit les poignets de Peabody d'une main et appuya l'autre au sommet de son crâne.

— Vous seriez directement immergée, sans véritables prises pour remonter à la surface. En vous maintenant les bras levés de cette façon, vous glissez vers le fond. Trop dans les vapes pour peser assez fort sur vos pieds pour remonter. D'ici, il peut observer votre visage quand la panique s'installe. Vous pouvez crier, mais pour lui, de l'extérieur, c'est un bruit assez doux, presque musical. Puis vos yeux se figent et c'est le moment crucial, le moment où il sait que c'est fait.

Elle lâcha les bras de Peabody et reprit le sac où se trouvait son déjeuner. Peabody se releva précipitamment.

— C'est glauque. Super glauque, même.

— Carlie fréquentait plusieurs églises. Lupa aussi allait à la messe. Et cet endroit était plus ou moins lié à la foi, non ? Frester insiste sur la nécessité de s'abandonner à l'Être suprême et tout le toutim. Mauvaises filles.

— Qui, les victimes ?

— C'est ainsi que Pak – le gérant de l'épicerie – les a appelées. Mauvaises filles, mauvais garçons. Il n'y a pas tout un rituel pour laver les péchés ?

— Vous parlez du baptême ?

— Peut-être...

Sourcils froncés, Eve scruta les sols abîmés, la tuyauterie fendue, imagina la vieille baignoire blanche.

— Ils vous plongent directement la tête dans l'eau, non ?

— Je crois que certaines religions le font. Les adeptes du Free Age ne donnent pas dans ce genre de trucs. Vous imaginez une

sorte de rituel perversi ?

— C'est une piste. Si on sait qu'on pourra cacher les corps ensuite, il y a plein de manières possibles de tuer. Mais d'après ce que nous pouvons en voir, il n'a pas cherché à varier les plaisirs. Ni fractures, ni têtes écrasées, ni strangulation. Rien qu'une immersion dans l'eau. C'est presque doux.

Elle prit une nouvelle bouchée de dinde en faisant les cent pas.

— Il ne semble pas les garder longtemps avec lui. Il a le choix, pourtant. Il pourrait les droguer, les ligoter, jouer avec elles pendant des jours, s'amuser à les torturer. Rappelez-vous McQueen.

— Je ne préfère pas. C'était un grand malade.

— Il a gardé toutes ces filles enchaînées pendant des semaines, des mois, voire plus pour certaines. Il a pris beaucoup de bon temps avec elles. Mais notre homme ne fait rien de ce genre. Il voit cet endroit comme le sien. Pense-t-il qu'en entrant ici ces filles s'offrent à lui pour qu'il les purifie et les tue ?

— Je crois qu'on noyait les sorcières.

Intriguée, Eve s'immobilisa.

— Les sorcières ?

— Je veux dire les femmes qu'on accusait d'être des sorcières, au Moyen Âge, tout ça. Salem, ce genre de choses. Je crois qu'on les pendait, qu'on les brûlait aussi. Mais il arrivait qu'on les noie. On les lestait de pierres et on les balançait à l'eau. Si elles coulaient, elles n'étaient pas des sorcières... seulement mortes. Si elles ne coulaient pas, c'était bien des sorcières et j'imagine qu'on les faisait exécuter d'une autre manière. La pendaison ou le bûcher. Sauf que toutes les femmes se noyaient, évidemment.

— Pas de chance. C'est intéressant. C'était une sorte de test ?

— J'imagine. Stupide et pervers mais, oui, comme un test.

— Intéressant, répéta Eve. Ça constitue une autre piste. Si elles étaient mauvaises – comme vous dites, « sorcières » –, elles ne se seraient pas noyées quand il les maintenait sous l'eau. Ou, autre option, elles n'auraient pas succombé à la noyade si elles étaient suffisamment pures. Hum... Beaucoup de possibilités. Allons refaire un tour du côté des Jones.

Eve remit sa moitié de sandwich dans le sachet en papier.

— Vous ne le finissez pas ?

— C'est gros. Bon, mais gros.

Eve tendit le paquet à Peabody.

— Vous le voulez ?

Peabody détourna la tête et tendit la main comme pour repousser une offrande maléfique.

— Arrêtez ! Rangez-moi ça sinon je vais craquer. Trouvez vite un recycleur avant que je le mange.

— La sœur de la victime fait de bons sandwiches.
En redescendant l'escalier, Eve termina son Pepsi.
— Il faut que je vous raconte ma rencontre avec Lemont Frester... commença-t-elle.

La gouvernante, Brenda Shivitz, portait du noir et tamponnait ses yeux fatigués du bout de son mouchoir.

— Je n'ai pas pu dormir de la nuit, dit-elle en reniflant. Je pensais à ces filles, ces pauvres petites. Avez-vous découvert comment elles s'appellent... s'appelaient ?

— Leur identification est en cours. Nous aimerions parler à M. et Mme Jones.

— Mme Jones a dû s'absenter. L'un des garçons s'est coupé durant son travail en cuisine, elle l'a emmené se faire soigner aux urgences. Elle devrait rentrer sous peu. M. Jones préside une table ronde. J'ai peur qu'il n'en ait encore pour vingt minutes. Si c'est une urgence...

— Nous pouvons patienter. Vous connaissiez bien Shelby Ann Stubacker ?

— Shelby Ann... Shelby Ann... Oh ! Shelby, oui, oui.
Shivitz leva les mains au-dessus de sa tête.

— Un défi. Elle représentait un défi permanent, toujours à tester nos limites. Cela dit, elle présentait bien quand elle voulait. Et elle était intelligente. Je me rappelle avoir été soulagée – je n'ai pas honte de la dire – quand ils ont pu la placer en famille d'accueil.

— J'aurais besoin de documents qui en attestent. Quand, où et qui. J'ai contacté Mme Jones à ce sujet.

— Oh, je suis navrée, elle a dû oublier de m'en avertir, avec Zeek qui s'est blessé et la dispute. Deux des filles ont dû être séparées et...

— Intendante Shivitz, tenons-nous-en à Shelby Stubacker et aux détails précis de son placement en famille.

— Oui, oui. Bonté divine, c'était il y a si longtemps...
Shivitz passa la main sur le sommet de sa coiffure.

— Je crois me souvenir... Oui, en fait, je suis sûre que c'était durant notre période de transition. Nous étions en cours de déménagement quand son dossier a été accepté. Je ne saurais pas me rappeler où elle a été placée, si je l'ai même su à l'époque. C'est important ?

— Ça l'est car il n'y a aucune trace de son placement où que ce soit.

— Pourtant, elle l'a bel et bien été.

Shivitz avait répondu avec le sourire patient qu'elle employait, Eve n'en doutait pas, face aux pensionnaires qui avaient besoin qu'on

leur explique soigneusement les choses.

— Je me souviens clairement en avoir parlé avec Mme Jones et avoir participé au départ de Shelby. Nous confions toujours à nos enfants un paquetage comprenant des livres, un badge de notre organisation, des vidéos pour positiver, etc. Je l'avais préparé moi-même. J'essayais de le faire à chaque fois et j'ajoutais une boîte de cookies, comme un petit bonus.

— Qui est venu la chercher ?

— Je... Quelqu'un des services sociaux, j'imagine. Ou alors l'un d'entre nous l'a conduite chez sa nouvelle famille. Je ne sais plus. Je ne suis pas certaine d'avoir été là – sur place, je veux dire – quand elle est partie. Je ne comprends pas où est le problème.

— Je veux voir votre exemplaire de l'injonction du juge et les papiers attestant de son départ.

— C'est que cela risque d'être un peu compliqué. Comme je vous le disais, c'était il y a des années et en plein milieu de notre déménagement. Il va falloir que j'aille fouiller.

— Il va falloir, en effet.

L'intendante pinça les lèvres. Elle ne souriait plus.

— Inutile de vous montrer si sèche. Nous conservons tous les dossiers, mais ils sont archivés. Nous n'avons pas sous la main des documents remontant à plus de quinze ans. Pourquoi devrions-nous...

Sous les yeux d'Eve, l'agacement se changea en prise de conscience teintée de malaise.

— Shelby ? C'était l'une des... L'une d'elles ?

— Il me faut ces documents.

— Je vais vous les trouver !

Elle s'éloigna d'un pas rapide et apostropha un assistant pour lui ordonner d'aller récupérer les archives concernées.

— Tu as entendu des choses intéressantes, Quilla ? demanda Eve sans se retourner.

Aussi silencieuse qu'un serpent, la jeune fille glissa au bas de l'escalier.

— Moi aussi, je suis un vrai défi.

— Tant mieux pour toi.

— Hé, quelqu'un vous a mis un coup de poing dans la figure.

— Exact. Et elle est désormais dans une cellule à se demander de quelle peine elle va écoper pour avoir agressé un officier de police.

— Les coups dans la tronche, ça fait un mal de chien, commenta Quilla sur un ton laissant deviner qu'elle savait de quoi elle parlait. Bref, tout le monde ne parle que de ces meufs mortes. Les matons se sont enfermés dans leur bureau pendant presque une heure.

— Les matons ?

— C'est quasiment ce qu'ils sont. Depuis cette nuit, c'est le bazar.

Y a l'intendante qui pleure et on a tous été obligés de se faire des brassards noirs alors qu'on connaissait pas ces filles et qu'elles sont mortes depuis une éternité. Ensuite, on a dû se taper des séances de méditation supplémentaires pour aider leurs esprits à faire la traversée.

— La traversée pour aller où ?

Quilla pointa le plafond du doigt en guise de réponse.

— Un truc comme ça, quoi. Je déteste la méditation. C'est d'un chiant ! En plus, j'ai entendu M. Jones dire...

Elle s'interrompt et leva les yeux vers le sommet des marches.

— Dire quoi ?

— Salut, mademoiselle Brigham, dit Quilla.

Seraphim apparut dans l'escalier.

— Bonjour, Quilla. Lieutenant, inspecteur. Quelqu'un s'occupe de vous ? demanda-t-elle.

— L'intendante Shivitz est partie nous chercher des documents.

— Nous sommes tous un peu perturbés aujourd'hui, dit Seraphim.

Elle posa la main sur l'épaule de Quilla.

— Quilla, tu n'es pas censée être en cours ?

— Possible. Mais je les ai vues en train d'attendre et je ne voulais pas qu'elles se retrouvent à poireauter.

— C'est très poli et prévenant de ta part. Je m'en charge à présent. Tu peux aller en cours.

— D'accord.

La jeune fille lança un regard en biais à Eve avant de repartir.

— Elle est curieuse, commenta Seraphim. La plupart de nos jeunes le sont. Pour eux, tout cela semble plus mystérieux et excitant que tragique. Une réaction normale à leur âge, même si je crois comprendre que deux des filles les plus sensibles ont fait des cauchemars la nuit dernière.

— Vous n'aviez pas prévenu l'intendante que Shelby avait été identifiée.

— Non. Je n'ai rien dit à personne. Aurais-je dû ? Je suis désolée, reprit-elle avant qu'Eve puisse répondre. J'ai tellement l'habitude de préserver la confidentialité de ce que l'on me dit, j'ai gardé l'information pour moi.

— Pas de problème. Ce n'est pas votre travail de prévenir les proches. J'étais simplement curieuse de savoir pourquoi vous n'aviez rien dit.

— Vous êtes venues me voir chez ma grand-mère. À mes yeux, cela signifiait que nos échanges étaient confidentiels.

— Compris.

— Et c'est pour la même raison – cette réserve liée à ma

formation – que j’hésite à vous demander si vous souhaitez un peu de glace pour votre joue. Ça semble douloureux.

— Ça ira. Merci.

— Très bien. Lieutenant, je tenais à vous remercier d’avoir fait des recherches à propos de Leah Craine et de l’avoir retrouvée.

— C’est Connors qui l’a trouvée.

— Je sais, mais c’est très important pour moi de savoir qu’elle va bien, qu’elle est heureuse. J’ai pris contact avec elle. Je n’arrivais pas à savoir si c’était une bonne idée, mais grand-mère et Jack, mon fiancé, m’ont convaincue que si. Ils ont bien fait. Nous allons déjeuner ensemble la semaine prochaine.

— C’est bien.

— Je trouve aussi, répondit Seraphim avec un sourire qui illumina son regard. Nous avons parlé des filles. Très brièvement, mais elle aussi en avait entendu parler. Elle m’a dit qu’elle n’était jamais retournée au Sanctuaire après sa dernière fugue. Elle n’a pas voulu prendre le risque que son père la retrouve là-bas.

Elle s’interrompt un instant et leva la tête vers l’escalier pour s’assurer qu’il n’y avait personne.

— Je pense que nous savions toutes les deux – même si nous n’avons rien dit – que si elle y était retournée, elle pourrait figurer parmi les victimes. Au lieu de quoi elle a un travail qu’elle adore, un homme qu’elle aime et un bébé à naître.

— Vous pourrez lui dire de me contacter si elle se rappelle quoi que ce soit de potentiellement utile dans cette affaire.

— Nous avons aussi évoqué le sujet. Je lui ai transmis vos coordonnées mais, comme je crois vous l’avoir dit, elle se tenait vraiment en retrait à l’époque.

— Compris. Si vous avez une minute, nous avons identifié d’autres victimes.

— Allons nous asseoir. Les enfants devraient tous être en cours ou occupés à leurs activités à cette heure. Y compris Quilla.

Elle balaya de nouveau l’escalier du regard puis les deux couloirs avant de s’installer sur l’un des sièges près du bureau de l’intendante pour examiner les images imprimées.

— Dieu qu’elles sont jeunes ! Étaient jeunes. Je ne me souviens pas de ces filles ; elles ne me disent rien. Savez-vous ce qui leur est arrivé, à chacune d’elles ?

— L’enquête est en cours.

Eve sortit son communicateur qui sonnait et scruta l’image et le texte qu’elle venait de recevoir. Isolant l’image, elle la montra à Seraphim.

— Et celle-ci ?

— Encore une ? J’ai peur d’imaginer... Oui ! Oh, il s’agit de

Mikki... Je vous ai parlé d'elle hier. Shelby, Mikki, T-Bone. Mikki... euh, je ne me rappelle pas son nom de famille.

— Mikki Wendall.

— Oui, c'est ça. Mais elle était repartie dans le foyer parental. Ça, je m'en souviens. Notamment parce que c'était juste après le déménagement, ou peut-être une semaine plus tard, je ne suis plus très sûre. À cette époque, j'étais venue voir les nouveaux locaux avec ma grand-mère. J'étais tellement nerveuse à l'idée de revoir tout le monde, murmura-t-elle avec un petit sourire. Et c'est là que je l'ai appris ; DeLonna m'a dit que Shelby et Mikki étaient parties. Shelby dans une famille d'accueil et Mikki chez elle.

Eve se rappela avoir vu le dossier de Wendall. Mais aucune disparition n'avait été signalée par le parent responsable de la jeune fille.

— Peabody, récupérez les données sur Mikki Wendall. Seraphim, savez-vous si elle a été en lien avec Shelby après leur départ du Sanctuaire ?

— Non, désolée. Je travaillais dur pour laisser tout cela derrière moi, pour me reconstruire et rester sur le droit chemin afin de pouvoir vivre auprès de ma grand-mère. Je n'ai gardé le contact avec aucune des filles.

Après un dernier coup d'œil aux images imprimées, elle les rendit à Peabody.

— Je n'aurais rien voulu avoir à faire avec Shelby de toute façon. Ça va sembler dur de dire ça maintenant, mais elle attirait les problèmes. Et j'en avais assez connu comme ça. Quant à Mikki... C'est plus facile à voir aujourd'hui, à l'âge adulte et du fait de ma formation : elle était en manque d'affection, elle avait terriblement besoin de s'intégrer. Elle aurait fait n'importe quoi pour obtenir l'approbation de Shelby. Et d'ailleurs, c'était souvent le cas. Je ne suis pas certaine qu'elle ait eu des amis avant de rencontrer Shelby, DeLonna et T-Bone.

— On a trouvé !

Shivitz était de retour, brandissant un disque et une version imprimée des documents attendus.

— Oh, Seraphim, dit-elle à la jeune femme. Je suis toute bouleversée par cette affaire... C'est trop, c'est trop.

Seraphim se leva pour étreindre l'intendante.

— Nous traversons une période difficile, c'est sûr, dit-elle. Difficile et incompréhensible. Mais les enfants ont besoin de nous.

— Je sais. Je sais bien. L'une d'elles était Shelby Stubacker. Vous devez vous souvenir d'elle. Elle était difficile à oublier.

— Oui, je suis au courant.

— Mais elle était *partie*, insista Shivitz en tendant les documents

à Eve. Elle avait été placée en famille d'accueil. C'était après votre départ, Seraphim, et en plein milieu du déménagement. En fait, l'adresse du Sanctuaire apparaît toujours sur les formulaires.

Eve parcourut les documents imprimés et secoua la tête.

— Hum. Pas trop mal fait, dit-elle, mais c'est un faux.

— Un faux ! s'indigna Shivitz. Qu'est-ce que vous voulez dire ? C'est absurde.

— Pas plus absurde que d'écrire « c-a-r-t-i-e-r » pour quartier. Une de ces erreurs que le correcteur orthographique laisse passer, j'imagine. Il y a quelques autres indices, mais celui-ci est très révélateur.

— Faites-moi voir !

Shivitz lui prit les feuillets des mains pour les examiner, sourcils froncés. Elle devint soudain très pâle.

— Oh, mon Dieu. Seigneur... Je ne comprends pas. Je ne vois pas comment ça a pu arriver.

— Asseyez-vous. Respirez à fond, lui conseilla Seraphim en la guidant vers sa chaise.

— Comment ces documents sont-ils arrivés chez vous ? s'enquit Eve.

— Je ne sais pas. Honnêtement, je l'ignore. Ce doit être une erreur. Est-ce qu'il ne peut pas s'agir d'une simple erreur administrative ?

— J'en doute.

Seraphim jeta un regard par-dessus son épaule en entendant des portes s'ouvrir et des voix résonner dans l'escalier, accompagnées de nombreux bruits de pas.

— Pourrait-on poursuivre dans le bureau de M. Jones ? Je vais aller le chercher. Il faut le mettre au courant, il pourrait se souvenir de quelque chose.

— Allons-y, approuva Eve.

Elle fit signe à Peabody. Celle-ci hocha la tête et se dirigea vers le bureau tout en continuant à parler dans son communicateur.

— Que vous rappelez-vous ? demanda Eve à Shivitz.

— Pas grand-chose, à vrai dire. Nous transportions des cartons, des tables, des chaises et beaucoup d'autres choses. À l'intérieur, à l'étage, en bas. Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'a dit que Shelby rejoignait une famille d'accueil. Je me souviens de m'être dit que nous allions peut-être pouvoir démarrer plus paisiblement notre existence dans notre nouvelle maison.

L'air très professionnel, Nash Jones entra dans la pièce et referma doucement la porte derrière lui.

— Quel est le problème ? demanda-t-il.

— Les documents vous retirant la garde de Shelby Ann Stubacker

pour l'envoyer en famille d'accueil sont des faux.

— C'est impossible.

Il saisit les formulaires et fit le tour de son bureau pour s'y asseoir.

— Tout me paraît en ordre. Je ne vois pas ce qui... commença-t-il avant de s'interrompre brusquement.

— Ça y est ? Vous voyez ?

Il se pencha en avant et se passa la main dans les cheveux, les yeux rivés sur le papier.

— Comment ce document a-t-il pu être approuvé ? Ce n'est pas ma signature ! Intendante Shivitz. Seraphim. Ce n'est pas ma signature.

Seraphim s'approcha pour lire par-dessus son épaule.

— Effectivement. Ça y ressemble, mais ce n'est pas votre signature.

— Nous avons les moyens de la faire analyser pour le confirmer, affirma Eve. Mais d'abord : qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je n'en ai aucune idée. Attendez que je réfléchisse...

Il ferma les yeux et adopta une respiration ample, profonde. Eve supposa qu'il s'agissait d'une forme de méditation et songea qu'elle n'allait pas tarder à s'agacer si cela durait. Par chance, il s'arrêta et ouvrit les yeux.

— Je me souviens. L'intendante... Pas vous, ma chère, dit-il à Shivitz. L'intendante Orwin m'avait dit que les papiers de Shelby m'attendaient dans mon bureau, lequel était encore en chantier. Nous étions toujours en pleine installation. Nous avons raccourci les cours et les séances de groupe et réparti les pensionnaires et les employés en plusieurs équipes afin que tout le monde participe à l'aménagement de notre nouvel espace. Nous étions tous très enthousiastes : la nouveauté, les locaux bien plus grands. Enthousiastes et reconnaissants.

— C'est vrai, ajouta Shivitz en hochant la tête, les mains nouées. Très enthousiastes, très reconnaissants.

— Et très occupés, poursuivit Nash. Mais c'était une confusion positive, si vous voyez ce que je veux dire. J'en ai parlé à Philly. Du départ de Shelby. Nous en avons discuté tout en travaillant. Nous partagions certaines inquiétudes, mais nous ne proposons après tout qu'un refuge temporaire. Plus tard, Philly et moi avons mangé un morceau dans nos nouveaux quartiers. Très en bazar, certes, mais néanmoins les nôtres.

» Elle m'a dit avoir trouvé Mikki Wendall, une amie proche de Shelby, en train de pleurer dans sa chambre. Parce que Shelby était partie. Nous avons évoqué ce que nous pourrions faire afin de rendre la transition plus facile pour Mikki. J'ai pensé que Philly s'était

chargée du transfert. Mais cette fausse signature essaie d'imiter la mienne, pas la sienne.

— Vous ne l'avez pas vue partir, n'avez pas rencontré le représentant des services sociaux qui aurait dû l'accompagner ?

— Non. J'ai cru que Philly l'avait vue, ou l'intendante. Ou Montclair. Notre frère était présent à l'époque. Ai-je demandé si tous les papiers avaient été remplis ? Oui, je pense que oui...

Toujours pâle, il se frotta les tempes.

— Je crois que l'intendante m'avait confié le dossier pour le ranger, lui dit Shvitz. C'était la procédure habituelle. Nous tâchions de nous assurer que les dossiers et les ordinateurs étaient à jour et j'ai dû ranger les papiers sans vraiment les regarder.

— Monsieur Nash, nous allons devoir nous entretenir avec votre sœur.

— Oui, bien sûr. Je vais l'appeler et lui dire de revenir tout de suite. Il y avait tellement de gens... murmura Jones en dégainant son communicateur. Toute l'équipe, les volontaires, les informaticiens venus installer les machines, tous les enfants. Tous très affairés. Un moment tellement heureux. Plein d'espoir.

Eve se dit que Shelby aussi avait dû nourrir des espoirs... et qu'en tentant de les réaliser elle y avait mis fin.

Eve passa l'essentiel de l'heure qui suivit à reconstituer les événements en interrogeant Nashville, Philadelphia, de retour précipité des urgences, Shivitz et deux autres employés qui étaient présents lorsque Shelby avait quitté les lieux pour la dernière fois.

Elle repartit insatisfaite ; eux étaient visiblement très agités.

— Je n'arrive pas à savoir s'ils craignent d'être assignés en justice, même si je ne vois pas par qui, d'avoir une amende à payer ou bien d'être potentiellement complices d'un meurtrier.

— Je crois que c'est un peu tout ça à la fois, répondit Peabody en s'installant dans la voiture. Vous voulez des infos sur Mikki Wendall ?

— Oui.

— La mère avait un problème d'addiction qui a fini par déboucher sur des histoires de négligence, la perte de son emploi et l'expulsion de son logement pour loyer impayé. Elles se sont retrouvées dans la rue où la mère s'est livrée à de la prostitution sans permis en échange de nourriture, d'un abri et plus souvent encore de drogues. Elle s'est fait tabasser à plusieurs reprises et la gamine appréhendée pour vol. Les services sociaux ont fini par intervenir et Mikki s'est retrouvée au Sanctuaire pendant que la mère purgeait une courte peine suivie d'un passage obligatoire en désintox.

— Où avez-vous appris tout ça ?

— À la source, auprès de la mère. Elle n'a pas cherché à enjoliver les choses, Dallas. C'était une toxico, elle se prostituait et laissait la gamine errer dans la rue en l'encourageant à voler ce qu'elle pouvait. Elle s'est tirée du centre de désintoxication la première fois, s'est de nouveau fait arrêter et casser la figure en prison. C'est là qu'elle a eu une sorte de révélation. Elle a suivi le programme de désintox et participé aux groupes de parole entre accros pendant les quatre-vingt-dix jours suivants. Elle s'est dégoté un job de nuit à nettoyer des bureaux, et la journée, elle bossait au noir dans une usine de confection. Le temps d'économiser assez pour trouver un appartement et faire une demande pour récupérer sa gamine.

— Combien de temps ont-ils mis pour la lui rendre ?

— Presque un an. La mère a dû se soumettre à des examens d'urine réguliers, rencontrer des thérapeutes et recevoir la visite des

assistantes sociales. Il semble qu'elle ait fait partie des histoires qui se terminent bien.

— C'est rare.

— Et c'est pour ça que ça se remarque. Durant cette année qu'elle a passée à trimer, à mettre de côté et à suivre le programme de réhabilitation, elle a rencontré un mec. Responsable de l'entretien dans l'immeuble de bureaux où elle travaillait. Un gars honnête et réglo. Ils ont fini par s'installer ensemble.

Peabody se recala sur son siège avant de poursuivre :

— J'ai vérifié ses antécédents, pour être sûre. Il ne se drogue pas. Il a été déclaré fiable par les services sociaux et les juges qui ont redonné à la mère la garde de la petite. Et celle-ci est rentrée chez elle.

— Mais l'histoire ne s'est pas terminée en conte de fées.

— Carrément pas. La gamine ne va pas à l'école, ne fait rien à la maison. Elle est insolente, sort en cachette la nuit, vole sa mère et son compagnon. Celle-ci retrouve des narcotiques – qu'elle jette dans les toilettes – et un couteau dans la chambre de la gamine. Le couteau lui fait peur, mais elle décide de faire face, d'intensifier le suivi.

« Mais l'ado en a assez vu, songea Eve. Elle en a assez de tout ça. »

— Juste après, la mère se découvre enceinte. Elle y voit une nouvelle chance. Cette fois, elle fera les choses comme il faut. Elle est clean et elle va le rester. Une nuit, elle surprend sa gamine en train de rentrer en douce. Bien défoncée et avec une petite dose de Zoner sur elle. Elles se disputent, la fille ressort en courant, la mère sur ses talons. Quand elle essaie de ramener sa gamine à leur étage, celle-ci la pousse dans l'escalier.

— Mikki Wendall a poussé sa mère enceinte dans l'escalier ?

— Elle ne savait pas qu'elle était enceinte, mais sinon ouais. Elle l'a laissée là et s'est barrée. La mère s'était bien amochée. J'ai vérifié son dossier médical, elle n'a rien exagéré. Pendant deux jours, il y a eu un vrai risque qu'elle perde le bébé. Un vrai risque tout court, en fait. Elle dit que c'est là qu'elle a fait le choix de laisser partir Mikki. Elle s'en voulait terriblement, mais elle avait peur de sa propre enfant. Elle n'a pas signalé sa disparition ni porté plainte pour éviter que la gamine soit renvoyée en centre éducatif fermé. D'après elle, Mikki lui a dit qu'ils ne formaient pas une famille, qu'elle avait déjà une famille avec qui elle était bien et qu'il fallait lui foutre la paix.

— Et c'est ce qu'elle a fait.

— Ouais. Elle a passé deux semaines à l'hôpital, puis quatre de plus alitée sur ordre des médecins. Le mec est parti plusieurs fois à la recherche de Mikki, mais ils ne l'ont jamais revue. Ils ont deux enfants à présent, un garçon de l'âge de Mikki à l'époque et une fille née deux

ans plus tard.

— Elle a fichu en l'air la vie de sa gosse.

— Et elle le sait. Elle a essayé de corriger le tir, Dallas, mais n'y est pas parvenue. Et maintenant, elle doit vivre en sachant que sa fille est morte depuis tout ce temps.

— Mikki n'est pas retournée au CPES. Il ne s'agit donc pas de la famille dont elle parlait. Je pencherais plutôt pour Shelby. Et l'ancien immeuble où elles ont formé cette nouvelle famille. Shelby, DeLonna et T-Bone. Il faut qu'on retrouve les deux qui nous manquent, qu'ils soient morts ou vivants.

— Ils se sont volatilisés. Impossible de retrouver la trace de l'un comme de l'autre. Les archives indiquent qu'ils étaient pensionnaires au Sanctuaire puis au CPES. À seize ans, DeLonna a rejoint un programme d'études en alternance avant de disparaître. Donc, à moins que ce soit une fausse inscription, elle ne fait pas partie de nos dépouilles. T-Bone est resté jusqu'à ses dix-huit ans, après quoi il a rejoint la rue et on perd sa trace. Aucune donnée sur lui depuis son départ.

— Mettez McNab dessus, ordonna Eve. S'il ne trouve rien, je demanderai à Connors.

— Je m'en charge. Vous y croyez à ce gros micmac avec Shelby ?

— Je me pose la question. Après tout, c'est possible. Le faux est loin d'être parfait, mais la gamine était maligne. Elle a choisi le moment où c'était le chaos pour tenter sa chance et le document a l'air officiel tant qu'on n'y regarde pas de trop près. Je veux vérifier la signature. Si ce n'est pas celle de Jones, ça écarterait en partie les soupçons qui pèsent sur lui.

— On peut se demander pourquoi elle aurait soudain voulu se tirer alors qu'ils emménageaient dans de meilleurs locaux et tout.

— De meilleurs locaux, mais les mêmes contraintes. Elle aurait toujours dû suivre leurs règles.

Eve elle-même avait eu droit à un hébergement très correct dans les institutions d'État. Ça ne l'avait pas empêchée de vouloir en sortir, tout simplement parce qu'elle voulait *s'en* sortir.

— Quelqu'un lui a proposé quelque chose qui comptait plus pour elle. Ou elle a vu l'occasion d'obtenir ce qu'elle désirait plus que tout. La liberté. Pas d'autres règles que les siennes. Faire ce qu'elle voudrait quand elle voudrait. Manger ce qu'elle voudrait quand elle voudrait. Ce n'est pas comme une famille, Peabody. La plupart des endroits de ce genre sont corrects, acceptables, avec des gens qui essaient vraiment de vous aider. Mais ce n'est pas une famille. Et ça peut vite ressembler à la prison.

— Vous vous êtes déjà enfuie ?

— Oui, au début. Et je sais que j'ai eu de la chance qu'ils me

retrouvent. Heureusement, j'ai vite compris que les centres de détention, eux, menaient tout droit à la prison. Et qu'il était nettement préférable de rester en foyer, de faire le dos rond et d'en retirer ce que je pouvais.

Eve secoua la tête pour chasser les mauvais souvenirs.

— Mais elle a pris le risque de se faire prendre, de se retrouver en centre de détention plutôt que dans un foyer comme celui-ci. Parce que c'était du pareil au même à ses yeux. J'en ai connu beaucoup des comme elles, et je vous garantis que la plupart ont fini par se retrouver derrière les barreaux.

— J'imagine que cette vie ne doit pas être rose tous les jours, commenta Peabody. Mais on n'a pas plus rose à proposer.

— Elle voulait se tirer. Et elle savait comment marchander, tricher, voler, faire du chantage. Bref, tout pour arriver à ses fins. Mais quelqu'un l'a assistée dans sa fuite. Et, même si je n'ai pas de certitude, je vous parie que celui qui l'a aidée est aussi celui qui l'a tuée.

— Je vous soumetts une idée. En admettant que Jones et sa sœur soient des tarés tueurs d'enfants, ils ont eu accès à un vaste choix de victimes pendant des années. À moins que ces gamines précises aient constitué des cibles particulières ou qu'il y ait un sens particulier derrière le nombre douze.

— Oui, j'y réfléchis aussi. Le frère était présent.

— Le frère décédé ? Celui qui a servi de casse-croûte au lion ?

— Celui-là même, répondit Eve en décochant un coup d'œil à Peabody. Essayons cette hypothèse. Disons que c'est lui le taré tueur d'enfants. Il a facilement pu approcher les victimes, en tout cas celles liées au Sanctuaire. Il connaissait les lieux et y avait accès. Ils ont laissé entendre qu'il les avait aidés à effectuer des réparations de temps à autre. Il était donc peut-être capable d'ériger quelques faux murs.

— Alors pourquoi serait-il parti pour l'Afrique, à moins de vouloir devenir un taré tueur d'enfants international ? On pourrait vérifier si des enfants ont disparu là-bas avant qu'il se fasse dévorer.

— Et nous le ferons. Mais pour ce qui est du pourquoi... Et s'ils l'avaient pris la main dans le sac ? Son frère et sa sœur, les bons samaritains ? Ou peut-être que ce n'est pas allé aussi loin, mais qu'ils l'ont surpris à se comporter de manière inappropriée avec une ou plusieurs filles ? Inacceptable. Ils l'envoient au loin sous prétexte d'une œuvre de missionnaire. Et le roi des animaux se charge de lui, dit Eve.

Mais cette fin ne lui plaisait pas.

— Nous sommes certaines de cette histoire de lion ?

— J'ai vérifié le rapport, le certificat de décès, la crémation et le

retour des cendres jusqu'à New York.

— Je préférerais qu'on ait un corps, maugréa Eve. Mieux, je préférerais avoir un tueur vivant pour pouvoir l'appréhender. Mais on va quand même explorer un peu cette piste du frère taré décédé.

— Difficile d'imaginer qu'ils puissent le couvrir s'ils avaient appris qu'il avait tué ces filles.

— Les liens du sang justifient beaucoup de choses.

— D'accord, peut-être. Mais je n'ai pas l'impression qu'ils soient stupides ni du genre à prendre de gros risques. Auraient-ils vraiment laissé les corps sur place ?

— Pas s'ils étaient au courant de leur présence. Moi aussi, je bute là-dessus, admit Eve. Donc, comme je le disais, ça n'est peut-être pas allé jusque-là. Il se peut aussi qu'il s'agisse d'une impasse, que le frère décédé ne soit qu'une autre bonne âme ayant servi de savoureux repas à un lion.

— Comme les chrétiens. Vous saviez que les Romains les offraient en pâture aux lions sous les applaudissements de la foule ?

— Pourquoi faisaient-ils ça ?

— Parce qu'ils étaient assoiffés de sang ?

— Je ne parle pas des Romains. Ça, je comprends.

Peabody cligna les yeux, surprise.

— Vous comprenez ?

— La soif de sang. Et de pouvoir. « Plutôt eux que nous. » Ça se tient. Mais je ne comprends pas l'attitude de ces fameux chrétiens. Pourquoi ne pas dire : « Eh bien oui, ô couillons de Romains qui pourriez me jeter aux lions, Luigi ou je ne sais qui est un excellent dieu. »

— Luigi ?

— Oui bref, vous m'avez comprise. Après quoi ils n'auraient plus eu qu'à se réfugier dans... comment on appelle ça... les grottes ?

— Les catacombes ?

— C'est ça. Se cacher là-bas, boire du vin et mettre en place une vraie rébellion pour faire un sort aux Romains.

— Désolée, je ne me suis pas encore remise du dieu Luigi... En fait, je crois qu'ils étaient pacifistes.

— Je vois. Et à quoi ça les a menés ? À finir en crottes de lions.

— Beurk.

— Exactement.

Elle se tourna vers le communicateur du tableau de bord qui s'était mis à biper.

— Dallas, sur écran, ordonna-t-elle.

Un nouveau portrait de jeune fille souriante apparut à l'image.

— Sa disparition avait été signalée, déclara Eve. Vérifiez dans ma liste, mais je me souviens d'avoir vu son visage.

— Vérification effectuée. Kim Terrance, treize ans. Elle avait fugué de Jersey City. Signalement fait par sa mère. Le père était à l'époque incarcéré pour voies de fait.

— Trouvez-moi les dernières infos à leur sujet.

— Ça vient... La mère s'est remariée il y a deux ans, a déménagé dans le Vermont avec son conjoint. Ils y tiennent une petite station de vacances. Le conjoint a deux grands enfants. Apparemment, son premier mari la battait et il est sous le coup d'une injonction d'éloignement. Il est de nouveau emprisonné, pour coups et blessures et viol contre sa seconde femme. Le dossier indique une demande de mise à jour régulière du signalement de sa fille disparue, avec un portrait vieilli par ordinateur.

Peabody afficha le dernier disponible, laissant voir une jeune femme d'un peu moins de trente ans.

— Elle cherche toujours sa fille, Dallas.

— J'irai lui annoncer la nouvelle. Voyons si nous pouvons identifier un lien quelconque avec le Sanctuaire, le CPES, un membre du personnel ou des pensionnaires.

— Nous en sommes à sept, dit Peabody tandis qu'Eve s'engageait dans le parking du Central. Encore cinq. Et ça ne devient pas plus facile.

Eve ajouta les nouveaux visages à son tableau. La dernière, Kim Terrance, n'avait pas eu la chance de devenir la jeune femme générée par l'ordinateur. Elle était restée à jamais bloquée à ce stade intermédiaire où ses dents semblaient trop grandes, ses yeux trop larges.

Elle n'apparaissait pas sur la liste des pensionnaires que Philadelphia avait remise à Eve. Pour en être certaine, Eve appela les services sociaux et, par un mélange de cajoleries et d'intimidation, obtint de l'assistante sociale débordée qui avait eu la malchance de lui répondre qu'elle aille fouiller dans les archives.

Il y avait bien un dossier sur Kim Terrance : absentéisme et vol à l'étalage. Soutien psychologique pour elle et sa mère les deux fois où celle-ci s'était réfugiée dans un foyer pour femmes battues avec la petite. Les deux fois, elle était retournée auprès du mari, ramenant sa fille dans l'enfer de leur quotidien.

« Un schéma qui ne se répète que trop souvent », songea Eve.

Au moins la mère de la victime avait-elle fini par briser ses chaînes, mais pas avant d'avoir perdu sa fille au profit de la rue et d'être elle-même tombée au plus bas.

Et tout cela trop tard. Trop tard pour que l'adolescente fasse confiance à la femme qui, tel un boomerang, revenait toujours entre les mains de celui qui la battait et frappait l'enfant qu'ils avaient eu ensemble. Trop tard pour que la gamine se soucie de la terreur et du

dégoût de soi qui maintenaient une femme ainsi attachée à son bourreau, trop tard pour qu'elle tente de rompre le cycle, de changer de vie.

Trop tard pour lui permettre de grandir et de devenir cette presque trentenaire.

Eve termina sa prise de notes. Contrairement à Lupa ou Carlie, Kim n'allait pas à l'église. Pas non plus une rebelle en quête d'indépendance comme Linh. Ni une dure à cuire comme Shelby, à en juger par son dossier.

« Elle ressemblait sans doute plus à Mikki, supposa Eve. Écœurée de tout. »

Elle passa du temps sur son communicateur pour explorer certaines pistes et en écarter d'autres. Puis, parce que l'idée ne cessait de la travailler, elle consulta les informations que Peabody avait rassemblées sur Montclair Jones.

Cadet des quatre enfants, il avait à peine atteint les vingt-trois ans. Sept ans d'écart entre Philadelphia et lui, nota Eve. Éduqué à la maison, comme ses frères et sœurs, mais à l'inverse de Nash et Philadelphia, il n'était pas passé par le secteur public pour obtenir un diplôme dans l'assistance sociale.

Il n'avait pas non plus suivi les traces de sa sœur Selma, de treize ans son aînée, en voyageant avant de s'installer très loin et de fonder une famille.

Eve creusa dans son passé, s'acharna sur des détails, des pistes à peine esquissées. Quand Peabody entra, Eve leva un doigt qui indiquait « donnez-moi une minute » sans interrompre la conversation qu'elle menait par communicateur.

— Merci pour votre aide, sergent Owusu.

— C'est avec plaisir que je vous assisterai de toutes les manières possibles.

Peabody se pencha pour apercevoir le visage correspondant à cette voix claire et musicale.

— Je vais en parler à mon grand-père et à mon oncle. Si nous avons de nouvelles informations, je vous contacterai. Bonne soirée à vous, lieutenant.

— À vous aussi, sergent.

— De quoi parliez-vous ? demanda Peabody. Et avec qui ?

— Le sergent Alike Owusu du département de police et de sécurité de la République du Zimbabwe.

— Sérieusement ? Vous étiez en communication avec l'Afrique ?

— Avec une petite partie, oui.

— Quelle heure est-il là-bas ? Vous avez entendu des lions, des éléphants ou quelque chose de ce genre ?

— Elle faisait partie de l'équipe de nuit. Une bonne chose car je

n'ai aucune idée de l'heure qu'il est là-bas. Je n'ai entendu aucun rugissement ni le moindre hurlement indiquant que quelqu'un était en train de se faire dévorer par la faune locale.

— J'aimerais bien voir un éléphant, déclara Peabody, songeuse. Pas dans une réserve, mais dans son habitat naturel. Et j'aimerais entendre le cri d'une hyène, même s'il paraît qu'elles sont tarées et agressives. J'aimerais...

Elle finit par croiser le regard inflexible d'Eve.

— Bref, oublions ça. Vous travaillez à l'hypothèse de Montclair Jones.

— Je veux des informations plus précises, c'est tout. Je suis parvenue à retrouver le sergent. C'était une enfant quand cette histoire d'homme dévoré par un lion a eu lieu. Elle se souvient un peu de Jones... et beaucoup plus de ce qui restait de lui après l'attaque du fauve, lequel a été tué par son grand-père.

— Oh...

Les visions de safari romantique que Peabody était en train d'imaginer s'écroulèrent d'un coup.

— Mangeur d'hommes, d'accord, mais quand même. C'est la nature de ce genre de bêtes, non ?

— Entre un lion solitaire mangeur d'hommes et un village plein de petits enfants, de vieilles dames et d'animaux de compagnie innocents, le choix est vite fait.

— J' imagine. Mais elle a confirmé que Jones lui avait servi de repas ?

— Elle a confirmé qu'il y avait bien eu un incident et qu'un missionnaire du nom de Montclair Jones qui travaillait sur place avait été attaqué et tué.

— Ce qui colle avec l'histoire que racontent son frère et sa sœur, ainsi qu'avec les données officielles.

Eve s'était mise à pianoter sur son bureau.

— Je sais, je sais... Mais ça me travaille, c'est tout. La grande sœur Selma, elle aussi partie jouer les missionnaires, a trouvé sa place en Australie et épousé un berger. À quoi bon devenir berger, je me le demande ?

— Vous avez le droit de porter une veste en laine.

— Ah bon ?

— Toute douce, insista Peabody, rêveuse.

— Bref, elle joue les bergères et fait des enfants tandis que son jeune frère et sa jeune sœur obtiennent leurs diplômes, partent en mission et finissent par rassembler leurs ressources pour acheter l'immeuble sur la Neuvième Avenue et fonder le Sanctuaire. Au passage, certaines de ces ressources proviennent d'un petit héritage et d'une partie de la vente de la maison familiale initiée par le père,

également missionnaire, après le suicide de leur mère.

— Le dossier mentionnait qu'elle avait mis fin à ses jours, commenta Peabody. D'après ce que j'ai pu voir, elle était sujette à des périodes de dépression depuis son ultime grossesse.

— Faire un enfant alors qu'on en a déjà trois – dont une ado – et qu'on approche de la cinquantaine me semble effectivement déprimant.

— Je ne vois pas... Quoique si, en fait, admit Peabody.

— Donc la mère et son plus jeune fils ont tous les deux eu droit à des traitements pour la dépression et l'anxiété. Et le petit n'est jamais parti loin de chez lui jusqu'à ce que sa mère s'ouvre les veines. Après quoi il a vécu auprès de Jones et Jones. Il n'a pas cherché à faire plus d'études ou obtenir un diplôme. À part une mission auprès d'une organisation de jeunesse à Haïti quand il avait dix-huit ans, il est toujours resté avec eux.

— Ça aussi, ça me semble bien déprimant.

— Sans doute. Mais la mère avait un lourd passif en matière de troubles émotionnels et psychologiques. Tout ça s'est terminé par un suicide selon la méthode classique des veines ouvertes dans la baignoire.

— C'est moins salissant et l'eau chaude atténue la douleur. Mais... la baignoire.

Une lueur s'était allumée dans le regard de Peabody.

— Je n'étais pas remontée jusque-là, dit-elle.

— C'est une méthode assez répandue, particulièrement chez les femmes. Quoi qu'il en soit, la baignoire a retenu mon attention. D'après ce que j'en ai vu, Montclair ne faisait que des travaux manuels au sein du Sanctuaire. Cuisine, nettoyage, réparations diverses, un petit rôle d'assistant durant les cours ou les réunions de groupe. Pas de réelle autorité.

Elle se leva pour aller tapoter du doigt la vieille photo d'identité de Montclair Jones épinglée sur son tableau.

— Et puis, à peu près au moment où on se retrouve avec douze filles coincées derrière les faux murs du Sanctuaire, son frère et sa sœur l'expédient en Afrique... Il avait déjà voyagé en tant que missionnaire auparavant, mais jamais plus en dehors des États-Unis et jamais sans être accompagné d'un membre de sa famille ou d'un associé expérimenté.

Eve secoua la tête.

— Coïncidence intéressante, non ?

— Mais s'ils savaient, ils se seraient débarrassés des corps, réitéra Peabody. Et je ne vois vraiment pas comment ils auraient pu rester sans rien dire pendant tout ce temps et continuer à mener leur vie tranquillement en sachant que toutes ces filles se trouvaient dans

l'ancien immeuble.

— Ça me chiffonne également. Mais l'enchaînement des événements... S'il était là, s'il était en vie et travaillait encore sur place, il serait le premier suspect sur ma liste. À défaut, il est premier sur ma liste de ceux qui méritent qu'on y regarde d'un peu plus près. Qu'avez-vous trouvé ?

— Je suis tombée sur un os. Impossible d'établir le moindre lien entre les deux dernières victimes et le Sanctuaire, le CPES, Nash, Philadelphia ou qui que ce soit d'autre.

Eve hocha la tête. Elle avait buté sur le même obstacle.

— L'épicier coréen a rapporté un lien entre Shelby et Linh. Nous en découvrirons d'autres, tout aussi nébuleux. Je vais emporter tout ça chez moi. J'ai besoin d'étaler toutes les infos, de les mélanger, de les examiner sous différents angles.

— Vous avez prévenu les proches de la dernière victime ?

— J'ai eu un entretien avec sa mère. Elle ne connaissait aucune des autres victimes, n'avait jamais entendu parler du Sanctuaire.

— Comment a-t-elle pris la chose ?

— Elle a eu un peu de mal, mais elle a tenu bon, répondit Eve en récupérant les documents qu'elle voulait. Elle viendra chercher la dépouille quand on aura terminé. J'ai fait ma petite enquête ici aussi pour aller chercher les infos sur Jubal Craine. Sa femme l'a tué, elle a mis le feu à leur grange alors qu'il était dedans.

— Elle devait être sacrément en rogne.

— Apparemment, elle n'a pas trop apprécié qu'il la tabasse pour la énième fois. Mais d'après tous les éléments que j'ai pu rassembler, en septembre 2045, il était toujours en vie et installé dans le Nebraska. Et puisque sa fille ne s'est enfuie qu'en novembre, il n'avait aucune raison de revenir par ici.

— Vous ne pensiez pas vraiment que c'était lui, le meurtrier.

— Non, essentiellement parce que je l'imaginais mal passer tout ce temps dans une ville sans foi ni loi comme New York. Et même s'il l'avait fait, aucune de ces filles ne l'aurait suivi sans opposer une sérieuse résistance. Mais autant vérifier malgré tout, termina-t-elle en relevant le col de son manteau.

— McNab s'est lancé sur les traces de DeLonna et T-Bone. On va sûrement y travailler un peu chez nous, nous aussi.

— Prévenez-moi immédiatement s'il retrouve l'un ou l'autre, lança Eve avant de sortir, les disques de données entre les mains.

Sur le chemin du retour, elle passa délibérément par Times Square, avec sa foule bigarrée et son état d'ébullition permanent. Son regard s'arrêta sur les bandes d'adolescents, et en particulier sur les groupes de filles qui paraissaient au seuil de la puberté.

Eve elle-même n'avait jamais cherché à rejoindre une bande ; la

solitude lui convenait. Même si elle avait eu cette mentalité, elle s'était retrouvée trop bringuebalée d'un lieu à l'autre pour nouer des liens. Elle avait cependant conscience d'être une exception.

« Elles se ressemblent », remarqua-t-elle en suivant le flot de la circulation sous les lumières clignotantes qui tenaient l'obscurité à distance et invitaient chacun à se joindre à cette fête sans fin. Leurs manteaux, leurs bonnets, leurs écharpes et leurs gants affichaient des couleurs différentes, mais le style général était le même pour toutes. Énormes boots façon enclumes, pantalons moulants criards, manteaux très larges de couleur vives et bonnets décorés de longs lacets.

Elles sirotaient des tubes de soda, babillaient dans leurs communicateurs et dévoraient de gros bretzels moelleux qu'elles partageaient entre elles. Et elles avançaient ensemble, comme reliées par des fils invisibles.

Quelques garçons parsemaient les groupes des filles les plus âgées, mais les plus jeunes – celles correspondant à l'âge des victimes – restaient principalement entre elles. Pas seulement en matière de genre, remarqua Eve, mais également de classe sociale.

Elle identifia un regroupement de bottes moins chères, de manteaux moins épais. Parmi ces jeunes filles, la plupart arboraient des couleurs dans leurs cheveux – dénués de bonnets – plutôt que dans leur garde-robe.

Elle en avisa une qui s'emparait de plusieurs écharpes tandis que ses deux partenaires occupaient le vendeur de l'autre côté de son stand. Une fois le fruit de son larcin remis aux mains d'une complice longeant l'étal d'un air pressé, la jeune fille aux doigts de fée alla retrouver ses amies, l'air innocent et les poches vides. Allaient-elles porter ces écharpes, les revendre ?

À cet instant, le feu passa au vert et Eve redémarra.

Impossible de toutes les poursuivre, de toutes les interpellier, de toutes les enrôler dans le système dans l'espoir qu'elles en ressortiraient mieux armées pour la vie.

Certains de ces jeunes – c'était le cas de Connors – tâchaient simplement de survivre. Ils arrachaient ce qu'ils pouvaient à la rue pour avoir de quoi manger ou se payer une toile. D'autres étaient surtout en quête d'un frisson, de bruit et de fureur dont ils seraient le centre.

Et tous s'imaginaient qu'ils vivraient éternellement.

Eve laissa la foule, le bruit, les néons hypnotiques derrière elle pour rentrer chez elle.

« Les lutins de Noël nous ont rendu une seconde visite », se dit-elle en examinant la maison.

Celle-ci ressemblait à un cadeau élégamment emballé dans d'innombrables guirlandes, lumières scintillantes et plantes de saison.

On était loin, très loin, du petit sapin malingre que Mavis lui avait imposé chaque année.

— Mavis... lâcha-t-elle à voix haute. Mince, j'ai oublié.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge, fit la grimace et se hâta de récupérer son sac.

Si les invités étaient déjà arrivés, Summerset lui lancerait forcément une pique bien sentie. À vrai dire, il lui en décocherait une de toute façon, mais elle l'aurait mérité – un peu – si elle arrivait en retard.

Et elle avait besoin de quelques minutes pour monter dans son bureau et mettre son panneau à jour. Quelques minutes pour s'asseoir et réfléchir en silence.

Elle se retint de se précipiter à l'intérieur ; cela aurait été admettre qu'elle se savait en retard et qu'elle s'en souciait. Au lieu de quoi elle entra d'un pas nonchalant. Summerset était là, évidemment, avec son air de croque-mort. Mais elle n'entendit aucun éclat de voix dans la maison.

— Par bonheur pour vous, vos invités sont légèrement en retard, dit-il. Et ils ont eu la courtoisie de me contacter pour m'en prévenir.

— Je ne suis pas une invitée.

Eve se débarrassa de son manteau et l'abandonna sur le montant sculpté de l'escalier pour fournir à Summerset une occasion supplémentaire de froncer les sourcils.

— Et je n'ai pas de comptes à vous rendre, ajouta-t-elle.

Soulagée qu'ils soient plus en retard qu'elle, elle décida de garder pour plus tard ses insultes quant à son teint cadavérique et gravit les marches au pas de course, le chat sur ses talons.

Elle se rendit directement à son bureau et lança une recherche au sein de la maison.

— Où est Connors ?

— *Connors n'est pas encore arrivé.*

— Encore mieux !

Avec un peu de chance, elle aurait le temps de mettre son tableau à jour et de boire un café en lâchant la bride à son cerveau.

Elle décida d'essayer une nouvelle organisation visuelle pour le tableau : les filles en vie devant, les dépouilles derrière. Elle épingla également à l'avant les parents, les tuteurs et le personnel du Sanctuaire.

Elle relia ensuite Shelby et Linh, Shelby et Mikki, Shelby, Mikki et Lupa, car les trois avaient séjourné sur place ensemble, même si elles n'avaient pas interagi.

Elle accrocha Seraphim adolescente puis Seraphim adulte. Un autre lien.

Elle se servit un café qu'elle sirota en faisant les cent pas, modifia

les photos, scruta de nouveau les salles d'eau où elle pensait que les jeunes filles étaient mortes. Puis elle se rassit, posa les pieds sur le bureau et poursuivit son examen.

Mikki était partie à la recherche de Shelby, cela semblait logique. Shelby était-elle déjà décédée ? Elles n'étaient pas mortes ensemble, sans quoi elles auraient été cachées ensemble. Non, Shelby et Linh avaient été tuées ensemble, très probablement le soir de leur passage à l'épicerie voisine, ou peu de temps après.

Lupa, Carlie Bowen, LaRue Freeman. Le groupe suivant, empilées l'une sur l'autre. Leur avait-on ôté la vie la même nuit ? Pourquoi une telle précipitation ? Et puis c'était compliqué à organiser.

« Mais c'est son sanctuaire désormais, il n'y a donc pas de précipitation. »

Retour à la chronologie. Trois jours entre la disparition de Lupa et celle de Carlie Bowen. Pas tuées en même temps, mais cachées ensemble. Potentiellement avec LaRue entre les deux. Elle était listée comme victime numéro quatre.

« Après Lupa, se dit Eve. Et avant Carlie. »

Mais aucun autre lien entre elles n'avait été révélé jusqu'à présent. Qu'avait-il...

Elle tourna la tête vers le chat qui venait de sauter du bureau et se dandinait en direction de... Connors.

— Tu arrives plus tard que moi, fit-elle remarquer.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Il s'approcha d'elle en la dévisageant puis fit courir un doigt délicat le long de sa joue meurtrie.

— Ça aussi, on m'en a parlé.

— Ah bon ? Comment ? Oh, l'agent de sécurité de ton hôtel ?

— Oui. Tu t'es accrochée avec l'une des gardes du corps de Frester, c'est ça ?

— Elle n'appréciait pas ma présence. Moi, je n'ai pas apprécié qu'elle pose la main sur moi et tente de dégainer son pistolet paralysant. Elle n'a pas trop apprécié non plus que je lui plaque le visage contre le mur... et m'a balancé un coup de poing qui m'a atteint à la pommette. Pur coup de chance.

— Je vois, commenta-t-il en effleurant l'hématome du bout des lèvres.

— Et elle n'a *vraiment* pas apprécié quand je l'ai jetée par terre et menottée. Au bout du compte, c'est donc moi qui ai gagné.

— Tout est bien qui finit bien, dit-il. Mais une poche de glace te soulagerait sûrement.

— Plus tard, peut-être. Mavis ne va pas tarder à arriver. Je voudrais son point de vue sur les enfants des rues, les bandes de filles. Les filles d'abord, la glace ensuite.

— Hmm. Je vois que vous en avez identifié d'autres.

— Oui. Je voulais faire le point avec toi, mais j'imagine qu'on fera ça plus tard. Il nous en reste encore cinq en attente. J'ai établi certains liens et j'explore de nouvelles pistes.

— Comme celle-ci. Monsieur « pâté pour lion », dit-il en désignant la photo de Montclair Jones.

— Oui. Il a quitté le pays peu de temps après les meurtres, donc ça me chiffonne. Et puis, il y a son absence de véritable travail, ou de motivation pour accomplir quoi que ce soit. Le suicide de sa mère : veines tranchées, baignoire. Son traitement contre la dépression, comme elle.

— À t'entendre, il m'a tout l'air d'être ton principal suspect.

« Mince, c'est vrai », comprit-elle en fourrant les mains au fond de ses poches.

— Il correspond. Mais impossible de l'interroger, de plonger mon regard dans le sien. Aucune certitude, donc. Je peux te dire que Shelby Stubacker a fait des faux pour pouvoir quitter le foyer. Jones prétend que ce n'est pas lui qui a signé les documents. J'ai mis un expert là-dessus pour en avoir le cœur net. Personne ne sait qui l'a emmenée ou si elle est sortie par elle-même. À cause du déménagement, tout s'est passé dans la confusion.

— Tu penses que quelqu'un l'a aidée.

— Elle était vraiment maligne, mais où une gamine a-t-elle pu obtenir les papiers officiels ? Parce que, au premier coup d'œil, tout semblait en règle. Comment sait-elle quels documents imiter ? Avec les vrais noms du juge, de l'assistante sociale. Je pense qu'une fille qui sait échanger des bières contre une fellation sait aussi obtenir des informations et de la documentation. Montclair Jones avait à peine plus de vingt ans, assez jeune pour se montrer stupide. De toute façon, les hommes deviennent stupides dès qu'il s'agit de faveurs de ce genre.

— Voilà une déclaration qui donne envie de te réclamer des preuves concrètes. Je crois que mon quotient intellectuel résisterait à cette épreuve.

— Mon pote, même toi tu perds des neurones quand ton entrejambe est impliqué. Mais tenons-nous-en au plus jeune des Jones. Shelby proposait des gâteries en échange de services. Il aurait pu lui fournir les documents et les noms. Personne n'aurait rien trouvé à redire de le voir entrer seul dans le bureau de son frère, si ?

— Excuse-moi, j'ai du mal à comprendre, je pensais à mon pénis.

— Très drôle. Et sans doute vrai.

Elle se leva de nouveau pour tourner autour du panneau.

— Tu faisais partie d'une bande. Aurais-tu pu décider de les laisser tomber pour partir de ton côté ?

À vrai dire, c'était ce qu'il avait fait, en quelque sorte.

— Certains sont plus loyaux que d'autres, dit-il.

— Oui, je comprends bien. Mais, instinctivement, si on a formé une bande, on y reste. Je me demande si elle avait prévu de faire sortir les autres. Peut-être imaginait-elle qu'ils s'installeraient tous ensemble dans l'ancien immeuble. Un endroit familial mais débarrassé des règles et de la supervision des adultes. Et puis elle est morte avant de pouvoir aller au bout de son plan.

Eve désigna la photo de Mikki.

— Celle-ci est renvoyée entre les mains de sa mère sortie de désintox. Sans doute le pire qu'elle puisse imaginer alors qu'elle comptait s'installer avec ses amis. Elle ne tarde pas à fuir le foyer familial, et de manière violente.

— Et si elle est partie rencontrer Shelby dans l'ancien Sanctuaire...

— Elle sera entrée directement, au prix de sa vie, termina Eve en faisant les cent pas. Cela dit...

— On est en retard !

Mavis venait d'entrer en sautillant sur des cuissardes compensées aussi rouges que le nez du petit renne de Noël. Sa chevelure, radieuse sculpture de mèches bouclées parsemées de paillettes argentées, encadrait un visage tout sourire.

Elle dansa jusqu'à eux, sa courte jupe vert sapin décorée d'étoiles en argent oscillant sur ses cuisses tandis qu'elle sautait au cou de Connors puis d'Eve.

— Je suis super contente que vous ayez eu l'idée d'un moment ensemble, rien que nous cinq. Ça faisait longtemps. Leonardo est en bas avec Bella, mais tu m'avais dit de monter te voir, Dallas. On se croirait vraiment dans la maison du Père Noël, chez toi ! Bellamina ouvrait des yeux grands comme des soucoupes. Et...

Son regard s'attarda sur le tableau d'Eve et elle s'interrompit, sourcils froncés.

— Le boulot, dit Eve. J'avais presque terminé. Je voulais simplement te poser quelques questions à propos de la vie dans la rue et surtout des bandes de filles. Leur organisation, leur hiérarchie interne. Tout ce qui pourrait m'être utile.

— Le boulot... répéta lentement Mavis d'une voix qui ne lui ressemblait pas. Les filles du vieil immeuble dans le West Side. J'ai éteint mon écran, je ne voulais pas en entendre parler.

— Désolée, j'avais envie de profiter un peu de tes lumières, dit Eve.

— Ces filles, elles sont toutes mortes ? Toutes ?

— Oui.

Eve s'inquiéta de voir les joues roses de Mavis pâlir brusquement.

— Descendons, on en parlera en bas, proposa-t-elle.

— Une enquête. Ton enquête. Mais je les connaissais. Celle-ci, et celle-là aussi. Et encore celle-là.

— Quoi ? demanda Eve en lui agrippant l'épaule. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mavis désigna Shelby du doigt.

— Je la connaissais. Et elle. Et elle.

Mikki. Et LaRue Freeman.

— Je les connaissais, Dallas. Avant toi. Je les ai connues avant qu'on se rencontre.

Elle se retourna pour faire face à Eve, les yeux embués de larmes.

— C'étaient mes amies.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Ça ne s'oublie pas... Elles sont mortes. Depuis tout ce temps, elles sont mortes. Voilà pourquoi elles ne sont jamais revenues.

— Revenues où ?

— Au Club. C'était comme ça qu'on l'appelait. Elles ne sont jamais revenues.

— Mavis...

Eve la saisit par les épaules et s'interposa entre son amie et les photos des victimes.

— Quand les as-tu rencontrées ?

— Avant. Avant de te connaître. Je t'ai raconté comment je vivais avant.

— Oui.

Mais Eve n'avait jamais cherché à connaître les détails. Quel intérêt de creuser, au risque de se demander ensuite pour combien de délits passés elle pourrait arrêter sa meilleure amie ?

— Il va falloir que tu m'en dises plus.

— Accorde-moi un instant... Tout ça est encore très présent. On croit que non. On pense s'en être déchargé ou au moins avoir mis tout ça de côté. Mais tout ça est encore en moi.

Elle se laissa aller contre Eve, avec ses vêtements colorés et ses cheveux scintillants.

— Tu comprends.

— Oui.

— Nous étions des gamines, Dallas. Des gamines, c'est tout.

Elle frissonna puis se redressa lentement.

— J'ai besoin de prendre Bella pour une minute. Besoin de Bella et Leonardo.

— On va descendre, déclara Connors.

D'une simple pression sur le bras d'Eve, il fit taire toute protestation de sa part avant qu'elle puisse intervenir. Puis il guida Mavis vers l'escalier.

— Un peu de vin te fera du bien, ma chère, en même temps qu'un moment pour rassembler tes esprits.

— Sans doute. Je suis toute retournée. Je pensais qu'elles étaient

parties s'installer quelque part, loin d'ici.

Elle s'appuya contre lui pour descendre les marches.

— Beaucoup d'entre nous sont parties. Certaines se sont fait prendre, ou avaler par le système. Mais beaucoup sont parties. Les gens ne restent pas toujours, même quand on aimerait qu'ils le fassent.

— Pas toujours, en effet.

Il la conduisit dans le salon où Leonardo et Summerset, le même sourire attendri sur leurs visages, regardaient Bella taper avec enthousiasme sur une sorte de cube en plastique coloré. Un coup déclencha un riff de guitare endiablé, le suivant un déchaînement de trompettes digne d'une parade du nouvel an shootée au Zeus.

À chaque nouveau son, Bella riait comme une folle en agitant ses petites fesses roses sous sa jupe à volants.

— Regarde ce que Summerset a offert à Bella.

Apparemment ravi par cette cacophonie, Leonardo se leva du canapé. Il portait une veste argentée scintillante par-dessus une chemise couleur saphir.

— Elle a hérité de tes talents musicaux, ma petite lune.

Son sourire disparut lorsqu'il vit les yeux embués de Mavis.

— Qu'y a-t-il ?

Il fit mine de la prendre dans ses bras, mais elle secoua la tête et baissa les yeux vers Bella.

— Oh, mais c'est génial ! s'exclama-t-elle en s'agenouillant pour toucher du doigt l'image d'un clavier. C'est la classe totale. Tu vas pouvoir jouer sur scène avec maman ! Merci, Summerset.

— J'ai pensé que cela lui plairait. La musique, c'est quelque chose qu'on a dans le sang.

Même si sa voix était aussi joyeuse qu'il lui était possible de l'être, la lueur d'amusement dans ses yeux s'était estompée.

Mais pour Bella, qui n'avait pas encore un an, le monde n'était que lumières éclatantes et musique tonitruante. Avisant Eve et Connors, elle poussa de petits cris de joie sans bornes.

— Das !

Elle se précipita vers Eve aussi vite que ses petites jambes potelées le lui permettaient, une expression d'amour fou sur son joli visage, et leva les bras.

— Monter !

— Oh, tu sais, je...

— Monter, monter, monter ! Das !

— D'accord, d'accord.

Ne sachant trop comment s'y prendre, Eve tendit les mains vers la petite fille. Celle-ci prit immédiatement le relais et vint se nicher d'elle-même au creux des bras d'Eve. Elle lui plaqua les deux mains sur les joues tout en gazouillant dans la langue étrangère propre aux

bébés.

— `ccord ? `ccord ?

Puis, avec un « mmmm ! » exagéré, elle pressa ses lèvres contre celles d'Eve.

— Ah oui, d'accord !

Il était difficile de ne pas sourire face à une enfant aussi mignonne et joyeuse, même si le moment ne s'y prêtait pas forcément...

Mais quand Eve tenta de la reposer au sol, Bella s'agrippa à elle comme une moule sur son rocher. Elle abandonna son langage inconnu pour lancer un murmure sifflant à l'oreille d'Eve avant d'éclater de rire à une plaisanterie dont elle seule avait connaissance. Puis elle se retourna et rebondit entre les bras d'Eve qui fut saisie d'un sentiment de pure panique en voyant la petite tenter de voler jusqu'à Connors.

— Nors !

— Bonne idée. Excellente idée.

Avec un « ouf ! » silencieux, Eve cala Bella entre les mains de Connors. Celui-ci eut droit à un traitement similaire – petites mains, babillages et bisous – et sa réaction fut peu ou prou la même que celle d'Eve jusqu'au moment où Bella inclina la tête sur le côté et battit des cils comme une vraie pro.

Connors ne put s'empêcher de rire. Il constata ensuite qu'elle risquait moins de lui échapper s'il la tenait contre son flanc.

— Regardez-moi un peu ça, dit-il. Déjà très douée pour le flirt.

Avec un sourire qu'on aurait pu imaginer un peu narquois, la petite se mit à jouer avec les cheveux de l'adulte.

— Les hommes sont comme des jouets pour elles, annonça Mavis.

Sa voix était encore un peu tremblante. Elle but une gorgée du vin que Summerset lui tendait.

— Peut-être pourrait-elle me tenir compagnie quelque temps ? proposa celui-ci.

Il se baissa pour ramasser le cube en plastique.

— Ça lui plairait sûrement, répondit Mavis. Si elle vous dérange...

— Les jolies filles ne me dérangent jamais.

Avec des gestes souples et assurés qui laissèrent Eve interloquée, Summerset cueillit Bella entre les bras de Connors et la cala contre sa hanche anguleuse. Bella se lança dans une nouvelle tirade gazouillante en agitant joyeusement ses pieds chaussés de bottes roses duveteuses.

— Je pense que c'est faisable, lui répondit Summerset en l'emmenant à l'écart.

Elle lui tapota la joue et lança quelque chose qui sonnait comme « amusette ». Eve demeura perplexe quelques instants avant de

comprendre.

Amusette. Summerset. La petite avait visiblement le sens de l'humour.

Souriant par-dessus l'épaule de son bienfaiteur, Bella agita la main.

— Au `voir ! Au `voir !

— Amusette, c'est le nom qu'elle lui donne. Bien trouvé. Est-ce qu'il a vraiment compris ce qu'elle lui disait ? s'interrogea Eve.

— Elle flirtait dans l'espoir d'obtenir un cookie, expliqua Mavis.

Puis elle s'assit, les yeux fermés. Leonardo s'installa à côté d'elle et la prit dans ses bras comme il l'aurait fait d'une enfant.

— Que s'est-il passé, Mavis ? Dis-moi ce qui ne va pas.

— Les filles. Celles dont ils parlaient aux infos, tu te souviens ? Toutes ces filles. Dans l'immeuble de Connors. Ils ont dit que l'endroit t'appartenait, précisa-t-elle à l'intéressé.

— Depuis peu, en effet.

— Parfois, parfois je me dis que tout est relié d'une manière flippante. Qui on connaît, ce que l'on fait, où l'on est. Je connaissais certaines de ces filles, Leonardo. Certaines de celles qu'ils ont trouvées dans l'immeuble de Connors. Les filles affichées sur le panneau des morts de Dallas, là-haut. Son immeuble à lui. Son enquête à elle. Mes amies issues d'une ancienne vie.

— Je suis désolé, vraiment désolé...

Il lui embrassa les cheveux en la berçant.

— Je ne sais pas pourquoi je réagis comme ça. Ça remonte à un million d'années et je n'ai pratiquement jamais repensé à elles depuis. Mais... Les voir comme ça et comprendre qu'elles... Et les portraits sont hyper ressemblants, à quelques détails près.

— Que peux-tu me dire à leur sujet ? demanda Eve.

Connors posa la main sur son épaule.

— Eve.

— Écoute, je suis désolée.

Plutôt que de prendre une chaise, Eve s'assit sur la table juste en face de Mavis.

— Je sais que c'est dur, reprit-elle, mais si tu les as connues, même il y a un million d'années, ce que tu sais pourrait m'aider à découvrir qui les a tuées et pourquoi.

— Les gens ne te comprenaient pas à l'époque. Mais moi, si. Tu t'es déjà demandé pourquoi ? Je t'ai comprise quasiment à la première arrestation. Tu avais un air tellement *officiel* et en même temps tellement grincheux dans ton uniforme.

« Ces fichues chaussures de flic », songea Eve.

Dieu qu'elle avait pu les détester. Oui, elle faisait sans doute grise mine à l'époque.

— Et toi, tu avais l'air d'une gamine jouant à se déguiser en princesse, même avec ta main dans la poche de ta cible.

— Je ne lui avais pas encore piqué son portefeuille.

— Et tu as essayé de me faire croire que tu cherchais seulement à attirer son attention. N'importe quoi !

— J'étais plutôt douée comme pickpocket même si ma spécialité restait les arnaques. Il faut dire que certains touristes semblent ne demander que ça, si tu vois ce que je veux dire. Toi, en tout cas, tu vois ce que je veux dire, non ? répéta-t-elle à l'intention de Connors.

— Je vois très bien.

— T'y penses, des fois, Dallas ? Que ton homme et ta meilleure copine sont des voleurs et des escrocs.

— Jour et nuit.

Avec un rire où perçait le chagrin, Mavis blottit un instant sa tête contre l'épaule de Leonardo.

— Mon chou est au courant de tout, je ne lui ai rien caché. Quand on aime une personne, elle doit savoir qui l'on a été, même si l'on a changé depuis. Est-ce qu'elle t'a raconté comment j'étais... à l'époque ? demanda Mavis à Connors.

— Non. En tout cas, pas tout.

— Ça ne m'étonne pas.

Mavis échangea un regard avec Eve. Elle aussi savait garder les secrets de son amie.

— Une partie apparaît dans ma biographie. Ça le fait plutôt bien : une ancienne arnaqueuse reprend sa vie en main et cartonne au Top 50. Mais tout le reste ? Ça ne passerait pas aussi bien, alors j'ai un peu transformé l'histoire.

— Oui, j'avais remarqué.

Mais sur ce point non plus, Eve n'avait rien révélé.

— On fait ce qu'il faut pour s'en sortir, hein ? Laissez-moi jouer cartes sur table, pour que ce soit clair pour nous tous. Et peut-être que ça m'aidera un peu à me détendre.

Constatant que Mavis retrouvait sa gouaille habituelle, Eve hocha la tête puis se leva pour profiter du fauteuil et du verre de vin que Connors lui tendait.

— Commence là où tu voudras, dit-elle à son amie.

— D'accord. Alors démarrons en beauté : ma mère était une alcoolo et une toxico. Quand elle était lancée, elle pouvait boire, fumer, avaler ou se piquer avec n'importe quoi. Mon père n'était pas souvent là, et puis il s'est carrément tiré. Je ne me souviens pas très bien de lui et je ne crois pas qu'il lui ait laissé un grand souvenir à elle non plus. On a surtout vécu du côté de Baltimore. Parfois elle bossait, parfois non. Parfois on se barrait d'un appart au milieu de la nuit

parce qu'elle avait sniffé l'argent du loyer. Ça la rendait folle, mais quand elle se droguait, au moins, elle me laissait tranquille. Je préférerais les moments où elle était camée.

Elle marqua un moment de pause et parut rassembler ses esprits.

— Mais elle se faisait arrêter et je me retrouvais bringuebalée d'une famille d'accueil à une autre, sauf quand j'arrivais à me tirer. Après quoi on passait par un cycle de désintox. Quand elle était dans ce mode, elle devenait religieuse. Le genre à me tenir par la peau du cou vingt-quatre heures sur vingt-quatre en m'assommant pendant des heures de prêchi-prêcha bizarre. Pas les trucs habituels sur Dieu, plutôt des conneries sur l'enfer et la damnation.

Elle laissa échapper un petit soupir et se pelotonna contre Leonardo.

— Je ne pige pas pourquoi certaines personnes voudraient que Dieu vous fiche une trouille d'enfer. Bref, elle jetait toutes mes affaires : mes vêtements, mes disques quand j'en avais, les rouges à lèvres que j'avais le plus souvent piqués. Tout. « Pour tout remettre à neuf, il faut un balai neuf », disait-elle. Elle me forçait à porter ces espèces de robes grises ou marron à manches longues et col montant. Même en été. Et puis...

Mavis s'interrompt pour déglutir et respirer.

— Elle me coupait les cheveux – encore plus court que ceux de Dallas –, surtout à partir du moment où j'ai commencé à prendre des formes. Elle virait tout à coups de ciseaux pour ne pas que ça tente les hommes. Si elle me surprenait à faire quoi que ce soit qu'elle n'aimait pas, elle sortait la ceinture. Soi-disant pour « chasser le diable ». Et je devais jeûner : interdiction de manger pendant tout le temps qu'elle jugeait nécessaire.

Sans un mot, Leonardo la serra un peu plus fort contre lui. Un geste qui voulait tout dire, aux yeux d'Eve.

— Ensuite elle recommençait à se droguer et à picoler et les choses s'arrangeaient. Jusqu'à la fois suivante. Encore et encore. Impossible de savoir qui elle allait être d'un jour sur l'autre. Je m'étends un peu trop, peut-être ? C'est plutôt chaotique comme retour dans le passé.

— Tout va bien, affirma Connors.

Il lui resservit du vin, lui caressa la joue du bout des doigts puis se rassit.

— C'est que... En fait, pendant longtemps, j'ai eu peur qu'elle me l'ait transmis. Comme un truc génétique. Je me disais que je ne pourrais jamais être à fond pour un mec ni avoir des enfants.

Sa voix s'était brisée sur ces mots et, tandis qu'elle tâchait d'en retrouver l'usage, Leonardo tira de sa poche un mouchoir bleu décoré de flocons argentés qu'il appuya lui-même au coin des yeux de Mavis.

— Comme si j'avais pu m'en empêcher après t'avoir rencontré, lui dit-elle. Mais ce n'était pas une histoire de génétique. Elle s'était foutue en l'air et grillé la cervelle toute seule. Une nuit, elle m'a réveillée. C'était le milieu de la nuit, en plein hiver. Elle était encore camée, mais cette fois, c'était différent. Comme un mélange du pire des deux extrêmes. L'enfer, la damnation, chasser le diable, le tout avec ce regard vide. Elle... Dallas...

— Elles vivaient dans un squat, expliqua Eve. Un squat de toxicos. Sa mère a demandé à deux hommes de tenir Mavis pendant qu'elle lui coupait de nouveau les cheveux, puis elle a vendu les vêtements de Mavis pour s'acheter des doses. Les autres l'ont exploitée comme une bonne à tout faire et certains des hommes ont voulu se servir d'elle d'une autre manière. La mère s'en moquait et quand l'un de ces sales types lui a promis du Zeus en échange de Mavis, elle a donné son accord en disant que ce serait l'initiation de sa fille.

— C'est le moment où j'ai eu le plus peur, murmura Mavis. Et où j'ai compris qu'il fallait que je parte, définitivement.

— Mavis était censée jeûner, se purger et se purifier. Autant de préparatifs en vue d'un rituel bizarre. Au lieu de quoi elle a ramassé quelques affaires et s'est enfuie jusqu'à New York.

— J'avais prévu de me tirer, de toute façon, si on se retrouvait au fond du trou. Et ce squat, c'était vraiment le fond du trou. J'avais réussi à cacher un peu d'argent que j'avais volé. J'attendais simplement que la météo soit plus clémente... Mais l'idée qu'elle puisse me vendre à ce type ? Il était temps de mettre les voiles. J'allais filer vers le sud, vers le soleil. Mais je suis tombée sur deux flics à la gare et ça m'a fait peur. Je me suis trompée de bus et me suis retrouvée ici.

— Peut-être que c'était le bon bus après tout, commenta Connors à mi-voix.

Ce qui fit sourire Mavis.

— Ouais. Ouais, je crois qu'on peut dire ça. J'ai dormi sur les trottoirs et changé mon nom. J'ai fait ça légalement – plus ou moins – dès que j'ai pu. Mais j'avais déjà choisi mon nouveau nom. Une de nos voisines s'appelait Mme Mavis. Elle était gentille avec moi. Elle me racontait qu'elle avait fait trop à manger et me demandait de l'aider à tout finir, ce genre de trucs. Et j'ai toujours aimé la sonorité du mot « Freestone ». Alors je suis devenue Mavis Freestone.

— C'est exactement toi, dit Connors.

Nouveau sourire.

— C'est la personne que je voulais être. J'ai eu très peur, pendant un moment. Très faim et très froid aussi. Mais je savais comment me débrouiller seule et tout valait mieux que ma mère. Je faisais la manche et un peu de vol à la tire sur Times Square quand j'ai

rencontré un petit groupe de filles. Pas celles des photos à l'étage, pas encore. Elles m'ont emmenée au Club. Je ne t'en ai jamais beaucoup parlé, précisa-t-elle à l'intention d'Eve. Je n'y suis pas restée très longtemps, en fait. Peut-être un an, un an et demi, par intermittence.

— Où était-ce ?

— Les locaux changeaient. Une cave, un immeuble condamné, un appartement vide. Sebastian disait qu'on était des nomades.

— Sebastian qui ?

— Je ne sais pas. Sebastian tout court. Je ne t'ai jamais parlé de lui parce que, euh... Parce que, c'est tout. Il dirigeait le Club. C'était comme l'académie de la rue, une école, un club, un endroit où se retrouver. Il nous enseignait les bases : l'art de faire les poches, de transférer ou de cacher le butin, des petites arnaques basiques. Le bébé qui pleure, la fille perdue, ce genre de coups. Il veillait à ce qu'on mange et qu'on ait de quoi se couvrir. Et il prélevait sa part sur nos gains, qu'il mettait tous en commun.

— C'était ton Fagan.

Eve se tourna vers Connors, perplexe.

— Son quoi ?

— Fagan. Un personnage d'*Oliver Twist*. Dickens, ma chérie. À ceci près que Fagan était à la tête d'un gang de garçons à Londres.

— Sebastian estimait que les filles attireraient moins le regard des flics et s'en sortaient mieux sur les arnaques. C'est là que j'ai croisé Shelby, Mikki et LaRue. Elles ne sont pas restées ; Sebastian les avait qualifiées de « touristes ». Mais elles nous ont accompagnés un moment et Shelby avait lancé l'idée de fonder son propre club. Il y avait toujours quelqu'un pour annoncer qu'il allait démarrer quelque chose, aller quelque part, devenir quelqu'un.

— Ce Sebastian, est-ce qu'il lui arrivait de faire du mal à certaines d'entre vous, de s'en prendre à vous ?

— Non. Non ! assura Mavis en agitant la main. Il nous protégeait. Pas de la même manière que toi, Dallas, mais ça fonctionnait. Il n'a jamais posé la main sur aucune d'entre nous, en aucune manière. Et quand l'une d'entre nous se retrouvait dans de sales draps à l'extérieur, il s'en occupait.

— Il faisait de faux documents ?

— Il était plutôt bon pour ça. On pourrait dire que c'était l'une de ses spécialités.

— Je voudrais que tu travailles avec un de nos dessinateurs. Il me faut son portrait-robot.

— Dallas...

Mavis se tourna vers elle et resta silencieuse quelques instants.

— Si tu crois qu'il a fait ça à ces filles, t'es à côté de la plaque. Jamais il ne leur aurait fait du mal. Un non-violent convaincu. Pas

d'armes, jamais. « La ruse et la vitesse, répétait-il tout le temps. Servez-vous de vos jambes et de vos caboches. » Même après être devenue indépendante, j'ai continué à faire des coups avec lui de temps à autre.

— Il faut que je lui parle, Mavis.

— Merde. Double merde... Alors laisse-moi lui parler en premier.

Eve se détendit un peu. Elle paraissait surprise.

— Tu sais comment le contacter ?

— Triple merde. Il m'a tendu la main quand j'en avais vraiment besoin, Dallas. Il m'a appris... Bon, pas le genre de choses que tu approuverais, mais quand même. Il est plus ou moins à la retraite. Si l'on peut dire. Maintenant je vois mieux pourquoi je ne t'ai jamais parlé de lui.

— Douze gamines sont mortes.

— Je sais. Non seulement je sais, mais je connaissais trois d'entre elles. Peut-être même plus, si ça se trouve. Ça me rend malade. Je vais lui parler et faire en sorte qu'il accepte de te rencontrer. Mais tu dois me promettre que tu ne lui feras pas de grand numéro d'interrogatoire. Que tu ne vas pas le foutre en cellule pour... pour des trucs pas importants.

— Bon sang !

— S'il te plaît.

— D'accord. Organise la rencontre. Mais si quoi que ce soit indique qu'il a tué ces filles, je montrerai les crocs.

Mavis poussa un soupir de soulagement.

— Ce ne sera pas le cas, assura-t-elle. Je m'en occupe.

— Dis-m'en plus sur ces filles.

— Shelby dirigeait l'opération... et sa petite bande. LaRue traînait avec eux plus qu'avec n'importe qui d'autre, mais c'était plutôt une solitaire. Mikki, elle, était complètement sous la coupe de Shelby. Je pense qu'elle craquait même carrément pour elle, mais sans savoir ce qui lui arrivait. Il y avait une autre gamine, une petite Noire avec une voix magnifique. Des cordes vocales de dingue.

— DeLonna.

— C'est ça, c'est ça. Je ne la connaissais pas vraiment. Elle n'est venue qu'une fois ou deux avec Shelby. Il y avait aussi un mec, mais Sebastian n'autorisait pas la présence de garçons dans le Club. Je crois que c'est pour ça que Shelby n'a pas voulu nous rejoindre direct. Elle était hyper loyale. Ces gamins-là, y compris le mec, étaient comme sa famille. Donc elle s'est contentée de traîner avec nous et de participer à deux, trois coups en parlant de se trouver un endroit bien à elle.

— Il ne laissait pas entrer les garçons, mais qu'en était-il des hommes ?

— Seulement Sebastian lui-même. En fait, il nous regonflait le

moral, nous redonnait confiance, expliqua Mavis. Il disait tout le temps que nous valions plus que n'importe lequel des objets qu'on pouvait « libérer ». Il préférait employer ce genre de mot que, ben, de dire « voler ».

Mavis inclina la tête vers Eve.

— « Des mots choisis n'en font pas moins un crime », lança-t-elle dans une imitation acceptable de son amie.

— Très drôle. Pourquoi les voleurs sont-ils si drôles ?

— Le vol est plutôt un drôle de truc, quand on y pense. Bref, il nous disait que nous ne devons jamais faire cadeau de notre bien le plus personnel ni laisser quelqu'un nous le prendre. Il parlait de sexe, bien sûr. Et qu'il convenait d'attendre jusqu'à ce que nous comprenions tout ça.

Elle baissa les yeux sur ses doigts entremêlés avec ceux de Leonardo.

— Il m'a donné le sentiment de valoir quelque chose. Ça ne m'était jamais arrivé avant.

Une astuce efficace quand on voulait convaincre une bande de gamines affamées de voler pour soi, se dit Eve.

— Il avait forcément des moyens d'écouler sa marchandise. Il devait connaître au moins un receleur et s'approvisionner quelque part.

— Il faisait essentiellement affaire avec deux ou trois prêteurs sur gages, mais ils ne sont jamais venus au Club. En tout cas, pas tant que j'y étais.

— Des femmes ?

— Non. Il fréquentait une compagne licenciée, mais ne l'a jamais amenée sur place, elle non plus. Écoute, ce n'était pas – et ce n'est toujours pas – un pervers. Il y avait des règles. Bon, d'accord, elles étaient assez souples, mais il y en avait. On devait même faire des devoirs, comme à l'école. Il disait qu'on n'avait aucune excuse pour être stupides. Pas de drogues, pas d'alcool. Si tu voulais te mettre la tête à l'envers, il fallait le faire dehors.

» C'était le truc, avec Shelby, se souvint Mavis en revenant à la jeune fille. Elle aimait prendre des pilules, boire de la bière. Elle voulait se trouver un endroit où elle et ses potes pourraient faire ce qu'ils voulaient. Je pensais que c'était pour ça qu'elle n'était pas revenue. Je crois qu'on le pensait toutes.

— Combien de filles en tout ?

— Ça variait. Dix, peut-être quinze. Plus, quand la météo se gâtait. Certaines étaient là pour quelques jours, d'autres pour des années.

— J'ai quelques photos que je voudrais que tu regardes.

— Je les ai vues sur ton tableau. Je n'ai reconnu que ces trois-là.

— Nous n'avons pas encore identifié tout le monde. J'ai des photos issues de signalements de personnes disparues. Tu pourrais y jeter un coup d'œil ?

— Oh...

Mavis laissa échapper un long soupir.

— Oui, bien sûr. Oui. Si ça peut t'aider... Je veux l'aider, dit-elle en se tournant vers Leonardo.

Il porta les mains de Mavis à ses lèvres puis lui embrassa les joues.

— Je m'occuperai de Bella.

— De tous les trésors du monde, c'est toi le plus grand.

— Le plus grand peut-être, répondit-il en lui effleurant les lèvres du bout des siennes. Mais le plus beau des trésors, c'est toi. Je serai ici si tu as besoin de moi.

— Je sais. D'accord.

Elle se leva.

— Allons-y. Et merci de m'avoir écoutée, dit-elle à Connors. Et pour le vin.

Il se leva à son tour et l'enveloppa gentiment de ses bras.

— Tu fais partie de la famille.

Mavis le serra fort.

— L'une des dix meilleures phrases qui soient, dit-elle. Avec « je t'aime » et « pour vous, c'est gratuit ».

Une fois Mavis sortie avec Eve, Connors se rassit et échangea un regard avec Leonardo.

— Je devrais aller libérer Summerset.

— Prends ton temps, lui conseilla Connors. Je te promets qu'il est aux anges.

— Je crois que je suis un peu secoué, admit Leonardo.

Il saisit le verre de vin auquel il n'avait pas touché pendant que Mavis parlait, trop occupé à la tenir contre lui.

— Je savais tout ça, mais l'entendre le raconter de nouveau...

— Ça rend ces événements plus réels. Et ça donne envie de trouver un moyen de remonter le temps pour la sauver de tout ça.

— Exactement, souffla Leonardo. C'est exactement ça. Tout est devenu plus lumineux quand je l'ai rencontrée, et tout s'est accéléré. Puis la lumière est restée, mais tout s'est apaisé. J'aurais pu continuer sur ma lancée avec mon travail, les femmes, les fêtes. Ça me paraissait suffisant. Maintenant ? Tout ça pourrait disparaître que ça ne me ferait rien. Euh, pas les femmes, s'empressa-t-il de préciser. Enfin, je veux dire, il n'y a pas de femmes, pas depuis Mavis. Enfin, elle est la seule...

— Je comprends, dit Connors avec un sourire. Je comprends parfaitement.

— Je veux dire que je pourrais me passer de tout ça parce que j'ai ma fille et ma femme. Quand elle souffre, je souffre.

— Oui. Je comprends parfaitement, répéta Connors.

— J'ai conscience que c'est difficile pour toi, fit Eve au moment d'entrer dans son bureau.

— Il faut que je te dise... avant tout... que sans Sebastian, j'aurais pu devenir l'une de ces victimes. Ou peut-être que je me serais retrouvée à payer des trucs en nature, comme Shelby. Elle s'en vantait. Ou peut-être que si j'étais passée au travers de tout ça, je serais encore une petite arnaqueuse, sans but dans l'existence. Surtout si je ne t'avais pas rencontrée, si tu ne m'avais pas ouvert ta porte.

— Je ne me voyais pas te tenir à l'écart.

— Et pourtant si, tu aurais pu. Mais tu ne l'as pas fait. Et je n'aurais jamais connu ceci, dit-elle en plaquant la main sur son cœur. Je n'aurais jamais rencontré Leonardo ni su que je pouvais ressentir des trucs pareils. Je n'aurais jamais connu le bonheur d'avoir une enfant aussi géniale que Bella et l'occasion – une véritable occasion – de devenir une bonne, une vraie bonne mère. Je veux être une bonne mère, Dallas. Je le veux tellement que je me mets à flipper rien qu'en pensant que je pourrais foirer.

— Nous en savons beaucoup toutes les deux sur les mères qui foirent dans les grandes largeurs. Tu n'en feras jamais partie. Je ne sais pas vraiment ce qu'être une bonne mère veut dire, mais cette gamine est follement heureuse, ça saute aux yeux. La moitié du temps, je ne comprends rien de ce qu'elle baragouine, mais elle a l'air aussi ravi qu'un singe qui vient de trouver une caisse pleine de bananes. Elle se sent en sécurité, elle ne chouine pas et elle sait déjà que, quoi qu'il arrive, elle peut compter sur Leonardo et toi. Ça donne l'impression que tu fais bien ton boulot, non ?

— J'en veux une autre.

— Oh, par tous les saints !

Dans un grand éclat de rire, Mavis passa le bras autour du cou d'Eve en sautillant sur place.

— Pas là, tout de suite, mais pas dans trop longtemps non plus. Je veux un autre bébé, pour moi, pour mon chéri et pour ma Bellamina. Je suis douée pour ça, et peut-être justement parce que je m'inquiète comme une folle à l'idée de ne pas l'être. Bref, je veux plein de gamins !

— Définis « plein ».

— Je ne sais pas encore. Plus d'un en tout cas.

Elle recula d'un pas et se passa les mains sur le visage, visiblement submergée par des émotions contradictoires. Puis elle

regarda le tableau et soupira.

— J'ai eu tellement de chance par rapport à elles. On a vraiment eu de la chance, dit-elle en prenant la main d'Eve.

— C'est vrai.

— Je vais examiner tes photos. Mais après, je veux rentrer chez moi avec mon homme et mon bébé. Je veux la mettre au lit et la regarder dormir pendant un moment. Puis je veux m'offrir une nuit de folie avec mon homme. Parce que j'ai eu de la chance et que je ne l'oublierai jamais.

— Eux aussi ont de la chance. Ton homme et ta fille.

— Tu l'as dit. On devient complètement gagas tellement on est heureux.

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Mais avant que tu rentres pour coucher ta petite et faire des galipettes, j'ai besoin que tu prennes contact avec ce Sebastian et que tu organises une rencontre.

— Purée...

— Le plus tôt sera le mieux, ajouta Eve.

Après avoir dit au revoir à Mavis et sa famille, Connors monta retrouver Eve. Elle travaillait à son bureau, une tasse de café à la main. Connors remarqua que deux nouvelles photos avaient fait leur apparition sur le tableau, dont une accompagnée d'un point d'interrogation.

— Je dois me contenter de ça pour le moment, lui dit-elle. De toute façon, Mavis voulait rentrer pour mettre la petite au lit avant de sauter sur Leonardo.

— Je vois. Elle a dit en avoir reconnu deux de plus.

— Une de manière certaine, une autre quasi certaine. J'ai envoyé les infos à DeWinter et Elsie afin qu'elles puissent confirmer. Celle dont elle est sûre s'appelle Crystal Hugh. Elle a passé du temps au Sanctuaire avant d'être logée en famille d'accueil. C'est là qu'elle a été portée disparue. Il y a trop de pistes qui mènent à cet immeuble, cet endroit, ces gens, pour que ce soit un hasard.

— Je suis on ne peut plus d'accord.

— Et maintenant j'ai quatre, peut-être cinq filles en lien avec ce fameux Sebastian que Mavis semble tellement admirer.

— C'est sa seule figure paternelle, Eve. C'était une jeune fille terrifiée, perdue, et il lui a fourni un cadre sécurisant et un but.

— Un cadre sécurisant ? En squattant dans des caves et des immeubles déserts ? Quant au but, il s'agissait de voler et d'escroquer les gens.

— Et pourtant.

— Oui. Logique que tu voies les choses ainsi, vu ton passé,

répondit-elle.

— Summerset m'a offert une jolie maison tout équipée. Je savais déjà comment voler et arnaquer les gens, il n'a fait que peaufiner les choses.

Il prit la tasse d'Eve et but une gorgée.

— Je me demandais pourquoi j'avais toujours ressenti une sorte d'affinité avec Mavis. Je découvre à présent que nous avons connu des trajectoires similaires. Quel âge avait-elle quand elle s'est enfuie ?

— Environ treize ans, je crois.

Eve s'interrompit pour croiser le regard de Connors.

— Je ne cherchais pas à faire des cachotteries en ne te parlant pas de tout ça. C'est simplement...

— Que ce n'était pas à toi de me le dire, mariés ou non. Tout comme elle n'a jamais raconté ton passé à Leonardo.

— Je lui ai dit qu'elle pouvait...

Eve se passa la main dans les cheveux ; même si cela semblait juste, l'idée la mettait mal à l'aise.

— Histoire d'équilibrer les choses, ajouta-t-elle.

Il se pencha et posa ses lèvres sur les mèches qu'elle venait d'ébouriffer.

— Je t'adore.

— Ah oui ? Eh bien tant mieux car tu viens avec moi au rendez-vous avec ce Sebastian. D'ici deux heures, dans un bar miteux du côté de Hell's Kitchen, précisa-t-elle après un coup d'œil à sa montre.

— Les soirées ne sont jamais ennuyeuses avec toi. Deux heures, tu dis ? Ça nous laisse le temps de dîner. Et si on se faisait une pizza ?

Comment aurait-elle pu refuser ?

« Miteux » était effectivement le mot.

Le boui-boui, baptisé avec honnêteté *Le Coule-Bielle*, était niché entre un sex-shop dont la vitrine crasseuse laissait voir un large assortiment de gode-ceintures et les locaux à présent fermés d'un prêteur sur gages.

De l'autre côté de la rue, le néon agonisant d'un sex-club promettait des DANSEUSES – SEXY – NUES dans un clignotement sans fin à vous donner la migraine.

Sous l'éclat bleuté intermittent, Eve vit se dérouler une transaction entre un dealer massif à l'épais manteau noir et son client maigre et frissonnant.

— Est-ce qu'il tremble à cause du manque ou parce qu'il se les gèle sous son petit imperméable ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— Sans doute les deux. Si tu veux les arrêter, je t'attendrai.

— Ça ne prendra qu'une minute.

Elle traversa la rue et lança un « hé ! » sonore par-dessus le capot d'une antique Mini avant d'agiter son insigne en l'air. Le revendeur musclé et le toxico maigrichon détalèrent immédiatement dans deux directions opposées.

— Tu sais qu'ils iront simplement faire leurs affaires ailleurs.

— Je sais, mais ça m'amuse de les voir courir alors que je ne vais pas les poursuivre. Viens, allons couler une bielle avec Sebastian... s'il se montre.

L'intérieur se révéla aussi miteux que l'extérieur, avec trois petits box et deux tables marquées par l'usure disposées sur le sol collant. Trois tabourets s'alignaient le long du modeste comptoir de couleur noire. Leurs occupants semblaient faire partie des meubles.

Le barman à la peau flasque n'avait pas l'air enchanté de travailler là. Au coup d'œil qu'il décocha à Eve et Connors, elle comprit que la perspective d'avoir d'autres clients à servir le mettait en rogne.

L'endroit sentait la bière bon marché et la sueur vieille de plusieurs siècles.

Au passage d'Eve, l'individu anguleux assis à l'extrémité du bar se laissa glisser au bas de son tabouret et se dirigea vers la sortie d'un

pas qui se voulait nonchalant. Même dans cette atmosphère viciée, il avait dû sentir l'odeur des flics.

Sans prêter attention à la compagne licenciée qui tentait de conclure un marché avec l'occupant du dernier tabouret, Eve prit la direction du box du fond... et du Sebastian de Mavis.

Il portait un costume gris anthracite. Inattendu. On était loin de l'élégance des costumes sur mesure de Connors, mais la veste, portée par-dessus un col roulé noir, lui allait bien. Un stylo argenté dépassait de sa poche de poitrine.

Avec sa tignasse de cheveux bruns soigneusement hirsute, ses yeux d'un bleu pâle et tranquille et son bouc bien taillé, on aurait pu le prendre pour un professeur d'université. Ses mains jointes étaient même posées sur un livre de poche usé.

Eve s'arrêta sur ses doigts longs et gracieux, certainement très habiles à s'emparer de votre portefeuille ou de la montre à votre poignet.

Il se leva en les voyant s'approcher. Eve parvint à surveiller à la fois son regard et ses mains, juste au cas où.

— Lieutenant Dallas.

Il lui tendit la main et la gratifia d'un sourire aussi professoral que le reste de sa personne.

— Quel plaisir de vous rencontrer enfin. Et vous également, dit-il en saluant Connors. Mavis m'a beaucoup parlé de vous et je suis ce qui se dit dans les médias, bien évidemment. J'ai l'impression de déjà vous connaître.

— Nous ne sommes pas venus pour faire ami-ami.

— Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous offrir un verre, répondit-il en désignant le box. La bière en bouteille constitue le choix le plus sûr ici. Tout le reste est suspect.

— Je suis en service, répondit immédiatement Eve.

— Oui, je comprends. Mais le barman nous regarde d'un sale œil quand on ne commande rien. Ils ont aussi de l'eau en bouteille. Si cela vous suffit, donnez-moi une seconde.

— Qu'est-ce que c'est que ce type ? demanda Eve en se glissant dans le box tandis que Sebastian se rendait au bar.

— Il essaie de faire bonne impression.

Connors inclina la tête pour lire le titre de l'ouvrage.

— *Macbeth*. Ça colle avec sa voix d'homme instruit, son comportement poli.

— C'est un voleur qui pousse les jeunes filles à la délinquance.

— Oui, que veux-tu, nous avons tous nos petits défauts.

Sebastian revint avec trois bouteilles.

— Les verres non plus n'inspirent pas confiance. Je suis navré de vous avoir demandé de me rejoindre dans un tel endroit, mais vous

comprendrez bien que je me sente plus à l'aise sur mon terrain, si l'on peut dire, expliqua-t-il en se rasseyant.

Et il avait l'air à l'aise, en effet. Il devait avoir environ quarante-cinq ans et prenait visiblement soin de son corps autant que de son esprit.

— Shelby Stubacker, dit Eve sans préambule.

Il soupira et écarta doucement son livre.

— J'ai entendu parler de ces filles que vous avez trouvées. C'est douloureux pour moi, humainement parlant, de penser qu'on s'en prenne aux jeunes. Et plus douloureux encore, à un niveau personnel, car Mavis m'a dit que trois d'entre elles avaient fait partie des nôtres.

— Quatre.

Un éclair de surprise passa dans son regard.

— Quatre ? Mavis avait dit trois. Shelby, Mikki et LaRue.

— Ajoutez-y Crystal Hugh et peut-être Merry Wolcovich.

Les épaules de Sebastian s'affaissèrent légèrement.

— Crystal... Je me souviens très bien d'elle. Elle n'avait que neuf ans quand je l'ai recueillie et portait encore les marques des coups que lui donnait son père.

— Dans ce cas, il fallait appeler la police.

— Son père faisait partie de la police, répliqua Sebastian. Il y a des brutes dans tous les milieux. Elle était mal en point, affamée et seule, sans autre possibilité de refuge que de retourner auprès de l'homme qui se défoulait sur elle et sa mère trop faible pour intervenir. Elle est restée avec nous jusqu'à ses treize ans. Un âge qui peut être difficile.

Il s'interrompit quelques instants.

— Crystal, reprit-il. Oui, je me souviens de Crystal. Un regard très doux et le langage d'un charretier. J'appréciais le premier et je m'efforçais de lui faire abandonner le second. Si je me rappelle bien, elle avait commencé à s'intéresser aux garçons – comme le font les filles de cet âge – et à se rebeller contre les règles.

Il leva sa bouteille, un demi-sourire sur les lèvres.

— Oui, nous avons des règles. Elle m'a dit qu'elle partait rejoindre des amis. Ils avaient l'intention de descendre vers la Floride. Je lui ai donné de l'argent, lui ai souhaité bonne chance et lui ai dit qu'elle pourrait revenir quand elle voudrait.

— Vous avez laissé partir une ado de treize ans.

— Elles n'étaient sous ma garde que tant qu'elles choisissaient de rester. J'espérais qu'elle était effectivement arrivée en Floride et qu'elle vivait tranquillement sur la plage, quelque part. Elle le méritait. Dans mon souvenir, Shelby était effrontée, rebelle. Une fille intéressante. Une meneuse-née, mais elle ne menait pas toujours les autres là où il était bon qu'ils aillent. Je me rappelle aussi Mikki parce

qu'elle serait allée jusqu'en enfer pour suivre Shelby. Mais l'autre nom que vous avez mentionné ?

— Merry Wolcovich.

— Comme ça, à première vue, ça ne me dit rien. C'est long, quinze ans, et j'ai pris beaucoup de filles sous mon aile au fil du temps.

« Sous mon aile ». Cette façon qu'il avait de se présenter comme un héros plein d'abnégation commençait à sérieusement lui taper sur les nerfs.

— Mettons les choses au clair, dit Eve en se penchant vers lui. Vous entraînez des enfants privées de tout à voler, à enfreindre la loi et à considérer tout cela comme un jeu ou un hobby. Alors elles courent à travers les rues pour détrousser les passants, voler l'argent et les biens pour lesquels ces gens ont bossé dur, de l'argent qu'ils ont gagné pour payer le loyer, les factures ou tout dépenser au casino... parce qu'il leur appartient. Et vous, vous faites du profit avec cette école de voleuses et d'arnaqueuses. Mavis vous voit peut-être comme une sorte de sauveur, mais à mes yeux, vous n'êtes rien d'autre qu'un criminel de plus qui contourne la loi pour s'enrichir.

Sebastian but une gorgée d'eau avant de hocher la tête.

— Je comprends votre point de vue. Vous avez construit votre vie autour de la loi, avez juré de la faire respecter. Et même si vous n'êtes ni naïve ni rigide, votre sens du devoir est votre pilier. Composer avec moi vous est pénible, mais vous vous en arrangerez. Pour Mavis, mais aussi par professionnalisme et par humanité, au nom des douze jeunes filles assassinées.

— Des filles que vous auriez pu assassiner. Vous avez aidé Shelby à quitter le nouveau CPES au moment de leur déménagement.

— Je ne me rappelle pas avoir fait quoi que ce soit de ce genre. Comment suis-je censé l'avoir aidée ?

— Avec de faux documents. Une de vous spécialités.

— Que j'aie ou non déjà fait des faux – et je ne m'aventurerai pas sur ce terrain –, croyez bien que je n'ai rien fait de tel pour Shelby. En aucun cas. Elle ne se serait pas adressée à moi.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'elle savait que son système de troc habituel ne fonctionnerait pas avec moi. Je n'ai jamais aucun geste sexuel envers les filles, je méprise quiconque agirait ainsi, et elle connaissait mes convictions en la matière. Ensuite, cela aurait sous-entendu qu'elle avait besoin de mon aide alors qu'elle cherchait en permanence à prouver n'avoir besoin de personne.

— Lui avez-vous appris à falsifier des documents officiels ?

— Pas directement car, je le répète, elle ne m'aurait jamais demandé de lui enseigner quoi que ce soit. Il est cependant possible

qu'elle ait appris deux ou trois choses. Elle savait se montrer attentive.

— Shelby avait prévu de s'installer dans un endroit bien à elle, elle avait déjà un lieu en tête. En tant que meneuse-née, pour reprendre vos propres termes, elle aurait pu emmener avec elle une bonne partie de vos effectifs, menacer votre petite opération, réduire vos profits.

Il but un peu d'eau sans détourner le regard.

— J'imagine que vous allez devoir explorer cette possibilité. Parce que je suis pour vous du mauvais côté de la barrière et parce qu'il existe un lien entre moi et au moins certaines de ces pauvres filles. Mais vous savez comme moi que Mavis est très fine psychologue. Elle sait que jamais je n'aurais pu faire du mal à une enfant. Ni pu ni voulu.

Ce fut son tour de se pencher vers Eve.

— Je ne vais pas m'étendre sur la longue et triste histoire de ma vie, vous avez mieux à faire que de l'écouter, lieutenant. Je dirai simplement que si nos méthodes sont différentes, voire opposées, notre objectif est identique : aider ceux qui ont été meurtris ou abandonnés. Pour cette raison, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à trouver qui a tué ces enfants.

Il se tut, se radossa à son siège et but de nouveau.

— Certaines d'entre elles étaient sous ma protection, dit-il à mi-voix.

Eve s'agaça de constater qu'elle le croyait. Sans rien dire, elle sortit de son sac une photo qu'elle posa sur la table entre eux. Il la tira à lui du bout du doigt et scruta le portrait, sourcils froncés.

— Oui. Oui, je connais ce visage. Elle est arrivée... En fait, c'est plutôt l'une des autres qui l'a amenée. Elle est venue avec... donnez-moi une seconde...

Il ferma les yeux, l'air concentré.

— Avec DeLonna, la fille à la voix de sirène.

— DeLonna Jackson ?

— Je ne sais pas si j'ai un jour connu le nom de famille de DeLonna. En réalité, elle ne faisait pas vraiment partie de notre groupe. Elle passait de temps en temps, en tant qu'amie de Shelby. Mais c'est bien DeLonna, j'en suis sûr, qui m'a amené cette jeune fille qu'elle avait trouvée en train de se faire harceler par une bande de garçons plus âgés. Certains s'en prennent systématiquement aux plus petits et aux plus faibles. Et DeLonna avait beau être petite, elle était redoutable.

Le souvenir fit naître un petit rire.

— Bref, cette jeune fille... Oui, Merry, mais avec une orthographe spécifique. M-E-R-R-Y. Là non plus, je n'ai pas son nom de famille. Elle n'est restée que quelques jours.

— Pourquoi cela ?

— Tous les détails ne me reviennent pas, mais je me souviens d'elle. Je me souviens de son visage. Vous en avez d'autres ? D'autres photos ?

— Pas encore. Parlons des filles qui sont parties durant cette période. Vous disiez que certaines allaient et venaient. Qui ?

— En fait, il y en a une qui m'est revenue en tête après avoir parlé à Mavis. Iris Kirkwood. Elle était restée parmi nous pendant environ un an. Une histoire malheureusement classique. Un père absent, une mère qui la négligeait et la maltraitait. Enfilade de familles d'accueil dont certaines ne valaient pas mieux que le foyer parental. Puis retour chez la mère qui, un beau jour, s'est simplement tirée. Plutôt que de se retrouver de nouveau sous la tutelle des services sociaux, Iris a opté pour la rue. C'était une voleuse lamentable, très maladroite. Je me servais principalement d'elle pour récupérer les marchandises volées par d'autres ou pour l'arnaque des objets trouvés, des choses simples. Elle était... un peu lente, si vous voyez ce que je veux dire. Un sourire adorable, quand elle daignait sourire. Toujours à vouloir faire plaisir à tout le monde. Elle aimait passer du temps à l'église.

Eve plissa les yeux.

— Quelle église ?

— Aucune en particulier. Elle disait aimer les églises parce que c'était calme, joli et que ça sentait bon. C'est important ?

Eve poursuivit sans répondre à la question.

— Elle est restée avec vous un an puis a disparu. Ça ne vous a pas inquiété ?

— Au contraire. Nous sommes partis à sa recherche. L'une des filles m'a avoué qu'Iris prétendait avoir un secret. Un secret dont elle ne pouvait pas parler sans quoi il ne se réaliserait pas. Les secrets sont monnaie courante pour les filles de cet âge donc je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention à l'époque. Elle possédait un chien en peluche qu'elle s'était trouvé dans la rue. Elle l'appelait Baby. Elle était très jeune d'esprit par rapport à son âge et sa situation. Elle a emporté Baby avec elle en partant, et comme elle a filé durant la nuit, après le couvre-feu...

— Le couvre-feu ?

— Il y a des règles, répéta-t-il. Dans la mesure où elle est partie d'elle-même, j'étais bien obligé de penser qu'elle avait choisi de nous quitter. Nous avons malgré tout fait des recherches.

— Je reviens dans une minute, annonça Eve à Connors avant de sortir du bar à grandes enjambées.

— Je crois que je vais me prendre une bière après tout, dit Sebastian. Vous êtes sûr de ne pas en vouloir une ? demanda-t-il en

haussant un sourcil à l'intention de Connors.

— Tout à fait sûr, mais merci de proposer.

Sebastian alla passer commande et revint avec une bouteille.

— J'admire votre femme, dit-il.

— Moi aussi.

— Elle est combative et féroce, pour les meilleures raisons qui soient. Elle trouvera le coupable.

— Elle ne s'arrêtera pas avant que ce soit fait.

— Vous vous êtes choisi une vie intéressante, tous les deux.

— Je pourrais dire la même chose de la vôtre.

— La mienne me convient. Je pense que vous comprenez l'idée d'un certain flou au niveau des lignes de démarcation qui paraissent très nettes aux yeux de beaucoup d'autres, comme votre lieutenant.

— Je comprends qu'il faut parfois redessiner les lignes en cas de grand besoin.

Sebastian baissa les yeux sur sa bière pendant quelques instants puis hocha la tête, comme pour lui-même.

— Elles n'ont nulle part où aller. La plupart des gens pensent qu'elles doivent faire confiance au système social, qu'il prendra soin d'elles. Il a été créé pour cela, après tout. Mais nous savons, vous, votre lieutenant et moi, que le système laisse beaucoup trop de gens sur le carreau. Et cela malgré tout le dévouement de ceux qui ont juré de protéger les autres, qui font tout pour accomplir ce devoir. Le système échoue. Et quand cela arrive, ce sont les plus maltraités, les plus mal en point et les plus innocents d'entre nous qui souffrent.

— Je ne prétends pas le contraire. Et le lieutenant non plus lorsqu'il s'agit de l'échec du système et du coût de cet échec. C'est pour cela qu'elle se bat depuis l'intérieur du système pour protéger chacun. Et quand elle ne peut pas protéger quelqu'un, elle œuvre – avec acharnement – pour que justice soit rendue à ceux qui ont souffert.

— Même si cela implique d'avoir affaire à des individus comme moi.

— En effet. Il semble que certaines de ces filles aient été avec vous pendant un temps. À présent, elles sont toutes avec elle. Et elles seront toujours avec elle désormais.

Eve revint, le regard déterminé, le pas vif. Elle tendit son mini-ordinateur.

— Iris Kirkwood, annonça-t-elle.

Sebastian contempla l'écran, l'image de la fille aux cheveux d'un blond sable, aux grands yeux marron et aux lèvres dessinant un mignon petit sourire.

— Oui, c'est Iris.

Il reprit sa bière et but lentement au goulot.

— Elle fait partie du groupe ?

— Je n'ai pas encore la réponse. Sa mère est décédée, battue à mort par l'homme avec qui elle vivait en Caroline du Nord. En avril 2045.

— Soit six ou huit mois après qu'Iris est venue me voir et quelques mois avant qu'elle nous quitte.

— D'autres filles sont parties à la même période ?

— Non. En tout cas aucune qui ne soit pas retournée auprès d'un parent ou d'un tuteur. Ce que j'encourage, fortement même, quand elles inventent des histoires comme le faisait Merry.

— Comme le faisait Merry ?

— À ce stade, vous avez dû enquêter sur son passé, donc vous savez – comme moi à l'époque – qu'elle venait d'une famille ordinaire. Aucun signalement de maltraitance ou d'histoires de drogues, même si, oui, les victimes ne portent pas toujours plainte. Mais je sais quand une fille me ment. Et ses prétendus malheurs au sein de son foyer n'étaient que mensonges.

Il s'interrompt, les yeux toujours baissés sur sa bière.

— Elle a payé bien trop cher pour ça. Je reste à votre disposition si vous avez d'autres photos.

— Le tueur a puisé dans vos ouailles et dans celles du Sanctuaire. Où se trouvait votre squat à cette époque ?

— Nous avons occupé trois endroits par intermittence pendant un an, un an et demi. Je me doutais que vous poseriez la question, donc j'ai noté les adresses, dit-il en sortant de sa poche un papier qu'il lui tendit. Les trois immeubles ont été rénovés et sont aujourd'hui occupés. Mais ils étaient bien pratiques à l'époque.

— Où êtes-vous installé aujourd'hui ?

Il eut un petit sourire.

— Je ne vous dirais pas la vérité. Et je n'ai pas vraiment envie de vous mentir. Alors...

Il eut un petit haussement d'épaules élégant et but une gorgée de bière.

— Si vous avez de nouveau besoin de me parler, Mavis saura comment me contacter.

Eve se recala sur son siège, songeuse. Elle aurait pu l'inculper sous divers chefs d'accusation, mais se refusait à trahir la promesse faite à Mavis. Et cet homme pourrait se révéler utile.

— Les deux autres membres du gang de Shelby. Que savez-vous d'eux ?

— Sur le garçon, rien. DeLonna... Elle est vivante et bien portante, dit-il après une hésitation.

— Il faut que je lui parle.

— C'est un peu délicat. Je vais la joindre et lui demander de vous

contacter. Je ne peux pas faire plus sans la trahir.

— Elle est sans doute un témoin clé dans une affaire de meurtres multiples.

— J'en doute fortement, sans quoi elle aurait dit ou fait quelque chose. Elle adorait Shelby et Mikki. Mais je vous donne ma parole que je vais la contacter ce soir et la convaincre de vous parler.

— Votre parole ?

— Je n'en ai qu'une, raison pour laquelle je la donne rarement. Comment sont-elles mortes ? Comment les a-t-il...

— Je ne peux rien vous révéler pour le moment.

Elle ressortit du box, irritée de percevoir un chagrin sincère sur les traits de Sebastian.

— Mais quand ce sera possible, je vous le ferai savoir.

— Merci.

— Si jamais je découvre que vous êtes impliqué d'une quelconque manière, vous allez découvrir à quel point ma colère peut être terrible.

— J'espère bien. J'espère que quand vous le retrouverez, toute la colère du monde s'abattra sur lui.

Eve prenait déjà la direction de la sortie. Elle se renfroga quand Connors tendit la main à Sebastian.

— Ravi de vous avoir rencontré.

— Moi de même. Et pour vous deux.

Eve demeura silencieuse jusqu'à ce qu'ils ressortent dans le froid venteux.

— Je te trouve bien urbain.

— Aucune raison de ne pas l'être.

— Ce type t'a plu ?

— Il ne m'a pas déplu, répondit Connors en la prenant par le bras pour l'escorter jusqu'à la voiture.

— Il dissimule ces gamines aux autorités, leur apprend à se montrer méfiantes, irrespectueuses, à enfreindre la loi, à tromper et détrousser les gens alors qu'elles devraient... Qu'elles devraient être à l'école et tout ça.

— Elles devraient être à l'école et tout ça, admit Connors. Elles ne devraient pas servir de punching-ball, ou pire, à leurs parents. Elles ne devraient pas être négligées, livrées à elles-mêmes ou exposées à la violence, aux drogues, à la sexualité et à tout ce à quoi elles seraient exposées au sein de leur horrible foyer.

Il ouvrit la portière pour Eve. Elle se glissa à l'intérieur tout en le fusillant du regard. À peine s'était-il installé derrière le volant qu'elle reprit la parole.

— Et à ton avis, combien de filles passées par son système sont désormais en prison, ou mortes, ou en train de tapiner dans la rue à cause du style de vie qu'il leur a enseigné ?

— Un certain nombre, j'imagine, qui auraient sans doute connu le même sort, avec ou sans lui. J'en connais au moins une qui est heureuse, qui a réussi et mène une très jolie existence avec sa famille.

— Simplement parce que Mavis...

— Où crois-tu qu'elle serait s'il ne l'avait pas prise sous son aile ?

— Je pense qu'elle aurait été ramassée dans la rue, que la police et les services sociaux l'aurait examinée et interrogée. Qu'ils auraient flanqué sa tarée de mère dans une cellule capitonnée et placé Mavis en famille d'accueil.

— C'est possible, admit Connors tout en conduisant. Mais elle aurait aussi pu être ramassée par un prédateur s'en prenant aux jeunes filles qui l'aurait au minimum violée, puis vendue ou tuée. Les possibilités sont nombreuses, mais le fait est que sans Sebastian, elle ne serait pas qui elle est aujourd'hui et vous ne seriez pas aussi proches. Modifie le moindre détail du passé, ma chérie, et tout change.

— Ce qu'il fait est condamnable. J'ai fermé les yeux parce que j'avais besoin qu'elle organise cette rencontre avec lui. Et parce que...

— Tu as promis à Mavis de ne pas arrêter Sebastian.

— Les choses ont changé.

— Tu ne crois pas qu'il ait tué ces filles.

Non. Il fallait bien reconnaître que non. En espérant qu'elle ne s'était pas laissé embobiner par cet arnaqueur professionnel.

— Ce que je crois compte moins que les preuves. Et ça reste un criminel : menteur, voleur, arnaqueur.

— Tu parles de lui ou de moi ?

Elle se tassa sur son siège, l'air maussade.

— Arrête.

— Parce que même si je ne faisais pas partie d'un gang de filles, j'appartenais à un gang. Je mentais, je volais et j'ai monté quelques arnaques. Tu as appris à vivre avec, mais ça revient te tracasser de temps à autre.

— Tu as laissé tout ça derrière toi.

— J'en ai abandonné une partie par moi-même, avant de te rencontrer. Et le reste pour toi. Pour la vie que je voulais mener à tes côtés. Sans la présence de Summerset, mon paternel m'aurait battu, encore et encore, jusqu'à me tuer. Tu sais mieux que quiconque que le système échoue souvent malgré les efforts de ses rouages individuels. Et que tous ceux qui accueillent des enfants dans le cadre du système ne le font pas par bonté de cœur. Tu as tes valeurs morales, lieutenant, et j'ai les miennes. Je ne crois pas qu'elles divergent foncièrement dans ce cas précis. Disons qu'elles tendent vers la même direction, mais sans suivre la même trajectoire. Et que Mavis se tient entre les deux.

Il tendit la main pour lui caresser gentiment la cuisse.

— Où est sa mère ? Tu as forcément remonté sa piste.

— Dans un établissement pour les tarées qui en ont planté une autre avec un couteau de boucher. Ça fait à peu près huit ans qu'elle y est. Avant ça, elle avait pas mal bourlingué. Elle avait rejoint une secte, en était sortie, avait purgé une peine pour avoir troqué son corps contre du Zeus. Ressortie, elle est devenue accro au Funk. Et c'est pendant une défonce qu'elle a tailladé la femme avec laquelle elle voyageait, et couchait aussi, d'ailleurs. Mavis avait raison. Elle s'était grillé le cerveau au fil du temps. Aujourd'hui, elle passe l'essentiel de son temps sous sédation.

— Tu n'as rien dit à Mavis.

— Je le ferai s'il s'avère qu'elle a besoin de le savoir. Si elle a envie de le savoir. Elle a vraiment tiré un trait sur son passé. Du moins c'était le cas jusqu'à ce soir. Elle a connu des moments où elle se rongait les sangs à l'idée de ne pas être une bonne mère, mais elle a trouvé le moyen de chasser ces craintes et d'être heureuse. Lui dire tout ça ne ferait que raviver toutes ses angoisses.

Eve reposa son crâne contre l'appui-tête.

— Et elle a eu raison, reprit-elle. Même si sa mère n'était pas folle à lier, elle ne reconnaîtrait jamais la gamine qu'elle maltraitait sous les traits de Mavis Freestone, star de la musique et icône de la mode. Quoique, dans ce domaine, je me demande parfois si elle a toute sa tête.

— Quand on y réfléchit, c'est logique, non ? Pendant son adolescence, elle était obligée de se faire couper les cheveux très court et de porter des vêtements ternes. Elle donne dans l'excès inverse désormais. Elle ne s'est pas contentée de tourner la page, elle a carrément arraché la reliure et jeté le bouquin au feu.

La métaphore inattendue fit rire Eve.

— C'est vrai. Je me demande si elle s'en rend compte.

— J'imagine que oui à partir du moment où elle a commencé ses expérimentations à base de colorations capillaires, de lentilles extravagantes et de vêtements délirants. Et aujourd'hui, ça fait partie de son identité.

Il prit le virage menant au portail de leur grande et belle demeure.

— Elle n'a pas reconnu Iris alors qu'elle faisait partie du Club ?

— Je n'avais pas de photo d'identité à lui montrer. Aucune disparition signalée pour Iris Kirkwood, aucun signalement, ni ici ni là où sa mère est morte. Elle est passée entre les mailles du filet. Oui, le système échoue parfois, et les conséquences sont terribles, mais enseigner aux adolescentes l'arnaque du bonbon qui fond n'est pas la solution.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette arnaque.

— Je l'ai inventée. J'ai envie de bonbons.

Connors se gara devant l'entrée et lui sourit.

— Allons en chercher.

Elle entra à sa suite et accrocha son manteau sur le montant sculpté de l'escalier.

— Que comptes-tu faire des adresses que Sebastian t'a données ?

— Envoyer quelques flics en uniforme sur place et retrouver habitants et commerçants présents à l'époque où les filles ont disparu, leur montrer les photos. Fouiller, fouiner, finasser. Il suffit d'une personne, ajouta-t-elle comme ils montaient à l'étage. Une seule personne à avoir vu une ou plusieurs victimes en compagnie de quelqu'un. Quelqu'un avec qui elles se montraient amicales, confiantes... Elle avait un secret, murmura-t-elle. Iris.

— Tu penses qu'elle figure parmi les victimes.

— Rappelle-toi qu'elle a quitté ce qui était devenu son foyer, où elle se sentait en sécurité. Elle a emporté son chien en peluche et elle n'est jamais revenue. Eux ne l'ont jamais retrouvée, car je crois Sebastian quand il dit qu'ils sont partis à sa recherche. Quelqu'un l'a enlevée ou attirée dans un piège et/ou l'a tuée.

De retour dans son bureau, Eve tourna son attention vers son tableau.

— Bon, je l'ajoute. On retire le point d'interrogation sur Merry pour l'attribuer à Iris. Mais il ne restera pas longtemps.

— Il ne t'en reste que deux.

— Oui. Peut-être que l'une des deux détient la clé de l'affaire. Ou DeLonna. Elle aussi s'est volatilisée, mais elle avait déjà seize ans et était plus ou moins sortie du système. Et elle est en vie, à en croire Sebastian.

— Et bien portante.

— J'attendrai de lui parler en personne pour en juger. Et j'ai bien l'intention de lui parler, ajouta Eve en s'accroupissant près de sa chaise de bureau. Si Sebastian ne reprend pas contact d'ici demain, je devrai lui mettre la pression.

— Ce qui ne te déplairait pas, ne serait-ce que pour le principe.

Eve sortit une barre chocolatée du tiroir de son bureau.

— Des sucreries ici ? J'ignorais que tu avais une réserve secrète dans la maison.

— Ça n'a rien de secret, dit-elle. Et je suis même prête à partager cette fois, ajouta-t-elle en cassant la barre en deux.

— À la tienne ! dit-il en faisant mine de trinquer avec sa moitié de barre chocolatée.

Le chocolat, et surtout le café qu'elle but ensuite, lui offrirent un regain d'énergie suffisant pour travailler jusqu'à minuit.

Du temps essentiellement passé à ressasser, elle devait bien l'admettre. À examiner et réexaminer sans fin les mêmes éléments. Mais on repérait parfois quelque chose de neuf en revenant en arrière.

Quelqu'un qu'elles connaissaient. Et la plupart, si ce n'est toutes, se connaissaient entre elles. Certaines habitaient ensemble ou se déplaçaient ensemble. Sur le même territoire.

Si Sebastian avait dit vrai, ce n'était pas lui qui avait falsifié les documents de Shelby.

« Admettons qu'il n'ait pas menti là-dessus... », se dit Eve.

Elle posa les pieds sur le bureau pour contempler le tableau. La jeune fille aurait-elle pu faire les faux elle-même après avoir observé Sebastian à l'œuvre ? Un talent qu'elle aurait appris, comme il l'avait dit, parce qu'elle savait se montrer attentive ?

Possible. Possible.

Eve afficha le portrait de Shelby sur son écran.

« Tu étais une fille intelligente, coriace, endurcie. Mais loyale. Une meneuse-née – et je parie que tu aimais diriger – qui n'aimait pas les règles. Ni dans le camp des bonnes âmes ni dans celui des arnaqueuses. Tu voulais ton propre camp. Et voilà que l'endroit idéal tombe du ciel avec le déménagement du Sanctuaire. C'est ce que tu attendais. Un lieu familier, vide, que tu connais comme ta poche. »

Elle se leva et se rapprocha de l'écran. Au même moment, Connors réapparut sur le seuil.

— Je m'attendais à moitié à te trouver en train de ronfler à ton bureau.

— La caféine fait son effet. Je ne ronfle pas.

Eve désigna l'écran.

— C'est elle, la clé, affirma-t-elle.

Connors se tourna pour scruter l'écran avec elle.

— Laquelle est-ce ?

— Shelby.

— Ah, la meneuse, celle qui a quitté les nouveaux locaux avec des documents falsifiés.

— Exactement. Elle connaissait toutes les ficelles, avait un objectif personnel. Et elle avait dans son entourage quelqu'un capable de faire des faux.

— Je ne vois pas pourquoi Sebastian aurait nié l'avoir fait à ce stade.

— Elle aurait pu le faire elle-même après avoir appris les bases grâce à lui, comme il l'a suggéré. Ce qui expliquerait les fautes d'orthographe et la tentative ratée d'imiter la signature de Jones. Les résultats de l'analyse graphologique sont arrivés, précisa-t-elle. On est

très loin de l'écriture de Nashville Jones. Donc...

Elle se détourna de l'écran pour faire les cent pas autour du tableau.

— Elle est occupée à apprendre, à planifier la suite, quand Bittmore décide de faire un cadeau au Sanctuaire. « Hé, les enfants, on va déménager dans de super nouveaux locaux ! Faites vos valises. »

— Elle s'est dit que c'était le bon moment.

— Le moment idéal. Tout le monde sera occupé à courir dans tous les sens pour préparer le départ. Et puis elle est assez maligne pour deviner ce qui va se passer, à savoir que l'ancien bâtiment va rester vide. Au moins le temps que la banque se ressaisisse, et ça fait déjà des mois que ça traîne.

— Une éternité quand on a treize ans. Est-ce qu'elle aurait vraiment réfléchi à ça ? se demanda Connors. « L'occasion est là, saisis-la » ?

— Oui. Hypothèque, saisie par la banque, tout ça, ce sont des trucs d'adultes. Pour elle, c'est simplement le moment idéal, l'endroit idéal. Elle va fuir le CPES, retourner là-bas et tout préparer pour ses amis en attendant de pouvoir les faire sortir. Elle fera ça bien, avec tous les documents, pour que personne ne les poursuive.

— La méthode a fonctionné pour elle.

— Effectivement. Était-elle aidée par quelqu'un en interne ou en externe ? A-t-elle manipulé cette personne ? Elle aurait vu les choses de cette façon : une proie de plus à exploiter. Mais la proie s'est révélée être le chasseur. Peut-être qu'elle l'a attiré sur place avec l'idée d'échanger du sexe contre ce dont elle avait besoin ou envie. Mais ça n'a pas marché comme prévu parce que depuis le début, la proie, c'était elle.

— Pourquoi la tuer ?

— Par besoin, par envie ou une dizaine d'autres raisons. Iris avait un secret, mais j'imagine mal Shelby se confier à quelqu'un comme Iris.

— Le tueur ?

— Peut-être, mais sans aucune certitude. Ce n'est pas une meneuse, mais elle sait obéir. Iris allait à l'église, comme Lupa, comme Carlie. Beaucoup de propos religieux du côté de Jones et Jones. Quel est le rapport ? Y en a-t-il un ?

Eve appuya la paume de sa main contre ses yeux fatigués. Connors la prit par le bras.

— Laisse tout ça mijoter et repose-toi un peu.

— J'ai l'impression de tourner autour, de me rapprocher de la solution. Mais pas d'assez près pour la voir clairement.

— La nuit te portera peut-être conseil.

Elle croisa son regard tandis qu'il l'emmenait vers la chambre.

— Tu pourrais trouver le quartier général de Sebastian. Tu pourrais, n'est-ce pas ? répéta-t-elle comme il ne disait rien.

— J'imagine que oui.

— Garde ça sous le coude, d'accord ? Je ne te le demanderai que si c'est vraiment nécessaire.

— D'accord. En admettant que j'approuve ta définition de « vraiment nécessaire ».

Une condition qui aurait pu rester en travers de la gorge d'Eve mais qu'elle se résigna à avaler.

— Ça me va, dit-elle.

Toutes les jeunes filles étaient de nouveau réunies en cercle. Mais cette fois, beaucoup d'entre elles laissaient voir leurs véritables visages dont la tristesse contrastait avec leurs chevelures et leurs vêtements colorés.

Elles ne bavardaient pas comme les filles de Times Square ni ne gloussaient à des plaisanteries qu'elles seules pouvaient comprendre. Elles restaient assises et attendaient.

Eve avait l'impression qu'elles attendaient.

— Je me rapproche, assura-t-elle. Ça demande du temps et du travail... et sans doute aussi un peu de chance. Vous êtes tellement nombreuses. Il ne reste plus que deux identités à établir.

Les deux qui arboraient son visage se détournèrent.

— Inutile de bouder.

— Ça ne leur plaît pas d'être mortes, lui dit Linh. Ni à aucune de nous. Ce n'est pas juste.

— La vie est injuste. Et la mort aussi.

— Facile à dire pour vous, répliqua la dénommée Merry. Vous avez une vie complètement géniale. Vous dormez dans un grand lit bien chaud avec le mec le plus classe de la planète, voire du système solaire.

— Son père l'a battue et violée quand elle n'était qu'une petite fille, annonça Lupa à Merry. Plus jeune que nous.

Shelby s'était levée, bras croisés.

— Mais elle a survécu, non ? Et elle est bien retombée sur ses pattes. Maintenant, elle dit que tout est ma faute.

— Je ne te crois pas responsable de quoi que ce soit.

— Mais si. Vous dites que c'est ma faute si on est mortes. Que quelqu'un nous a tuées parce que je voulais un endroit rien qu'à nous pour moi et mes amis. Alors quoi, j'étais censée savoir que ça allait arriver ?

— Écoute...

Mais Shelby l'interrompit avec un grand geste d'agacement :

— J'ai sucé quelques pauvres types, et alors ? Et alors, merde ? J'ai eu ce que je voulais, non ? Et des cadeaux pour mes potes aussi. Si tu ne prends pas ce que tu veux, ça te passera sous le nez. J'allais pas

rester coincée dans ces trucs de méditation de l'Être suprême à la con en attendant qu'un débile qui ne saurait rien de moi décide que je pouvais me tirer. Je prends mes propres décisions. Pas question de me laisser marcher sur les pieds par qui que ce soit. Plus jamais !

— Waouh, commenta Eve avec un hochement de tête. Tu étais vraiment une méchante petite pleurnicharde. Mais tu ne méritais pas de mourir pour autant. Peut-être que ça te serait passé en grandissant, ou peut-être que tu serais devenue une grande et méchante pleurnicharde si on t'en avait laissé l'occasion. Mais on ne te l'a pas laissée. Et c'est là que j'interviens.

— Vous n'êtes pas différente des autres. Vous ne valez pas mieux que les autres !

— Mais c'est sur moi que t'es tombée.

— Allez vous faire foutre !

— Assieds-toi. Et tais-toi.

Mikki se redressa d'un bond, les poings sur les hanches.

— Vous pouvez pas parler comme ça à Shelby.

— Bien sûr que si. C'est mon rêve et c'est moi qui commande ici.

Les mains plaquées sur ses oreilles, Iris oscillait d'avant en arrière.

— J'aime pas quand les gens se disputent. Les gens devraient pas se disputer.

— Où est ton chien ? demanda Eve. Tu n'avais pas un chien ?

— On n'a pas à vous écouter ! s'écria Shelby.

Elle courut d'une fille à l'autre pour les inciter à se relever.

— On n'a pas à vous parler. On n'a pas à faire quoi que ce soit pour vous. Parce qu'on est mortes ! Et c'est pas ma faute.

— Bon sang. Tais-toi. Tais-toi et laisse-moi réfléchir.

— C'est vous qui n'arrêtez pas de parler.

Eve ouvrit les yeux en clignant les paupières et contempla le décor flou de la chambre faiblement éclairée.

— Quoi ?

— C'est moi qui devrais poser cette question, répondit Connors en lui caressant les cheveux. À qui demandais-tu de se taire ?

— Shelby. Les filles sont revenues. Cette Shelby... Elle ne sait que se plaindre, gémir et râler. Je ferais sans doute pareil, cela dit, si quelqu'un m'avait noyée dans une baignoire. Quelle heure est-il ?

— Tôt, dit Connors en se penchant pour effleurer ses lèvres du bout des siennes. Rendors-toi.

Elle huma son parfum.

— Tu es levé et tu sors juste de la douche.

— Rien n'échappe à tes talents d'enquêtrice.

— Tes cheveux sont encore humides, répliqua-t-elle en passant ses doigts dedans. Et tu sens super bon.

Ses talents d'enquêtrice l'incitaient à penser qu'il ne portait rien d'autre qu'une serviette de bain.

— Je parie que tu as une vidéoconférence avec Pluton ou un holo-rendez-vous avec Istanbul au programme.

— Et télépathe, en plus. Je suis décidément un homme chanceux.

— Peut-être même plus que tu le crois...

Elle fit descendre sa main le long de sa poitrine, de son ventre et plus bas encore.

— Mais je vois que tu le savais déjà, ajouta-t-elle avec un grand sourire.

— J'ai mes propres capacités de déduction.

De sa main libre, Eve le saisit par les cheveux pour l'attirer à elle.

— Et qu'est-ce que tu as d'autre ?

— Une femme lubrique, semble-t-il.

Ses mains à lui passèrent à l'action à leur tour en se glissant sous la fine chemise de nuit d'Eve.

— Pluton attendra, dit-il.

— Combien de gens sur Terre peuvent sérieusement dire une chose pareille ?

Elle l'attira de nouveau jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent. Et, aiguillonnée par ce long baiser qui prenait tout son temps, elle enroula bras et jambes autour de lui pour le serrer tout contre elle.

Eve avait de la chance et elle ne l'oublierait pas. Elle avait survécu à tout ce qui lui était arrivé par le passé pour se retrouver aujourd'hui dans un lit avec l'homme le plus sexy de la planète, voire du système solaire. L'homme qui l'aimait, la désirait, la tolérait et la comprenait.

Quoi que puisse apporter cette journée, elle avait tout cela. Elle l'avait, lui, dans sa vie.

— Je t'aime, dit-elle en resserrant un peu plus sa prise. Vraiment.

— Je t'aime, répondit Connors en plaquant ses lèvres sur la gorge d'Eve. Vraiment.

— Prouve-le-moi.

Elle se cambra vers lui et il se glissa en elle.

Au fil des lentes oscillations de leurs corps, il contempla son visage dans la lumière tamisée.

« Elle est heureuse », se dit-il.

Cela se lisait dans ses yeux, dans le mouvement fluide et souple de son corps, dans l'accélération de son pouls. Elle avait chassé le trouble dans lequel son rêve l'avait plongée. Pour ceci, pour lui. Pour eux.

Il posa ses lèvres sur une joue, puis l'autre, puis son front et ses lèvres. Preuves d'amour.

L'aube se rapprocha tandis qu'ils continuaient à s'offrir

mutuellement du plaisir. Elle laissa échapper un soupir de félicité, lui caressa le dos puis remonta jusqu'à emmêler ses doigts dans les cheveux de Connors.

Tout cela était aussi doux et merveilleux qu'une promenade dans un jardin d'été.

Comme la chaleur montait, que le désir enflait, il continua à l'observer. Il vit le plaisir atteindre son apogée au plus profond de son regard et sentit son corps se cambrer pour accueillir la délivrance.

Le cœur d'Eve martelait à présent contre le sien et son soupir se changea en un long gémissement rauque. Et ses yeux... Ses yeux s'assombrirent et se voilèrent lorsqu'elle se perdit et bascula dans cette totale communion des corps.

Tendu vers elle de tout son être, il plongea dans ses yeux, plongea entièrement en elle.

Comblée, éblouie, elle resta étendue sous lui, immobile. Si elle avait pu émettre un unique souhait pour une unique journée, elle aurait choisi de demeurer ainsi, dans cette position, leurs corps chauds enchevêtrés et parfaitement repus. Elle tourna la tête pour la nicher dans la chevelure de Connors et s'enivrer de son odeur.

Elle emporterait cela avec elle, quoi que le reste de la journée puisse lui réserver.

La sentant reprendre vie, il l'embrassa dans le cou puis se redressa pour pouvoir l'admirer de nouveau.

— Tu vas pouvoir dormir maintenant ?

— Je crois que je suis pleinement réveillée. Et c'est tant mieux.

Connors roula sur le côté et l'attira contre son flanc.

— Ils ne vont pas t'attendre sur Pluton ? demanda-t-elle.

— J'y vais dans une minute.

Eve comprit qu'il pensait pouvoir l'aider à se rendormir. Mais son esprit s'était déjà remis à bouillonner.

— Je n'en veux pas à la gamine, dit-elle.

— Bien sûr.

— Ce n'est pas parce que j'estime qu'elle est peut-être la clé de l'affaire que je pense que c'est sa faute.

— Elle t'a mis les nerfs à vif, on dirait.

— Je crois que je me retrouve un peu en elle, quand j'avais son âge et que je me cherchais encore. Sans les fellations et l'alcool.

— Tu me rassures.

— C'est son côté petite garce agressive, ce « je veux un endroit à moi, je veux une raison d'être ». D'après ce que je sais et ce que j'ai pu en déduire, elle laissait tout ça s'exprimer franchement. Alors que chez moi, ces envies restaient secrètes.

— Elle vivait dans un endroit sûr, Eve, ou un endroit qui aurait dû l'être. Ça n'a que rarement été ton cas.

— Endroit sûr ou pas, je détestais ça. Je détestais tout ça. Je pense qu'elle aussi... Mais est-ce une projection de ma part ? Je pense qu'elle n'aimait pas cette vie en foyer, qu'elle estimait que les règles des adultes n'étaient qu'un ramassis de fadaises. Même le Club de Sebastian. Rien de tout cela n'était vraiment elle, et c'était ça qu'elle cherchait. Quelqu'un qu'elle connaissait s'est servi de cela. Elle pensait – là, je fais sans doute une projection – elle pensait exploiter cette personne, mais ce n'était qu'une enfant, facile à manipuler. Elle pensait maîtriser la situation, mais n'en était pas moins qu'une enfant.

— En quoi cela t'aide-t-il ?

— Je n'en suis pas encore bien sûre. J'essaie de me faire une image précise de chacune d'elles et Shelby m'apparaît plutôt clairement à présent. Bref, tu devrais aller jouer ton rôle d'empereur de l'univers. Je pense que je vais faire un peu de sport avant de m'y remettre.

— J'en ai pour une heure environ. Je te retrouve ici pour le petit déjeuner.

— Ça me va.

Ils sortirent du lit, Connors pour aller chercher un costume dans son dressing, Eve pour récupérer ses vêtements de sport. Tout en enfilaient un débardeur, elle se tourna vers lui, sourcils froncés.

— Tu ne bosses pas vraiment avec Pluton, si ?

— Pas encore. Mais ça viendra peut-être, répondit-il avec un petit sourire.

Elle laissa son esprit explorer une multitude de possibilités, d'hypothèses et de spéculations tout en offrant à son corps une bonne occasion de réveiller et faire travailler chaque muscle, jusqu'à se retrouver couverte de transpiration. Satisfaite, elle reprit l'ascenseur qui reliait la salle de sport à la chambre et fila directement sous la douche.

Lorsqu'elle ressortit, Connors n'était pas revenu. Elle décida de se distraire en cherchant les informations financières qu'il avait l'habitude d'étudier chaque matin avant même qu'elle ait ouvert les yeux.

Elle porta ensuite son attention sur le chat qui se frottait avec insistance contre sa jambe. Elle s'accroupit près de lui et renifla l'air avec suspicion.

— Je sais que Summerset t'a donné à manger. Ton haleine sent les croquettes.

Il se contenta de la regarder de ses yeux bicolores avant de lui donner un petit coup de tête sur le front. D'accord, il avait réussi à la faire craquer. Elle se leva et commanda une soucoupe de lait – une

petite – qu'elle déposa devant lui.

Pendant que l'animal lapait joyeusement, Eve sélectionna un pantalon, un pull, ainsi qu'une veste qu'elle était raisonnablement certaine de n'avoir jamais vue avant. Mais le tissu très doux et les finitions en cuir couleur chocolat noir lui plaisaient. Au moment de l'enfiler par-dessus son pull et son harnais réglementaire, l'étiquette attira son attention.

— Du cachemire. Bon sang... Pourquoi fait-il des trucs pareils ? demanda-t-elle au félin.

Celui-ci ne répondit pas, préférant continuer à faire sa toilette.

— Franchement, reprit-elle, tu peux être sûr que je vais me retrouver à me battre avec un malade qui va me la saccager. Je prends les paris, dit-elle.

Elle enfila malgré tout la veste. Celle-ci lui plaisait trop. Et ce serait la faute de Connors si elle l'abîmait dans l'exercice de ses fonctions.

Puisqu'il était toujours en ligne avec Pluton ou Dieu sait qui, elle se dirigea de nouveau vers l'autochef pour composer un repas pour deux.

À son retour, Connors la trouva assise à la place qu'il occupait habituellement, l'écran réglé sur la chaîne financière, sans le son. Elle relisait ses notes en buvant du café.

— Ça a pris plus longtemps que je le pensais... annonça-t-il en arrivant.

Puis il s'interrompit et lui sourit en découvrant deux assiettes sous cloches posées sur la table du coin détente.

— Tu as préparé le petit déjeuner ? Qu'est-ce qu'on mange ?

Il souleva l'une des cloches.

— Omelette, fruits rouges, pain grillé et confiture. Bien vu.

— Je me suis dit que tu tenterais de me refiler des flocons d'avoine sinon. Je t'ai pris de vitesse.

— Une omelette, c'est très bien, dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Comment vont les choses dans l'univers de Connors ?

— Pour le mieux, à cet instant précis. J'aurai des réunions plus tard...

— Tu m'en vois stupéfaite ! lança-t-elle, bouche grande ouverte et yeux écarquillés.

Amusé, il lui déposa une baie dans la bouche.

— Si tu as besoin de moi pour quoi que ce soit, je trouverai le moyen de me libérer.

— Moi qui pensais que tu m'avais déjà comblée ce matin.

— Madame veut jouer au plus malin aujourd'hui.

— Je suis toujours la plus maligne. Je te tiendrai au courant. Si Sebastian ne tient pas ses promesses à propos de DeLonna ce matin, je

te demanderai peut-être d'identifier les endroits où il se cache.

— J'aime à croire qu'il tiendra ses promesses.

— On verra.

— Et comment vont les choses dans l'univers d'Eve ? demanda-t-il avec un geste de la main vers le mini-ordinateur d'Eve.

Elle piocha un morceau d'omelette à l'aide de sa fourchette. Pas mauvais du tout.

— J'ai envoyé un complément de rapport à Peabody et Mira, dit-elle. Je me suis dit que j'allais travailler ici pendant encore une heure. Autant profiter de mon réveil matinal.

— C'est ce qui arrive quand on se fait harceler par un groupe de gamines malheureuses et qu'on succombe à ses envies de sexe.

— Sans doute. Mais au moins, ça me pousse à m'y mettre tout de suite. Elle était malheureuse, songea-t-elle à haute voix après un court silence. Pas seulement énervée ou sur la défensive. Elle est allée chercher Linh à un moment ou à un autre, mais ne l'a jamais emmenée chez Sebastian. C'est chez elle qu'elle voulait l'emmener. Récupérer d'abord quelques provisions puis faire découvrir à sa nouvelle copine l'endroit qu'elle allait s'aménager. C'est là qu'il les a tuées toutes les deux. Le savait-elle ? Était-elle encore assez consciente pour comprendre ? « Maintenant je vais mourir, et Linh aussi. Je n'aurai jamais ce que je voulais. Ce n'est pas juste. »

Eve se le représentait sans mal : désespoir, frustration, culpabilité, colère.

— Ça a si bien fonctionné pour lui qu'il a décidé de recommencer. Certaines, comme Mikki, sont entrées d'elles-mêmes, sans doute à la recherche de Shelby. Pour d'autres, c'est lui qui les a attirées là-bas. Lupa et Iris. Un truc lié à la fréquentation des églises, au moins dans leur cas, si ce n'est dans tous. Utiliser ce qui marche ? S'adapter en fonction de la cible ? À moins qu'il n'ait toujours employé le même stratagème ?

Ne pas savoir la travaillait. Elle secoua la tête et tâcha de se concentrer sur son repas, mais ses pensées ne cessaient de revenir à l'affaire.

Elle se redressa brusquement sur son siège.

— Le chien. Où est passé le chien ?

— Je ne crois pas qu'on en ait un. C'est plutôt un chat.

— Non, le chien en peluche. Le jouet de la gamine. Elle l'a emporté avec elle en quittant le Club. On ne l'a pas retrouvé avec les dépouilles. Le tueur s'en est-il débarrassé en même temps que leurs vêtements ?

— Ça semblerait logique.

— Peut-être qu'il l'a gardé. En guise de souvenir. Il en a peut-être conservé d'autres. Les bijoux qu'on n'a pas retrouvés, du matériel

informatique, des sacs à dos. Oui, il pourrait en avoir gardé une partie comme trophées.

Elle reprit une grande bouchée d'omelette.

— Une nouvelle piste à creuser, dit-elle.

En entrant dans son bureau à domicile, elle fronça les sourcils devant le tableau, l'étudia attentivement puis réorganisa une nouvelle fois les photos en maugréant.

Elle épingla Nash, Philadelphia et Shivitz d'un côté, avec les victimes liées au Sanctuaire en dessous. Puis elle les connecta à Fine, Clipperton, Bittmore et Seraphim Brigham dans un groupe, Linh Penbroke étant pour sa part reliée à Shelby.

Sebastian était à la tête de l'autre section, les victimes de son Club alignées sous son portrait.

Au croisement se trouvaient les victimes ayant un lien avec les deux groupes.

« Trop nombreuses », songea-t-elle.

Il y avait trop de recoupements, ce qui signifiait que le tueur avait eu connaissance des deux bassins de victimes potentielles et avait puisé dans les deux. Et, quelle que soit la disposition du tableau, Eve en revenait toujours à Shelby comme personne clé.

Pensive, elle sortit Montclair du groupe des individus auxiliaires pour le placer en tête du premier groupe auprès de son frère et sa sœur.

« Tout doit venir de là, se dit-elle. Alors modifie ton regard et reprends tout depuis le début. »

Elle s'assit à son bureau pour relire les dossiers des trois Jones. Elle disséqua de minuscules détails, passa au microscope formation scolaire, activités, relations, antécédents médicaux et financiers.

Puis elle reprit du café et recommença sous un autre angle.

Elle avait beau avoir commencé tôt, tout ce travail supplémentaire avait eu raison de son avance. Elle se leva et se rendit jusqu'au bureau de Connors, juste à côté.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-elle.

Il interrompit son travail devant son écran.

— Je ne vais pas tarder non plus.

— Cette nouvelle organisation que tu vas lancer une fois l'immeuble redevenu accessible, comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— C'est toi qui m'as inspiré le nom. An Didean.

— Oui, voilà. Il s'agira de faire le bien, avec une vraie conscience sociale, bla-bla-bla. Mais il faudra quand même que ça ressemble un minimum à une entreprise, non ? Fiches de paie, frais généraux, fiches de poste, superviseurs, hiérarchie.

— En effet.

— Organisé de manière que les gens aient des plannings, des missions. Que les factures soient payées, les fournitures achetées et distribuées. Ça devra aussi ressembler à un foyer familial, en termes de dynamiques. Les corvées, par exemple. Quelqu'un devra se charger du linge, du nettoyage, de la cuisine.

Connors se radossa à son siège, intrigué.

— L'idée, c'est que les pensionnaires y prennent part. Ils se verraient assigner les tâches de ménage et de préparation des repas. Une manière d'établir une forme de routine, de discipline et un sentiment d'appartenance.

— Et quand on n'a pas de ressources illimitées, il faut surveiller tout ça de près. Il y a forcément un budget et quelqu'un doit s'assurer qu'il est respecté. Et pour rester dans le budget, tout le monde doit mettre la main à la pâte, faire des heures supplémentaires, voire y aller de sa poche quand ça se révèle nécessaire. Ce qui doit souvent être le cas sans un financement extérieur solide.

— Tu diriges un service, fit remarquer Connors. Et tu as un budget à respecter.

— Oui. C'est ce qui m'a fait réfléchir. Je n'arrête pas de jongler avec ce dont je dispose pour faire un peu plus. Enlever des fonds d'un côté pour en mettre ailleurs, après quoi il faut trouver le moyen de combler le trou laissé par la dépense en question. Une vraie galère, mais il faut en passer par là. Les Jones ont connu la même situation. « Voilà ce dont nous disposons, à nous de faire en sorte que ça marche. »

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux bleus de Connors.

— Tu t'intéresses au versant financier ?

— En quelque sorte. Nashville comme Philadelphia Jones sont diplômés pour tout le côté social et psychologique. Leur sœur aînée, celle qui est en Australie, avait aussi été formée dans ce domaine. Philadelphia a également suivi des cours de gestion d'entreprise. Donc c'est sans doute elle qui a eu le plaisir de se taper la tête contre les murs pour rester dans le budget.

— On ne peut pas dire qu'elle ait fait un boulot exceptionnel.

— Exactement ! répondit Eve en le pointant du doigt. C'est tout à fait ça. Ils étaient presque constamment dans le rouge, au point de se retrouver carrément la tête sous l'eau avant que Bittmore leur fournisse un grand et beau canot de sauvetage. Bien sûr, beaucoup de personnes de ce genre s'appuient avant tout sur leurs bonnes intentions et l'espoir qu'un Être suprême – ou suprêmement riche – viendra à leur secours. Mais Philadelphia me fait l'effet de quelqu'un de plutôt réaliste. Il faut forcément l'être quand on est chargé de gérer la comptabilité.

— D'accord. Et quelles conclusions en tires-tu ?

— Tu parles comme Mira, commenta Eve. Bref, ça me pousse à regarder la situation de l'établissement dans son ensemble et chacun de ses acteurs. Philadelphia met largement la main à la pâte. Et le plus âgé des frères aussi. Il a même travaillé en dehors – un mi-temps en tant qu'enseignant, un autre en tant que pasteur – pour mettre un peu de beurre dans les épinards de temps à autre.

— Et le plus jeune ? Il ne faisait pas le poids ?

— Ça donne surtout l'impression que c'était lui qui était un poids. N'ayant pas obtenu de diplômes, il ne pouvait officiellement ni enseigner, ni conseiller les jeunes, ni diriger les séances. Il était traité pour dépression, avec les médicaments associés. Aucune mention d'une quelconque formation. D'après ce que j'ai pu tirer des documents financiers, on dirait qu'à la mort de la mère il a reçu un pécule mensuel régulier. Ça ne concernait que lui, pas les deux autres. Eux ont touché une partie de l'assurance vie, mais pas de pécule. Ce qui est également révélateur.

— Elle a laissé ce qu'elle pouvait à celui qui en avait le plus besoin.

— Voilà. Et pour le reste, son frère et sa sœur s'occupaient de lui. Même la sœur australienne leur envoyait de temps en temps de l'argent. Ils payaient leur petit frère sur la part du budget dédiée aux « travaux généraux », ce qui constitue un terme fourre-tout pour éviter d'entrer dans les détails de ses activités.

» Ça a duré des années. Et puis, boum ! Voilà qu'arrive ce grand et beau canot de sauvetage. Ils sont à peine montés à bord qu'ils l'expédient en Afrique. Ce n'était pas un billet en première classe, mais ça leur a coûté cher. Ils disposent enfin d'un budget un peu plus large, mais au lieu d'en profiter pour intégrer pleinement leur frère dans la nouvelle structure, ils l'envoient au loin.

— Et tu t'interroges. S'agissait-il de se débarrasser d'un poids mort ? Ont-ils vu dans ce voyage une expérience qui lui serait bénéfique ? Ou l'ont-ils simplement éloigné le plus possible parce qu'il s'était donné pour mission non d'aider ces jeunes filles, mais de les tuer ?

— C'est exactement la question que je me pose. Il avait énormément de temps libre.

— Et attirer les victimes, les tuer et ériger ces faux murs demandait du temps.

— C'est ça. Et comment une personne ayant un planning bien rempli et une multitude de choses à faire aurait-elle pu trouver ce temps ? Lui, par contre, en avait à revendre. Qu'a-t-il fait de cette liberté ? Peut-être qu'il a pris l'habitude de traîner dans le quartier, qu'il a vu où certains des jeunes – comme Shelby – se rendaient quand

ils sortaient.

— Il l'aurait pistée, suggéra Connors.

— Possible. Peut-être était-il envieux. Certains tuent ceux qu'ils envient. Imagine que tu es Montclair Jones... Tu sais ce que font ces filles et peut-être que tu leur fais savoir que ça ne te pose pas de problèmes. Tu t'en sers pour renforcer leur confiance en toi. « Jouons tous un tour aux bons samaritains. »

— Pourquoi les tuer ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être lié à un stress soudain. Déménagement dans un nouvel endroit, une occasion en or pour faire le bien autour de soi. Mais le frère et la sœur lui mettent les points sur les i : « Il va falloir te reprendre, frerot. On ne peut plus te servir de bouées de secours comme on le faisait jusqu'à maintenant. On ne peut pas gâcher ce cadeau venu d'en haut. » Grosse colère pour Montclair. Quoi, il faudrait qu'il travaille ? Qu'il prenne de vraies responsabilités avec eux sur le dos ? Et tout ça à cause de qui ?

— Des enfants.

— Il pourrait le penser. Et ces filles... Elles sortent en douce, font ce qu'elles veulent alors que lui va devoir rentrer dans le rang ?

— On revient au côté envieux.

— Voilà. « Pas question ! Qu'ils aillent tous se faire voir ! » Ou quelque chose dans ce goût-là, proposa Eve, pas tout à fait satisfaite. Parce que je ne peux pas croire à une coïncidence dans la succession des événements et les multiples liens entre tous ces gens. Tout tourne autour d'un nœud central. Si Shelby est la clé, peut-être que Montclair est la serrure. Associe-les et tu peux accéder au nœud en question.

— Ta journée s'annonce chargée.

Elle inclina la tête sur le côté.

— Ah oui ?

— Te connaissant, tu vas aller consulter Mira parce que échanger avec elle te permettra d'affiner ta théorie. Tu voudras aussi interroger les deux Jones, séparément. Tu attendras de recevoir les coordonnées de DeLonna de la part de Sebastian, sans quoi tu me demanderas de trouver son QG afin de pouvoir lui mettre la pression et l'obliger à collaborer. Et j'imagine que tu vas aussi prendre contact avec quelqu'un en Afrique.

Tout en parlant, il s'était levé pour venir poser ses mains sur les épaules d'Eve.

— Mes réunions font pâle figure comparées aux tiennes.

— Je n'ai pas de réunions. Il s'agit d'entretiens, d'interrogatoires, de consultations. Les réunions, c'est bon pour les costards-cravates, rétorqua Eve en tirant sur celle de Connors.

— Vous n'en portez peut-être pas, lieutenant, mais vous n'en êtes pas moins un costard-cravate avec un insigne.

— M'insulter si tôt après nos étreintes ? C'est un bon moyen pour qu'il n'y en ait pas d'autres avant longtemps.

Il l'attira contre lui et plaqua sa bouche sur la sienne.

— Je prends le risque, assura-t-il avec un second petit baiser avant de la lâcher.

« Un risque sans doute payant », admit-elle en souriant intérieurement alors qu'elle descendait l'escalier.

Elle récupéra son manteau sur le montant de l'escalier et l'enfila en hâte pour sortir dans le petit matin gelé. Tout en appelant Mira depuis le communicateur du tableau de bord, elle songea, comme souvent, que si Connors avait choisi de se tourner vers la justice plutôt que vers le crime, il aurait fait un excellent flic.

— Eve. Vous démarrez tôt aujourd'hui.

— Oui, j'ai du pain sur la planche. J'espère que vous aurez une petite place pour moi dans votre agenda. J'ai quelques réflexions à vous soumettre à propos des frères et sœurs Jones. Envie d'avoir votre avis.

— J'ai une petite heure devant moi si vous pouvez passer à la maison.

— Oh, je ne veux pas empiéter sur votre temps personnel.

— Pas de problème. J'allais justement consulter les notes que vous m'avez envoyées.

— Alors j'arrive. Merci.

Elle coupa la communication et contacta Peabody en passant le portail.

— Je vais chez Mira pour une consultation rapide puis je retournerai voir Jones et Jones. Je veux m'entretenir avec chacun d'eux séparément.

— Je vous retrouve là-bas ?

— Non. Convoquez plutôt la sœur. Soyez sympa mais ferme. Je veux l'emmener sur mon terrain cette fois. Puis nous nous occuperons du frère. Pendant que je serai avec Mira, prenez contact avec Owusu au Zimbabwe. Je veux...

— Je vais appeler en Afrique ? Génial !

— Ravie de vous aider à bien commencer la journée. Voyez si elle a obtenu des réponses à propos du plus jeune des Jones. Et demandez-lui, au cas où elle ne l'aurait pas déjà fait, si elle a pu se faire une idée du bonhomme. Faisait-il le travail attendu ? Le faisait-il bien ? Et trouvez-moi les détails concernant l'attaque du lion. Voyez aussi si elle peut mettre la main sur une photo de Jones à l'époque.

— Compris. Je vais remonter sa piste comme une hyène en chasse. Euh, non, pas tarée et agressive. Disons plutôt comme un singe hurleur.

— Retenez-vous de hurler, mais dressez-moi un portrait précis de

lui quand il était sur place. Je veux des détails spécifiques que je puisse utiliser durant l'interrogatoire de ses frère et sœur.

— Je trouverai ce qu'il y a à trouver. Puis il faudra que vous me donniez tous les détails sur ce fameux Sebastian. Je n'arrive pas à croire que Mavis connaissait...

— L'essentiel se trouve dans le rapport. Nous verrons les détails plus tard. Appelez l'Afrique et dégotez-moi des trucs utiles.

Eve raccrocha et se mit en quête d'un endroit pour se garer.

Elle parcourut le reste du chemin, un pâté de maisons et demi, d'un pas rapide. D'autant plus rapide qu'elle avait les doigts et les joues gelés. Il était trop tôt, remarqua-t-elle, pour croiser les grappes d'enfants se rendant à l'école, mais pas pour les domestiques. Un flot d'assistantes maternelles, de femmes de chambre et autres cuisinières se répandait depuis les maxibus et le métro et envahissait les trottoirs. Cap sur une nouvelle journée de travail.

Des propriétaires de chiens – ou des gens payés par lesdits propriétaires – promenaient leurs animaux. Elle capta des arômes de pain frais, de marrons grillés, de café et de pâtisseries sucrées.

« Un quartier où il fait bon vivre », se dit-elle en s'avancant jusqu'à l'entrée de chez Mira.

La porte s'ouvrit avant même qu'elle sonne.

Comme chaque fois qu'elle se retrouvait face aux beaux yeux pleins de douceur de Dennis Mira, son cœur eut un petit soubresaut. Cet homme avait quelque chose de spécial, avec ses cardigans et ses cheveux en bataille, son sourire vaguement dérouté.

— Eve. Entrez vite vous réchauffer.

Il lui prit la main pour l'attirer à l'intérieur.

— Où sont vos gants ? Vous avez les mains gelées. Charlie ! Trouve des gants pour Eve.

— Non, non, j'en ai. J'oublie simplement de...

— Et un bonnet ! Il faut toujours porter un bonnet quand il fait froid. Ça maintient le cerveau bien au chaud. Impossible de réfléchir avec une cervelle congelée, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Dennis était la seule personne dans la vie d'Eve qu'elle avait envie d'étreindre dès qu'elle le voyait. Se blottir contre lui, appuyer sa tête contre son épaule et simplement... profiter de sa présence.

— Asseyez-vous donc près du feu, lui dit-il en lui indiquant le séjour avec son sapin décoré, ses photos de famille et cette ambiance délicieusement accueillante. Je vais vous faire un chocolat chaud. Ça vous remettra d'aplomb.

— Ce n'est pas... Du chocolat chaud ? Vraiment ?

— C'est ma recette secrète. Et la meilleure qui soit. Charlie peut en témoigner.

— Son chocolat est incroyable, confirma Mira en entrant.

Dans son tailleur bleu glacier et ses bottes à hauts talons couleur de saphir métallisé, elle n'avait pas l'air d'une gentille « Charlie ».

— On en boira avec grand plaisir, Dennis, dit-elle.

Elle tira ensuite sur la manche effilochée du cardigan de son mari.

— Je n'avais pas mis ce pull dans le carton des vêtements à donner ?

Il sourit de cet air absent si typique.

— Ah oui ? C'est bizarre, non ? Je vais vous préparer le chocolat. Où ai-je mis le... ?

— Premier placard à gauche du four, deuxième étagère.

— C'est ça.

Il s'éloigna dans le chuintement de ses mules d'intérieur.

— Impossible de le convaincre de renoncer à ce pull. Je pense qu'il va finir par se disloquer sur son dos, un jour.

— Ça lui va bien.

— N'est-ce pas ? répondit Mira en souriant. Asseyez-vous et racontez-moi tout.

Et Eve s'installa près du feu crépitant pour discuter de meurtres.

Mira l'écouta en silence avec cet air absorbé qu'elle arborait même dans les moments où Eve ressentait le besoin de se lever et de faire les cent pas en ressassant ses théories.

— Il est impossible que tout cela ne soit que coïncidences, conclut Eve. « Hé, on déménage » suivi de « Écoute, petit frère, tu vas aller porter la bonne parole en Afrique ». Et entre ces deux événements, douze jeunes filles sont noyées dans la baignoire de leurs anciens locaux, puis roulées dans du plastique et cachées derrière des murs. Il y a forcément un lien.

— Je note les antécédents de maladie mentale de la mère et son suicide alors que son plus jeune enfant vivait encore chez elle.

— Il n'a jamais vécu seul.

— Oui, une dépendance soit innée soit encouragée. Vous pensez à la baignoire : sa mère est morte dans une baignoire et voilà que les filles y sont assassinées.

— Ça semble concorder.

— Le symbolisme n'est pas le bon. La mère s'est ôtée la vie, c'est un acte violent. Une lame perçant la chair, du sang dans l'eau. Les filles ont été noyées et non saignées, si l'on en croit l'expertise médico-légale.

— Le tueur a pu leur ouvrir les veines. Cela ne se verrait pas au niveau osseux. Mais c'est franchement frustrant de ne pas avoir de corps à examiner pour le savoir.

— Je n'en doute pas. Examinons les autres pistes. D'après votre rapport, ce Sebastian est un personnage fascinant. Vous le voyez impliqué ?

— Pour le moment, je ne sais pas bien où ni comment. Mon intuition première était de le placer au sommet de la liste des suspects, quels que soient les sentiments de Mavis à son égard. Parce que ces sentiments remontent à l'époque où elle était enfant et où il jouait un rôle central pour la protéger de la faim et de la solitude.

Eve plongeait les mains dans ses poches avant de poursuivre :

— Mais en parlant un moment avec lui, j'ai senti qu'il était sincère dans sa logique tordue. Il respecte un code de conduite. Tordu également, mais un code de conduite quand même. Et il n'est pas

capable d'avoir fait subir des choses pareilles à ces filles. Puis, en prenant un peu de distance, je me suis rappelé qu'il vit d'arnaques et d'escroqueries. Ce n'est pas seulement un menteur, c'est aussi un excellent acteur. Donc son implication reste une possibilité, même si ce n'est qu'en tant que complice.

— Est-ce parce que vous sentez qu'il aurait été capable de tels actes après tout, ou parce que vous détestez instinctivement l'idée que celui qui a tué ces filles est peut-être déjà mort et hors de portée du bras de la justice ?

— Sans doute plus cette deuxième option, admit Eve en se laissant retomber sur son siège. Mais...

Elle s'interrompt en voyant entrer Dennis, les bras chargés d'un plateau garni de plusieurs tasses, de ce qui ressemblait à un bol plein de chantilly et d'un grand pichet blanc.

— Et voilà, dit-il. Je ne veux pas vous interrompre. Je vous sers et je vous laisse à votre discussion.

— Assieds-toi et prends-toi aussi une tasse, lui dit sa femme. Il est tout à fait possible pour des frères et sœurs plus âgés d'être en proie à un sentiment de devoir et de responsabilité envers leur cadet, surtout si celui-ci n'est pas à la hauteur. Ils viennent d'une famille qui a basé son existence sur la foi, les bonnes œuvres et le prosélytisme. Ils pouvaient difficilement en exclure leur propre frère.

Mira changea de position sur son siège et croisa les jambes.

— Particulièrement après la mort de leur mère, ajouta-t-elle. Un suicide qui allait à l'encontre de leurs convictions ; le suicide affecte ceux qui restent et le plus jeune frère était encore adolescent quand elle est morte.

— Un truc à vous ficher en l'air.

— La famille et les proches éprouvent souvent de la colère et de la culpabilité après un suicide. Et cela s'accompagne fréquemment d'un sentiment d'abandon.

— Le père est parti en mission moins d'un an après en laissant l'ado aux soins de son frère et sa sœur plus âgés. Ils se considèrent donc comme responsables de lui, n'est-ce pas ? C'est comme ça que ça marche. C'est à eux de prendre soin de lui désormais.

— Oui, ils se seraient substitués aux parents d'une manière très concrète. En même temps, les échecs répétés d'un frère, son désintérêt ou son refus de partager la charge de travail et d'œuvrer avec eux auront forcément eu un effet usant. Les membres de notre famille sont toujours ceux qui font le plus de dégâts quand ils nous prennent à rebrousse-poil. Mais même quand on les critique, il est courant de continuer à les protéger et les défendre des critiques extérieures.

— Il était une sorte de boulet dans leur travail, dit Eve.

Elle ouvrit de grands yeux devant la tasse que lui tendait Dennis,

surmontée d'une petite colline de crème fouettée saupoudrée de copeaux de chocolat.

— Waouh. Merci.

— Vous aurez besoin de ceci, précisa-t-il en lui offrant une cuillère.

— D'après ce que vous m'avez dit, je suis d'accord, reprit Mira. Il nuisait à la mission à laquelle ils avaient tous les deux consacré leur vie. Il est tout à fait envisageable qu'ils aient vu dans ce poste en Afrique un moyen de l'inciter à contribuer au projet tout en l'écartant de leur quotidien le temps de se réorganiser dans leurs nouveaux locaux.

— A-t-il pu craquer ? demanda Eve. S'ils lui ont posé un ultimatum, par exemple. « Si tu ne te mets pas sérieusement au boulot, on t'expédie à l'autre bout du monde. »

— On en sait trop peu à son sujet. Les dossiers médicaux sont vagues et peu fournis. Le traitement pour la dépression indique clairement qu'il était victime de troubles, qu'il avait du mal à accomplir autant que son frère et ses sœurs, qu'il souffrait d'angoisses et, comme je l'ai dit, d'une peur de l'abandon. Mais le médecin qui le suivait est décédé et le traitement a pris fin il y a quinze ans à la mort du patient.

— Il était plus isolé que son frère et sa sœur.

Eve trempa de nouveau sa cuillère dans la crème et le chocolat chaud.

— C'est légal, une telle boisson ?

— Dans cette maison, oui, répondit Dennis, tout sourire.

— Délicieux, vraiment. Désolée, reprit-elle à l'intention de Mira. Ce que je veux dire, c'est qu'à cause de sa jeunesse essentiellement vécue à l'écart, avec peu d'occasions de se sociabiliser, contrairement à son frère et ses sœurs qui ont pu étudier et travailler à l'extérieur en plus des cours à la maison et du missionnariat, n'aura-t-il pas eu plus de mal à s'adapter à la vie en dehors ? Sa mère se tue, son père s'en va jouer les missionnaires en le laissant aux bons soins de Nash et Philly. Ils ont reçu une portion réduite mais raisonnable de la vente de la maison familiale, une sorte d'héritage avant l'heure. Mais le testament de la mère donnait au plus jeune l'accès à une forme d'argent de poche. Un montant limité à retirer chaque mois plutôt qu'une grosse somme en une fois comme les deux autres.

— Ce qui indique que les parents, ensemble ou individuellement, estimaient qu'il ne saurait pas bien gérer une grosse somme et avait besoin d'être assisté. Et, oui, cela a pu causer chez lui du ressentiment. Ainsi qu'angoisse et dépression. Le voilà donc déprimé, angoissé, sous traitement, et encore sous le joug de ses parents désormais représentés par son frère et sa sœur. Il se retrouve associé à leur œuvre sans avoir

nulle part ailleurs où aller, sans compétences particulières et, semble-t-il, sans véritable ambition.

— Quand il y a trop de voies d'eau, le bateau coule, commenta Dennis entre deux gorgées de chocolat.

— Exactement, approuva Mira avec un hochement de tête. Imaginons un jeune homme qui croule sous le poids de difficultés émotionnelles, difficultés potentiellement aggravées par l'impossibilité pour lui de se sociabiliser avec d'autres enfants de son âge à l'école et dans le cadre de loisirs. Un jeune homme qui n'a ni le talent, ni l'énergie de ses frères et sœurs, ni même leur vocation. A-t-il pu se trouver tellement perturbé qu'un déménagement forcé hors de ce qui était devenu son foyer aura causé chez lui une fracture psychique ? Vous voulez savoir si cette théorie est viable.

— Oui, je pense que c'est un bon résumé.

— Cela me paraît tout à fait concevable. Quant au choix de la noyade pour les meurtres, il s'agit peut-être d'une forme de rébellion contre les principes selon lesquels il a été élevé, ou une terrible tentative pour s'y conformer.

— Une sorte de baptême rituel, soit pour défier les fondements mêmes de l'univers du frère et de la sœur, soit pour essayer de prouver qu'il peut en faire partie.

Mira but son chocolat au travers du dôme de chantilly qui recouvrait sa tasse.

— Oui. Et vous penchez plutôt du côté de la première option. Vous préféreriez qu'il ait agi par malveillance. Mais dans ce scénario, si Montclair Jones est effectivement le tueur, je pencherais plutôt pour la seconde option.

— Pourquoi ?

— Votre suspect me paraît triste, un être tragique, presque maudit. Une vie si limitée. Le cadet est souvent infantilisé trop longtemps, les parents s'accrochent trop à lui. S'ils ont, comme je le pense, reçu une éducation traditionnelle, la mère – affligée de ses propres démons – aura été chargée des soins au quotidien. Elle s'est peut-être trop accrochée à lui, au point de ressentir du désespoir quand il a approché l'âge adulte.

— Vous auriez de la compassion pour lui, même s'il a tué ces jeunes filles ?

— Je verrais en lui quelqu'un qui n'a pas reçu ce dont il avait besoin... émotionnellement, physiquement.

Mira se renfonça au creux de son siège, songeuse.

— Les autres enfants sont nés à peu de temps d'intervalle. Puis il s'est écoulé un long moment avant l'arrivée tardive du cadet. Il est très possible que la mère ne se soit pas détachée de ce dernier enfant, l'ait découragé de déployer ses ailes.

— Du genre « reste auprès de moi, j'ai besoin de t'avoir avec moi » ?

— Exactement. Le voilà devenu adolescent, poursuivit Mira. Son instinct le pousse à se rebeller, à s'écarter de l'emprise maternelle, à tenter de nouvelles expériences. Même dans le cadre d'une famille au fonctionnement sain, cette période peut être difficile.

— Et peut-être qu'il a justement tenté d'écarter sa mère, imagina Eve. Celle-ci, déjà un peu déséquilibrée, jette l'éponge et choisit d'en finir.

— Est-ce qu'il se sent coupable ? Serait-elle encore en vie s'il s'était mieux comporté ? On touche de nouveau au carcan des traditions, ajouta Mira. Elle a péché, a quitté le droit chemin. L'y a-t-il poussée ? Je me demande si son traitement n'a pas fait qu'ajouter au problème, le fait que lui et sa mère étaient suivis par le même médecin.

— Un traitement qui n'a pas marché pour la mère.

— Même un excellent thérapeute peut ne pas percevoir les signes de tendances suicidaires. Je ferai néanmoins des recherches à propos de son médecin. Peut-être cela m'aidera-t-il à mieux comprendre. Quoi qu'il en soit, la réponse courte est : oui, je crois qu'il constitue un suspect viable. J'aurai besoin d'en savoir plus à propos de Sebastian avant de dire la même chose à son sujet.

— Je vous ferai passer ce que je pourrai. Si Montclair Jones a tué ces filles, son frère et sa sœur étaient forcément au courant.

— Si l'on considère à quel point leurs vies étaient liées ? Je dirais que la probabilité est très élevée.

— Alors j'insisterai là-dessus. Merci. Il est temps que j'y aille.

— Terminez votre chocolat, lui dit Dennis. Je reviens dans une minute.

Il ressortit.

— C'est très calme ici, commenta Eve.

— Oh, ce n'est pas toujours le cas.

— J'imagine que c'est vrai partout. Mais cet endroit respire le calme. Je réfléchissais à cette notion. « Calme » n'est pas la même chose que « strict », comme l'était sans doute le foyer des Jones, malgré leurs bonnes intentions. D'après ce que j'ai pu cerner des parents, ce n'étaient pas des fanatiques ni le genre à condamner tout le monde aux feux de l'enfer. Mais la vie de leur foyer s'articulait autour de leurs convictions et des problèmes de la mère. Leurs enfants s'y sont trouvés plongés et maintenus sans avoir beaucoup d'occasions d'évoluer en dehors. C'est peut-être une façon d'élever des enfants attentionnés, bons et altruistes. Mais peut-être pas.

— La parentalité se construit différemment dans chaque famille. Et c'est toujours compliqué. On fait de son mieux.

— Je sais que le meilleur peut émerger du pire, et inversement. Avec les enfants, c'est souvent la roulette russe. Merci beaucoup de m'avoir consacré votre temps, dit Eve en se levant. Et pour ce breuvage magique. Dennis pourrait ouvrir un magasin ne vendant que ça, il ferait quand même fortune.

— Il aime concocter son chocolat pour la famille. Mais pas trop souvent, Dieu merci, sans quoi je prendrais vingt kilos chaque hiver.

— Remerciez-le encore pour moi, dit Eve en enfilant son manteau. Et je vais...

Elle s'interrompt en voyant Dennis revenir. Il lui tendit une paire de gants en laine rouge et un bonnet de ski bleu clair.

— Tenez, dit-il, mettez ça.

— Euh, vraiment, je...

— Vous ne pouvez pas vous balader avec les mains glacées, reprit Dennis.

Il lui enfila lui-même les gants comme il aurait pu le faire à une enfant.

— Et pensez aussi à garder votre cerveau bien au chaud pour découvrir la vérité.

Il lui mit le bonnet sur la tête et l'ajusta.

— Voilà. C'est beaucoup mieux comme ça.

Comme Eve ne répondait rien, à court de mots, il se contenta de sourire.

— Moi aussi, j'égare toujours mes gants. On devrait y intégrer d'office une puce de localisation.

— Merci, bredouilla-t-elle. Je vous les rendrai.

— Non, non, ne vous embêtez pas pour ça. Les enfants passent leur temps à semer leurs gants, leurs bonnets, leurs écharpes, leurs chaussettes et tout le reste. On en a un carton entier, n'est-ce pas, Charlie ?

— C'est vrai.

— Gardez-les, dit Dennis en escortant Eve jusqu'à la porte. Et restez bien au chaud.

— D'accord. Ah, au cas où je ne vous verrais pas d'ici là, Joyeux Noël.

— Joyeux Noël ?

Il parut momentanément perplexe, puis lui fit un grand sourire.

— Mais oui, c'est vrai, c'est bientôt Noël. Je perds souvent la notion du temps.

— Moi aussi.

Elle redescendit jusqu'au trottoir, la gorge serrée par l'émotion, et contempla ses gants tout en marchant. Connors lui en avait offert d'innombrables paires pour la même raison que Dennis. Des gants en cuir magnifiques et élégants qu'elle ne tardait jamais à abîmer ou

égarer.

Mais elle se jura de tout faire pour ne pas perdre cette bête paire de gants en laine rouge.

Elle arriva à sa voiture avec les mains réchauffées... ainsi, peut-être, qu'un cerveau bien au chaud.

En entrant dans la salle commune animée, Eve capta des effluves de sucre raffiné, de levure et de gras avant même de repérer la présence de Nadine Furst.

« Des donuts, songea-t-elle immédiatement. Le péché mignon des flics. »

Et personne ne le savait mieux que la journaliste de choc et auteur à succès.

Nadine, son postérieur ferme posé sur le bureau de Baxter et ses longues jambes croisées devant elle, discutait en souriant avec Trueheart. Elle se pencha vers lui pour lui ôter la confiture qu'il avait au coin des lèvres puis fit rougir le beau jeune homme en se léchant le doigt.

— Pitoyable !

Eve avait parlé assez fort pour se faire entendre par-dessus le vacarme ambiant. De quoi faire taire la plupart des conversations, mais pas assez pour empêcher les policiers de s'empiffrer de pâtisseries grasses et sucrées.

— Vraiment pitoyables, tous autant que vous êtes !

Jenkinson déglutit une grosse bouchée de beignet.

— Ils sont encore chauds.

Des donuts tout juste sortis du four. D'accord, c'était déloyal de la part de Furst. Mais n'empêche.

— Sanchez, votre chemise est couverte de miettes. Bon sang, Reineke, essuyez-moi ces traces de crème sur votre visage.

— C'est de la crème bavaroise, expliqua-t-il avec un sourire satisfait.

— Peabody.

Celle-ci venait tout juste de mordre dans un beignet nappé de sucre glace et de vermicelles en chocolat. Elle le fourra dans ses bajoues, tel un hamster, pour répondre la bouche pleine.

— Je... euh... J'ai contacté Philadelphia Jones, lieutenant. Elle passera ce matin. Euh... J'allais justement réserver une salle d'interrogatoire.

— Finissez d'abord de mâcher votre truc. Nadine, descendez du bureau de Baxter et venez me voir. Et tous les autres : on a des enquêtes à résoudre, je vous rappelle !

Elle repartit d'un pas vif, soulagée d'avoir pensé à ranger les

gants dans sa poche à son arrivée dans le Central. Passer un savon à ses troupes avec les mains emmitouflées dans de la laine rouge n'aurait pas eu le même effet.

Elle envisagea un instant de poser quelque chose par-dessus son tableau pour le dissimuler. Mais elle savait très bien que, livraison de donuts mise à part, Nadine était une personne de confiance.

— J'ai réussi à en garder un pour vous, au péril de ma vie, annonça la journaliste.

Elle entra dans le bureau, un carton à gâteau rose à la main.

— Merci.

Eve se demanda brièvement où le cacher avant de conclure que le flair de ses flics les mènerait de toute façon jusqu'à la cachette. Et puis elle n'aurait pas voulu qu'en fouillant ils mettent au jour sa réserve secrète de barres chocolatées.

— Ce sont les filles que vous avez identifiées ? s'enquit Nadine.

Avec l'aisance de quelqu'un qui se sent chez elle – comment en était-on arrivé là ? – la reporter laissa tomber son manteau rouge bordé de fourrure sur le siège qu'Eve réservait aux visiteurs. Elle s'approcha du tableau et le scruta de ses yeux verts pleins d'intelligence.

— Toutes entre douze et quatorze ans ? demanda-t-elle.

— Jusqu'à maintenant.

Avec un soupir, Nadine étudia les autres visages et les notes affichées sur le tableau. Derrière sa façade très glamour – un visage anguleux encadré par une chevelure blonde parfaitement télégénique – se cachait une journaliste pleine de ressources capable de déterrer les plus petits fragments d'une histoire et d'en tirer un scoop.

— Vous avez bien maintenu le secret sur ces informations, surtout si l'on songe que c'est Connors qui a trouvé les dépouilles.

— Il a abattu un mur – pour lancer symboliquement les travaux – et découvert deux d'entre elles.

— Je suis au courant des grandes lignes. Mais ce que tout le monde veut savoir, c'est qui elles sont et comment elles sont arrivées là. S'il y en a d'autres. Et quel lien Connors entretient avec tout cela.

Eve n'avait pas prêté attention aux messages des médias sur son communicateur. Mais il n'y en avait pas eu tant que ça. D'un seul coup, elle prit conscience que Connors devait recevoir plus d'appels à ce sujet. Beaucoup plus.

— Le lien avec lui est très mince. Les victimes ont été tuées il y a environ quinze ans, bien avant qu'il achète l'immeuble.

— Mais c'est Connors, répondit simplement Nadine. Et c'est vous. J'ai entendu dire que vous collaboriez avec la très brillante et très sophistiquée Dr DeWinter.

— Elle se charge des dépouilles.

Nadine s'assit sur le coin du bureau d'Eve, un petit sourire sur les lèvres.

— Et comment ça se passe avec elle ?

La question fit naître une désagréable sensation de démangeaison au bas de l'échine d'Eve.

— Elle fait son travail et moi le mien.

— Quand rendrez-vous les noms publics ?

— Une fois que nous les aurons toutes identifiées et que les proches auront été informés. Je ne vais pas les divulguer au compte-gouttes pour faire plaisir aux médias, Nadine.

— Ces gens attendent une réponse depuis très longtemps.

Elle tourna de nouveau les yeux vers le tableau.

— Je m'interroge... Est-il préférable de savoir avec certitude ? Ou vaut-il mieux avoir une minuscule lueur d'espoir à laquelle se raccrocher ? Je vois que vous vous intéressez aux Jones. Nashville et Philadelphia ? Sacrés noms, dites-moi. Heureusement pour eux qu'ils ne sont pas nés à Helsinki ou Tolède.

— Voire Tombouctou. Je m'intéresse à tout le monde, Nadine. Vous savez comment ça se passe.

— Vladivostok.

— Quoi ?

— Oh, rien, je croyais qu'on était lancées dans un petit jeu, répondit Nadine avec un sourire. Et, oui, je sais comment ça fonctionne. Et je sais que quand vous ne me donnez aucune info, c'est que vous pensez ne pas pouvoir vous servir de moi.

Nadine eut un haussement d'épaules désinvolte.

— Mais d'accord. Mon équipe a fait des recherches à leur sujet pour étayer les infos dont nous disposons et préparer des articles à venir. Intéressant, le suicide de la mère.

— Intéressant ?

— La réaction très ferme du mari. Elle se suicide, le péché ultime. Du coup, pas d'enterrement en terre consacrée. Ses enfants l'ont fait incinérer et ont dispersé ses cendres en mer.

Eve devait admettre que c'était effectivement intéressant. Et que cela prouvait que Nadine pouvait se révéler utile même quand Eve ne prévoyait pas de la solliciter.

— Ça me paraît plus dégueulasse qu'intéressant, répondit-elle néanmoins.

— Tout dépend comment on voit les choses. Quant à l'histoire du jeune frère et du lion, c'est à la fois terrible et bizarre.

D'un geste du menton, elle désigna le portrait de Montclair sur le tableau.

— Mais à en juger par votre chronologie, il était toujours en vie,

et toujours à New York, quand les douze victimes ont été tuées.

Eve jugea inutile de raconter des salades.

— Ce n'est pas parce qu'il est mort qu'il n'est pas suspect.

— Avec le roi des animaux en guise de bourreau. Ça ferait un bon rebondissement à l'histoire. Bref, nous avons mené notre enquête sur le frère et la sœur, ainsi que celle qui vit en Australie. Et même l'ex de la sœur new-yorkaise, en sachant que ça datait d'avant les meurtres et que ça n'a rien rapporté d'utile vu qu'il a déménagé au Nouveau-Mexique, s'est remarié et mène une vie tranquille avec sa mignonne petite famille. Mais vous saviez déjà tout ça.

— On appelle ça faire notre boulot.

— Moi aussi, répondit joyeusement Nadine. Le grand frère n'a jamais été officiellement en couple, mais il sort de temps en temps avec des femmes. Ils ont été élevés dans l'idée de réserver le sexe au mariage, raison pour laquelle la sœur s'est mariée jeune, selon moi. Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai comme dans l'idée qu'ils n'ont pas toujours respecté ce principe, ajouta-t-elle avec un sourire. Et l'une des anciennes compagnes du frère a bien voulu me le confirmer.

Eve n'avait pas pris la peine de s'intéresser à cet aspect des choses, mais devait admettre qu'il s'agissait d'infos complémentaires potentiellement utiles.

— Je ne m'intéresse pas vraiment à leur vie sexuelle, sauf si cela a un lien avec l'affaire.

— Oh, moi, je m'intéresse à la vie sexuelle de tout le monde. Et quand j'ai voulu savoir avec qui le jeune frère avait pu sortir, je n'ai trouvé personne.

« D'accord, ça, c'est significatif », songea Eve.

— Il n'avait que vingt-trois ans au moment de son décès. Et puisque vous avez mené l'enquête, vous savez qu'il a connu une vie très isolée, qu'il souffrait de troubles émotionnels encore aggravés par le suicide de sa mère. Il aurait pu connaître une éclosion tardive s'il n'avait pas été fauché si tôt.

— Vous vous intéressez à lui.

— Je m'intéresse à chacun d'eux.

— Dallas...

Nadine la pointait du doigt, visiblement amusée.

— Je sais comment ça se passe, vous vous souvenez ? Et je sais comment vous fonctionnez. Vous vous intéressez particulièrement au frère décédé.

« D'accord, jouons cartes sur table. »

— S'il était en vie, je serais déjà en train de l'interroger dans l'une de nos cellules. Et je ne veux pas que vous évoquiez officiellement cette piste, Nadine. Je ne suis pas prête.

— Il s'agit d'une simple discussion informelle.

Nadine tapota la boîte à gâteau rose du bout de son ongle également verni de rose.

— Vous ne mangez pas votre donut ?

— J'ai déjà pris un petit déjeuner, suivi du meilleur chocolat chaud de l'univers. Les donuts ne tiennent pas la comparaison.

Ce qui lui rappela qu'elle n'avait pas enlevé son manteau.

Nadine fit un signe de tête en direction de son bonnet.

— J'aime bien, dit-elle tandis qu'Eve retirait son manteau. Le flocon est adorable.

— Le quoi ?

Eve retira vivement le bonnet et découvrit qu'il était orné d'un flocon de neige d'un blanc étincelant.

— Merde. Un flocon. Et qui brille, en plus.

— Comme je le disais, c'est adorable. Mais je digresse... De son côté, DeWinter contrôle soigneusement sa barque, mais mieux vaut vous prévenir que jamais elle ne raterait l'occasion d'une bonne conférence de presse. Dès qu'elle se sentira prête, elle en organisera une.

— Elle en organisera une quand je le lui dirai.

Eve prit cependant note de s'assurer que c'était parfaitement clair, en faisant appel au commandant si nécessaire.

— C'était juste histoire que vous le sachiez, parce que nous sommes entre amies.

— C'est vrai que vous êtes terriblement amicale.

— Je le suis. Nous le sommes, ajouta Nadine. Et avant de passer à la véritable raison pas-si-secrète de ma visite, je voulais vous dire que j'avais vraiment, sérieusement, sincèrement apprécié de passer Thanksgiving chez vous, avec toute la bande et la famille de Connors.

Elle pivota sur elle-même pour sourire devant le dessin encadré sur le mur.

— Je dois dire que c'est génial. Pas seulement que la petite y ait pensé, ou ce qu'elle a écrit au dos, mais que vous l'ayez accroché ici.

— Je lui avais promis de le faire.

— Et c'était important pour elle. Ça se lisait sur son visage. Bref, je sais que j'étais un peu soûle – juste un peu – mais ma déclaration d'amour à la famille de Connors reste vraie même parfaitement sobre. Si je n'étais pas une citadine jusqu'au bout des ongles, ambitieuse jusqu'à la moelle, monopolisée par un travail que j'adore et tout ça, je déménagerais pour l'Irlande, en choisirais un dans le troupeau et l'épouserai. À moins que j'attende un peu que Sean grandisse, dit-elle en faisant référence au jeune cousin de Connors. Je serai peut-être prête à prendre ma retraite en Irlande quand il sera en âge de se marier.

— Ils ont des vaches, déclara sombrement Eve. Pratiquement

jusque dans l'arrière-cour.

— Ça ne m'empêcherait pas de vivre, assura Nadine. Dans vingt ans. En attendant, je vais écrire mon prochain bouquin.

— Ah.

— Quel enthousiasme ! plaisanta Nadine en riant. *Perfection mortelle* m'a fait passer au niveau supérieur dans tous les domaines. Je suis prête à me lancer dans un nouveau projet. Titre provisoire : *À la poursuite du Cheval Roux*.

— Vous allez écrire à propos de Callaway et Menzini ?

— Tous les ingrédients sont là. Une secte, un leader dément remontant aux Guerres Urbaines, une arme mortelle qui provoque des hallucinations et pousse les gens à s'entre-tuer en quelques minutes. La transmission de cet héritage et le flic courageux qui a fait tomber tout ce beau monde.

— Bon sang...

— Cachez votre joie. Je vous solliciterai de temps en temps, ainsi que Connors et votre équipe, pendant la phase de rédaction. Et j'aimerais que vous relisiez le manuscrit terminé pour être certaine que ça vous convient.

— Ils vont en faire un autre film, c'est ça ?

— J'y compte bien. Mais pendant que j'y travaille, je voudrais couvrir ces douze filles. Avec respect, précisa-t-elle avant qu'Eve puisse répondre. Vous ferez votre métier pour leur rendre justice. Je ferai le mien pour que les gens sachent qu'elles ont existé. Qu'ils connaissent leurs noms, leurs visages et sachent que quelqu'un leur a ôté la vie avant même qu'elle ait vraiment commencé. Ça aussi, ça compte.

« C'est vrai », se dit Eve.

Et personne ne faisait cela mieux que Nadine, car c'était important pour elle.

— Sortez votre enregistreur, dit-elle.

Nadine plongea la main dans la valise qu'elle qualifiait de sac à main pour en extirper l'appareil.

— Je peux avoir une caméra sur place dans dix minutes.

— Pas de caméra, pas d'interview. Seulement les noms.

Eve lui en fit la liste.

— Il est encore trop tôt pour les divulguer, mais vous pouvez déjà vous renseigner à leur sujet. Discrètement. Je vous fournirai les derniers noms dès que nous les aurons. Et le feu vert dès que vous pourrez les diffuser. D'ici là, ça reste confidentiel.

— Compris.

— Et maintenant, filez. J'ai du travail.

— Moi aussi, répondit Nadine en reprenant son manteau. J'ai hâte de participer à votre petite fête de Noël.

— Ma quoi ?

— J'ai eu un bref échange avec Connors. Il m'a dit que si ça venait sur le tapis, je devais aussi vous dire de regarder votre calendrier.

Sans attendre de réponse, Nadine enfila son manteau et sortit. La mention du calendrier avait ravivé la mémoire d'Eve ; elle s'en souvenait à présent. Mais tout de même...

— Est-ce qu'on ne vient pas déjà de faire une fête ? Thanksgiving est une fête, non ? Pourquoi Noël est-il si proche de Thanksgiving ? Qui organise ces trucs ?

En l'absence de quelqu'un pour lui répondre, elle alla se resservir en café.

Peabody apparut sur le seuil, surexcitée.

— J'ai parlé à quelqu'un en Afrique !

— Bravo.

— Sérieusement, c'était un grand moment pour moi. Le sergent Owusu a discuté avec son oncle, son grand-père et plusieurs autres personnes. D'ailleurs, elle était en train de rédiger un rapport afin que vous ayez toutes les informations sous les yeux. Elle l'enverra dès qu'elle aura terminé et dégoté quelques photos.

— Bien.

— En résumé, tout le monde s'entendait pour dire que le prêcheur Jones – ils l'appelaient comme ça là-bas – était un homme agréable, pieux et plein de bonne volonté. Il leur parlait avec respect et aimait goûter à la cuisine locale. Il avait même appris à préparer quelques plats typiques. Il avait également étudié leur langue et faisait preuve d'humour quand il se trompait en parlant. C'était un homme gentil et ils pensent que son esprit est resté en Afrique.

— Donc ils l'aimaient bien. Comment s'est-il fait dévorer ?

— Il était curieux de tout. Et il aimait faire des photos, de petits films. Il avait évoqué la possibilité de les exploiter un jour sous la forme d'un livre ou d'un documentaire. Ce matin-là, il s'était éloigné plus qu'il n'était raisonnable pour photographier un point d'eau. Le lion est venu se nourrir et Jones lui a servi de plat principal.

Eve en avait déjà lu l'essentiel dans le rapport établi à l'époque.

— Est-ce qu'ils ont dit s'il avait l'habitude de partir prendre ces clichés tout seul ?

— Je n'ai pas posé spécifiquement la question, mais Owusu me donne l'impression de quelqu'un de rigoureux. Si elle a trouvé quelque chose, ça sera dans son rapport.

— Je ne me rappelle aucune mention d'un intérêt pour la photo ou la faune dans le dossier de Montclair Jones, nota Eve.

— Il faut dire qu'il n'était jamais allé en Afrique auparavant, lui rappela Peabody. Si j'allais là-bas, j'aurais toujours un appareil photo

sur moi. En gros, on dirait qu'il avait décidé d'en profiter au mieux et qu'il était heureux d'y être. Ça paraît logique. Pour la première fois de sa vie, il se retrouvait libre de ses mouvements, dans un endroit à la fois nouveau et exotique.

Eve tourna la tête vers son ordinateur qui signalait l'arrivée d'un message.

— C'est confirmé : Iris Kirkwood est la dixième victime. Et on a le portrait reconstitué de la onzième.

Eve examina l'image.

« Encore une métisse », estima-t-elle.

Un visage fin, de très grands yeux, des pommettes appuyées.

— Je connais ce visage...

Elle ordonna l'affichage des personnes disparues sur l'autre moitié de l'écran.

— Là. C'est elle. Shashona Maddox, quatorze ans. A disparu du domicile de sa grand-mère, sa responsable légale. La mère s'est tirée quand la gamine avait trois ans et personne n'a jamais su qui était le père. La grand-mère avait aussi la garde de la demi-sœur de Shashona, née de la même mère et d'un père qui avait renoncé à ses droits parentaux. Ce qui n'a pas dû être bien difficile pour lui étant donné qu'à l'époque il purgeait une peine de vingt ans de prison pour meurtre. Bref, encore quelqu'un à qui nous devons annoncer la nouvelle.

Elle lança une recherche rapide.

— Voilà. La grand-mère est toujours en vie et toujours à New York. La demi-sœur est médecin, chirurgienne rattachée à l'hôpital du Mont Sinaï. La grand-mère, Teesha Maddox, habite un appartement de la Huitième Avenue depuis vingt-cinq ans. Assistante maternelle professionnelle qui travaille actuellement dans l'Upper West Side. Quand est-ce que Philadelphia doit arriver ?

Peabody baissa les yeux vers sa montre.

— On a environ une heure.

— Allons voir la grand-mère. Prévenez les autres de la faire patienter si nous ne sommes pas de retour à temps.

Tandis que Peabody ressortait précipitamment, Eve prit le temps d'envoyer un message bref et direct à DeWinter, avec copie à Whitney.

Merci pour votre travail rapide et efficace. Comme indiqué dans mes rapports, nous explorons plusieurs pistes d'enquête. Contacts et conférences avec la presse toujours suspendus tant que les victimes n'ont pas toutes été identifiées, tous les proches informés et toutes les personnes concernées interrogées.

Dallas, Lieutenant Eve.

— Gardons tout ça pour nous, souffla-t-elle pour elle-même.

Puis, imitant Nadine, elle s'empara de son manteau et l'enfila dans un grand geste avant de quitter le bureau.

Elles trouvèrent Teesha Maddox en compagnie d'un bébé d'âge et de sexe indéterminés dans un joli petit appartement bien tenu. Elle parut comprendre de quoi il retournait au premier regard et hocha la tête sans dire un mot. Elle posa ses lèvres sur le front du bébé, demeura immobile un bref instant, puis recula d'un pas.

— Je vous en prie, entrez. Vous êtes venues me dire que ma Shashona n'est plus. L'une des pauvres filles dont on parle à la télé.

— Oui, madame. Je suis vraiment navrée.

— J'ai compris en entendant la nouvelle. Je l'ai toujours su, en fait, mais là, j'ai su où elle se trouvait. J'allais descendre jusqu'au commissariat, mais Miss Hilly – c'est la dame pour qui je travaille, Hilly McDonald – m'a dit : « Teesha, ne vous infligez pas ça. S'ils l'ont retrouvée, ils viendront vous prévenir. » Et vous voilà...

» Je vais poser le bébé. Elle est toute propre, elle a mangé et fait son rot. Je vais la mettre dans son berceau un petit moment, avec l'écoute-bébé au cas où elle s'agiterait. Asseyez-vous là, je reviens dans une minute. Je n'aime pas parler de mort près du bébé. Ils comprennent beaucoup plus de choses que les gens ne le pensent.

— L'endroit est sympa, fit remarquer Peabody à voix basse. Il y a, comment dire, un petit côté posé, tranquille, agréable. À la fois stylé et simple, accueillant.

« Et la vue est belle », songea Eve qui s'était assise et balayait la pièce du regard.

Il y avait beaucoup de photos. Celles d'un bébé, non, de deux bébés. Dont l'un devenait déjà une petite personne. De trois, quatre ans ? Difficile à dire.

Certains clichés représentaient aussi une femme – Hilly, sans doute – et un homme qui devait être le père. Ensemble, avec le bébé, le bébé et l'enfant. Et une photo de Hilly – une rousse à la peau très blanche – en compagnie de Teesha dont la couleur de peau rappelait l'incroyable chocolat chaud de Dennis Mira.

— Elle n'a pas l'air assez âgée pour être la grand-mère de femmes adultes, commenta Peabody.

— Elle a soixante-quatre ans.

— Elle ne les fait pas. Et ça reste très jeune pour avoir des petits-

enfants adultes.

— J'avais dix-sept ans quand j'ai eu ma fille, lança Teesha. Pardon, je ne cherchais pas à écouter ce que vous disiez, fit-elle en revenant. J'ai bercé beaucoup de bébés dans mes bras, à l'époque. Berce les bébés vous met du baume à l'âme et tient les rides à l'écart... Je peux vous préparer à boire, proposa-t-elle. Avec ce froid, vous avez peut-être envie d'un thé ou d'un café. Dans les séries policières, ils boivent beaucoup de café.

— Ne vous embêtez pas, lui répondit Peabody. On n'a besoin de rien.

— Ça ne dérangerait pas Miss Hilly. Donc si vous avez envie de quelque chose, n'hésitez pas. J'avais dix-sept ans, répéta-t-elle en s'asseyant avec précaution. J'étais persuadée d'être amoureuse et ça me rendait stupide, alors que c'était tout sauf de l'amour. Vous savez comment on peut être à cet âge. Quand vous y croyez, un garçon peut vous convaincre de faire à peu près n'importe quoi. Je me suis retrouvée enceinte à seize ans et morte de peur. Je n'ai rien dit à maman jusqu'au moment où c'est devenu impossible de le cacher. Quand j'ai prévenu le garçon, il a disparu sans laisser de trace. Maman m'a soutenue, même quand mon père s'est emporté. Il s'est calmé ensuite. J'ai appris que quand on fait quelque chose d'irréfléchi, les conséquences peuvent durer toute une vie.

Avec un soupir, elle tourna la tête vers la fenêtre.

— J'aimais ma fille. Je l'aime toujours. Je sais y faire avec les bébés, avec les enfants. C'est mon don. J'ai fait de mon mieux pour mon bébé et maman m'a aidée. Je travaillais, je gagnais ma vie, j'ai terminé mes études à la maison et me suis occupée de mon bébé. Je l'ai élevée pour qu'elle sache distinguer le bien du mal, qu'elle soit responsable, généreuse et bien dans sa peau.

Elle soupira de nouveau.

— Mais avec Mylia, ça n'a pas pris. Elle n'en faisait qu'à sa tête. Elle détestait que je travaille avec d'autres enfants pour nous offrir un toit, à manger, pour lui permettre de s'amuser et de porter de jolis habits. Bref, elle était à peine plus âgée que moi quand elle est tombée enceinte de Shashona. Je l'ai soutenue. J'ai fait tout ce que je pouvais pour l'aider. Elle est partie avec le garçon pendant un moment, mais il l'a quittée et elle est revenue à la maison avec moi. La petite est née un mois après. Ça non plus, ça n'a pas pris. Elle n'avait pas le don.

— C'est donc vous qui avez élevé Shashona, dit Eve.

— C'est ça. Mylia allait et venait. Elle s'absentait parfois des semaines entières entre deux visites. Je ne vais pas vous mentir, on s'est disputées à cause de ça. Puis il y a eu un autre homme, un autre bébé. Là encore, elle a saisi la première occasion pour s'enfuir et disparaître. De beaux bébés, Shashona et Leila. J'ai fait de mon mieux

avec elles également. J'ai dû aller au tribunal au bout d'un moment et ils m'ont nommée responsable légale des petites. Les gens pour qui je travaillais à l'époque – très gentils, avec des gamins adorables – étaient tous les deux avocats. Ils m'ont aidée.

Alertée par un tout petit bruit, Teesha tourna la tête vers le petit écran sur la table. Eve vit le bébé endormi sous des draps roses dans un berceau blanc.

— Elle rêve, c'est tout, expliqua Teesha avec un sourire. À vrai dire, Shashona tenait de sa mère. Un côté sauvage impossible à apprivoiser. Maligne, intelligente même. J'ai prié pour elle, prié qu'avec le temps elle devienne moins sauvage, qu'elle fasse quelque chose de sa vie.

Elle prit une profonde inspiration.

— Comme je vous le disais, lieutenant, elle était intelligente. Au fond de mon cœur, je veux croire qu'elle aurait canalisé sa fougue, trouvé quelque chose qui la passionnait. Qu'elle aurait peut-être fait de grandes choses un jour.

Teesha appuya le poing contre son cœur.

— Cette passion, ces choses importantes ? Elles étaient déjà en elle, cachées, en attendant qu'elle grandisse encore un peu.

« Même chose pour toutes ces jolies jeunes filles », songea Eve.

Toutes portaient en germe la richesse d'une vie à venir.

— Que s'est-il passé le jour où elle a disparu ?

— Elle est partie à l'école comme d'habitude, mais n'est jamais rentrée à la maison, ni après les cours, ni à la nuit tombée.

— Était-ce dans ses habitudes ?

Teesha secoua lentement la tête sans cesser de regarder Eve.

— Non, lieutenant. Elle m'aimait. Même sauvage comme elle était, elle m'aimait. Ça aussi, je le sais au plus profond de mon cœur. Elle me prévenait toujours quand elle s'absentait de la maison. Que je sois d'accord ou pas, elle me prévenait. Mais pas ce jour-là. Je n'ai pas réussi à la retrouver. Elle avait un communicateur, mais ça ne répondait pas. Ses copains ne savaient rien. Même quand la police s'en est mêlée, ils ont dit qu'ils ne savaient rien. Elle voyait un garçon. Elle pensait que je ne savais pas, mais je savais.

Un sourire triste se fit jour sur ses lèvres avant qu'elle reprenne :

— Avec une fille aussi jolie que Shashona, il allait forcément y avoir un garçon. Ce n'était pas un mauvais garçon, d'ailleurs. Intelligent, lui aussi. Je lui ai parlé et il m'a raconté qu'ils avaient prévu d'aller voir un film le week-end suivant. Un vrai rendez-vous. Ils étaient allés manger une pizza après les cours ce jour-là, bien que je lui aie dit de rentrer directement à la maison. Il m'a expliqué qu'il l'avait raccompagnée jusqu'au coin de la rue avant de repartir chez lui. Et qu'il ne l'avait plus jamais revue.

— Son nom est mentionné dans le rapport, dit Eve.

— Il est devenu responsable des prêts dans une banque. Il est fiancé et doit se marier au printemps avec une jeune femme charmante et bien élevée. Nous sommes restés en contact. Je sais que ce n'est pas lui qui lui a fait du mal. Vous savez qui est responsable ?

— Nous menons l'enquête, répondit Eve.

— Vous savez si elle connaissait les autres filles ?

— Vous pourriez nous le dire. Nous n'avons pas encore divulgué publiquement leurs noms. Je vais vous demander de n'en parler à personne.

— Vous avez ma parole.

Eve lui tendit une liste et Peabody lui présenta les photos. Teesha examina l'ensemble avant de secouer la tête.

— Je ne connais ni ces noms ni ces jolies petites bouilles. Mais je ne vois que onze noms...

— Nous n'avons pas encore officiellement identifié la douzième.

— Pauvre petite chose. Ma Shashona avait beaucoup d'amies. Je ne sais pas si je les ai toutes rencontrées, si elle les a toutes fait venir ici, mais en tout cas je n'ai jamais vu ces filles.

— Savez-vous si elle se rendait parfois au Sanctuaire ? L'immeuble où on l'a retrouvée ?

— Je crois qu'elle aurait pu. Elle connaissait l'endroit, en tout cas. Un jour, pendant une dispute, elle m'a dit qu'elle pouvait toujours aller s'installer là-bas. Elle avait lancé ça pour me blesser ou pour me mettre en colère. On peut dire que ça a fait les deux. Mais elle ne serait pas allée sur place demander qu'ils l'hébergent. Mais même si elle avait voulu s'éloigner de moi – et malgré ses provocations, elle m'aimait –, jamais elle n'aurait abandonné Leila. Sa petite sœur. Leila vénérât Shashona. Tous les ans, à l'anniversaire de sa disparition, je dis une prière pour Shashona et j'en dis une autre pour remercier Dieu que Leila n'ait pas été avec elle. Je l'avais gardée à la maison ce jour-là et j'avais pris un jour de congé à mon travail.

— Leila était malade ? demanda Peabody.

— Elle venait d'avoir son cycle. Ses premières règles étaient arrivées durant la nuit. J'ai toujours permis à mes filles de rester à la maison pour le premier jour de leur premier cycle, pour les chouchouter. Donc Leila n'était pas avec sa sœur. Elle est devenue médecin, elle va faire une excellente chirurgienne. C'est une belle jeune femme, elle va bien, elle est heureuse. Et maintenant notre Shashona a été retrouvée. Je vais devoir avertir Leila.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je vais devoir le lui dire. Et aussi à leur mère quand elle reprendra contact. Ça lui arrive encore, de temps à autre.

— Madame Maddox, Shashona allait-elle à l'église ?

— Tous les dimanches, qu'elle le veuille ou non, répondit Teesha avec un sourire. Tant qu'elles vivaient sous mon toit, elles étaient tenues de respecter le jour du Seigneur. L'église ne lui déplaisait pas. Beaucoup de chants. Elle aimait chanter. Elle avait une belle voix, très claire. Quand pourrai-je récupérer son corps ?

— Cela va prendre encore un peu de temps, lui répondit Eve. Nous vous préviendrons. Avez-vous déjà vu ces personnes auprès de Shashona ou dans le voisinage ?

Sur un signe d'Eve, Peabody sortit d'autres photos de son dossier. Teesha les examina l'une après l'autre. Nashville Jones, Montclair Jones, Philadelphia Jones, Sebastian, Clipperton.

— Je suis désolée, mais ces gens ne me disent rien. Ce sont des suspects ?

— Nous enquêtons sur toutes les personnes ayant un lien potentiel avec l'affaire.

— Je n'arrive pas à comprendre comment on peut faire de telles choses aux autres. Nous sommes tous ici pour profiter de la vie, faire notre travail, nous occuper de nos familles, aimer nos proches. Nous sommes tous ici pour la même chose, mais certains ne peuvent pas laisser les autres en paix. Ils n'arrivent pas à être heureux comme ça. Je ne comprends pas pourquoi. Vous comprenez, vous ? demanda-t-elle en rendant les photos à Peabody.

Ne sachant que dire, Eve s'appuya contre le dossier de son siège.

— Non.

— Si vous ne savez pas, alors j'imagine que personne ne sait.

— Elle doit vraiment être douée dans son métier, commenta Peabody. Il y a quelque chose d'apaisant chez elle. Ça lui a brisé le cœur. Même si elle s'était depuis longtemps résignée à la perte de sa petite-fille, apprendre la nouvelle l'a affectée. Et pourtant, elle avait toujours ce côté apaisant.

— La gamine aurait sûrement fini par se calmer. Comme Linh. Mais elle n'a jamais eu l'occasion de sortir de cette phase rebelle. De nouveau, un lien avec l'église.

— Un lien assez lâche, mais oui.

— Et le chant. Si Sebastian tient sa parole par rapport à DeLonna, peut-être que nous trouverons une connexion.

— On a beaucoup de connexions, mais aucun lien vraiment fort.

Eve baissa les yeux vers son communicateur qui venait de s'allumer.

— Philadelphia est arrivée au Central. Allons voir si on peut établir un lien.

Eve dépêcha Peabody pour escorter Philadelphia jusqu'à la salle d'interrogatoire. Le contexte plus officiel exercerait une pression accrue sur la responsable du CPES. Ils répéteraient ensuite l'exercice avec Nashville Jones.

Elle prit son temps, rassembla les éléments dont elle avait besoin, puis se rendit jusqu'à la porte devant laquelle Peabody montait la garde.

— Je lui ai apporté un soda au citron, annonça Peabody. Elle est un peu nerveuse et agacée d'avoir dû attendre, mais se dit prête à nous aider de toutes les manières possibles, etc.

— Nerveuse et agacée, c'est parfait.

Eve entra dans la salle d'interrogatoire.

— Enregistrement, ordonna-t-elle. Nous devons enregistrer cette entrevue, madame Jones. Procédure officielle.

— Bien sûr, mais...

— Un instant. Dallas, lieutenant Eve et Peabody, inspecteur Delia, pour un entretien avec Philadelphia Jones dans le cadre du dossier H-5657823. Merci d'être venue, dit Eve en s'asseyant. Nous allons à présent vous lire vos droits. Encore la procédure officielle.

Dans un geste nerveux, Philadelphia passa la main sur ses cheveux coiffés en chignon.

— Je ne comprends pas. Mes droits ? Je fais partie des suspects ? demanda-t-elle.

— C'est la procédure, réitéra Eve avant d'énoncer le code Miranda révisé. Comprenez-vous vos droits et obligations ?

— Oui, bien sûr. Je suis ici pour vous aider de mon mieux.

— Ce que nous apprécions. Nous avons identifié toutes les victimes sauf une parmi les dépouilles retrouvées dans l'immeuble dont vous étiez propriétaire à la date établie de leur décès.

Eve aligna onze photos sur la table.

— Reconnaissez-vous certaines de ces jeunes filles ?

— Shelby, bien sûr, comme nous en avons déjà discuté. Et Mikki. Lupa, qui n'est restée que brièvement avec nous. Je... Celle-là me semble familière, mais je ne suis pas sûre.

Son doigt s'était arrêté au-dessus du portrait de Merry Wolcovich.

— Si vous me donniez son nom, je pourrais aller consulter nos archives.

— Je l'ai fait. Elle n'a jamais résidé dans l'un ou l'autre de vos établissements, pas officiellement du moins.

Philadelphia se radossa en arrière, épaules crispées.

— Si nous l'avions accueillie, elle apparaîtrait dans nos archives. Nous ne prenons pas nos responsabilités à la légère.

— Mais vous pensez l'avoir déjà vue ?

— Je... Un souvenir fugace de l'avoir vue en compagnie de Shelby et Mikki. Peut-être DeLonna.

Elle souleva la photo et l'examina plus attentivement, au point qu'une ride verticale se forma entre ses sourcils.

— Elle... Je ne suis pas certaine. C'était il y a des années. Mais elle me dit quelque chose.

— Uniquement celle-ci ? demanda Eve.

— Oui, et encore, je n'en suis pas sûre. Je... Dans l'épicerie ! s'exclama-t-elle en se redressant. Je suis allée à l'épicerie et elles s'y trouvaient toutes, en compagnie de cette jeune fille. L'épicerie de Dae Pak. Oh, c'était un homme terriblement impatient. Il s'était plaint à de nombreuses reprises que les enfants qui venaient dans sa boutique chapardaient ou faisaient des bêtises. Je m'en souviens parce que au moment où je suis arrivée, les filles se comportaient de manière franchement grossière. Je leur ai ordonné, aux nôtres, en tout cas, de présenter des excuses et de rentrer immédiatement avec moi. Je me rappelle aussi avoir demandé son nom à l'autre jeune fille, et où elle habitait. Elle m'a répondu de m'occuper de mes affaires – mais d'une manière moins polie que cela – et s'est enfuie. Je m'en souviens, répéta-t-elle, parce que ensuite j'ai guetté pendant deux ou trois semaines au cas où elle reviendrait. Elle avait l'air d'une fugueuse. C'est quelque chose qu'on apprend à deviner quand on travaille souvent avec ce genre de cas.

— D'accord.

— C'était ça ? C'était une fugueuse ?

— Oui.

— Et l'une de celles qui sont mortes.

Fermant les yeux, Philadelphia posa la main sur la photo.

— J'aurais dû la suivre. Appeler les services sociaux. Mais je n'ai pensé qu'à ramener nos filles chez nous et je n'ai pas cherché à en savoir plus.

— Vous ne pouviez pas savoir, fit remarquer Peabody.

— C'est mon métier. Je suis censée ouvrir l'œil. Ni Shelby ni Mikki n'étaient plus sous ma responsabilité quand c'est arrivé. Et pourtant c'est en partie ma faute, n'est-ce pas ? Shelby nous a abusés et elle n'aurait pas dû y parvenir. Nous aurions dû être plus vigilants avec elle, mais nous étions distraits. Tellement ravis de notre bonne fortune que nous l'avons laissée nous glisser entre les doigts. Et maintenant, il nous faut vivre avec cela. Pour Mikki, j'ai le sentiment que nous aurions pu et dû faire quelque chose, même si je ne sais pas bien quoi. À présent, nous les avons perdues toutes les deux...

Elle baissa les yeux vers les photos quelques instants avant de se redresser vivement.

— Mais pas DeLonna. Elle ne figure pas parmi les victimes. Elles étaient très proches, toutes les trois. Mais elle n'est pas partie avec elles. Elle est restée chez nous jusqu'à ses seize ans.

— Vous ne savez pas où elle se trouve aujourd'hui ?

— Non. Et pourtant j'admets que je m'attendais... j'espérais que nous ne perdions pas le contact. C'est le cas pour certains enfants, pas pour d'autres.

— Lui est-il arrivé de vous interroger à leur sujet ? De demander à aller les voir, ou à les contacter ?

Philadelphia se frotta les tempes.

— Difficile de se souvenir de tout. J'ai consulté mes notes de l'époque pour essayer de voir comment...

Elle secoua la tête.

— J'avais noté que DeLonna s'était montrée renfermée pendant un moment, qu'elle se disait souffrante. Ce qui est plutôt naturel après le départ de deux amies proches.

— Était-elle malade ? s'enquit Eve.

— Plutôt léthargique, si j'en crois mes notes et mes souvenirs. Elle pleurait souvent, même si elle tentait de le cacher. Durant nos entretiens, quand j'arrivais à la faire parler un peu, elle disait faire partie des mauvaises filles. Que tout le monde l'abandonnait parce qu'elle était mauvaise. Nous avons travaillé sur ses problèmes d'estime de soi. Elle avait une si belle voix ; à travers le chant, j'ai pu l'inciter à s'ouvrir un peu plus. Mais elle n'a jamais tissé de liens aussi forts avec les autres filles. Et, comme je vous le disais, elle s'est repliée sur elle-même, est passée par une sorte de phase de deuil. C'était tout à fait naturel, attendu. Elle passait tout son temps libre dans sa chambre et était, eh bien, trop docile, en quelque sorte. Elle faisait simplement les tâches qui lui étaient assignées puis retournait dans sa coquille. Il a fallu presque un an avant qu'elle paraisse reprendre du poil de la bête.

— Ça ne vous a pas étonnée que ni l'une ni l'autre de ses amies n'aient tenté de venir la voir ?

— Lieutenant, les enfants peuvent être très égocentriques et leur monde est souvent... immédiat. Ils sont toujours dans l'instant. Les liens formés au sein du Sanctuaire, et aujourd'hui au CPES, peuvent être forts, durer toute la vie, mais il s'agit parfois d'amitiés de circonstance, qui se délitent dès que la situation se modifie.

— Et vous ne suivez pas l'évolution des enfants ?

Philadelphia leva les mains devant elle ; ni bagues, ni bracelets, des ongles courts, bien taillés, sans vernis.

— Nous sommes un foyer de transition, généralement pour une période assez courte. Souvent, les enfants et leurs responsables légaux préfèrent tourner la page, faire table rase. Nous évitons d'interférer.

— Donc une fois qu'ils ont quitté les lieux, c'est terminé ?

À la façon dont Philadelphia se raidit, Eve vit qu'elle avait touché une corde sensible.

— Nous donnons tout ce que nous pouvons aux enfants qui nous sont confiés, physiquement, spirituellement et émotionnellement. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'au moment de nous quitter ils aillent mieux qu'à leur arrivée et soient prêts à mener une vie productive et satisfaisante. Nous avons de profonds sentiments pour eux, lieutenant, et professionnellement parlant, nous avons conscience qu'ils ne sont avec nous que pour une courte durée, que nous devons les laisser repartir. Pour leur bien-être ainsi que pour le nôtre.

— Il n'en reste pas moins que vous interagissez quotidiennement avec eux. En gros, vous vivez ensemble.

— C'est exact.

— Qui dirige ?

— Je ne suis pas certaine de comprendre votre question. Mon frère et moi partageons les obligations, les responsabilités. Nous avons fondé ensemble à la fois le Sanctuaire et le CPES.

— Vous êtes donc partenaires, en un sens.

— Oui, dans tous les sens du terme.

— Mais c'est vous qui avez un diplôme de commerce, qui avez été formée à la gestion d'entreprise.

— C'est exact.

— Donc vous gérez les finances.

— Au CPES, oui, c'est essentiellement moi.

— Comment avez-vous pu laisser votre établissement précédent se planter au point de devoir abandonner le navire ?

Eve eut l'impression que Philadelphia rosissait.

— Je ne vois pas le rapport.

— Il y a toujours un rapport.

— Nous avons voulu trop en faire, répondit brièvement Philadelphia. Émotionnellement et financièrement. Nous croyions tellement à ce que nous faisions que nous en avons négligé l'aspect pratique. À vrai dire, j'ai reçu ma formation durant la dernière année de notre présence au Sanctuaire, quand nous avons compris à quel point la situation était délicate sur ce plan.

— Donc avant cela, vous naviguiez à vue. En espérant, quoi, un miracle ?

Une grande froideur envahit le regard et la voix de Philadelphia Jones.

— Je comprends que tout le monde ne croie pas au pouvoir de la prière. Nous, si, même quand la réponse à ladite prière n'est pas claire ou semble dure à accepter. Au bout du compte, notre miracle a eu lieu. Nous avons pu aider beaucoup d'autres enfants, leur offrir bien

plus de soins et d'attention, simplement parce que nous avons initialement échoué d'un point de vue pratique, financier.

— Qui gèrait les finances du Sanctuaire ? Avant que vous n'ayez votre diplôme ?

Philadelphia émit un claquement de langue impatient.

— Encore une fois, je ne comprends pas ces questions. C'était Nash qui s'en occupait, pour l'essentiel. Nous avons été élevés dans un foyer très traditionnel. C'était notre père qui gagnait et gèrait l'argent du foyer, les factures. Notre mère s'occupait de la maison. Au départ, nous avons donc opté pour la même dynamique au sein du Sanctuaire. C'était le fonctionnement que nous connaissions. Mais il est devenu clair pour nous deux que Nash n'était vraiment pas doté d'un esprit adapté à la gestion d'entreprise. Moi, si. Exploiter au mieux les dons de chacun est important pour nous. J'ai donc entamé une formation. Il était trop tard pour sauver le Sanctuaire, mais nous acceptons l'idée que c'était prévu ainsi.

— Prévu par qui ?

— Par l'Être suprême. Nous avons appris, nous avons échoué, nous avons eu droit à une nouvelle chance et nous avons réussi.

— Commode. Donc vous gérez désormais les finances.

— Pour le CPES, oui, avec l'aide de notre comptable.

— Chacun de vous gère ses finances personnelles ?

— Bien sûr. Lieutenant...

— Je cherche à avoir une vision globale, l'interrompt Eve. Et votre second frère ?

— Monty ? Monty est mort.

— En Afrique. Il y a quinze ans le mois dernier. Je voulais dire, avant son décès. Quelle était sa fonction ? Ses responsabilités, ses obligations ? Sa part du travail ?

— Il... nous assistait partout où il le pouvait. Il aimait aider à la préparation des repas, faire de menues réparations. Il assistait Brodie, de temps en temps.

— Des tâches peu valorisantes.

De nouveau, cette ride profonde entre les sourcils de Philadelphia.

— Je ne vois pas pourquoi vous dites ça.

— Pas de véritables responsabilités, de véritable poste. Rien que des petits travaux sans qualifications.

— Monty n'était pas formé pour...

— Pourquoi ça ? Pourquoi n'a-t-il pas fait la formation nécessaire pour être partenaire à part entière, comme votre frère et vous ?

— Je ne vois pas en quoi c'est important. Nos vies personnelles...

— Sont désormais sous mon microscope, répondit Eve d'une voix si tranchante que Philadelphia sursauta sur son siège. Douze jeunes

filles sont mortes. Peu importe que vous ne compreniez pas la question. Répondez-y.

— Allons, Dallas...

Peabody avait parlé d'une voix douce, dans son rôle de « gentil flic ».

— Nous devons rassembler toutes les informations possibles afin d'essayer de résoudre l'énigme de ces meurtres, dit-elle à Philadelphia. Au nom de toutes ces filles, ajouta-t-elle en poussant légèrement plusieurs photos vers elle.

— Je voudrais vous aider. Simplement c'est... douloureux de parler de Monty. C'était le bébé de la famille.

Elle soupira et se détendit.

— Le plus jeune d'entre nous. J'imagine que nous étions tous un peu trop permissifs avec lui. Et plus encore après la mort de notre mère.

— Son suicide.

— Oui. C'est encore douloureux aujourd'hui et ça l'était beaucoup plus à l'époque, pour nous tous. Elle allait mal, tout simplement, dans son esprit, dans son âme même. Elle a perdu la foi et s'est ôtée la vie.

— C'est une épreuve terrible pour une famille, commenta Peabody, toujours avec beaucoup de douceur. Encore plus, j'imagine, pour une famille croyante. Vous dites que votre mère avait perdu la foi ?

— Je crois qu'elle avait perdu la volonté de s'accrocher à cette foi. Elle était souffrante, dans son esprit et dans son cœur.

— Votre père, lui, est resté intransigeant sur ses principes religieux, dit Eve.

Le rouge monta de nouveau aux joues de Philadelphia, cette fois plus par colère que par embarras, estima Eve.

— Il s'agissait, il s'agit toujours, d'une tragédie très personnelle. S'il s'est montré dur, comme vous dites, c'était sous l'effet d'un grand chagrin, d'une terrible déception. La foi de mon père est absolue.

— Et celle de votre mère ne l'était pas.

— Elle était malade.

— Elle est tombée malade, ou en tout cas a entamé un traitement, peu de temps après avoir donné naissance à votre jeune frère.

— Il s'agissait d'une grossesse inattendue et difficile. Et, oui, cela a nui à sa santé.

— Difficile et inattendue, répéta Eve. Elle est néanmoins allée jusqu'au terme.

Posant ses mains jointes sur la table, Philadelphia répondit d'une voix glaciale :

— Même si nous respectons les choix de chaque individu, l'idée d'interrompre une grossesse – excepté dans les situations les plus extrêmes – n'était pas envisageable pour ma mère ni pour ceux qui partagent nos convictions.

— D'accord. Donc une grossesse inattendue et difficile, suivie d'une dépression, d'angoisses et, pour finir, d'un suicide.

— Pourquoi employez-vous des mots aussi durs ?

— Ce sont les faits, madame Jones.

— Nous ne voulons rater aucun élément important, ajouta Peabody en effleurant le dos de la main de Philadelphia. Il vivait toujours avec votre mère à la date de sa mort ? Votre jeune frère ?

— Oui. Il n'avait que seize ans. Il nous a rejoints, Nash et moi, quelques mois plus tard, quand notre père a vendu la maison avant de partir en mission. Peu de temps après, nous avons pu acheter l'immeuble sur la Neuvième Avenue avec notre part et lancer le Sanctuaire.

— Si jeune pour perdre sa mère, commenta Peabody, toute en compassion. Il avait l'âge pour envisager d'aller à l'université ou d'acquérir une formation professionnelle au moment où vous avez créé le Sanctuaire. Je n'ai rien vu à ce sujet dans le dossier.

— Non. Monty n'avait aucune motivation pour aller à l'université ni se former. Et, honnêtement, il n'avait pas de véritables aptitudes ni pour l'aide psychologique ni pour l'organisation. Il était doué de ses mains. C'est à ce domaine qu'il était destiné.

— Mais pas de formation, là non plus.

— Il souhaitait rester auprès de nous et nous l'avons laissé faire.

— Il avait reçu un traitement contre la dépression, ajouta Eve.

— Oui, c'est exact.

Une lueur de ressentiment passa de nouveau dans son regard comme elle se tournait vers Eve.

— Et alors ? Ce n'est pas un crime. Monty était quelqu'un d'introverti, plus que Nash ou moi. Lorsque nous avons été en âge de voyager en tant que missionnaires, il s'est senti très seul, déprimé. Surtout après le décès de notre mère. On lui a trouvé de l'aide.

— Introverti. Donc peu enclin à interagir avec les pensionnaires ou les équipes quand il vous a rejoints au Sanctuaire ?

— Comme je vous l'ai dit, après le départ de mon père, nous avons pris Monty avec nous, l'avons aidé à se trouver une raison d'être. Il était relativement timide, mais appréciait les jeunes. Par certains côtés, il était comme eux. Le Sanctuaire était aussi son foyer.

— Qu'a-t-il ressenti à l'idée de le perdre ?

— Pour être franche, ça a été difficile pour lui. C'était son premier logement en dehors de la maison de nos parents, un endroit qu'il considérait comme son chez-lui. Un ressenti que nous partageons,

d'ailleurs. Le déménagement l'a bouleversé, et nous également. C'est bien compréhensible. L'échec n'est jamais facile à accepter. Mais cet échec nous a ouvert une nouvelle porte.

— Et juste après avoir passé cette porte, vous l'avez envoyé en Afrique. Ce jeune frère timide et introverti.

— L'occasion s'est présentée. Nous pensions que Monty avait besoin d'élargir ses horizons. De quitter le nid, si l'on veut. Ça m'a été difficile, pour être honnête, mais c'était une vraie opportunité pour lui.

— Qui a arrangé le départ ?

— Je ne suis pas sûre de savoir ce que vous voulez dire par « arranger ». Le missionnaire présent au Zimbabwe souhaitait prendre sa retraite, retrouver sa famille. C'était une occasion pour Monty de voir le monde, comme Nash et moi l'avions fait, et de découvrir s'il avait une vocation après tout.

— Comment l'a-t-il vécu ?

— Ses e-mails étaient enjoués. Il semblait avoir eu le coup de foudre pour l'Afrique. Je pense que s'il ne nous avait pas été arraché, il se serait épanoui là-bas. Il avait trouvé un endroit qui lui convenait et une vocation dont j'avais douté jusque-là. Les condoléances que nous avons reçues après son décès évoquaient sa gentillesse, sa compassion, sa... joie de vivre. C'est à la fois douloureux et libérateur de savoir qu'il avait trouvé la joie avant de nous quitter.

— Vous lui parliez régulièrement ?

— Lui parler ? Non. Lorsqu'on se lance en mission, surtout la toute première fois où l'on part seul, il est très tentant de s'accrocher à son foyer, sa famille ou ses amis. Pendant les premiers mois, il est préférable de n'entretenir que des contacts limités afin de pouvoir se concentrer sur la mission, considérer ce nouvel endroit comme son foyer, sa nouvelle famille. Et les servir de tout son cœur.

— Je vois. Ça rappelle les colonies de vacances.

Philadelphia se détendit suffisamment pour sourire.

— Oui, d'une certaine manière.

— Qu'en était-il de Shelby et lui ? Ils s'entendaient bien ?

— S'entendaient ?

— Vous disiez qu'il était comme l'un de vos jeunes pensionnaires.

— Oui, je voulais simplement dire qu'il était plus jeune que Nash et moi et plus jeune, disons, d'esprit.

— Comment s'entendait-il avec eux, et notamment avec Shelby ?

— Il était particulièrement timide auprès des filles, mais tout se passait bien. Je dirais que Shelby l'intimidait sans doute un peu. Elle avait une personnalité très marquée et parfois belliqueuse.

— Un jeune homme timide et frère des responsables du Sanctuaire. Je parie qu'elle s'en prenait à lui de temps à autre. Une

bonne manière de vous faire payer, par exemple, une sanction ou un refus de votre part, serait de s'attaquer au plus vulnérable.

— Elle pouvait jouer les caïds, c'est indéniable. Monty avait tendance à l'éviter. Il était plus à l'aise avec les pensionnaires plus tranquilles. Il parlait de sport avec T-Bone...

Le souvenir fit naître un nouveau sourire sur ses lèvres.

— J'avais oublié ça, dit-elle. Monty aimait le sport, tous les sports. T-Bone et lui discutaient souvent de football américain ou de base-ball. Ils pouvaient réciter les statistiques de leurs équipes préférées. Je n'ai jamais compris comment ils faisaient pour mémoriser tout cela alors qu'ils avaient du mal à se souvenir de vider le recycleur.

— Il interagissait donc régulièrement avec un membre de la bande de Shelby.

— Il était plus à l'aise et assuré avec les garçons, les hommes.

— Donc pas de petites amies ?

— Non.

— De petits amis ?

Philadelphia s'agita brièvement sur son siège.

— Même si notre père n'aurait pas approuvé, Nash et moi n'aurions rien trouvé à redire si Monty avait tissé des liens avec un autre jeune homme. Mais je ne crois pas qu'il ait été physiquement attiré par les hommes. Et, à ce moment-là, il était trop timide pour chercher à entamer une relation avec une femme.

— Les jeunes filles étaient peut-être plus accessibles.

Il fallut quelques secondes pour que le froncement de sourcils perplexe de Philadelphia se change en colère.

— Je n'apprécie pas ce genre d'insinuations.

— Un garçon timide, avec peu ou pas de liens sociaux, éduqué par ses parents, à la fois gâté et restreint dans ses possibilités. Pas de responsabilités sérieuses et beaucoup de temps libre. Dans une maison pleine de jeunes filles dont certaines, comme Shelby, prêtes à troquer du sexe pour obtenir des faveurs.

— Monty n'aurait jamais touché l'une de nos filles.

— Vous disiez qu'il n'était pas gay, répliqua Eve.

Elle se pencha vers Philadelphia, envahit volontairement son espace.

— Il est jeune, à peine plus de vingt ans, avec toutes ces filles, dont certaines commencent à s'épanouir. La plupart ont une grande expérience de la rue. À commencer par Shelby qui n'hésite pas à offrir une fellation en échange d'une bière ou de n'importe quoi qui lui fait envie.

Philadelphia s'empourpra.

— Nous n'avons pas connaissances des... activités de Shelby

avant que Nash la surprenne à voler dans les cuisines et qu'elle lui propose de... de lui faire du bien en échange.

— Donc vous en aviez connaissance.

— Nous avons immédiatement resserré les mesures d'encadrement autour d'elle et multiplié ses séances de thérapie pour remédier à cette situation.

— Était-ce avant ou après qu'elle s'est mise à genoux pour l'assistant de Fine, Clipperton, en échange d'alcool ?

— Je... Je ne savais pas, bredouilla Philadelphia avant de se reprendre en répondant d'une voix froide. Je n'avais jamais entendu parler de ça. L'incident avec Nash a eu lieu juste avant le déménagement, à peu près une semaine avant.

— Vous aviez restreint ses mouvements et pourtant elle est parvenue à – comment disiez-vous, déjà ? – à vous glisser entre les doigts ?

— Nous n'avons pas été à la hauteur avec elle. Et c'est terrible. Mais vous n'avez absolument pas le droit, lieutenant, d'essayer d'impliquer Monty.

— Soyons réalistes, répondit Eve sur un ton catégorique. Si elle était assez gonflée pour oser marchander avec le grand frère, le petit constituait une cible facile. Je parie que le petit frère aurait pu lui fournir des documents à falsifier. Qui prêterait attention aux allées et venues du jeune timide ? Il aurait aussi pu aider Shelby à accéder à l'ancien immeuble, son premier foyer en tant qu'adulte. Et le petit frère savait bricoler. Il aurait sans doute été capable d'ériger quelques faux murs.

— Comment osez-vous ? Comment osez-vous me regarder en face et insinuer que mon frère aurait pu tuer ? Ôter la vie va à l'encontre de toutes nos convictions.

— Votre mère s'est pourtant ôté la sienne.

— Je ne vous laisserai pas utiliser notre tragédie personnelle comme une preuve. Ma mère était malade. Vous tâtonnez au hasard parce que vous n'avez aucune idée de qui a tué ces jeunes filles. Alors vous montrez du doigt mon frère en sachant qu'il ne pourra se défendre.

— Voilà ce que je montre du doigt : le petit frère est coincé, enfermé dans le carcan familial. Puis d'un seul coup, ses fers sautent avec le départ de son père. Il se retrouve avec des parents de substitution, une nouvelle maison... Son frère et sa sœur et le Sanctuaire. Il est grand désormais, un grand garçon perturbé qui n'a toujours ni véritables responsabilités, ni vrai travail, ni objectif réel. Il a par contre des hormones. Et des besoins. Et il y a toutes ces jolies jeunes filles, des filles qui connaissent la vie. Et qui savent obtenir ce

qu'elles veulent, comme Shelby.

» Elle se sert de lui. C'est ce qu'elle sait faire, ce qu'elle a appris à faire. Parce qu'elle aussi est prisonnière et qu'elle est prête à tout pour avoir un endroit bien à elle avec ses propres règles. Et voilà que ce grand immeuble est désormais vide, désert. Elle a besoin d'un moyen de quitter le Centre et de retourner là-bas. Monty peut l'aider à obtenir l'un et l'autre. Mais ensuite, il ne lui sert plus à rien. Il ne fait pas partie de sa bande, n'est pas son ami. Il n'était qu'un instrument pour atteindre un but.

Philadelphia avait le souffle court ; elle pliait et déplaît nerveusement les doigts.

— Rien de tout cela n'est vrai, dit-elle. Rien.

Eve n'en avait pas terminé.

— Elle lui avait donné l'impression d'être un homme. Et, d'un coup, il se sent de nouveau inutile. Elle mérite d'être punie pour ça. Il sait comment accéder à l'immeuble. Il sait sans doute aussi comment se procurer un tranquillisant. Il faut qu'il fasse comprendre à Shelby que ce qu'ils ont vécu était spécial. Il faut qu'elle s'abandonne à lui, à la volonté de l'Être suprême. Accepter. Il faut qu'il la fasse accepter.

— Non.

— Mais elle est accompagnée d'une autre fille. Il ne s'était pas attendu qu'il y ait une autre fille. Elle aussi acceptera. Elles n'ont pas peur de lui, jeune mec timide et mal à l'aise. Leur faire prendre le tranquillisant n'est pas difficile. Et le reste aussi se révèle facile. Peut-être que c'est allé trop loin, ou peut-être qu'il avait prévu de les tuer dès le départ. Dans les deux cas, les voilà mortes. Parties vers un monde meilleur, lavées, purifiées. Mais les gens ne comprendraient pas, donc il doit les dissimuler. Et quelle meilleure cachette qu'ici, chez lui, dans son sanctuaire ? Tout cela s'est déroulé si facilement, vraiment. Et ce qu'il a ressenti ? Il a trouvé sa mission. Son authentique vocation. Ne lui reste plus qu'à trouver d'autres filles.

— Toutes vos paroles ne sont que des mensonges. Des propos odieux !

— C'est peut-être odieux, confirma Eve, mais c'est également plausible. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi, après l'avoir découvert, vous avez simplement laissé les corps sur place ? Ou bien, si vous ignoriez où il avait caché les corps, pourquoi ne pas l'avoir forcé à vous le dire avant de l'envoyer en Afrique ?

— Nous n'avons rien découvert car il n'a rien fait de toutes ces horreurs.

— Mais d'ailleurs, l'avez-vous vraiment expédié là-bas ?

Eve se radossa à sa chaise en secouant la tête, songeuse.

— C'est une autre énigme. L'introverti timide se réveille en

Afrique et devient un missionnaire-né. Ça me paraît très, très improbable.

— Bien sûr qu'il est parti en Afrique. Tous les documents en attestent. Les gens le connaissaient, là-bas.

— Je travaille à m'en assurer. Il avait tué, trahi tout ce en quoi vous croyez, et mettait en danger l'œuvre de votre vie. Qui accepterait d'être votre mécène après ça ? Quel tribunal vous confierait des enfants ? Cela signait la fin de tout ce pour quoi vous aviez travaillé. Cette porte qui venait de s'ouvrir se refermait brutalement. Allons-nous trouver sa dépouille à lui aussi, madame Jones ? Le petit frère a-t-il été sacrifié au nom de votre Être suprême ?

— Ça suffit ! s'exclama Philadelphia en se levant. Votre cœur est plein de laideur, et votre esprit aussi. J'aimais mon frère. Il n'a jamais fait de mal à quiconque dans sa vie et jamais je ne lui aurais fait du mal. Le monde dans lequel vous vivez est un endroit ignoble et froid, lieutenant, s'il n'est rempli que de ce genre de choses.

Elle désigna les photos toujours disposées sur la table.

— Je n'ai plus rien à vous dire. Si vous insistez pour que je reste dans cet horrible endroit, alors je demande à voir mon avocat.

— Vous êtes libre de partir, répondit Eve avec décontraction. Peabody, vous voulez bien raccompagner Mme Jones ?

— Je sais où est la sortie.

Philadelphia Jones se précipita vers la porte et disparut rapidement dans le couloir. Peabody laissa échapper un long soupir.

— Eh ben... C'était intense. Vous pensez vraiment que ça s'est passé ainsi ? Parce que c'est non seulement plausible mais aussi convaincant.

— C'est une hypothèse. Une hypothèse qui couvre l'essentiel. Je n'ai pas encore relié tous les fils, mais ça se tient presque entièrement.

— Leur frère a tué les filles.

— C'est lui qui correspond le mieux, pour toutes les raisons que je viens de lui assener.

— Ouais, c'est crédible. Mais vous imaginez vraiment qu'ils ont pu éliminer leur petit frère ? Je veux dire, qui est parti en Afrique si ce n'est pas lui ? Parce qu'elle dit vrai : c'est documenté.

— Je ne sais pas. Mais nous allons le découvrir.

— Ah, c'est pour ça que vous avez voulu que je demande à Owusu si quelqu'un dans le village avait photographié le cadet Jones quand il y était.

— Impossible d'espérer identifier le corps puisqu'il a été incinéré et ses cendres dispersées. Mais quelle que soit son identité, cet homme prenait des photos. Donc je parie qu'il y a des clichés de lui. Dans tous les cas, une chose est sûre après cet interrogatoire : quoi qu'il ait pu se passer, quelle que soit la façon dont les dernières pièces du puzzle

s'assemblent, Philadelphia Jones n'était pas au courant.

— C'est aussi mon avis. Mais vous disiez...

— Je l'ai mise en colère, n'est-ce pas ? On a eu droit à la surprise et à l'indignation, ainsi qu'à quelques informations utiles pour remplir certains blancs. Mais ni peur ni nervosité. De la culpabilité, oui, à propos des filles. Et je l'aurais regardée bizarrement si elle n'en avait pas manifesté. Mais si j'ai raison, si le petit frère a frayed avec Shelby et que tout découle de cette relation, elle n'en savait rien.

— Mais alors... le voyage en Afrique ? Ce ne serait qu'une coïncidence ?

— Aucune chance. Elle a un autre frère, non ? Un partenaire, même. Élevé de manière classique, selon les vieilles traditions. Le grand frère, chef de leur petite famille. Mouais, ça se tient. Je le veux ici pour l'interroger, Peabody.

— Je m'en occupe.

Alors qu'elle faisait mine de se lever, le communicateur d'Eve retentit. Elle le sortit, jeta un coup d'œil à l'écran et fronça les sourcils. Puis elle leva un poing victorieux.

— Pas possible ! Sebastian a tenu parole. Ma foi en l'humanité s'en trouve... inchangée, en fait. Bon, j'ai rendez-vous avec DeLonna.

— Sérieux ? Quand ?

— Tout de suite. On y va.

Le bar de *La Lune Pourpre* était constellé d'étoiles. D'autres astres scintillaient au plafond et ne manqueraient pas, se dit Eve, d'illuminer les danseurs qui s'empareraient de la piste une fois l'établissement ouvert.

Pour l'heure, les box pourpres et les tables argentées étaient vides.

Le couple qui se tenait devant le bar brillant se retourna en entendant entrer Eve.

L'homme, élancé et vêtu d'un jean seyant et d'une chemise blanche, tenait les deux mains de la femme entre les siennes. Il avait un beau visage, avec des pommettes et un menton marqués, mis en valeur par une crinière de dreadlocks. Il fusilla Eve de ses yeux verts tandis qu'elle traversait la salle en compagnie de Peabody.

La femme releva la tête vers son compagnon qui lui murmurait quelque chose sur un ton pressant en secouant la tête.

— C'est important, mon cœur, dit-elle.

Elle serra gentiment ses mains dans les siennes puis s'écarta pour faire face seule aux nouvelles venues. Eve songea qu'elle n'aurait sans doute pas reconnu la jeune DeLonna, maigre et plate, chez cette beauté exotique et pulpeuse.

« Elle a fait du chemin et sait tirer parti de tout ce qu'elle est », se dit-elle.

Les cheveux courts en épis lui donnaient un air énergique et mettaient en valeur ses grands yeux en amande d'une belle couleur chocolat. Ses lèvres étaient d'un rouge vif et elle portait une robe moulante de la même couleur.

— Lieutenant Dallas ? dit-elle d'une voix rauque.

Pour apaiser les tensions, Eve présenta son insigne.

— C'est exact. Et l'inspecteur Peabody. DeLonna Jackson ?

— C'est Lonna. Simplement Lonna. Lonna Lune. Voici mon compagnon, Derrick Stevens. Nous sommes propriétaires de l'établissement.

— Bel endroit.

Derrick s'était positionné de manière à pouvoir s'interposer entre Lonna et Eve.

— Rien ne l'oblige à vous parler, dit-il.

— Derrick...

— Tu n'es pas obligée de faire ça.

— Oh, mon cœur, tu sais bien que si... Nous avons une belle vie, Derrick et moi, dit-elle à Eve en faisant un pas de côté pour s'écarter de son protecteur. Nous menons une existence très éloignée de ce que j'ai connu autrefois. Il s'inquiète de me voir m'y replonger.

— Nous ne sommes pas ici pour vous faire des ennuis.

— Les ennuis ne m'ont jamais quittée, répondit Lonna avant que Derrick puisse reprendre la parole. C'est dur à admettre, mais il le faut. Nous devrions nous asseoir. On peut vous servir un verre. Derrick, je prendrais bien une eau gazeuse. Ça convient à tout le monde ?

— Ce sera parfait, affirma Eve avant de l'accompagner vers l'un des box.

Eve et Peabody s'assirent côte à côte face à Lonna.

— Vous étiez amie avec Shelby Stubacker.

— Les meilleures amies du monde. Shelby, Mikki, T-Bone. Je crois que sans eux, je n'aurais jamais tenu le coup. Shelby et Mikki sont mortes, n'est-ce pas ? Sebastian ne m'a rien dit, pas clairement, mais j'ai compris quand on a entendu parler de... de ce qu'ils ont trouvé dans le Sanctuaire. Je croyais qu'elles m'avaient simplement abandonnée et ça m'avait brisé le cœur.

— Elles ne vous avaient pas abandonnée.

— La réalité est bien pire. Mais c'est un soulagement d'enfin savoir.

— Vous aviez prévu d'avoir votre propre foyer, votre propre club – comme celui de Sebastian – au sein du Sanctuaire.

Tandis que Derrick apportait plusieurs grands verres d'eau aussi pétillante que les étoiles au plafond, Lonna dévisagea Eve, surprise.

— Comment vous savez ça ? Nous avons passé des journées à ne parler que de ça après avoir découvert que nous déménagions. J'avais très peur, sans oser l'avouer. J'étais effrayée à l'idée de nous retrouver tout seuls, mais aussi enthousiaste. Les meilleurs amis du monde... murmura-t-elle.

Elle but un peu d'eau comme Derrick s'asseyait à côté d'elle.

— Qui l'a aidée à obtenir les documents falsifiés pour lui permettre de quitter le nouveau centre ?

— Vous êtes aussi au courant de ça ? Je ne sais pas. Pas de manière certaine. Shelby ne nous racontait pas toujours tout. C'était notre capitaine. Elle avait le pouvoir mais aussi les responsabilités. C'était le genre de choses qu'elle aimait nous répéter.

— Elle avait développé une relation avec Montclair Jones. Le plus jeune des frères. C'était sexuel ?

Avec un soupir, Lonna appuya sa tête sur l'épaule de Derrick.

— Elle ne voyait pas ça comme du sexe. Pour elle, il s'agissait d'une monnaie d'échange. Il m'a fallu un moment pour poser là-dessus un regard différent, ajouta-t-elle avec un sourire à l'intention de Derrick. Shelby a eu du mal à faire sortir Monty de sa coquille. Il était affreusement timide et avait un peu peur d'elle. Mais elle le fascinait. Et il n'était pas aussi intelligent et clair que M. ou Mme Jones. Il n'avait pas l'air tellement plus vieux que nous, même si j'imagine qu'en fait il l'était. Shelby lui a offert sa première fellation et elle en était fière.

À ces mots, elle fit la grimace et porta la main à son cœur.

— Mon Dieu, ça donne l'impression qu'elle était détestable. Vous devez comprendre...

— Je comprends. Maltraitée pendant des années, elle avait appris à survivre d'une façon qui lui laissait le sentiment de contrôler les choses. Une enfant qui n'avait pas eu l'occasion de vivre son enfance.

— C'était vrai pour la plupart d'entre nous.

Une première larme coula sur la joue de Lonna.

— Ne pleure pas, chérie.

— Je dois pleurer, au moins un peu. Shelby n'a jamais eu la possibilité d'être heureuse, comme moi. Et Mikki... Toujours en colère, en manque d'affection. Mais elle adorait Shelby ! Elle l'aimait trop, d'un amour que Shelby n'aurait jamais pu lui rendre, comme je l'ai compris avec le recul. Nous étions toujours à ses côtés, elle nous donnait une direction, elle nous offrait... une famille. Parfois, on passait du temps avec les filles du Club de Sebastian, pour s'amuser, pour profiter de leur compagnie. Et parce qu'on pouvait y apprendre beaucoup. Il m'a dit que vous n'alliez pas me mettre la pression à propos de ce que j'ai pu faire à l'époque.

— Exact. Ça aussi, je le comprends.

Pour prévenir toute remarque, elle se tourna brièvement vers Derrick.

— Personne ne va mettre la pression à Lonna, assura-t-elle.

— Si vous essayez, je vous jette dehors.

— C'est noté. Vous aviez amené une fille chez Sebastian, dit-elle à Lonna. Cette fille-ci.

Elle posa la photo de Merry Wolcovich sur la table.

— Vous vous en souvenez ?

— Oui. Mais je ne me souviens pas de son nom. Aussi mauvaise qu'une vipère, celle-là. Je l'avais emmenée chez Sebastian après l'avoir vue se faire agresser par des garçons. Elle se défendait, mais ils étaient plus nombreux, donc je me suis interposée.

— Tu le fais toujours.

Le commentaire de Derrick fit rire Lonna.

— J'étais une idiote bagarreuse à l'époque. Shelby m'avait appris à me défendre donc j'ai foncé au milieu du groupe de garçons pour m'attaquer au plus méchant ; en général, on le repère tout de suite. Je me suis dit : « Mets-le par terre et les autres s'enfuiront. » Et c'est ce qui s'est passé. Ensuite, vu qu'elle était toute seule, j'ai escorté la fille jusqu'au Club de Sebastian.

Elle passa son doigt sur le bord de la photo.

— Elle aussi était là-bas. Dans l'immeuble.

— Oui. Vous avez voulu l'aider, mais elle n'est pas restée chez Sebastian.

— Aussi mauvaise qu'une vipère, répéta Lonna. Ce n'était qu'une gamine, cela dit. Elle a passé un peu de temps avec nous – surtout avec Shelby – et puis elle est partie et je ne l'ai plus revue dans le coin.

— Est-elle partie avant ou après Shelby ?

— Euh, laissez-moi réfléchir. Je crois que c'était après. J'étais retournée discrètement chez Sebastian une ou deux fois, dans l'espoir d'y trouver Shelby. Mais elle n'était pas là. Il me semble que cette fille était encore là à l'époque. Puis elle a disparu.

— D'accord. Et celle-ci ?

Sur un signe d'Eve, Peabody posa la photo de Shashona sur la table.

— Elle ne faisait pas partie de la bande, dit lentement Lonna. Mais je l'ai peut-être déjà croisée. Elle a de l'allure, hein ? Je me demande... Est-ce qu'elle chantait ?

— Oui.

« Voilà notre lien », songea Eve.

— Oui, elle chantait.

— C'est ça. Une fille avec de l'allure et une belle voix. Parfois, on allait en douce jusqu'à Times Square et je chantais pour les touristes en recueillant les dons dans une boîte. Je me souviens qu'un jour cette fille était passée et s'était mise à chanter avec moi. Elle avait repris directement la chanson – je ne me rappelle plus laquelle – avec le bon accord et tout.

» Shelby et Mikki chantaient comme des casseroles. T-Bone se débrouillait, mais n'aurait pas osé chanter dans la rue. Cette fille, par contre, s'était arrêtée pour m'accompagner... Je l'avais déjà vue avant, mais plus du côté de chez nous, je crois. Et elle aussi me connaissait de vue, apparemment.

— Donc vous l'aviez déjà aperçue, reprit Eve. Près du Sanctuaire ?

— Sans doute. Toujours en bande. Des copines qui riaient et bavardaient en rentrant chez elles ou en allant s'amuser quelque part. Je lui enviais ça. Elle avait de beaux vêtements. Elles étaient toutes

bien habillées. Je détestais ne porter que des trucs de seconde main et je m'intéressais à ce que portaient les autres jeunes de mon âge.

— Ensuite, vous l'avez croisée sur Times Square.

— C'est ça. J'étais postée là, avec ma boîte. Et, pour tout dire, Shelby s'était mêlée à la foule pour récolter des portefeuilles. À l'époque, honnêtement, c'était pour nous une sorte de jeu, d'aventure. Nous n'avions pas beaucoup d'occasions de nous amuser. Mais ce jour-là, cette gamine habillée classe s'est arrêtée près de moi et on s'est fait un petit duo, suivi d'un second avant qu'elle aille rejoindre ses copines. Je me le rappelle parce que c'était très agréable de chanter avec quelqu'un et parce que je lui ai proposé une partie des gains et qu'elle a refusé. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas fait ça pour l'argent mais pour la chanson. Et, croyez-moi si vous voulez, elle a même ajouté un billet de cinq dans la boîte... Une belle voix claire, murmura-t-elle, les yeux braqués sur la photo. Disparue elle aussi.

— Elle a une grand-mère qui l'a élevée, qui l'aimait, lui dit Eve. Elle sera touchée quand nous lui raconterons.

— Dites-lui... que sa petite-fille savait vraiment chanter et se montrer généreuse. À cet âge, beaucoup de filles bien sapées auraient snobé quelqu'un vêtu comme je l'étais. Pas elle.

— Je lui dirai. Parlez-moi un peu de ce Club. Celui de Sebastian.

— Eh bien, Sebastian veillait toujours à ce qu'on ait de quoi manger. Les Jones me nourrissaient bien, cela dit. Mais sans lui, certaines des filles du Club auraient souffert de la faim. C'est important que vous le sachiez.

— Compris.

— On a appris le vol à l'arraché, l'art de faire les poches et quelques arnaques. C'était excitant et je me débrouillais plutôt bien. J'aimais bien avoir un peu d'argent secrètement à moi, même s'il appartenait à quelqu'un d'autre. Ça ne m'était jamais arrivé avant. Pas question de faire des fellations et Sebastian n'aurait pas apprécié de toute façon. Jamais je n'aurais pu imiter Shelby, même si elle a bien tenté de m'apprendre.

Malgré ses yeux embués, elle laissa échapper un petit rire accompagné d'un clin d'œil à Derrick.

— Pas à l'époque, en tout cas. J'étais un peu plus jeune qu'elle et j'avais refusé tout net. Je trouvais ça dégoûtant. Elle s'était contentée de rire en me disant que c'était comme avaler un médicament. On se force et ça passe. Mais je ne voulais pas.

— Vous est-il arrivé de vous faire prendre ?

— Ce n'est souvent pas passé loin. J'imagine que ça ajoutait à notre excitation. M. et Mme Jones géraient les choses de manière très carrée, mais la plupart d'entre nous avions droit à des sorties – et moi plus souvent que les autres – donc on a trouvé des moyens de

contourner le problème. Et on se couvrait toujours mutuellement.

— C'est toujours le cas ? Savez-vous où est T-Bone ?

— Il a fait comme moi, il a changé de nom. Et puis il s'est tiré. Son vrai projet, c'était de découvrir le monde. Et c'est ce qu'il a fait. Il était assez instruit, grâce à M. et Mme Jones et les autres. Il a intégré l'équipage d'un navire et a voyagé jusque dans le Pacifique Sud. Il veut continuer à sillonner le monde et j'espère que vous le laisserez en paix. On s'est parlé après que j'ai appris pour les filles et il m'a dit qu'il reviendrait si besoin. Je ne veux pas qu'il y soit obligé.

— Nous laisserons ça de côté pour l'instant. Si sa présence se révèle nécessaire, je vous demanderai de le prévenir, ou de me fournir un moyen de le joindre.

— Entendu. Mais il va sans doute revenir de toute façon. Notre amitié remonte à loin. Vous savez comment c'est quand ça remonte à si loin.

« Pas aussi loin », songea Eve.

Mais elle pensait comprendre.

— Parlez-moi du moment où Shelby est partie.

— On avait tout planifié. Je me souviens d'avoir été terrifiée à l'idée que ça ne fonctionne pas et puis tellement heureuse – puis malheureuse – quand ça a marché. Elle était partie. Elle allait préparer notre futur foyer puis reviendrait nous chercher. Il faudrait que je quitte le centre. Une partie de moi en avait très envie, mais une autre voulait surtout rester dans un lieu que je savais sûr. Et les nouveaux locaux étaient tellement chouettes... Je n'avais jamais mis les pieds dans un endroit pareil.

» Mais Shelby est partie, exactement comme elle avait dit qu'elle le ferait. Malheureusement, presque au même moment, Mikki a dû rentrer chez sa mère. Ce n'était pas prévu. Nous nous sommes réunis – Mikki, T-Bone et moi – et avons décidé que Mikki patienterait chez sa mère le temps que Shelby nous contacte.

— Mais elle ne l'a jamais fait.

— Non, jamais. Il ne restait plus que T-Bone et moi. Et il s'est attiré des ennuis en se montrant insolent. Ce qui prouve à quel point il était tendu – et moi aussi, d'ailleurs – car d'habitude il savait se contenir. Sorties restreintes et corvée de cuisine. Et ils avaient réellement tout verrouillé dans les nouveaux locaux : sortir en douce était beaucoup plus difficile qu'avant. On a malgré tout estimé qu'il fallait que j'y aille. Aller trouver Shelby, pour qu'elle nous donne des consignes.

Elle s'interrompt pour boire à longs traits dans son verre.

— J'étais petite et mince. Une nuit, après l'appel des pensionnaires, je suis sortie par la fenêtre de ma chambre. Les fenêtres ne s'ouvraient qu'à moitié, justement pour éviter qu'on s'enfuie par là,

mais j'ai réussi à me faufiler au-dehors. Puis il a fallu que j'escalade le mur ; j'ai eu de la chance de ne pas tomber et me casser la jambe, ou le cou. J'ai couru jusqu'au métro. J'avais piqué le passe électronique de l'intendante dans son sac à main et il fallait que je le remette à sa place au retour. Après quoi il fallait encore que je remonte jusqu'à ma chambre et repasse par la fenêtre. Mais tout ça, c'était pour plus tard : à ce moment précis, j'étais libre comme l'air et je filais retrouver ma meilleure amie.

— Au Sanctuaire.

— J'ai pris le métro, je suis descendue à l'arrêt. Il n'y avait que deux pâtés de maisons à remonter et j'ai couru. J'ai couru, et la nuit était douce et chaude. Shelby allait être tellement surprise de me voir. Et fière de savoir que j'avais réussi à sortir en douce malgré toutes les mesures de sécurité des nouveaux locaux. Elle rirait, on rirait toutes les deux, et puis elle me dirait quoi faire ensuite. C'était ce que j'avais en tête. Je me rappelle à quel point mon cœur battait vite à cette idée.

» Et puis ensuite, je ne me souviens plus de rien. Tout est flou et sombre. Je me suis réveillée au matin dans mon lit, dans ma chambre du nouvel immeuble. Je me sentais malade, épuisée. Et terrifiée, parce que j'étais sortie par la fenêtre – j'en étais certaine – mais que je ne me rappelais pas avoir escaladé le mur pour revenir ni avoir rigolé avec Shelby. Ma fenêtre était fermée et verrouillée. Et je portais ma chemise de nuit du CPES, alors que je ne l'avais pas la veille.

— Vous souvenez-vous d'avoir vu quelqu'un, parlé à quelqu'un ?

— Je me souviens seulement de ce que je vous ai dit. Sauf que... pendant un temps, j'ai fait des rêves. Des rêves où je me voyais arpenter le Sanctuaire en appelant Shelby. Et puis tout devenait sombre et j'entendais quelqu'un prêcher en parlant de se purifier. L'esprit, le corps, l'âme. Un peu comme ce dont nous parlions au Sanctuaire, mais différent. Purifier la mauvaise fille pour... pour qu'elle puisse rentrer à la maison. Quelque chose comme ça. Et j'avais froid, j'étais nue et j'avais peur, mais je ne pouvais ni crier, ni m'enfuir, ni bouger. Ce rêve m'a suivie pendant très longtemps.

Elle frissonna. Immédiatement, Derrick lui passa un bras sur les épaules et l'attira contre lui.

— Parfois, pendant le rêve, j'entendais des cris, des éclats de voix. Parfois, j'avais l'impression de flotter. Je n'avais plus peur, je flottais au loin avec cette voix douce, très douce, qui me disait que tout allait bien, que je devais simplement oublier, tout oublier.

— La voix de qui ?

— Je ne sais pas. Mais maintenant, je pense...

Elle s'interrompt pour serrer fort la main de Derrick.

— Maintenant, je *sais* que ce qui est arrivé à Shelby et Mikki allait aussi m'arriver à moi. Sauf que non. Je ne sais pas pourquoi ni

comment j'ai pu me réveiller en sécurité, dans mon lit du CPES, avec ma chemise de nuit et la fenêtre fermée.

— Personne ne vous a jamais questionnée à propos de cette nuit-là ?

— T-Bone. Je lui ai raconté ce dont je me souvenais, mais il en a conclu que j'avais rêvé toute l'histoire. Que je n'étais jamais descendue par la fenêtre. J'ai commencé à penser la même chose et je me suis sentie très mal. Je m'étais montrée lâche et j'avais trahi la confiance de mes amies. Mais elles aussi m'avaient laissée tomber. Je me raccrochais à cette idée pour ne pas trop culpabiliser.

Elle tourna imperceptiblement la tête vers Derrick qui lui effleura les cheveux du bout des lèvres.

— Pour moi, Shelby m'avait abandonnée, comme tout le monde le faisait toujours, alors je me suis juré de ne plus y penser. Je devais serrer les dents et me débrouiller toute seule jusqu'à être en âge de partir. Je me disais que personne ne voudrait jamais d'une fille maigrichonne et bizarre comme moi. Il fallait juste tenir bon jusqu'à pouvoir partir de moi-même. Et devenir ensuite qui je voudrais.

Elle termina son verre d'eau avant de poursuivre.

— C'est ce que j'ai fait. J'ai changé de nom. Je ne l'ai pas fait légalement, Sebastian m'a aidée. Quand on passe par la voie légale, il y a une trace. Je voulais être quelqu'un de neuf, être moi-même. Donc je suis devenue Lonna Lune. Je trouvais que ça faisait nom de chanteuse. Et c'était tout ce que je rêvais de devenir. Je m'en suis bien sortie. Je me suis mise à chanter pour payer le loyer et de quoi manger, avec un job de serveuse en complément. Au bout d'un moment, j'ai presque arrêté de bosser au restaurant. Et puis j'ai rencontré Derrick. Et je suis avec Derrick. Je n'ai jamais été aussi heureuse, je suis enfin celle que j'ai toujours voulu être. Shelby et Mikki n'ont jamais eu cette chance...

— Je voudrais vous montrer d'autres photos.

Elle serra les doigts de son compagnon.

— Les autres filles.

— Nous les avons toutes identifiées, à l'exception d'une seule. Je me demande si certaines d'entre elles vous diront quelque chose. Peabody.

— Je voudrais simplement vous dire, mademoiselle Lune, que j'admire ce que vous avez accompli. J'admire les gens capables de surmonter les souffrances et les épreuves du passé pour construire quelque chose d'aussi fort. Je tenais à vous le dire, déclara Peabody.

— Merci. Ça fait plaisir à entendre, répondit Lonna.

Elle sourit puis baissa les yeux vers le reste des photos que Peabody disposait devant elle.

— Mon Dieu. Oh, mon Dieu ! C'est Iris. La petite Iris... Oh, mon

Dieu. Et celle-ci, elle était au Sanctuaire avec nous. Je ne me rappelle pas son nom.

— Lupa Dison.

— Oui, Lupa. Elle était gentille. Discrète mais gentille. Je reconnais ces visages, ou en tout cas presque tous. Mais je n'ai pas les noms des autres. Je pense que j'ai dû les rencontrer dans la rue, soit avec Sebastian, soit seules. En général, elles utilisaient des surnoms ou des faux noms. Celle-ci, par contre, ne me dit rien du tout, ajouta-t-elle en désignant le portrait de Linh.

— D'accord, répondit Eve avec un hochement de tête.

— Je suis sûre de moi pour Iris et pour celle-ci. Lupa. Et l'autre dont je vous ai parlé, que j'ai emmenée chez Sebastian. Et celle avec qui j'ai chanté. On a cherché Iris. J'ai voulu les aider quand j'ai appris qu'elle était partie. Elle n'était pas... Elle était différente et Sebastian craignait qu'il ne lui arrive des choses si elle se retrouvait seule. Il avait raison.

— En effet. Lonna, seriez-vous prête à travailler avec un médecin ? Quelqu'un qui puisse vous aider à vous souvenir de ce qui s'est passé cette nuit-là ?

Derrick posa son poing libre sur la table.

— Non, elle n'ira pas faire un truc pareil. Elle ne laissera pas quelqu'un lui tripatouiller le cerveau pour essayer de lui faire se rappeler quelque chose qui la réveille encore en pleurs certaines nuits.

— Je comprends votre ressenti, dit Eve. Je sais ce que c'est de refouler quelque chose de douloureux et d'effrayant. Quelque chose qui revient hanter vos rêves quand on n'arrive pas à le refouler totalement.

— Vous savez ? murmura Lonna.

— Oui. Et je sais ce que c'est que d'être avec un homme qui m'aime et voudrait y mettre fin. Qui voudrait me voir en paix. Je sais que ça peut être aussi douloureux pour celui qui doit vous prendre dans ses bras quand vous vous réveillez en sursaut. Mais cela ne s'arrêtera pas tant que vous n'aurez pas appris à regarder en face ce qui vous tourmente.

» Vous êtes la seule survivante dont nous ayons connaissance. La seule qui possède en elle, profondément enfouie, une piste capable de me mener à lui pour lui faire payer.

Elle sortit une carte de visite et y inscrivit le nom et le numéro de Mira.

— Si vous décidez de le faire, de partir à la recherche de ce qui vous hante pour l'affronter, contactez cette femme. Je vous promets que c'est la meilleure dans sa partie. Elle s'occupera bien de vous parce que votre bien-être lui tiendra à cœur.

— Ce que je vous ai raconté, ce dont je me souviens, est-ce

suffisant pour vous aider ?

— Ça l'est. Vous n'avez pas à nous apporter davantage si vous ne pouvez pas, répondit Eve en poussant un peu plus la carte vers elle. Ceci est pour vous, que nous nous revoyions ou pas. Peabody a raison : vous avez créé quelque chose de fort et de positif.

Elle leva les yeux vers les étoiles qui parsemaient le plafond.

— Et cet endroit est une réussite.

— N'hésitez pas à revenir un soir pour boire un verre et découvrir comment il s'anime et respandit à la nuit tombée.

— J'avoue que c'est tentant.

Eve sortit du box et attendit que Peabody fasse de même.

— Lieutenant ? C'étaient mes amies. Je vous en prie, trouvez qui leur a fait ça.

— J'y travaille.

Une fois dehors et en chemin vers la voiture, Eve coula un regard vers Peabody.

— Votre cerveau bourdonne si fort que j'ai envie de sortir la tapette à mouches. Dites-moi tout.

— Il y a un paquet de trucs qui me viennent, mais je dirais surtout que vous m'avez étonnée. Vous n'avez pas pour habitude de raconter des choses si personnelles à un témoin. Cette histoire de savoir ce que c'est de refouler quelque chose d'affreux qui revient quand même vous hanter.

Eve laissa la question en suspens jusqu'à ce qu'elles soient installées dans la voiture, au chaud.

— Face à elle, ça m'a paru la chose à faire. C'est personnel, mais parfois, on utilise un événement personnel comme levier pour débloquer une situation.

— Vous faites encore des cauchemars ?

— Pas comme autrefois.

« Et y penser n'est plus aussi pénible non plus », constata-t-elle tout en se joignant au reste de la circulation.

— C'est même très rare, ajouta-t-elle. Mais je fais des rêves bizarres où je parle aux morts.

— Flippant.

— Pas vraiment, pas toujours. Et c'est utile. Un levier supplémentaire. Occupez-vous de Nash Jones. Je veux le voir en salle d'interrogatoire. Et j'ai exactement le levier qu'il faut pour le forcer à parler.

Tandis que Peabody tâchait de mettre le grappin sur Nash Jones, Eve se servit du communicateur de la voiture pour contacter le bureau de Mira. Le dragon qui protégeait l'ancre de Mira la toisa froidement

depuis l'écran.

— Lieutenant.

— J'ai besoin de parler au Dr Mira pendant quelques minutes.

— Le docteur est en séance. Elle a une réunion juste après, suivie d'une consultation. Sa journée est prise, lieutenant.

— Cinq minutes. Douze jeunes filles assassinées et il me faut cinq minutes.

— Je vous recontacterai quand j'aurai trouvé cinq minutes.

Eve montra les crocs face à l'écran qui s'était éteint.

— Qui n'a pas cinq minutes ? On croirait que j'ai demandé une audience à Dieu en personne !

— À ses yeux, Mira est l'équivalent de Dieu, lui rappela Peabody. Et Nash Jones aussi est en pleine séance. Shivitz m'a passé son assistante qui m'a dit qu'elle lui demanderait de me contacter dès qu'il serait disponible. Mais elle aussi a précisé qu'il avait une journée chargée.

— Eh bien il va devoir réviser son planning.

Puisque l'indisponibilité de Nash Jones et Mira lui offrait justement cinq minutes de liberté, Eve décida de faire un crochet par le labo de DeWinter.

À peine avait-elle passé le seuil qu'elle entendit les cris. Elle porta la main à la crosse de son arme puis la relâcha en reconnaissant des exclamations d'enthousiasme plutôt que de peur ou de violence.

De la direction opposée lui parvint ce qui ressemblait à une explosion étouffée, suivie d'un rire hystérique.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison de fous ?

— Moi, je trouve ça plutôt cool, dit Peabody qui s'était dressée sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus les appareils bordant les parois en verre. Mais il faut sans doute être un peu geek pour penser ça, admit-elle.

— Geek jusqu'au cou, plutôt. Genre les sables mouvants des geeks. Pourquoi parle-t-on de sables mouvants, d'ailleurs ? Dans les vidéos que j'ai pu voir, ce n'est pas le sable qui bouge, ce sont les gens ou les animaux piégés qui coulent à l'intérieur.

— En fait, on ne coule pas, on flotte. Sauf si l'on se débat.

Eve jeta un coup d'œil sur sa gauche où un geek – impossible de déterminer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme sous l'ample blouse de laboratoire et les microlunettes façon « œil de mouche » – avait cessé d'examiner un maxillaire pour les regarder.

— Quoi ?

— Les sables mouvants ne sont faits que de sable ordinaire saturé d'eau au point de ne plus pouvoir supporter le poids de quelqu'un

marchant dessus. La plupart du temps, ça ne fait pas plus d'un mètre de profondeur. Parce qu'ils sont saturés, les grains de sable n'ont plus de friction. Mais en fait, vous pouvez simplement flotter par-dessus, vu que votre corps est moins dense que les sables mouvants.

— D'accord, c'est bon à savoir. Je m'en souviendrai la prochaine fois que je tomberai dedans.

— Par contre, si la mixture contient de l'argile, ça devient un problème. L'argile se comporte comme un gel donc si vous tombez dedans, la force de la chute fera se liquéfier le gel et s'agglomérer les particules argileuses.

Le rat de laboratoire qui les observait fit claquer ses paumes l'une contre l'autre. Eve déduisit de l'observation minutieuse de ses mains qu'il s'agissait d'un homme.

— Là, vous risquez de couler. Et alors la force nécessaire pour vous extraire sera à peu près la même que celle pour soulever une voiture ou un petit camion. L'astuce, c'est de se tortiller ; le mouvement laisse l'eau s'infiltrer dans l'argile et vous pouvez de nouveau flotter.

— Compris. Je vais noter tout ça très soigneusement. Au cas où, répondit Eve.

Elle accéléra le pas pour éviter de subir un nouvel exposé sur les sables mouvants.

— Comment les gens font-ils pour savoir ce genre de choses ? Et pourquoi ?

— La science, répondit Peabody. Impossible de vivre sans.

Eve s'apprêtait à contester l'idée puis se rappela qu'elle était justement là pour solliciter les lumières d'une scientifique.

DeWinter arborait le même genre d'étranges microlunettes que l'autre geek, mais personne n'aurait osé qualifier d'ample sa blouse de laboratoire. Celle-ci était cette fois d'un beau rose coordonné avec ses bottines aux talons hauts comme des gratte-ciel.

— Je me demandais si vous passeriez aujourd'hui, lança-t-elle sans quitter du regard les ossements posés sur sa table en acier. Voici notre dernière victime. La cause du décès est toujours la même. Elle aussi devait avoir entre douze et quatorze ans. Plus près de quatorze, à mon avis, car il y a des signes de malnutrition. Ses dents indiquent qu'elle n'a pas souvent vu le dentiste. Six caries, semble-t-il jamais traitées, deux dents perdues et plusieurs autres ébréchées ou cassées. Son poignet droit avait subi une fracture dans les premières années de son enfance, sans doute vers cinq ans. Il s'était mal remis et devait sans doute lui faire mal.

Eve s'approcha pour examiner les os.

— Lésion plus récente ici, lui indiqua DeWinter. Une fêlure à la cheville gauche. Cela s'est probablement produit entre une semaine et

dix jours avant sa mort.

— Des signes de maltraitance ?

— Le poignet, ainsi que cette autre fêlure au coude droit causée par une mauvaise chute. Il est tout à fait possible qu'elle ait été poussée. L'usure des articulations au niveau des hanches et des genoux est considérable pour une personne de son âge, ce qui indique qu'elle a énormément marché et accompli des mouvements répétitifs. Et voyez les orteils, la façon dont ils se chevauchent.

— Elle portait des chaussures trop petites, comme Shelby Stubacker.

— Oui.

— Une gamine des rues, et depuis un bon moment. Elle a dû vivre dehors pendant des années.

— C'est aussi mon avis.

— Comment avance la reconstitution faciale ? C'est la dernière des douze.

— Nous pourrions aller voir. Notez qu'avec cette cheville elle ne pouvait pas courir.

— Non, mais elle n'a sans doute même pas eu l'occasion d'essayer.

— J'ai reçu votre e-mail, ajouta DeWinter en retirant ses lunettes. Nous n'avons rien communiqué aux médias jusqu'à présent, mais je pense qu'il est temps, avec cette ultime identification, de renouer le dialogue.

— Moi pas.

— Lieutenant, coopérer avec les médias peut se révéler très utile. Non seulement cela tient le public informé – comme il en a le droit – mais l'exposé des données utiles génère de l'intérêt, intérêt qui mène à des informations qui elles-mêmes fournissent de nouvelles pistes pour l'enquête.

Eve la laissa vider son sac afin de pouvoir le lui remplir en retour.

— Premièrement, je ne me soucie pas de tenir le public informé car pour le moment, c'est mon affaire et pas la sienne. Deuxièmement, j'ai encore un interrogatoire essentiel à mener et je ne veux pas diffuser la moindre information qui pourrait compromettre le résultat. Quand nous aurons identifié toutes les filles, poursuit-elle sans prêter attention à la réponse que DeWinter s'apprêtait à lui donner, et après avoir prévenu les proches de la dernière victime le cas échéant, nous pourrions divulguer leurs noms.

Elle veillerait à ce que Nadine soit la première à disposer de la liste définitive.

— Vous pouvez vous en charger et faire une déclaration, mais...

Eve marqua volontairement une pause pour s'assurer d'être bien

comprise.

— Aucune information concernant mon enquête ne devra être dévoilée, précisa-t-elle. Aucun élément de l'affaire, aucune discussion à propos de suspects ou mobiles potentiels, rien sur la cause de la mort.

— J'ai une certaine expérience de l'exercice, répondit sèchement DeWinter.

— Alors ça ne devrait pas poser de problème.

Eve baissa de nouveau les yeux vers les ossements.

— Mais notre priorité, c'est elle.

— Lieutenant...

Un début de colère teintée de frustration était audible dans la voix de DeWinter.

— Elles comptent aussi pour moi. Je tiens leurs os entre mes mains, je les manipule, les gratte, les incise. Pour faire cela, j'ai besoin de maintenir... une certaine forme de distance. Je dois me concentrer sur l'aspect scientifique. Mais cela ne signifie pas qu'elles ne comptent pas à mes yeux.

Elle désigna la dépouille.

— Je peux vous parler d'elle. La façon dont elle arpentait sans cesse les rues dans ses chaussures mal adaptées et dont elle ne mangeait qu'en fonction de ce qu'elle parvenait à trouver. Les douleurs qu'elle ressentait sans arrêt dans la bouche à cause de ses dents gâtées. La dernière semaine malheureuse qu'elle aura passée à boiter sur sa cheville enflée et tuméfiée. Je pense qu'elle a mené une existence très, très difficile. Sa mort, la méthode par laquelle elle a été tuée, était presque plus douce. Inexcusable, immorale et injuste, mais presque plus douce que cette vie qu'elle a connue.

— C'est possible. Je n'ai pas de raison de vous contredire. Mais sa mort, la méthode par laquelle on l'a tuée, l'esprit et les mains derrière ce meurtre doivent rester pour moi la priorité. Le droit du public à être informé est bien loin derrière.

— Vous avez un suspect, comprit soudain DeWinter. Vous avez quelqu'un en vue.

— J'ai besoin du visage et du nom de cette enfant. J'ai un interrogatoire à mener et avoir ces informations pourrait tout changer. En attendant, j'ai de nombreux suspects.

— J'aimerais savoir qui...

— Pourquoi avez-vous volé le chien ? l'interrompit Eve.

— Pardon ?

— Le chien. Il y a quelques années, vous avez été inculpée pour avoir enlevé un chien.

— Je ne l'avais pas volé. Je l'ai libéré de son propriétaire négligent qui le gardait enchaîné dehors, été comme hiver, sans abri et

souvent sans nourriture ni eau potable. Et, ajouta-t-elle sur un ton très agacé, quand je suis allée lui en parler, il m'a dit de « me mêler de mon cul et pas du sien », le tout devant ma petite fille.

— Charmant, commenta Eve.

— Un jour, au lieu d'apporter à manger et à boire au chien pendant que son maître imbécile et brutal n'était pas là – sans doute occupé à se soûler quelque part – j'ai emporté un coupe-boulon. Puis j'ai emmené le chien chez le vétérinaire.

— Vous avez été inculpée.

— Parce que je refusais de lui rendre l'animal. Ce chien devait rester chez le vétérinaire et être traité pour des problèmes de déshydratation, de malnutrition, de puces et de gale. Entre autres.

— Oh, la pauvre bête, dit Peabody, les yeux pleins de compassion.

— Oui ! J'ai refusé de dire où était le chien et ce pathétique individu a appelé la police. J'ai été inculpée pour l'avoir pris, mais ensuite le propriétaire s'est retrouvé inculpé pour maltraitance animale. Bien fait.

— Qu'est-il arrivé au chien ? demanda Eve.

Cette fois, DeWinter sourit.

— On l'a appelé « Nonos », une idée de ma fille. Il est en bonne santé, très gentil, et profite de la belle vie à New York.

Elle sortit son communicateur de poche pour leur montrer une photo. L'écran laissait voir un chien élancé au pelage brun avec des oreilles tombantes et un regard à moitié endormi.

— Il est super mignon ! s'enthousiasma Peabody.

— Aujourd'hui, oui. Et ça méritait de me faire arrêter et de payer l'amende.

— Si vous aviez appelé la police, vous auriez évité à la fois l'arrestation et l'amende, fit remarquer Eve.

— Possible, mais j'étais trop en colère. Et j'ai pris plaisir à aider Nonos à s'évader. Bon, maintenant que cette question est réglée, revenons aux médias.

Elle s'interrompit comme son communicateur entonnait un extrait de l'un des tubes récents de Mavis. Bien évidemment.

— Un appel de ma fille, dit-elle.

— Nous allons passer voir Kendrick.

— J'en ai pour une minute.

— Prenez votre temps.

— Je déteste quand les gens s'en prennent aux animaux, dit Peabody en ressortant.

— Cet homme était de toute évidence un sale type, dit Eve. Mais prendre le chien, comme elle l'a fait, c'est jouer les justicières. Et cela démontre un problème d'impulsivité.

— Peut-être, mais Nonos a vraiment l'air heureux.

Peabody lança un regard en arrière avant de tourner au coin pour rejoindre le bureau d'Elsie Kendrick.

— Vous ne voulez réellement pas lui parler de votre théorie ?

— Je ne la connais pas assez pour lui faire confiance et je ne sais pas si je lui ferai confiance une fois que je la connaîtrai mieux.

En entrant, elles trouvèrent Elsie penchée sur un panneau de contrôle.

— Entrez. J'ai presque terminé le portrait. Je fige les détails.

— Ces images sont vraiment top, commenta Peabody en regardant les croquis punaisés sur le tableau d'Elsie. Vraiment belles. Je me demande si on pourrait faire des copies pour celles qui ont encore de la famille. Pour les parents ou les proches qui les aimaient.

— Je peux faire des copies, aucun problème.

— Bonne idée, Peabody, dit Eve.

— Voici notre dernière jeune fille, annonça Elsie en actionnant les commandes du projecteur holographique.

Eve regarda le visage se matérialiser en trois dimensions.

Celle-ci n'était pas spécialement jolie. Un visage étroit, légèrement creusé d'un côté. « Sans doute les dents manquantes », se dit-elle. Les yeux aussi semblaient enfoncés.

— Peabody.

— Je lance la recherche d'identification, lieutenant.

— Elle n'était pas dans le dossier des personnes disparues. Personne n'a signalé sa disparition mais, d'après l'expertise médico-légale, elle vivait depuis longtemps dans la rue.

— C'est ce qu'il semble, confirma Elsie. Et cette vie n'a pas été facile pour elle.

— Je ne trouve rien, indiqua Peabody.

— Continuez à chercher. Elsie, pouvez-vous faire une impression de ce visage puis en faire une autre version ? Est-ce qu'il est possible de la rajeunir, de la ramener à, disons, trois ans en arrière ?

— C'est possible. Bonne idée. Donnez-moi une minute.

Eve prit la photo imprimée et la rangea dans le dossier de Peabody puis regarda leur inconnue se transformer en une petite fille plus jeune. Les joues un peu plus rondes, le visage un peu plus symétrique.

— Imprimez aussi celle-ci. Je vais chercher cette version.

— Je peux aussi lancer une recherche sur nos fichiers, lui dit Elsie. L'une d'entre nous va forcément trouver quelque chose.

Ce ne fut pourtant pas le cas.

— Je ne suis peut-être pas partie sur les bonnes bases, dit Elsie.

— J'en doute. Vous avez tapé dans le mille pour les onze autres. Nous allons élargir la recherche. Peabody, faites passer les deux

versions à la DDE, demandez à Feeney d'examiner toutes les bases de données. Ça ira plus vite si on passe par la DDE.

— Je vais poursuivre aussi de mon côté, dit Elsie. Si vous l'identifiez, envoyez-moi son nom. Je ne sais pas pourquoi, mais je ressens encore plus d'empathie pour celle-ci.

— Peut-être parce qu'elle donne l'impression de n'avoir jamais eu personne.

— Peut-être, admit Elsie avec un hochement de tête.

De retour à la voiture, Eve prit la direction du Central.

— Insistez auprès de Jones. Il a forcément terminé ce qu'il était en train de faire tout à l'heure... Non, attendez, je m'en occupe moi-même. Mettons-leur un peu la pression.

Affichant son air de flic intransigeant, elle actionna le communicateur du tableau de bord.

— Centre de purification de l'Être suprême pour la jeunesse. Comment puis-je vous aider ?

— Ici le lieutenant Dallas du NYPSPD. Je dois parler à Nashville Jones, immédiatement.

— Oh ! Un instant, je vous prie. Je vous le passe. En vous souhaitant une fin de journée positive !

— Les gens déblatèrent toujours ce genre de formules plates, glissa Eve, agacée, à Peabody. « Passez une bonne journée », « belle journée à vous », « nous vous souhaitons une agréable journée », bla-bla... Je préférerais passer une journée qui déménage.

— C'est ce que vous devriez dire en raccrochant.

— Bureau de M. Jones, ici Lydia. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez me transmettre M. Jones, au plus vite.

— Lieutenant Dallas, oui. Je lui ai fait passer le message. J'ai bien peur que M. Jones n'ait été contraint de s'absenter. Il a eu un imprévu et...

— Comment ça, il s'est absenté ?

— Il a eu un imprévu, répéta Lydia. Il m'a demandé d'annuler le reste de ses rendez-vous pour la journée. C'était certainement très important. Je serais heureuse de laisser un autre message si vous voulez.

— Parce que le premier a très bien marché.

Eve raccrocha avant que Lydia puisse lui souhaiter une fin de journée positive.

— C'est pas vrai !

Changeant brusquement de voie, Eve se faufila entre un Rapid Taxi et un camion-fourgon, au grand dam du conducteur furieux.

Peabody se cramponna à son siège tandis qu'Eve s'élevait à la

verticale pour esquiver un début d'embouteillage.

— J'imagine qu'on va au CPES ?

— Exactement. Il ne s'en sortira pas comme ça !

Eve passa de nouveau de justesse entre deux véhicules. Peabody, elle, fermait désespérément les yeux.

Eve débarqua au pas de charge dans le CPES. Shivitz se leva en agitant les mains, dansant d'un pied sur l'autre tant elle était nerveuse.

— Attendez ! S'il vous plaît ! Vous ne pouvez pas entrer comme ça dans le bureau de M. Jones !

— Et pourtant je le fais. Où est-il ? demanda-t-elle à une Lydia aux yeux écarquillés.

— Je, je, je...

— Reprenez-vous ! Où est votre patron ?

— Il ne m'a rien expliqué. Il m'a simplement dit qu'il devait partir et demandé d'annuler le reste de sa journée. Je ne faisais...

Mais Eve se tournait déjà vers Shivitz.

— Vous. Vous savez tout. Où est-il ?

— Je l'ignore. Je ne me permettrais pas de demander à M. Jones où il va. Ce n'est pas mon rôle. Je n'ai pas à m'en mêler.

— Où est sa sœur ?

— Mme Jones dirige un cercle de parole. Si vous voulez bien...

— Allez la chercher.

— Je ne vais certainement pas l'interrompre.

— Très bien. Allez chercher la clé de leur logement.

Shivitz émit un hoquet sonore.

— Certainement pas ! dit-elle de nouveau.

Elle s'élança à la poursuite d'Eve qui montait les marches vers l'étage.

— Où allez-vous ? Où allez-vous ?

— Aux appartements de M. Jones. J'ai un passe-partout.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! C'est une atteinte à sa vie privée. C'est... c'est illégal. Vous n'avez pas de mandat !

Eve s'arrêta au milieu de l'escalier. Du coin de l'œil, elle aperçut Quilla plus haut sur le seuil avant de se retourner pour fusiller Shivitz du regard.

— Vous voulez que j'aille m'en procurer un ? J'en profiterai pour contacter certaines connaissances dans les médias et leur faire savoir que cet établissement, ainsi que ses fondateurs, font l'objet d'une enquête pour le meurtre de douze jeunes filles.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Peabody, vous croyez que je peux ?

— Oh oui, lieutenant, vous pouvez, c'est sûr. Voulez-vous que j'appelle Nadine Furst de votre part ?

— Non, non, non ! Attendez ! Attendez ! Je vais aller chercher Mme Jones. Patientez un instant !

— J'attends.

Eve s'appuya contre la rampe tandis que Shivitz repartait en courant. Elle avait décidé de laisser cinq secondes à Quilla pour sortir de sa cachette.

Il n'en fallut que trois.

— Pur spectacle. Vachement mieux qu'un film. Vous avez carrément fait péter un câble à l'intendante !

— C'est l'une de mes spécialités.

— Vous avez M. Jones dans le collimateur ?

— Effectivement.

— Aucune chance qu'il ait tué quelqu'un. Il est trop dans le trip « fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fasse », il veut répandre la paix dans le monde et autres conneries du genre.

— La mort est une forme de paix.

— Nan, mais pas ce genre de paix-là, répondit l'adolescente. Mme Jones était furax quand elle est rentrée tout à l'heure. Elle avait le visage tout rouge et a balancé à M. Jones de la rejoindre tout de suite dans son bureau. Elle n'est jamais comme ça. Là, ils vont dans le bureau et elle se met à gueuler que vous inventez des trucs pour les mettre dans la merde. Sauf qu'elle a dit ça avec des grands mots. Et lui, il fait, genre, « du calme, ça va aller » mais pas comme l'autre fois, après votre visite, quand ils ont appris pour les meurtres et tout. Ce jour-là, elle pleurait, c'est pour ça qu'il lui a sorti son « ça va aller » à la con. Elle était toute...

Quilla plaqua la main à son front dans un geste de détresse théâtral.

— « Ces pauvres enfants, ces pauvres âmes perdues et tout. » Et lui, il faisait genre : « Philly, elles sont en paix maintenant. C'est pas notre responsabilité. On a fait de notre mieux. » Et bla-bla-bla. Mais elle se met à chialer quand même. Mais là, aujourd'hui, c'était plus : « Du calme, ferme-la pour que je puisse réfléchir. » Sauf qu'il ne l'a pas dit. Disons que j'ai lu entre les lignes.

— Je vois.

— Et ensuite...

La jeune fille se redressa, droite comme un i, puis lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Faut que je trace !

— Elle a l'ouïe fine, murmura Eve en voyant Quilla s'enfuir quelques secondes avant que Philadelphia surgisse dans le couloir,

Shivitz jappant derrière elle comme un corgi aux pieds de sa maîtresse.

— Tout ceci est scandaleux !

— Ça peut l'être encore plus, l'avertit Eve.

— Vous n'avez pas le droit d'essayer de vous introduire par la force dans nos appartements privés. C'est du harcèlement et je suis bien décidée à contacter nos avocats.

— Allez-y. Pour ma part, je vais contacter le juge, obtenir un mandat et en attendant qu'il arrive... Peabody, prenez les devants et appelez Nadine Furst. Elle voudra sûrement ouvrir son prochain flash d'informations avec cette affaire.

— Attendez une minute !

— Une minute, pas une de plus, rétorqua Eve. Votre frère doit être interrogé dans le cadre d'une enquête sur plusieurs meurtres et personne ne paraît savoir où il se trouve. D'ailleurs, Peabody, lançons un ARG pour Nashville Jones.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Philadelphia. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Avis de recherche général, l'informa aimablement Peabody.

— Comme si c'était un criminel ? Ne faites pas ça !

— Dites-moi où il est, suggéra Eve, et je n'aurai pas besoin de lancer tous les flics de la ville à ses trousses.

— Mais je ne sais pas. Vous pensez qu'il me tient informée de chacun de ses mouvements ? Il avait besoin de sortir, il est sorti.

— Il est parti après que vous êtes revenue de notre entretien, après que vous lui avez parlé de nos échanges et avoir appris que je voulais l'interroger. Vous ne trouvez pas ça louche, Peabody ?

— Très louche, lieutenant.

— Il est affecté. Nous sommes tous affectés. Je vous prie de partir, dit Philadelphia avec un geste de la main pour les chasser. Tout ceci trouble nos cours, nos séances, nos pensionnaires. Partez et je veillerai à ce qu'il vous contacte immédiatement à son retour.

— Insuffisant. Je veux jeter un œil à ses appartements.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous imaginez ? Qu'il y cache des cadavres ?

— Montrez-moi. Prouvez-moi que j'ai tort.

— C'est terriblement insultant, dit Philadelphia.

Elle tourna néanmoins les talons et se dirigea vers l'escalier menant au deuxième étage. Quelques portes étaient discrètement entrouvertes. Eve n'eut pas de mal à imaginer les yeux et les oreilles qui épiaient la suite des événements.

Du pur spectacle, comme l'avait dit Quilla.

Philadelphia sortit de sa poche un passe électronique qu'elle appliqua sur un petit panneau de sécurité avant de composer un code.

— Vous craignez que les pensionnaires ne s'introduisent chez vous ?

— S'ils ne sont pas tentés, ils ne risquent pas de commettre une telle erreur, répondit Philadelphia en entrant. Voilà. Nous partageons ce séjour et la petite cuisine.

Eve jugea l'endroit modeste, bien équipé mais sans ostentation aucune. L'aspect des lieux n'incitait pas à penser que les Jones profitaient des donations reçues pour mener grand train.

— J'ai ma salle d'eau, mon lit et un petit bureau de ce côté. Nash a les siens de l'autre. Il y a des vantaux qu'on peut refermer si l'un ou l'autre désire un peu plus d'intimité. Comme vous pouvez le voir, ils sont ouverts ; c'est généralement le cas.

— Je vois.

Eve se dirigea vers les quartiers de Nash. Philadelphia lui emboîta immédiatement le pas.

— Je ne veux pas que vous touchiez à ses affaires.

— Alors restez avec moi et assurez-vous que je ne touche à rien.

Les joues roses et les yeux brillants de colère, Philadelphia mit les poings sur ses hanches.

— Je réclamerai des excuses de votre part ! À toutes les deux, ainsi que de votre supérieur hiérarchique. Par écrit.

— Si ça vous fait plaisir.

Le bureau de Nash contenait deux chaises, un petit bureau équipé d'un mini-ordinateur, deux tableaux bon marché au mur, un tapis ayant beaucoup vécu.

Sa chambre était d'un style tout à fait spartiate. Un simple lit, une autre petite chaise, une table de nuit avec un portrait de sa sœur – plus jeune – entourée de son frère cadet et lui, devant la façade du CPES.

— C'est son communicateur ? demanda Eve en désignant le chevet.

— Quoi ? Je... Oh. Il a laissé son communicateur. Ça explique tout. J'ai essayé de l'appeler quand l'intendante m'a prévenue de votre présence, mais je suis tombée sur son répondeur. Il a oublié son communicateur.

— Hum.

« Impossible de remonter à l'origine d'un appel sur son communicateur s'il n'en passe pas, songea Eve. Ni de trianguler sa position si l'appareil est dans sa chambre. »

— Regardez dans son armoire, dit-elle.

— Certainement pas.

— Regardez dedans, répéta Eve avec une patience qu'elle trouvait généreuse. Voyez s'il ne manque rien.

— Bien sûr qu'il ne manque rien. C'est ridicule !

Furieuse, Philadelphia ouvrit le petit placard.

— Vous agissez comme s'il était en fuite ou...

— Qu'a-t-il emporté ?

— Je... Je n'ai pas dit qu'il avait emporté quoi que ce soit.

— Mais votre visage, si.

— Je n'ai jamais... Brenda, vous voulez bien descendre vous assurer que les enfants vont... Descendez, s'il vous plaît.

— Je serai au premier si vous avez besoin de moi, répondit Shivitz. Pour quoi que ce soit, ajouta-t-elle avec un regard noir à l'intention d'Eve.

Philadelphia hocha la tête puis fit quelque pas pour se laisser tomber sur la chaise.

— Il a dû avoir une urgence.

— Il paraît. Alors, qu'a-t-il pris avec lui ?

— Je ne suis pas sûre... Vraiment. Mais il... Il avait une petite valise dans son armoire, comme moi dans la mienne. En cas de déplacement court. Elle n'est plus là. Il a dû être appelé quelque part, de façon imprévue.

— Et il serait parti sans vous avertir, sans rien dire à son assistante et sans son communicateur ?

« Tu parles ! » se serait exclamé Connors.

— Vous êtes loin d'être bête, dit-elle à Philadelphia. Il est en fuite. Peabody, faites circuler l'avis de recherche.

— Mais non. Je vous le jure ! Je vous jure sur ma tête qu'il n'a rien fait de mal. Ce n'est pas possible.

— Où garde-t-il son argent ?

— Quoi ?

— Tout le monde a une petite réserve d'argent de côté en cas de coup dur. Je dirais que ce coup-là est dur. Où est sa réserve ?

Lèvres pincées, Philadelphia se rendit jusqu'à l'armoire et ouvrit le tiroir du haut. Elle écarta avec précaution plusieurs paires de chaussettes... et s'immobilisa, interloquée.

— L'argent n'est plus là... Il l'a peut-être déplacé. C'est ici qu'il met son pécule d'habitude. Je ne comprends pas. Mon frère est quelqu'un de bien.

Elle se retourna vers Eve, les mains jointes comme pour une prière.

— Je ne dis pas cela simplement parce que je suis sa sœur. Je travaille avec lui au quotidien. Je le connais bien. C'est un homme bon.

— Où pourrait-il être allé ?

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas.

— Où allez-vous quand vous voulez vous détendre, échapper à la routine pour quelques jours ?

— Oh, lieutenant, ça fait cinq ans que nous n'avons pas pris de vacances. Ou peut-être six, je ne suis plus très sûre. Nous sommes tous les deux partis pour de courtes retraites, mais elles étaient liées à notre travail. Ce qu'on pourrait considérer comme une conférence entre pairs et collègues.

— Nous aurons besoin d'une liste des endroits où vous avez fait ces retraites. Et je veux que vous examiniez ses quartiers. Je veux savoir ce qu'il a emporté.

— Il y a forcément une explication à tout ceci. Une explication innocente.

— Commençons par la liste. Et je veux voir l'ancienne chambre de DeLonna.

— DeLonna ? DeLonna Jackson ?

— Exactement. Je veux voir la chambre où elle était logée quand Shelby est partie.

— Je... Oh, ma tête. Je ne me souviens plus. L'intendante le saura. Elle se souviendra. Je suis désolée, j'ai une énorme migraine. Laissez-moi prendre un antalgique. Nash en a.

Elle se dirigea lentement vers la petite salle de bains – pas de baignoire, seulement une douche – et ouvrit une petite armoire à pharmacie.

Puis elle fondit en larmes.

— Il a pris son nécessaire de voyage. Oh, mon Dieu, Nash, où es-tu ?

— Prenez soin d'elle, Peabody. Je m'occupe de Shivitz.

— Compris. Asseyons-nous une minute, madame Jones. J'ai des antalgiques. Asseyez-vous, je vais vous chercher un peu d'eau.

— Ça n'a aucun sens. Rien de tout ça n'a de sens...

« Erreur, songea Eve en quittant la pièce. Tout cela est parfaitement sensé. »

Elle lança l'avis de recherche et apaisa une Shivitz en colère en lui suggérant de préparer un cocktail calmant pour sa patronne. Une fois l'intendante occupée par cette mission humanitaire, Eve prit le chemin de ce qui avait autrefois été la chambre de DeLonna.

La pièce était minuscule, occupée par deux lits étroits et deux armoires peu profondes. Elle remarqua néanmoins que les occupantes avaient été autorisées à ajouter quelques touches personnelles à la chambre. Posters de groupes musicaux, deux oreillers colorés, des animaux en peluche. Chacune des filles bénéficiait d'une petite plateforme près du lit pour accueillir un mini-ordinateur ou une tablette, une lampe, quelques trucs de filles. L'une des occupantes avait échangé l'abat-jour blanc tout simple de la lampe pour un autre décoré de pois violets.

La fenêtre ne s'ouvrait toujours que sur une vingtaine de

centimètres. Mais une fille menue aurait pu se glisser par l'ouverture. Pour ce qui était de la descente...

Il fallait être déterminée, estima Eve, pour prendre un tel risque avec pour seules prises une gouttière et quelques reliefs dans la façade de briques décoratives.

Mais elle n'avait pas de mal à imaginer la scène telle que Lonna l'avait décrite. L'obscurité, le cœur qui bat, les doigts et les orteils tremblants et crispés sur leurs prises. Puis la chute finale, juste assez haute pour malmener les chevilles et les genoux à l'atterrissage.

— C'est quoi, ce délire ?

Eve se redressa, referma la fenêtre et se retourna vers Quilla.

— Un délire, où ça ?

La jeune fille sourit.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est la chambre de Randa et Choo et ce sont des filles cool. Ma coloc à moi est partie dans une famille. Tant mieux, elle me gonflait avec son auréole aveuglante au-dessus de la tête. Et j'aime bien avoir la chambre pour moi toute seule. J'espère la garder. Bref, vous cherchez quoi ?

— Est-ce qu'il t'arrive parfois d'aller en cours, en entretien, ou je ne sais quoi ?

— Bien sûr. Mais là, personne ne bosse parce que Mme Jones est toute retournée, M. Jones est on ne sait où et l'intendante a pété un plomb. Ils font comme si tout était normal, mais je vous raconte pas le malaise. Vous cherchez quoi ?

— Je cherche à savoir où est passé M. Jones.

— C'est pas ici que vous le trouverez. Il traîne plutôt du côté de chez les garçons. C'est Mme Jones qui s'occupe de nous. Ils ne voudraient pas risquer de voir quelqu'un tout nu qui ne serait pas foutu comme eux. Scandale ! lança-t-elle en levant les bras au ciel, bouche grande ouverte et yeux écarquillés.

Eve songea que la jeune fille aurait dû abandonner son idée de devenir écrivain et se lancer dans la comédie.

— L'équipe suit le même principe ?

— Carrément ! Certains jeunes arrivent parfois à se retrouver pour tirer un coup, mais faut faire des plans de malades et avoir un max de chance. Si Mme Jones l'apprenait, elle leur foutrait un paquet de corvées sur le dos en se disant que s'ils sont occupés, ils penseront plus à baiser. Tu parles... Mais si des employés essayaient quoi que ce soit de ce genre, elle les mettrait en pièces comme le lion avec son frère. Féroce, la meuf.

— Tu sais ce qui est arrivé au frère ?

— Tout le monde le sait. Il y a une sorte de plaque dans la chambre de recueillement. Un truc en son honneur, et tout.

— La chambre de recueillement ?

— Ils veulent pas dire église ou chapelle, mais c'en est une.

Tout en parlant, Quilla se déplaçait à travers la pièce et mettait le nez dans les affaires des occupantes. Dans la mesure où Eve aurait fait exactement la même chose à sa place, elle ne fit pas de commentaires.

— Interdit de parler ou d'utiliser un écran. On est censé rester assis pour, genre, réfléchir, méditer ou prier.

— Non, dit simplement Eve quand la jeune fille fit mine de glisser une sorte de pince à cheveux dans sa poche.

Quilla remit l'objet à sa place avec un petit haussement d'épaules.

— En tout cas, M. Jones a tué personne, ça, c'est sûr. Il ne lève jamais la main sur nous. Il ne crie même pas. Quand on déconne, on a droit à ça...

Elle mima un regard de désapprobation sévère.

— Ou ça...

Une expression de patience mise à rude épreuve qui se changeait progressivement en désapprobation teintée de tristesse.

— Et il dit des trucs du genre : « Ma chère, peut-être aurais-tu besoin de vingt minutes dans la chambre de recueillement pour réfléchir à ton comportement et aux conséquences qu'il a sur toi et sur ceux qui t'entourent. » Mme Jones est plus directe, par contre. Faites une connerie et vous vous retrouvez en train de nettoyer les chiottes. Et c'est super, super crade.

» Bref, il vous fait la morale pendant des heures et elle vous file un seau et un grattoir. En gros, vaut mieux le seau. Donc il a tué personne, et surtout pas ces filles mortes y a longtemps, mais y a un truc qui cloche.

En quelques phrases, l'ado avait donné à Eve une bonne idée de l'ambiance qui régnait dans le foyer et de la dynamique entre le frère et la sœur.

— Qu'est-ce qui cloche ?

— Un truc.

Quilla s'amusa à adopter diverses poses et expressions face au petit miroir accroché au mur.

— Depuis la première fois où vous êtes venues, il passe beaucoup de temps dans la chambre de recueillement et encore plus dans son appart. Plus que d'habitude, en tout cas. Et il fait beaucoup de promenades. Une fois, il est retourné à pied jusqu'à l'ancien immeuble. Y avait les cordons de police et tout. Il est resté là, sur le trottoir d'en face, à mater la façade. Super zarbi.

— Comment sais-tu qu'il est allé là-bas ?

— Je l'ai suivi. Si on est rapide, on peut sortir par l'entrée latérale quand ils font des livraisons. Je suis rapide et je voulais voir ce qu'il fabriquait. En plus, il parle beaucoup dans son nouveau communicateur, mais à voix basse, pour pas qu'on entende ce qu'il dit.

— Quel nouveau communicateur ?

— Il s'en est acheté un pendant une de ses balades. Un jetable.

— Ah oui ?

— Ouais. Donc il y a un truc qui cloche. Mais vu l'auréole de saint qu'il se traîne, je sais qu'il a pas tué ces filles. Je crois qu'il se sent mal parce qu'elles sont mortes, surtout qu'il en connaissait certaines.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai des oreilles et je m'en sers. Je sais ce que je dis, répondit Quilla.

Elle effectua une pirouette un peu hésitante avant de reprendre.

— Mme Jones, l'intendante et lui étaient tous fourrés dans le bureau de Mme Jones. Ils pleuraient. Même lui, ce qui est franchement zarbi. Ils vont organiser un événement commémoratif. Et on va tous devoir y aller, même si on les connaissait pas et qu'elles sont mortes il y a super longtemps. Mais bon, je pense qu'y aura pas moyen d'y couper. Bref... En fait, je crois qu'il couche avec quelqu'un, quelque part. Dans les cours de santé et bien-être, ils disent que parfois on se sent coupable si on couche alors qu'on n'est pas amoureux ou pas dans une relation sérieuse avec son partenaire. Et l'amour de l'Être suprême, et bla-bla-bla.

— Mon Dieu...

Quilla haussa les épaules.

— Ils forcent personne à avoir la foi en tout cas. Chacun fait comme il veut. Moi, ce que je crois, c'est que M. Jones a des contradictions plein la cervelle et que ça le bouffe. Alors je me dis qu'il a dû partir s'envoyer en l'air un bon coup, histoire d'avoir sa dose de sexe et ne plus avoir à se sentir mal pendant un moment.

Quoique à moitié sonnée par cette diarrhée verbale, Eve estima que la logique de Quilla se tenait. Ou du moins qu'elle aurait pu se tenir dans d'autres circonstances.

— Je garderai tout ça à l'esprit, dit-elle.

Cela lui paraissait être la meilleure réponse.

— D'accord. Faut que j'y retourne, sinon je vais leur manquer.

L'adolescente s'éclipsa et la chambre parut soudain plus grande et beaucoup plus tranquille. Poussant un soupir, Eve se posa quelques instants sur l'un des lits pour profiter de ce retour au calme.

Le cerveau de Quilla était comme ces rats – non, hamsters – dans leurs roues. Ça tournait à toute vitesse sous ce jeune crâne. Cela dit, elle venait de fournir une quantité considérable d'informations pour qui savait les extraire du labyrinthe de ses pensées et de ses propos décousus.

Eve prit donc le temps de s'asseoir et de tout noter avant que la moindre bribe d'info puisse retourner se perdre dans ledit labyrinthe.

De retour dans les appartements de Nash, elle trouva Philadelphia assise dans le séjour. Debout près d'elle, Shivitz insistait pour qu'elle termine de boire son calmant. Peabody montait la garde.

— Lieutenant, je vous dois des excuses pour m'être effondrée de cette façon. Je suis généralement plus solide.

— Aucun problème. Madame Jones, je peux obtenir un mandat et je vais demander à ma partenaire de lancer le processus. Allez-y, Peabody.

— Oui, lieutenant.

— Mais ce serait encore mieux si vous nous donniez la permission, officiellement, de démarrer les recherches, Peabody et moi. J'aimerais commencer par vos quartiers. Je ferai venir d'autres agents, porteurs du mandat, pour nous aider à fouiller ensuite l'ensemble des locaux.

Eve songea que Philadelphia Jones aurait difficilement pu être plus pâle. Sa voix n'était plus qu'un murmure vacillant.

— Vous allez fouiller nos locaux ?

— Oui. Avec ou sans votre permission. Ce serait plus facile avec. Pour tout le monde.

— Vous devriez contacter votre avocat, madame Jones, dit Shivitz.

Philadelphia se redressa et tapota gentiment la main de l'intendante.

— Nous n'avons rien à cacher ici. Je vais donner ma permission puis j'appellerai notre avocat.

— Bon choix, lui dit Eve.

— Cela me semble évident à présent que j'ai l'esprit plus clair : Nash avait seulement besoin d'un peu de temps seul, à l'écart, pour digérer tout ceci. Je vois bien à quel point j'en suis moi-même affectée. Lui tend à garder les choses pour lui, pour préserver les apparences d'un chef de famille fort et solide. Je pense qu'il a simplement besoin de temps, d'autant plus après m'avoir vue revenir très émue de mon entretien avec vous. Il a dû trouver une retraite disponible – il y en a toujours organisées un peu partout – et me contactera dès qu'il se sera posé. Il s'apercevra qu'il a oublié son communicateur, en empruntera un et m'appellera pour me dire où il est.

— Je suis certaine que c'est ça, assura Shivitz avec une petite tape rassurante de son cru.

— Pourriez-vous établir une liste des retraites actuellement en cours pour le lieutenant Dallas ? Ou bien cela pourrait aller plus vite, lieutenant, si Brenda vérifiait par elle-même si Nash s'est inscrit à

l'une d'elles aujourd'hui ?

— Pourquoi ne pas faire les deux ? Peabody et moi allons commencer nos recherches ici.

— Dois-je rester ?

— C'est comme vous voulez.

— Je préférerais ne pas vous regarder... fouiller dans nos affaires. Je vais descendre dans mon bureau, contacter des amis et certaines relations de travail. Il se peut que quelqu'un soit au courant des plans de Nash. Je me sentirai beaucoup mieux une fois que je saurai où il est et que nous pourrions clarifier toute cette situation.

— Très bien.

— Dans ce cas, j'y vais. Brenda ?

Shivitz passa un bras autour de la taille de Philadelphia et l'escorta hors de la pièce.

— Tout va bien se passer, lui dit-elle. Vous verrez. Ayez la foi, tout ira très bien.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans son cocktail ? demanda Eve.

— Je crois que Shivitz y a ajouté un peu d'alcool. Et que Philadelphia vient de plonger en plein dans le déni. Elle préfère croire ce qu'elle vient de vous dire et écarter tout le reste. Sans quoi, ça serait trop pour elle. Mais il faut qu'elle tienne bon ; elle est programmée pour ça. Elle est chargée de faire respecter le calme et la discipline à tous les pensionnaires des lieux. Elle doit tenir bon.

— Elle va devoir faire face à plus que quelques gamins turbulents. Demandez à Baxter et Trueheart de venir nous assister s'ils sont disponibles. Trueheart n'est pas du genre menaçant. Convoquez aussi Carmichael et un quatrième agent. L'endroit est vaste.

— Je m'en occupe.

— Entre-temps, Quilla s'est révélée être une source inépuisable d'informations, expliqua Eve en se dirigeant vers la chambre à coucher de Nash. D'après elle, il y a des trucs qui clochent.

Eve se mit au travail tout en partageant ce qu'elle avait appris avec Peabody.

La petite chambre et les rares possessions qui s'y trouvaient ne leur demandèrent pas longtemps. Eve apprit que M. Jones aimait les tissus solides et qu'il avait l'esprit assez pratique et économe pour faire ressemeler ses chaussures.

— Rien d'inhabituel sur son communicateur de poche, annonça-t-elle à Peabody après avoir examiné l'appareil. Mais on voit que des contacts ont récemment été effacés de sa liste. Faisons aussi intervenir la DDE ; ils vérifieront toute la high-tech et on verra s'ils peuvent nous en dire plus.

— McNab est en route avec Baxter et Trueheart. J'ai pensé qu'on aurait besoin d'un expert informatique.

— Bien vu.

Debout près du lit, Peabody balaya de nouveau la pièce du regard.

— Tout ici indique un mode de vie très humble. J'ai trouvé une boîte de préservatifs, mais rangés dans la salle de bains, pas dans la table de chevet. Pas de sexe sur place. Les vêtements sont tous de bonne qualité, choisis pour durer plus longtemps. Quelqu'un a reprisé ses chaussettes.

— Re-quoi ?

— Reprisé. Vous savez, on se fait parfois des trous au niveau des orteils ou des talons. Quelqu'un a reprisé quelques-unes de ses chaussettes. Réparées, quoi.

— Comme les chaussures. Une vie simple. *A priori*, l'argent et l'accumulation de biens n'étaient pas son moteur. Mais ça ne garantit pas une auréole.

— Une auréole ?

— Encore Quilla, expliqua Eve. C'est le terme qu'elle emploie pour parler de quelqu'un de bon et généreux. C'est comme ça qu'elle voit Jones.

Elle pivota sur elle-même, les mains sur les hanches.

— Il a peut-être une cachette quelque part. Mais je ne la trouve pas.

— S'il avait quelque chose à cacher, il l'a sans doute emporté avec lui.

— Exact. Il a laissé sa liseuse, ses disques et ses documents téléchargés. La plupart dignes d'une auréole : quelques romans, des livres sur la spiritualité et la psychologie, sur le thème des addictions et des problèmes d'estime de soi. Tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Passons à la suite.

L'examen du séjour ne leur apporta pas grand-chose de plus. De nouveau, les musiques et les vidéos s'intéressaient principalement à des thèmes positifs et spirituels, avec quelques rares choix plus laïques.

De la nourriture saine dans la petite cuisine. Ni alcool ni substances illégales nulle part. Pas même de réserve secrète de sucreries.

— J'ai votre mandat, lieutenant, annonça Baxter en faisant son entrée. Remis comme il se doit à la dénommée Philadelphia Jones. L'immeuble est plein de gamins qui font semblant d'être blasés en voyant les flics fouiller les lieux. Je parie qu'au moment où je vous parle une petite fortune en Zoner s'écoule dans les égouts sous nos pieds.

— Possible, même si cet établissement est géré avec rigueur.

— On va en juger par nous-mêmes. Peabody, ton chéri adoré est

déjà au boulot sur l'informatique du rez-de-chaussée.

— Ce n'est pas mon chéri adoré. C'est une bête de sexe aussi redoutable qu'insatiable.

— Au temps pour moi. Où voulez-vous qu'on démarre, Dallas ?

— Cave. Réserve. Toutes les zones susceptibles de servir de cachettes. Puis remonter étage par étage. Nous ferons l'inverse. Demandez aux agents d'examiner rapidement les chambres des pensionnaires. Je doute d'y trouver ce que je cherche, mais on ne peut rien négliger.

— La cave...

Baxter laissa échapper un soupir à l'intention de Trueheart et baissa les yeux en secouant la tête.

— Je savais que j'aurais dû changer de chaussures, ajouta-t-il.

— Allons, un peu de courage ! Ce n'est pas comme si je vous faisais repriquer vos chaussettes.

— Me faire quoi ?

— Exactement... Hé, qu'est-ce que c'est que ça ? Un en-cas ? Des galettes de riz goût gingembre ? Qui peut vouloir d'une galette de riz comme en-cas ? Rien que pour ça, je les soupçonne d'avoir commis les pires bassesses. À la cave, répéta-t-elle.

Elles ne trouvèrent rien dans les appartements. Eve constata que Philadelphia était un peu moins stricte que son frère en matière de lectures et de musique, avec beaucoup d'œuvres récentes et populaires. Sur lesquelles elle prenait des notes dans son carnet.

Afin de pouvoir parler avec les ados de ce qu'ils regardaient, écoutaient et discutaient entre eux, en conclut Eve.

Philadelphia utilisait une pilule contraceptive, des soins pour la peau – beaucoup, même – et assez peu de maquillage. Quelques bâtons de rouge, quelques cosmétiques pour les cheveux et les yeux.

Eve s'aperçut, embarrassée, qu'elle-même en possédait plus.

« Pas ma faute, se dit-elle, on n'arrête pas de m'en refiler. »

En descendant vers le rez-de-chaussée, Eve aperçut Quilla – la gamine était décidément partout – qui gloussait par-dessus l'épaule de McNab occupé à examiner l'ordinateur de Shivitz.

— Ah, elle en pince pour lui, commenta Peabody à voix basse. Comment lui en vouloir ? Il est tellement mignon.

Sourcils froncés, Eve étudia la scène. Quilla portait l'uniforme de l'établissement mais, oui, elle avait passé du gloss sur ses lèvres. McNab avait rassemblé ses longs cheveux blonds en une queue-de-cheval qui retombait sur son tee-shirt d'un rose voyant décoré à l'avant d'un éléphant violet. Il arborait ses habituelles boucles d'oreille en argent et elle aperçut une paire d'aérobots violettes sous le bureau.

À côté de l'uniforme terne et passe-partout de Quilla, il donnait l'impression de sortir d'un cirque.

« Il donne toujours cette impression », se corrigea mentalement Eve.

Quilla releva la tête quand Peabody et Eve atteignirent le bas des marches. La jeune fille arborait effectivement l'air éperdu et vaguement niais d'une victime de coup de foudre.

— McNab a dit que je pouvais regarder, se défendit-elle.

— Ce n'est pas McNab qui commande. Si on te surprend à te mêler d'une opération policière, tu vas te retrouver consignée dans la chambre de recueillage.

Quilla se contenta d'un haussement d'épaules, mais McNab capta le regard que lui lançait Eve et hocha la tête.

— Hé, Quill', ce boulot donne soif. Y a moyen de se procurer un soda par ici ?

— Aucune chance. Pas autorisé à l'intérieur.

— C'est triste.

— Hyper triste. Mais je peux demander à aller en chercher à l'épicerie. C'est juste à côté.

— Va demander, dit Eve.

Elle piocha dans sa poche de quoi payer les boissons.

— S'ils sont d'accord, prends-en un assortiment, ainsi qu'un tube de Pepsi.

— Pigé.

L'adolescente prit l'argent et fila vers les cuisines.

— Ça devrait l'occuper un moment.

— Elle est drôle et mignonne, commenta McNab. Maligne aussi.

Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?

— La même chose que les autres. Des parents lamentables, transbahutée de foyer en foyer, arrêtée à de multiples reprises pour des petits délits, etc. Elle est mieux dans cet établissement, ce qui n'est guère flatteur pour ses parents. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Pas grand-chose. J'ai d'abord examiné l'équipement informatique du suspect. Je ferai porter le tout au labo pour y regarder de plus près, mais honnêtement, lieutenant, c'est pour la forme. Aucun truc louche. Boulot, boulot, boulot, c'est tout. Quelques correspondances, mais rien de bizarre. J'ai trouvé quelques images dans des dossiers : des clichés personnels de lui et de sa famille, dont quelques-uns bien anciens. Des photos de certains des ados mais sans aucune connotation louche. Quelques échanges professionnels où il blague un peu avec sa sœur, mais pour l'essentiel, il ne s'agit que d'e-mails simples et directs.

— Pas de recherches de moyens de transport, de billets, de logements ?

— Non, pas dans les dix semaines passées. En remontant encore un peu, on trouve une réservation pour un événement en Pennsylvanie. Il a tout ça dans ses dossiers, avec un discours qu'il a écrit pour l'occasion et des notes à propos d'un atelier.

— Une retraite.

— J'imagine.

McNab feuilleta le carnet qu'il avait posé sur le bureau.

— Ouais, une retraite sur « l'exploration intérieure ». La liste fournie par la sœur indique que l'ordinateur de bureau est à lui et qu'ils ont chacun un portable à l'étage. Il a un mini-ordinateur, un communicateur de poche, un e-mémo. Je ne vois ici que la machine de bureau.

— Il a laissé son communicateur sur place.

— Je l'ai.

Peabody tendit à McNab l'appareil enveloppé dans un sac pour pièce à conviction.

— Je l'ai brièvement examiné sans que rien me saute aux yeux, signala Eve. Mais on dirait que quelques contacts ont été récemment effacés. Et votre nouvelle petite amie m'a informé qu'il avait très récemment acheté un appareil jetable.

— C'est plutôt ma nouvelle pote. Je n'ai qu'une seule et unique petite amie, répondit McNab.

Il tendit la main pour agiter ses doigts contre ceux de Peabody.

— Je jeterai un œil au communicateur. Pas de mini-ordinateur sur place ?

— On n'a rien trouvé. Il a dû l'emporter, en même temps que l'é-mémo. J'ai fait un passage sur leurs minis sans rien trouver, mais prenez-les aussi.

— Je m'en occupe.

McNab sortit un paquet de chewing-gum de l'une des innombrables poches de son baggy violet et leur en proposa. Ne trouvant pas preneuses, il goba lui-même l'un des petits carrés verts.

— Du côté de la sœur, c'est la même chose, avec en plus la partie budgétaire. Revenus, dépenses, liste de bienfaiteurs. Des trucs administratifs. Qu'on retrouve aussi chez son frère. Et des dossiers sur chacun des enfants, situation personnelle, date d'arrivée et/ou de départ. Évaluation des progrès, liste des infractions, zones à problèmes, ce genre de choses. Rien de louche ni de remarquable.

— Il a forcément des trucs personnels quelque part. Et il est parti précipitamment. On va trouver.

Deux heures plus tard, Eve s'avoua vaincue.

— Soit il est beaucoup plus retors qu'il n'en a l'air et McNab découvrira quelque chose une fois au labo, soit tout ici est clean, parfaitement en règle et aussi ennuyeux qu'une galette de riz goût gingembre.

— Ça se laisse manger, commenta Peabody. Surtout si on ajoute un peu de sirop au chocolat par-dessus, ce qui n'est pas l'objectif, mais bon. Me voilà à parler de galettes de riz... Je crois que je pète les plombs.

— On a bien le droit de péter les plombs : après une demi-journée à passer cet endroit au peigne fin, le truc le plus intéressant qu'on ait trouvé est un joint de Zoner caché dans une bouche d'aération depuis des mois, voire des années.

Elle s'écarta du passage tandis que McNab et les agents en uniforme emportaient les rares appareils qui semblaient mériter un examen plus approfondi.

Shivitz les regardait faire en se tordant littéralement les mains.

— Nos archives, souffla-t-elle.

— On a donné pour instructions de faire des copies de tout ce dont vous avez besoin pour votre fonctionnement quotidien.

— Mais si j'ai oublié quelque chose ?

— Vous n'oubliez jamais rien, lui assura Philadelphia.

La sœur de Nashville Jones était redevenue pâle ; l'effet du cocktail calmant s'était dissipé. Des plis de crispation cernaient ses yeux et sa bouche, mais elle avait conservé la maîtrise de sa voix.

Elle se mordit néanmoins la lèvre en voyant Carmichael emporter les boîtes des disques d'archives étiquetés par année.

— Nous tenons soigneusement nos archives, lieutenant. Nous avons des inspections. Nous avons...

— Je ne m'attends pas à mettre au jour des problèmes au sein de votre établissement. Une partie de nos actions est simplement dictée par la procédure.

Eve se tourna pour faire face à Philadelphia et la regarder dans les yeux.

— Je me dois d'insister de nouveau : si votre frère vous contacte, il faudra le convaincre de revenir. Vous ne voudriez pas qu'il se retrouve au Central, les menottes aux poignets.

— Non. Je vous en prie, souffla Philadelphia en tâtonnant pour prendre la main de Shivitz.

— Alors persuadez-le de se rendre. Si ce n'est pas possible, découvrez où il se trouve. Et dans tous les cas, prévenez-moi immédiatement.

— Oui, je vous en donne ma parole. J'ai déjà appelé un peu partout, mais personne ne l'a vu.

— Vous avez une sœur en Australie.

— J'ai contacté Selma. Il ne lui a pas donné de nouvelles. Elle aussi fait tout de son côté pour essayer de le retrouver. Je m'en veux de l'avoir mêlée à tout ça. Maintenant, elle est aussi inquiète que moi. J'ai même parlé à notre père, même si je sais que Nash n'irait jamais le voir.

— Ah non ?

— Père insisterait pour qu'il revienne immédiatement ici. Jamais il ne laisserait Nash s'offrir un moment de calme et de contemplation dans un moment pareil. Pas s'il savait que nous avons un problème. Je suis absolument certaine que Nash prend simplement le temps de réfléchir en paix et qu'il me contactera très bientôt. Il fera en sorte que je ne m'inquiète pas.

Elle tourna la tête dans un sens puis dans l'autre, comme si elle s'attendait à le voir arriver dans l'escalier ou le couloir.

— Nash est très protecteur. Il fera en sorte que je ne m'inquiète pas, répéta-t-elle.

Peut-être était-ce vrai, pensa Eve. Peut-être était-ce le cœur même de l'affaire.

Elle quitta l'immeuble, bêtement ravie de se retrouver enfin dehors malgré la bruine glacée qui s'abattait dans la rue.

— Suivez McNab, dit-elle à Peabody.

— C'est ce que je fais toujours.

— Ha-ha, très drôle. Refaites le tour des lieux de retraite, au cas où il aurait décidé de s'enregistrer tardivement. Et demandons aux

collègues sur place d'aller parler au père et à la sœur. Histoire d'être certains qu'ils ne savent rien. Pour le reste... je vais travailler depuis chez moi, annonça-t-elle en se dirigeant vers sa voiture. Si McNab retrouve les contacts effacés ou quoi que ce soit d'autre, je veux le savoir dans la seconde.

— Pas de problème. Hé, vous n'avez pas obtenu votre consultation avec Mira !

— Bon sang...

Eve s'arrêta et repoussa en arrière les mèches déjà humides de ses cheveux. Et puis – après tout, pourquoi pas ? – elle sortit le bonnet à flocon de sa poche et l'enfila.

— Bon sang, répéta-t-elle en dégainant son communicateur tout en rejoignant sa voiture au pas de course.

Appelant le bureau de Mira, elle tomba sur le répondeur qui accueillait les appels en dehors des horaires d'ouverture. Avec un nouveau juron, elle passa les gants rouges à ses mains et, formulant mentalement des excuses, essaya le numéro personnel de Mira.

— Bonsoir, Eve. Je suis désolée que nous n'ayons pas réussi à nous libérer cinq minutes toutes les deux aujourd'hui.

— Je me suis retrouvée coincée au CPES. Nous sommes sur une piste sérieuse. Enfin, je crois. J'ai de nouvelles informations et une théorie qui m'a l'air solide. Mais j'aimerais bien avoir votre avis dessus. Je pars à l'instant. Je m'en voudrais de m'imposer, mais si je pouvais passer quelques minutes...

— À vrai dire, je ne suis pas encore rentrée. Moi aussi, j'ai été retenue. Dennis et moi sortons chez des amis plus tard dans la soirée.

« Satanée vie personnelle », songea Eve.

— Oh, très bien. Dans ce cas, peut-on prévoir quelque chose demain ?

— Nous pourrions nous arrêter chez vous avant d'aller chez eux.

— Je ne veux pas perturber votre soirée.

— C'est sur le chemin, ou presque. Nous pourrions y être dans, disons, une heure et demie, si ça vous convient.

— Si c'est bon pour vous, c'est bon pour moi.

— À tout à l'heure, dans ce cas. Je dirai à Dennis que vous avez mis son bonnet. Ça lui fera plaisir.

— Ah oui... Et les gants aussi, dit-elle en agitant une main gantée de rouge devant l'écran.

Mira se mit à rire.

— Il sera ravi. À très vite.

Eve s'élança au cœur de la circulation. Elle avait hâte d'être chez elle, de prendre quelques minutes pour réfléchir, réorganiser ses pensées et mettre de l'ordre dans ses théories avant son entretien avec Mira.

Devait-elle informer Connors de cette visite ? Ce n'était pas un verre entre amis, mais un rendez-vous professionnel. Lui n'était pas censé l'informer quand un collègue passait chez eux, si ?

Bon sang, elle n'arriverait jamais à intégrer toutes ces règles. Autant l'avertir, quitte à pécher par excès de prudence. Elle lui enverrait un texto rapide ; ça semblait le plus approprié.

Elle se connecta à son communicateur personnel et enclencha le mode texte. Mais à peine avait-elle entamé l'écriture du message que l'écran pivota. Connors apparut à l'image.

— Je préfère entendre ta voix, dit-il.

— Je serai à la maison dans... deux bonnes semaines si la circulation ne se décide pas à bouger un peu ! Qui a donné à ce type le permis pour conduire un maxibus ? Qui ? Il est aveugle, ce mec ! Donne-moi une minute...

Elle se glissa devant une limousine rutilante, maugréa un « allez vous faire voir » devant le concert de klaxons qui accompagna la manœuvre, puis vint se placer à côté du maxibus incriminé, avant de le contourner.

— Je te jure que si j'avais le temps, j'arrêteraï ce malade et j'enverrais le bus et tous les passagers à la fourrière.

— Comme je disais, je préfère entendre ta voix. Toujours.

— Ça va mieux. J'en ai pour une dizaine de minutes. Malgré pas mal de galères, les choses commencent à bouger dans mon affaire. Je dois m'entretenir avec Mira, mais je n'ai pas réussi à la voir dans la journée, donc ils vont passer à la maison avant d'aller à une soirée quelque part.

— Ce sera un plaisir de les revoir.

— Bon. Je voulais juste... te prévenir.

— Parce que tu t'es dit que ça faisait peut-être partie des règles. Je dois être à quelques minutes derrière toi. Où as-tu trouvé ce superbe bonnet ?

— Mince.

Elle plaqua instinctivement la main sur le flocon de neige.

— Et ces... adorables gants ? ajouta Connors.

— Et merde ! jura Eve en laissant retomber sa main. Cadeau de M. Mira. Excuse-moi, j'ai une guerre à mener contre ces fichus taxis. À plus !

Elle raccrocha sur un éclat de rire de Connors et se prépara au combat.

Lorsque enfin elle se gara devant la maison, elle songea que ce trajet de retour avait été plus dense en émotions que l'essentiel de sa journée de travail. Ce qui démontrait à quel point la fouille d'un

immeuble entier pouvait se révéler fastidieuse quand les habitants vivaient comme des droïdes.

« Ni sex-toys ni porno », songea-t-elle en sortant de sa voiture.

La tête rentrée dans les épaules, elle marcha sous la pluie glaciale jusqu'à la porte d'entrée.

Pas non plus de planque d'argent sale ni d'armes illégales. Rien qu'un vieux joint desséché.

Vraiment, il existait encore des gens qui vivaient ainsi ?

Elle entra, retrouva le chat et Summerset. Elle se demanda quelles trouvailles intéressantes donnerait une fouille poussée de son domicile. Et ce même sans compter le bureau privé de Connors et son matériel non enregistré.

— Eh bien, c'est une nouveauté, commenta Summerset.

— Quoi ? Ne commencez pas...

— Je remarque simplement que vous arborez un flocon de neige scintillant et une paire de gants pelucheux.

— C'est pas vrai !

Elle se hâta de retirer le tout.

— Épargnez-moi vos commentaires. Ce sont des cadeaux. Les Mira passeront ici dans une petite heure. Pour une consultation, pas une visite amicale.

— Il me semble que cela n'empêche pas de se montrer accueillant et cordial.

— Moi, ça ne m'en empêchera pas. Mais vous, vous respirez autant la cordialité qu'un cadavre.

L'esprit trop encombré pour trouver meilleure repartie, elle monta l'escalier quatre à quatre et fila directement à son bureau.

Elle retira son manteau, le laissa tomber sur le fauteuil de relaxation... et dut presque immédiatement empêcher le chat de s'y installer. Il fallait s'en douter.

Elle ramassa le manteau, déposa le chat par terre et abandonna le vêtement ailleurs.

« Un café ! Il me faut un café », décida-t-elle.

Elle programma l'autochef puis se saisit de la tasse et en but la moitié, toujours debout, avant de vider ses poumons.

Une fois la tasse mise de côté, Eve procéda à quelques ajustements sur son tableau. Elle s'assit à son bureau, rassembla plusieurs notes, y fit quelques ajouts et réorganisa le tout. Puis elle reprit son café, posa les pieds sur le bureau et laissa son esprit se vider.

Et c'est parce qu'elle s'était enfin détendue que la première chose qui lui vint quand Connors passa le seuil fut : « Il est trop canon. »

— Tu avais raison à propos de la circulation. Un véritable cauchemar.

— Mais nous avons gagné. Nous sommes rentrés.

— Exact. Ça mérite un petit verre.

— Pourquoi pas.

Il s'approcha d'abord d'elle, planta ses bras sur les accoudoirs de son siège et se pencha pour l'embrasser.

Elle l'étonna – le troubla, même – en se redressant pour l'envelopper de ses bras et lui offrir bien plus qu'un simple baiser de bienvenue.

— Eh bien, voilà qui m'inciterait presque à causer tous les jours des embouteillages monstres.

— Ne te donne pas cette peine ; nous habitons New York.

— Alors que me vaut l'honneur ?

— Je ne sais pas.

Son geste l'avait surprise autant que lui.

— J'imagine... Les Mira ce matin, puis cet autre couple un peu plus tard. Ça...

Elle s'aperçut que son esprit n'était pas aussi clair qu'elle l'avait cru.

— Je te dirai ça après avoir pris ce verre.

— D'accord. Descendons le boire en bas. Tu pourras remonter avec Mira si tu le juges nécessaire, ajouta-t-il en anticipant ses éventuelles protestations. Mais on devrait au moins descendre pour les accueillir comme des amis.

— Tu as raison.

Elle le serra de nouveau contre elle, pour le plaisir de son contact.

— Allons-y.

Il lui inclina la tête en arrière et plongea son regard dans le sien.

— Tu n'es pas triste.

— Non, je ne suis pas triste.

« Songeuse, alors », se dit-il en lui prenant la main dans l'escalier.

Summerset avait allumé le feu, ainsi que l'arbre de Noël. Eve trouva que le salon avait quelque chose de, eh bien, de magnifique. Malgré son élégance, son style exceptionnel, son goût très sûr, l'éclat des meubles d'antiquaire, les œuvres d'art, ce mélange harmonieux du neuf et de l'ancien, l'endroit donnait l'impression d'être chez soi. Chez elle.

— Qu'y a-t-il, Eve ?

Elle secoua la tête et s'assit sur l'accoudoir du fauteuil parce que c'était quelque chose qu'on pouvait se permettre chez soi.

— J'étais au domicile des Mira ce matin et j'ai trouvé leur maison jolie, calme et accueillante. Je retrouve ça ici. C'est étonnant, non ? Ils ont un sapin. Nous aussi. Enfin, je ne sais pas exactement combien de sapins on a... Qui aurait le temps de les compter ?

— Vingt.

— D'accord. On a vingt sapins.

Elle fut soudain frappée par ce nombre. Vingt sapins.

— T'es sérieux ?

— Absolument.

Il sourit de la réaction d'Eve, et aussi de son propre besoin de remplir leur maison de symboles de Noël.

— Il faudra qu'on prenne le temps de faire le tour pour tous les voir, dit-il.

— Ça va nous prendre un moment. Bref, ils avaient un feu et nous aussi. Mais ce n'est pas vraiment ça. Tu vois ce que je veux dire ? C'est l'atmosphère de leur foyer. J'enviais ça aux autres, avant. En entrant chez des gens pour les interroger, leur notifier un décès ou même pour les arrêter, je reconnaissais tout de suite ce sentiment d'un chez-soi harmonieux, accueillant.

— Je connais cette envie. Très bien, même.

Ce qui, il le savait, expliquait tous ces sapins, entre autres choses.

— En emménageant ici, je pensais que ce ne serait jamais qu'une simple maison, ta maison, dit-elle. Je ne saurais même pas dire quand ça a changé, pas précisément, mais c'est devenu chez moi. Chez nous. Et c'est assez génial.

— C'était une maison que j'aimais beaucoup. Mais ce n'est devenu un foyer qu'avec toi, répondit-il.

Comme elle, il balaya le salon du regard. Bougies et cheminée, sapin lumineux, couleurs riches, éclat du bois verni.

— J'ai choisi le mobilier et la déco pour le confort, pour épater la galerie ou simplement parce que je pouvais me le permettre. C'était important pour moi d'avoir un endroit tel que celui-ci. Mon chez-moi. Mais avant que tu t'installés ici, je n'avais jamais connu ce sentiment d'un vrai foyer.

— Je comprends, répondit Eve. Et je suis contente que tu le penses.

Elle prit le temps de se détendre un peu tandis qu'il ouvrait une bouteille de vin.

— Tu sais comment ils sont, les Mira. Tellement connectés l'un à l'autre, tellement faits l'un pour l'autre. Je te jure que si je ne t'aimais pas autant, et si elle n'était pas là, je tenterais un truc avec lui.

Connors éclata de rire. Eve se contenta de secouer la tête avant d'accepter le verre de vin qu'il lui tendait.

— Je crois que je pourrais le battre, commenta-t-il.

— Je ne sais pas. Il pourrait t'étonner. De toute façon, je disais ça comme ça. C'est simplement... Il est tout... Il y a quelque chose chez lui qui fait vibrer mes cordes sensibles. Y compris certaines que je ne pensais même pas avoir.

— Je trouve ça adorable.

— Il m'a apporté ces gants et ce bonnet ridicules et m'a aidée à les enfiler comme si j'étais une petite fille. J'ai fini par les porter parce que même s'il est incapable de boutonner correctement son cardigan la moitié du temps, il s'est dépêché d'aller me chercher gants et bonnet pour m'éviter d'avoir froid dehors. Il est tellement gentil. Et je trouve que le lien entre eux est génial.

Elle dut inspirer pour se reprendre, étonnée de constater à quel point tout cela la troublait.

— C'est ça dont j'ai envie. Je veux dire, quand on aura passé une vingtaine d'années ensemble, comme eux, j'aimerais qu'on soit comme ça.

Cette fois, Connors posa ses lèvres sur le sommet de sa tête.

— Eve chérie, l'amour grandit un peu plus chaque jour.

— C'est ce que je ressens. Parfois, je me demande comment je faisais quand je ne ressentais pas ça. Et puis il y a ce couple que j'ai croisé aujourd'hui. DeLonna. Il faut que je parle d'elle à Mira.

— Ah, Sebastian a tenu parole, dit-il en s'asseyant. Comme tu ne m'as pas demandé de le débusquer, j'en ai déduit que ça devait être le cas.

— Elle se fait appeler Lonna. Sebastian a omis de préciser qu'il l'avait aidée à changer de nom sans passer par la procédure officielle. Lonna Lune. Son compagnon et elle sont propriétaires d'une petite boîte plutôt classe. *La Lune Pourpre*.

— Je connais.

— Ne me dis pas que tu possèdes aussi cet immeuble.

— Non, mais j'ai entendu parler de cette boîte. Elle a bonne réputation.

Il fit doucement remonter sa main le long de la cuisse d'Eve. Affection. Connexion.

— On devrait y aller, un de ces jours.

— Oui, ça serait sympa. Enfin bref, ce que je voulais te dire, c'est qu'en l'écoutant, en les voyant ensemble, je me suis sentie très proche d'elle. Elle est solide, elle n'a rien d'une victime, mais il s'inquiète pour elle à cause de ce qu'elle a traversé. Elle fait des cauchemars.

Les yeux de Connors, ses grands yeux d'un bleu sauvage, trouvèrent les siens. Il n'avait pas besoin de prononcer le moindre mot pour tout dire.

— En les regardant, j'ai reconnu un peu de nous en eux. Et c'était vraiment bien, ce que j'ai vu. Je ne connais pas son histoire à lui, mais il y a un truc. Il a quelque chose de vif, d'habile, et il donne l'impression de savoir gérer en cas de coup dur. Mais c'est surtout ce lien entre eux...

Elle prit de nouveau le temps de respirer à fond.

— Donc, je veux te dire que si un jour tu ne sais plus comment boutonner ton cardigan – ce qui suppose qu’un jour tu te seras mis à porter des cardigans – je m’en occuperai pour toi.

— L’amour grandit un peu plus chaque jour, murmura-t-il.

Le cœur gonflé d’affection, il la souleva de son accoudoir pour l’attirer sur ses genoux. Elle se blottit contre lui, ravie.

— Ils font toujours l’amour. Ça se voit.

Il laissa échapper un soupir rieur.

— Je préférerais ne pas m’attarder trop là-dessus.

— Moi non plus. Je dis seulement que mélanger ses chaussettes et ses boutons ne veut pas dire qu’on ne fait plus l’amour.

Levant la tête, elle plaqua ses lèvres sur les siennes.

— Vous voudrez peut-être attendre avant de vous laisser aller, lança Summerset depuis le seuil, sur le ton d’un parent qui vient de surprendre ses enfants prêts à manger un cookie juste avant le repas. Vos invités sont en chemin. Je viens de leur ouvrir le portail.

Comme il repartait, Eve leva les yeux au ciel.

— « Vous laisser aller ». Tu sais quel est son problème ? C’est qu’il n’a personne d’assez bête ou désœuvré pour se laisser aller avec lui.

— À ta place, je n’en serais pas si sûre.

Eve fronça les sourcils. Le regard de Connors laissait entendre qu’il en savait long sur le sujet.

— Beurk ! Ne me dis rien. Sérieusement. Je ne veux rien savoir. Jamais.

Elle se leva, convaincue qu’un bon verre de vin ne serait pas de trop. Connors se leva à son tour pour saluer les Mira que Summerset avait fait entrer.

— Charlotte, vous êtes superbe.

L’échange de bises sur la joue fut suivi par une poignée de main ferme pour Dennis.

— C’est un vrai plaisir de vous voir, ajouta-t-il.

— Et j’apprécie que vous fassiez ce détour... commença Eve.

Connors l’interrompit avant qu’elle se lance dans l’exposé de son affaire.

— Nous étions en train de goûter un nouveau cépage, dit-il. Qu’est-ce que je vous offre ?

— Je goûterai volontiers, moi aussi. Qu’en dis-tu, Dennis ?

— Avec plaisir, répondit Dennis qui admirait le sapin de Noël, un sourire rêveur aux lèvres. Il est très beau, et il va très bien avec le reste. Votre maison tout entière a quelque chose de festif quand on arrive depuis le portail. Rien ne vaut Noël.

— Dennis adore Noël, commenta Mira avec un regard indulgent à l’intention de son mari.

Connors les escorta jusqu'au sofa installé près du feu.

— Les lumières, la musique, l'activité. Et les cookies, précisa-t-elle.

— J'ai un faible pour les biscuits à la cannelle de Charlie, admit Dennis.

— Vous faites des biscuits ? lança Eve avec une touche d'émerveillement dans la voix.

— Au moment de Noël, oui. Puis j'en cache la moitié, sans quoi Dennis n'en laisserait pas une miette à nos invités. Merci, ajouta-t-elle comme Connors lui versait du vin. Nous sommes impatients de participer à votre fête à la fin du mois. Vos soirées sont toujours mémorables.

Elle se tourna vers Eve.

— Bon. Vous m'avez envoyé un rapport tout à l'heure, mais je n'ai pas eu le temps de le lire. Vous voulez bien me redire l'essentiel ?

— Bien sûr. Euh, vous voulez qu'on monte dans mon bureau ?

— Dennis ne nous en voudra pas de parler travail. N'est-ce pas, Dennis ?

— Bien sûr.

Il se cala confortablement au creux du canapé comme quelqu'un qui s'apprêterait à regarder un bon film. Aux yeux d'Eve, il avait toujours l'air à son aise. Bien dans sa peau, bien dans l'instant.

— J'aime vous entendre parler de vos métiers. C'est fascinant, non ? demanda-t-il à Connors.

— Tout à fait d'accord.

— Très bien, dit Eve. L'essentiel, donc. Nashville Jones est en fuite.

Mira haussa les sourcils.

— Je vois.

— Nous avons interrogé Philadelphia Jones cet après-midi. Je l'ai mise sous pression en avançant l'idée que c'est leur plus jeune frère qui a attiré et tué les victimes, en commençant par Shelby Stubacker et Linh Penbroke.

Tout en développant le reste de sa théorie, Eve se leva pour faire les cent pas.

— Vous imaginez que le jeune frère est responsable des meurtres. Qu'il disposait des compétences de base nécessaires à la dissimulation des corps dans cet immeuble qu'il considérait comme le sien, comme son foyer. Et que le frère aîné était complice.

— Il savait quelque chose. Peut-être uniquement vers la fin, mais il savait quelque chose. La sœur, par contre, j'en doute. Le grand frère, en chef de famille, protège sa sœur. Un comportement enraciné dans l'éducation reçue de leurs parents, et particulièrement du père. C'est lui qui commande.

— Oui, je suis d'accord.

— Entre le moment où je vous ai rendu visite ce matin et mon entrevue avec Philadelphia, j'ai pu rencontrer DeLonna.

— L'amie de Shelby, dit Mira pour s'assurer d'avoir bien compris. Celle qui aimait chanter. Et qui est restée au CPES jusqu'au moment où elle a entamé un cursus en alternance.

— C'est ça. Je pense qu'elle aurait dû faire partie des victimes, mais qu'elle a survécu. À mon avis, c'est parce que Jones – le plus âgé des deux – l'a trouvée après qu'elle a été droguée et avant que le jeune frère puisse en finir avec elle. Il a empêché le meurtre.

— Mais elle n'en aurait pas parlé avant aujourd'hui ? demanda Mira.

— Elle ne s'en souvient pas, pas clairement. Elle se rappelle être sortie par la fenêtre de sa chambre, en passant à peine dans l'ouverture. J'ai vérifié et c'est cohérent. Elle est descendue, a filé prendre le métro, puis a couru jusqu'au vieil immeuble dans l'espoir de retrouver son amie. Elle voulait revoir Shelby qui était partie mais n'avait donné aucune nouvelle, malgré ce qui était prévu au départ. Impossible, elle était morte. DeLonna se souvient de tout ça, mais ensuite les événements deviennent flous.

— Parle-t-on de flou ou de trous de mémoire ? s'enquit Mira.

— De flou. Elle rêve de voix, de cris. Quelqu'un qui parle de purification, de laver la mauvaise fille de ses péchés. Elle rêve d'obscurité, qu'elle a froid. Puis elle se souvient – ou rêve – d'un sentiment de flottement, et ça s'arrête là. Elle s'est réveillée dans son lit, de retour dans sa chambre, avec la fenêtre close et sa chemise de nuit du CPES sur le dos. Elle se sentait malade, groggy. Depuis ce jour, elle fait régulièrement des cauchemars.

— Uniquement des voix et des sensations ?

— C'est ainsi que ça se manifeste. Comme si les souvenirs voulaient revenir, mais qu'elle les réprimait. Je pense qu'elle en a assez vu et entendu pour comprendre, mais qu'elle a tout refoulé à l'époque.

Mira dévisagea Eve. Sans avoir besoin de l'évoquer, toutes deux faisaient le parallèle avec une autre enfant, un autre traumatisme refoulé.

— C'est une vraie possibilité. Très probable, même, si j'en crois ce que vous me dites et ce que nous savons, estima Mira après quelques instants de silence. Le traumatisme, combiné à la drogue, pourrait très bien avoir provoqué un blocage de ces souvenirs.

— Je lui ai donné votre carte et j'espère qu'elle prendra contact avec vous. Elle s'est créé une nouvelle vie, une belle vie. Et son compagnon est un homme bien. Mais elle tient à nous aider, elle veut savoir qui a tué ses amies. Et qui l'aurait tuée si les événements n'en

avaient pas décidé autrement.

— Si elle m'appelle, je lui ferai immédiatement une place dans mon planning.

— Les gens font des choses terribles aux enfants parce qu'ils le peuvent, déclara Dennis.

Eve se tut et le regarda.

— Car l'enfant est impuissant face à celui qui est plus fort, plus rusé. Il existe des individus qui, plutôt que de défendre et de prendre soin de l'enfant, commettent des actes terribles. Le mal pur est assez rare, quand on y réfléchit. Mais ça, ça en fait partie. Tu vas l'aider, Charlie. C'est ce à quoi tu as dédié ta vie. Et vous aussi, dit-il à Eve.

Celle-ci prit le temps de se rasseoir.

— Je pense que pour protéger cette enfant, Nashville Jones a peut-être tué son frère. Il a récupéré la petite, l'a ramenée dans son lit, puis s'est débarrassé du corps. Il ignorait qu'il y avait déjà douze cadavres dissimulés derrière les faux murs. Mais il devait néanmoins protéger son frère, sa sœur. Faire son devoir. Alors il a trouvé ce poste de missionnaire en Afrique et a envoyé quelqu'un se faire passer pour son frère. Sans doute en lui présentant ça comme une occasion à saisir ou un acte de foi.

— Pourquoi ne pas avoir envoyé le frère lui-même ? s'interrogea Dennis. Pardon, je ne veux pas vous interrompre.

— Ce n'est rien. Le frère avait des difficultés d'un point de vue émotionnel. C'était un garçon timide, inexpérimenté et sans réel talent. Quand on se penche sur son histoire et sa trajectoire et qu'on les compare aux témoignages à propos du missionnaire arrivé en Afrique, on voit bien qu'on a affaire à deux personnes différentes. Le missionnaire était pieux, amical, extraverti, photographe amateur, plein de compassion, et ainsi de suite. Personne n'aurait employé ces mots pour décrire Montclair Jones.

— Mais envoyer quelqu'un d'autre sous le nom de son frère, reprit Mira, permettait à Nashville Jones d'honorer la mémoire de Montclair tout en dissimulant les crimes qu'ils avaient tous les deux commis.

— Et puis le destin s'en est mêlé, ajouta Eve, comme ça arrive souvent. Le missionnaire a été tué, dévoré par un lion. Personne n'a pensé à demander une analyse ADN ou une identification formelle car, aux yeux de tout le monde, il s'agissait de Montclair Jones. Il a donc été incinéré et ses cendres renvoyées ici, fin de l'histoire. Avec en bonus une plaque en son honneur affichée dans les nouveaux locaux.

Elle s'arrêta un instant, pivota sur elle-même.

— Mais, comme quelqu'un me l'a dit, quelque chose cloche. Jones s'est convaincu d'avoir fait ce qu'il fallait, en s'en remettant à l'Être suprême ou autre solution déculpabilisante. Après tout, il a

sauvé la gamine, trop traumatisée et droguée pour s'en souvenir. Il a empêché son cadet de commettre un meurtre et a sauvé son nom du déshonneur en montant de toutes pièces cette histoire de mission en Afrique, comme s'il était parti suivre la grande tradition familiale.

— Pour cela, il aura quand même fallu qu'il trouve quelqu'un acceptant de se faire passer pour son frère, fit remarquer Connors.

— C'est vrai. Mais Jones connaît beaucoup de monde dans ce milieu. Il participe à de nombreuses retraites et il a été élevé dans cet univers. Aller en Afrique ? C'est une opportunité exceptionnelle pour ces missionnaires, non ? C'est... Disons qu'ils ont peut-être conclu une sorte d'accord. Admettons qu'un jour le missionnaire veuille revenir. Pas de problème : il revient sous sa propre identité et Jones peut dire que son frère s'est perdu. Qu'il a disparu. C'est un mystère, mais il accomplissait une mission généreuse et c'est là le plus important.

— Fascinant, commenta Dennis en gratifiant Connors de son sourire si particulier.

Mira eut un petit hochement de tête à l'intention de son mari.

— Tuer pour défendre l'autre. L'innocent. L'enfant, dit-elle. Une enfant qu'il avait prise sous son aile. Sa responsabilité. Le frère, plus jeune, perturbé, l'était aussi. Oui, un homme ayant été éduqué et formé, endoctriné même, pour être responsable, pour se comporter en chef de famille, pourrait faire un tel choix. Il a peut-être tué son frère accidentellement au cours d'une lutte dont la jeune fille était l'enjeu.

— Je ne crois pas.

— Non, vous pensez – et je suis du même avis que vous – que si l'aîné était élevé pour endosser les responsabilités, le cadet, lui, était élevé pour lui obéir. Il aurait suspendu son geste, au moins dans ce moment de confrontation. Il n'aurait pas défié son frère, pas en face. Cependant, il pouvait être sous l'influence de la drogue ou de l'alcool ou simplement de la ferveur.

— La ferveur ?

— L'aspect religieux de ses actes. La ferveur le poussant à terminer le rite, si vraiment c'en était un. Si Nashville a tué Montclair dans l'immeuble dans lequel il avait investi tant d'espairs et d'efforts pour accomplir ce qu'il jugeait être son devoir et sa destinée, cela ajoute à leur désir de se retirer totalement des lieux.

Eve se rassit sur l'accoudoir.

— Je n'y avais pas pensé. Ça se tient.

— L'abandon de l'endroit, au-delà de leur situation financière, poursuivit Mira. La marque de Caïn ; le fratricide. Cela aura pesé sur l'esprit d'un homme pieux et responsable, même s'il y a trouvé une justification. Et plutôt que de rapporter l'événement aux autorités, lui aussi a dissimulé ses actes. Pas pour lui, mais pour son frère, pour sa famille, pour leur mission supérieure.

— Quoi, il aurait fini par voir cela comme un acte altruiste ?
— Comment aurait-il pu vivre avec, sinon ?
— Mais pourquoi s'enfuir aujourd'hui ? Ça n'a rien d'altruiste. Il cherche à sauver sa peau.

— Êtes-vous bien sûre qu'il est en fuite ?

— Il est parti en emportant une valise et de l'argent liquide, répondit Eve. Il n'utilise pas ses cartes de crédit et n'a pas contacté sa sœur.

— Je pense qu'il le fera. Appeler sa sœur. Je pense que son éducation exigera de lui qu'il revienne. C'est son devoir.

— Voilà qui serait plus simple pour moi, répondit Eve. Il ne me resterait plus qu'à prouver tout le reste.

— Pour rester dans le ton, je dirais que j'ai foi en vous. Si cette jeune fille – cette jeune femme, même – DeLonna...

— C'est simplement Lonna désormais. Lonna Lune.

— Joli nom. Si elle vous contacte, je l'aiderai à se souvenir. Cela lui ôtera un poids et vous fournira ce dont vous avez besoin.

« D'une pierre deux coups », songea Eve.

Peut-être Jones avait-il pensé la même chose : il avait débarrassé son frère du fardeau du mal et fourni à sa sœur l'illusion dont elle avait besoin.

Plus tard, parce qu'ils étaient déjà au rez-de-chaussée, elle dîna avec Connors dans la salle à manger. Là aussi, un sapin décoré scintillait près du feu couvant dans la cheminée. Ils mangèrent une excellente soupe garnie d'épais morceaux accompagnée de pain grillé recouvert de beurre aux fines herbes.

— Tu n'as jamais eu envie d'avoir un frère ou une sœur ? demanda-t-elle.

— Mes copains me suffisaient. Je n'aurais souhaité à personne d'avoir à subir mon père et Meg.

— Je vois. Moi non plus, je n'y ai jamais pensé. Ça peut être compliqué et causer toutes sortes de drames, non ? Bon, quelqu'un comme Peabody, avec tous ses frères et sœurs, ça lui va. Elle en est même heureuse, se corrigea Eve. Sa vie s'en trouve enrichie. Je parie qu'ils se sont beaucoup chamaillés en grandissant, mais ça doit faire partie du jeu. Enfin, je suppose.

— Probablement.

— Il y a toujours cette question de rivalité. Qui a quoi, qui estime ne pas avoir eu sa part, qui en veut plus... ou veut simplement la tienne.

— Tu penses que cela joue dans le cas des Jones ?

— Je l'ignore. Je réfléchis à voix haute. Les familles sont comme des champs de mines, même dans les bonnes, on risque toujours de mettre le pied sur un truc piégé. Pour toi et moi, les choses étaient claires. La violence familiale était manifeste, laide et douloureuse. Nos familles n'offraient pas grand-chose d'autre. Pareil pour certaines des victimes. Pas toutes, mais un certain nombre. Raison pour laquelle tu vas monter ce nouvel endroit sur ce qui est encore ma scène de crime.

— Tu as raison, la situation était claire. Et pour celui qui y est plongé, c'est simplement sa vie, si violente soit-elle.

— Mais quand tu en es sorti et que tu regardes en arrière, ça reste dur. Quand tu vois quelqu'un d'autre qui traverse le même genre de choses...

— Surtout s'il est impuissant. Ce qu'a dit Dennis à propos du mal est juste. Nous avons tous deux été témoins de beaucoup d'horreurs, mais quand ça concerne un enfant, c'est décuplé. Si l'on a la possibilité

de protéger certains d'entre eux, si l'on en a les moyens, ça fait une différence.

— Je pense que Jones y a mis un terme sans savoir ce qui s'était déjà passé. Je ne crois pas qu'il aurait pu se taire s'il avait su. Pas même pour son frère.

— Tu le vois comme un homme bon.

Elle secoua la tête.

— Je le vois comme un homme, quelqu'un qui a œuvré à faire changer les choses. Je ne peux pas lui ôter ça. Mais si les événements se sont bien déroulés comme je l'imagine, ses actes ne sont pas défendables. Toutes ces années pendant lesquelles des parents, des proches, ont dû faire face à ce vide dans leur existence. Cette incertitude. Et, d'accord, il est possible – probable, même – qu'il ne savait pas. Mais pour moi, c'est surtout qu'il n'a pas voulu savoir. Comment a-t-il pu penser que Lonna était la première, la seule victime ?

— À mon avis, dit Connors en rompant son morceau de pain pour le partager avec elle, le contraire devait être inconcevable pour lui. Ton propre petit frère, que tu as vu grandir. Comment imaginer qu'il ait pu tuer auparavant et qu'il n'en était pas à son coup d'essai quand tu l'as empêché de commettre son crime ?

— Peut-être, admit Eve.

Elle mordit dans le pain.

— Peut-être, mais ça revient à fermer les yeux. Et puis, même si on lui accorde ça, comment a-t-il pu laisser cette gamine vivre avec ce cauchemar, cette incapacité à comprendre ce qui lui était arrivé ?

— Sur ce point, nous sommes d'accord, répondit Connors en lui effleurant la main. Le HSO t'a fait le même coup, et pire encore. Ils savaient ce que Troy t'avait fait subir, avaient entendu ton témoignage, mais ont quand même décidé que leur mission primait sur ton bien-être. Voire sur ta vie.

« Il n'oubliera jamais, se dit Eve. Et ne pardonnera jamais. »

Impossible de le lui reprocher. Elle non plus n'oublierait pas.

— Et Jones a accordé plus d'importance à son frère, ou peut-être à sa mission, qu'aux besoins et au bien-être de l'enfant. Cette gamine aurait dû recevoir de l'aide. Elle aurait dû obtenir justice il y a quinze ans, dit-elle.

— Je ne vais pas te contredire, je suis d'accord avec toi. Mais je peux comprendre le pourquoi et le comment de son acte. Et toi aussi.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Ça n'en fait pas un acte juste. Il a fait passer un meurtrier pour un martyr et laissé beaucoup de gens souffrir pendant des années.

— On dit que les liens du sang priment sur le reste.

— Oui, j'ai plus ou moins dit la même chose à Peabody. Si c'est le

cas, alors il agira comme Mira le pense. Il reviendra. Il faut que je sois prête à l'accueillir.

Une fois dans son bureau à l'étage, elle rassembla tout ce dont elle disposait sur Nashville Jones. Ses finances (elle envoya au passage un e-mail à son procureur adjoint de référence pour savoir si ces éléments suffiraient pour geler ses avoirs), son dossier médical, sa formation académique, ses déplacements.

La quasi-totalité de ses voyages, même en remontant à son enfance, étaient liés à ce qu'Eve considérait comme son activité professionnelle. Retraites, conférences, missions. Prêcher la bonne parole ou apprendre à la prêcher de manière plus efficace encore.

Et on disait qu'elle était obsédée par son travail ? Pour autant qu'elle puisse en juger, Jones n'avait pratiquement pas de vie en dehors du sien.

Une situation qu'elle avait connue autrefois ; elle comprenait.

Elle lança des recherches sur tout ce qui pouvait avoir été écrit à son sujet ou sur les établissements qu'il avait fondés.

Pas d'endroit favori qu'elle puisse identifier, pas de repaire, pas de petite cabane perdue dans les bois.

Elle collecta néanmoins tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une info intéressante et archiva le tout. Puis elle fit de même pour le petit frère dont elle était persuadée qu'il était mort sur place, à New York, et non à des milliers de kilomètres de là dans une jungle pleine de lions.

— Il ne voyageait jamais seul, lança-t-elle en levant un doigt en l'air quand Connors la rejoignit. Pas une fois dans tout ce que j'ai trouvé. Pas même pour aller voir sa grande sœur. Au passage, les flics du coin sont allés vérifier. Jones n'a pas emporté son passeport, donc il ne se cache pas dans un ranch australien. Mais la sœur devenue bergère les a laissés examiner toutes ses communications – elle a même insisté pour cela – afin qu'on sache qu'il ne l'avait pas contactée.

— Certaines personnes sont exactement ce qu'elles semblent être. Des citoyens très respectueux des lois, commenta Connors.

— Certaines, oui. Quand le cadet se rendait quelque part, il était toujours avec soit le grand frère, soit la grande sœur, soit les parents. L'unique fois où il a participé à une mission – un voyage de groupe avec d'autres jeunes – le père a endossé le rôle du chaperon, si on peut dire ça comme ça. C'est vrai pour toutes ses escapades en dehors du domicile familial. Et ils voudraient nous faire croire qu'il a choisi l'Afrique – rien que ça ! – pour son baptême de voyageur solitaire ? Foutaises !

— Mais tu avais déjà conclu que le jeune frère n'était pas parti pour l'Afrique.

— Les conclusions ne sont pas des preuves. Et ceci non plus. Mais cela donne du poids à l'hypothèse. Je voyage parfois, dit-elle brusquement. Avant non, mais maintenant, je voyage. Ça nous arrive de nous rendre dans des lieux où il n'y a pas de cadavres.

— De temps en temps, oui. Et puisque tu en parles, nous pourrions faire ça pendant quelques jours après les fêtes. Aller quelque part où il n'y a pas de cadavres.

— Ah ?

Il fit passer un doigt sur la fossette du menton d'Eve.

— Ta réaction enthousiaste habituelle. J'ai des visions de cieux bleus et chauds, d'eau turquoise, de plages blanches et de boissons délirantes où flottent des petits parasols.

— Ah... dit-elle sur un ton complètement différent.

— Oui, je connais ta faiblesse.

Il l'embrassa doucement.

— J'envisageais l'île, à moins que tu aies un désir secret de découvrir un autre endroit tropical.

« Tout le monde n'a pas un mari qui possède son île personnelle », pensa-t-elle.

Elle avait même fini par presque s'y habituer. Il faut dire que l'attrait du sable blanc et des eaux turquoise était irrésistible à ses yeux.

— Je pourrai me mettre en congé pour quelques jours, si je ne suis pas au milieu d'une affaire.

— On s'imaginera tous les deux au cœur d'affaires brûlantes... sur l'île. Les dates sont déjà posées, provisoirement, sur ton calendrier.

— Ce fichu calendrier semble avoir sa propre vie.

— Ce qui veut dire que toi aussi.

— Exact. Lui, par contre, non, dit-elle en pointant du doigt la photo de Nashville Jones. Son travail est toute sa vie, et je le comprends. Mais il m'a fait l'impression d'un homme plutôt équilibré et satisfait de son existence. Pas comme son petit frère. Celui-ci était constamment entouré. Aucun voyage en solo, comme je te le disais. En tout cas aucun dont j'aie pu retrouver la trace. Pas de boulot, et les seuls postes qu'il a occupés étaient auprès d'eux. Aucun signe d'une quelconque relation, sauf si l'on compte Shelby et ses fameuses gâteries.

— Ne les comptons pas.

— Pas d'amis connus, les employés n'avaient que des trucs très vagues à dire à son sujet. Il ne faisait pas forte impression. Il était même presque transparent. Quelle heure est-il au Zimbabwe ?

— Trop tard. Et ici aussi. Laisse tout ça se décanter dans la nuit,

proposa Connors en l'aidant à se lever. Si Mira a raison – et elle se trompe rarement – il reviendra. Au minimum, il prendra contact avec sa sœur. Est-ce qu'elle te le dira ?

— Je pense que oui. Les liens du sang ont beau prendre le pas sur beaucoup de choses, elle se sent mal et elle a peur. Les gens qui ont peur appellent la police.

— Alors va dormir. La nuit porte conseil.

Au moment de passer le seuil avec lui, elle lança un dernier regard en direction du tableau.

— La dernière victime. On n'arrive pas à l'identifier. Aucune correspondance dans les bases de données, malgré des heures d'analyse. Feeney a lancé une recherche à l'échelle mondiale, mais rien non plus. Elle n'est personne.

— À tes yeux, elle est quelqu'un.

« Et pour le moment, il faudra s'en contenter », songea Eve.

Elle pouvait mettre un visage sur chacune des jeunes filles désormais, et elle se réveilla avec le sentiment diffus de les avoir vues en rêve. Impossible, par contre, de se rappeler ce qu'elles lui avaient raconté. Comme si elles n'avaient plus grand-chose à lui dire.

Elle disposait maintenant de toutes les données. Si elle avait suivi la bonne piste, si ses conclusions se révélaient correctes, elle obtiendrait justice – autant que faire se peut – pour chacune des victimes. Elle apporterait des réponses à ceux qui avaient aimé et cherché ces jeunes filles pendant si longtemps. Et si elle s'était trompée, si elle avait emprunté la mauvaise route, elle repartirait en arrière et reprendrait tout depuis le début.

C'est ce qu'elle expliqua à Connors en s'habillant pour entamer la journée.

— Tu ne t'es pas trompée, pas sur le cœur de l'histoire. À moi aussi la nuit a porté conseil, ajouta-t-il. Un homme doit avoir une très bonne raison d'abandonner un travail auquel il s'est dévoué corps et âme et une sœur qu'il estime devoir protéger.

— Une petite amie dont je n'aurais pas trouvé la trace et un soudain besoin irrépessible de lui sauter sauvagement dessus ? Non, dit-elle, je l'aurais découvert s'il avait quelqu'un d'importance dans sa vie, homme ou femme, d'ailleurs. Qui plus est, le sexe a beaucoup moins d'importance pour lui que sa mission et sa sœur. Il ne l'aurait pas laissée se débrouiller toute seule avec moi sans être mû par un objectif crucial ou par le désespoir.

— Te voilà donc avec la conviction qu'il est impliqué et le témoignage d'une femme dont le souvenir de ce qu'elle a vécu enfant dans cet immeuble est partiellement refoulé.

Eve s'autorisa à s'asseoir quelques instants, et même à boire un second café.

— Tu as raison, je tiens le cœur de l'affaire. Mais il me reste une foule de questions sans réponse qui empêchent mon hypothèse de prendre corps. Si l'homme qui a fini dans l'estomac d'un lion en Afrique n'était pas Montclair – et je suis presque sûre que ce n'était pas lui – de qui s'agit-il et pourquoi a-t-il accepté de se faire passer pour le frère des Jones ? Qu'a fait Nash Jones du corps de son frère ? Parce qu'un tueur en série ne s'arrête net que pour deux raisons : la mort ou l'incarcération.

— Considère aussi cette possibilité : les choses se sont passées comme tu l'imagines, mais la nuit où DeLonna a été enlevée et où Nash les a découverts, Montclair – craignant la juste colère de son frère ou la perspective d'aller en prison – a accepté de partir, de s'exiler en Afrique. Un pays lointain où il aurait réussi à maîtriser ses pulsions durant la courte durée de son séjour. Peut-être a-t-il même pensé que l'Être suprême auquel son éducation le poussait à croire lui avait envoyé un signe. Et puis le destin, la justice divine ou ce que tu voudras est intervenu pour le punir.

— Je ne suis pas convaincue. Parce que c'est aux limites du plausible. Et parce que je ne peux pas croire, et toi non plus, qu'il aurait arrêté après avoir fait douze victimes en moins de trois semaines, si l'on en croit la chronologie. Douze meurtres en à peu près dix-huit jours. Quelqu'un capable de faire ça ne cesse pas brusquement en s'écriant « alléluia, je me repens et je pars porter la bonne parole au Zimbabwe ».

Il lui appuya un doigt taquin entre les côtes.

— Toutes les excuses sont bonnes pour dire « Zimbabwe », hein ?

— J'aime la sonorité du mot. Quoi qu'il en soit, je maintiens que je ne suis pas convaincue. Même si ce n'est pas impossible.

Elle se leva.

— Je vais justement appeler le Zimbabwe et relire mes notes une dernière fois avant d'aller au Central.

— Je t'accompagne.

Connors lui passa un bras autour de la taille et ils sortirent, le chat sur leurs talons.

— L'Afrique. Voilà un endroit où nous ne sommes jamais allés, ajouta-t-il.

— Nous, non. Mais toi seul ?

— Pas pour passer du bon temps, si l'on peut dire. Il existe cependant des filières exceptionnelles pour la contrebande, là-bas. Mais c'était il y a longtemps.

Il fit danser ses doigts sur le flanc d'Eve.

— On pourrait y aller, s'offrir un safari, dit-il.

— Tu plaisantes, j'espère. Je m'inquiète déjà à l'idée que les vaches puissent se lancer dans une révolution de masse pour se venger de nous. Pourquoi irais-je dans un endroit où les lions se baladent en liberté, sans parler des énormes serpents qui s'enroulent autour de toi pour t'étouffer et t'avalier tout cru ? Et les sables mouvants. J'ai vu les vidéos. Même si maintenant je sais comment m'en extraire si nécessaire.

— Ah oui ?

— Oui. C'est une longue histoire. Je te raconterai, à l'occasion. Le truc, ce doit être le fleuve.

— Quel fleuve ? Je pense que l'Afrique en a plusieurs.

— Pas en Afrique. Ici. Jones aurait pu lester son frère et le jeter dans le fleuve. Ou l'emmener dans le New Jersey, le Connecticut, quelque part dans les bois, pour l'enterrer. Ils disposent aujourd'hui d'une camionnette que Jones n'a pas utilisée dans sa fuite. Peut-être en avaient-ils aussi une à l'époque. À vérifier.

— Je te laisse faire. Je serai dans mon bureau.

En arrivant devant son plan de travail, elle vit clignoter le voyant de son répondeur et ordonna l'affichage des messages.

— Bon sang !

Connors s'arrêta sur le seuil de son bureau.

— Des mauvaises nouvelles ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

— Non, non. Le Zimbabwe m'a envoyé un e-mail avec pièces jointes il y a quelques heures. Fichue planète qui se croit obligée de tourner sur son axe... C'est une photo. Deux photos.

Curieux, Connors s'approcha pour les examiner avec elle. La première présentait un homme vêtu d'un chapeau de safari, de lunettes de soleil, d'une chemise et d'un short kaki. Un appareil photo accroché à son cou, il se tenait, souriant, face à un petit bâtiment blanc.

— C'est censé être Montclair Jones. Ça pourrait être lui. Même teint, même morphologie. Le chapeau et les lunettes compliquent l'identification. Même chose dans cette photo de groupe.

Sur celle-ci, l'homme – habillé de manière similaire – s'était joint à un groupe devant le même endroit.

— Je dois pouvoir améliorer l'image, affiner les détails. Et faire une comparaison avec sa dernière photo d'identité. Mais avant ça...

Elle se tourna vers son communicateur et appela le numéro personnel de Philadelphia Jones.

Celle-ci répondit avant la fin de la première sonnerie.

— Lieutenant, vous avez trouvé Nash ?

— Non. Je vais vous envoyer une photo. Je voudrais que vous me disiez de qui il s'agit.

— Oh. J'étais tellement sûre que... Une photo de qui ? Pardon, vous ne le savez pas, sinon vous ne m'auriez pas posé la question.

— Elle devrait vous être parvenue.

— Oui, donnez-moi un instant. La voilà. Oh, c'est...

Puis elle secoua la tête et soupira.

— Je pense tellement à mes frères en ce moment que pendant une seconde, j'ai cru que c'était Monty. Mais c'est... Comment s'appelait-il ? Il a brièvement travaillé pour nous, même s'il restait rarement longtemps au même endroit. C'est un cousin éloigné. Nous nous en sommes rendu compte en constatant que Monty et lui avaient plus l'air de frères que Nash et Monty. Je l'ai sur le bout de la langue. Kyle ! Oui, oui, Kyle Channing, un cousin germain du côté de ma mère.

— Vous en êtes certaine ?

— Oh oui, c'est Kyle. Mais cette photo date sûrement de plusieurs années. Il doit avoir la quarantaine passée à présent. Où avez-vous trouvé ce cliché ?

— Je vais passer vous voir, répondit Eve avant de raccrocher.

Elle fit claquer sa main sur le bureau.

— Je le savais !

— On dirait que tu as vu juste.

— Jones envoie le cousin à la place de son frère, avec la carte d'identité et tous les papiers de celui-ci. Il a pu le payer, lui faire du chantage ou simplement lui demander une faveur. Mais Montclair Jones n'est jamais allé en Afrique. Il n'est pas mort en Afrique. Il a tué douze jeunes filles. Son frère l'a empêché de faire une treizième victime. Et s'est chargé de lui. Je dois y aller.

— Contacte-moi si Jones refait surface, tu veux bien ? J'aimerais connaître le fin mot de l'histoire.

— Moi aussi.

Elle saisit son communicateur et appela Peabody en descendant précipitamment l'escalier.

— Retrouvez-moi au plus vite au CPES.

— D'accord, je vais juste...

— Non. Le Zimbabwe m'a envoyé des photos. Et Philadelphia vient d'identifier l'individu présent dessus : un dénommé Kyle Channing et non son frère.

— Vous aviez raison !

— Exactement, lança Eve en décrochant son manteau du pilier sculpté en bas de l'escalier. Dépêchez-vous.

En enfilant son manteau, elle se rappela l'avoir monté dans son bureau la veille au soir. Alors comment s'était-il retrouvé... ? Summerset, comprit-elle. Elle décida de ne pas s'appesantir sur la question.

Quand Eve arriva, Philadelphia faisait les cent pas dans le hall d'entrée.

— Lieutenant, je suis très troublée et très inquiète. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose à Nash. J'ai contacté les hôpitaux, les cliniques, mais... Je me dis que je devrais signaler officiellement sa disparition.

— Nous avons lancé un avis de recherche pour lui. Il n'a pas disparu. Il n'est simplement plus ici.

— Il a pu tomber malade ! insista Philadelphia. Le stress de ces derniers jours...

— Le problème est bien antérieur.

Eve balaya l'endroit du regard ; des ados allaient et venaient, pas traînant et épaules affaissées.

— Que se passe-t-il ?

— Si je le savais, je ne... Oh, vous voulez dire avec les pensionnaires. Tournées de petit déjeuner, premiers cours de la matinée ou séances personnelles, répondit Philadelphia en tirant nerveusement sur ses cheveux dénoués. Il est important pour les enfants de maintenir une forme de routine.

— Je pense que vous préféreriez entendre ce que j'ai à vous révéler en privé, dit Eve.

Elle fit signe à Shivit.

— Ma collègue arrive. Quand elle sera là, dites-lui de nous rejoindre dans le bureau de Mme Jones.

Eve devança Philadelphia jusqu'au bureau et referma la porte derrière elles.

— La photo sur laquelle vous avez identifié Kyle Channing a été prise au Zimbabwe il y a quatorze ans. À cette époque, Channing s'y trouvait sous le nom de Montclair Jones, avec toutes les pièces d'identité associées.

— C'est ridicule. Impossible !

— Contactez votre cousin, dit Eve en désignant le communicateur sur le bureau. J'aimerais lui parler.

— Je ne sais pas comment le contacter. J'ignore où il se trouve.

— À quand remonte la dernière fois que vous l'avez vu ou lui avez parlé ?

— Je ne sais pas. Difficile à dire.

Philadelphia s'assit, les bras croisés contre son ventre.

— Je le connaissais à peine, dit-elle. Il passait plus de temps avec Nash. Kyle est un nomade. Il voyage sans cesse. Il y a quelques années, il est venu loger chez nous et travailler pour nous pendant une courte période entre deux déplacements en tant que missionnaire. Mon frère

Monty est parti pour l'Afrique, lieutenant. Et il y est mort.

— Non. Votre frère Monty n'était à sa place nulle part. C'était un garçon perturbé, timide et qui n'aurait jamais pu être à la hauteur de vous ou de Nash. Il a développé un attachement malsain pour Shelby Stubacker, une relation qu'elle a sans doute initiée et certainement exploitée.

Eve entendit Peabody entrer, mais ne s'interrompit pas.

— Et après avoir obtenu ce qu'elle attendait de lui, à savoir son assistance pour s'extraire du système, elle a mis fin à cette relation. En bonne gamine dure à cuire qu'elle était, elle aura dit ou fait quelque chose qui l'a blessé, mis en colère ou rabaissé.

— Non, non. Non. Il m'en aurait parlé.

— Parler à sa sœur de fellations prodiguées par une ado de treize ans ? J'en doute. Le voilà empli de honte. Il sait qu'il a fait quelque chose de mal qui va à l'encontre des bonnes mœurs, de toute son éducation. Et c'est sa faute à elle. La faute de Shelby. L'une des mauvaises filles, ajouta-t-elle en se rappelant le récit de Lonna. Il convient de la punir, ou de la sauver, voire les deux. Monty ressent le besoin de corriger son erreur, de... laver ce péché. Et le soir où il prévoit de le faire, elle se présente chez lui. Pas ici, car ce nouvel endroit propre et lumineux n'est pas chez lui. Au Sanctuaire. Elle s'imagine s'approprier l'immeuble pour y fonder son club de mauvaises filles. Mais non. Ni elle ni la jeune fille qui l'accompagne n'en ressortiront vivantes.

— Vous ne pouvez pas croire une chose pareille. Impossible.

— Au contraire, je vois très bien comment cela a pu se passer, répliqua Eve. En rassemblant tous les éléments dont je dispose, je me représente parfaitement la scène. Elle lui dit sans doute d'aller se faire voir, mais il s'y est préparé. Il a probablement déjà versé le sédatif dans des bières. Il sait qu'elle sera prête à négocier en échange d'alcool, de le laisser rester s'il lui offre quelque chose en retour.

Eve visualisait effectivement la scène. Les locaux vastes et déserts, les jeunes filles, l'homme et son offrande. Et sa mission.

— Elles prennent les bières. Elles ont acheté des en-cas à l'épicerie d'à côté, donc elles mangent et boivent. Shelby fait sans doute visiter les lieux, parle de ses plans avec son amie, la jolie Asiatique. Elles commencent à se sentir bizarres, mais le temps qu'elles comprennent – si elles ont même compris – il est trop tard. Elles s'évanouissent.

— Je vous en prie, arrêtez... Je vous en prie, demanda Philadelphia, les yeux pleins de larmes.

— Durant les deux semaines qui suivent, d'autres jeunes filles se présentent sur place, ou bien il les y emmène lui-même. Il connaît désormais sa vocation, sa mission. Il est suffisamment habile de ses

maines pour ériger les faux murs. J'imagine qu'il y a trouvé une certaine fierté, qu'il a voulu faire du bon travail. Il ne sera plus jamais seul. Elles seront avec lui, dans le foyer qu'il s'est créé. Un endroit bien à lui.

» Mais le soir où DeLonna sort en douce à la recherche de Shelby, les choses ne se passent pas comme prévu. Nash arrive sur place. Nash voit ce qui se passe. Nash ne comprend pas.

— DeLonna. Elle n'a jamais...

Paumes appuyées sur le bureau, Eve se pencha vers Philadelphia.

— Mais si. Elle voulait rejoindre Shelby. Une nuit de septembre, elle s'est faufilée par la fenêtre de sa chambre pour se rendre dans l'ancien immeuble. Je l'ai retrouvée et elle se souvient de presque tout. Et elle recouvrera bientôt toute sa mémoire. Cette nuit-là, votre frère aîné a surpris votre frère cadet dans le Sanctuaire. Quand Nash découvre DeLonna droguée et nue, la baignoire déjà remplie et n'attendant plus qu'elle, vos deux frères se disputent, se battent. Dites-moi ce qu'aurait fait Nash en voyant son frère sur le point de noyer une jeune fille, une jeune fille placée sous votre responsabilité.

— Ça n'a pas pu... Ça lui aurait brisé le cœur. Je l'aurais su.

— Pas s'il ne voulait pas que vous sachiez. Il est censé agir en chef de famille, vous protéger. Cet événement affreux s'est produit alors qu'il était aux commandes. Après s'être occupé de Monty, Nash a ramené DeLonna, toujours inconsciente, lui a passé sa chemise de nuit et a refermé la fenêtre. Et il ne vous a rien dit.

— Non, elle fait forcément erreur...

Mais le doute et l'horreur étaient à présent audibles dans la voix de Philadelphia.

— Il ne vous l'a jamais dit. Comment aurait-il pu ? Impossible de partager avec vous l'acte terrible qu'il avait commis contre votre cadet. Alors il a prétendu avoir envoyé Monty en Afrique.

— Mais non. Non. C'est Monty qui m'a dit qu'il partait pour l'Afrique.

Une lueur d'espoir s'était rallumée dans le regard de Philadelphia.

— Vous voyez, vous vous êtes trompée. Monty est venu me voir, il m'a dit que Nash lui demandait de partir. Il avait peur, il a pleuré, m'a supplié de le laisser rester. Nash et moi nous sommes disputés à ce sujet.

Eve plissa les yeux.

— Quand était-ce ?

— Quelques jours avant son départ. Nash ne voulait rien entendre. Ça ne lui ressemblait pas. Il a insisté pour que cela se fasse au plus vite. Il disait que Monty devait partir pour son propre bien. Que c'était la seule possibilité, qu'il n'y avait pas d'autre choix. Il ne

m'a même pas laissée les accompagner quand il a emmené Monty à l'aéroport.

— Kyle était-il encore sur place ?

— Non. Non... euh...

Des accents de peur étaient de retour dans ses paroles.

— Je crois qu'il était parti un ou deux jours plus tôt, mais je ne m'en souviens pas vraiment. C'était une période difficile. J'avais l'impression que nous allions envoyer Monty auprès d'inconnus, dans un endroit qu'il ne connaissait pas, pour endosser un rôle qu'il n'était pas capable de tenir. Mais il s'en est très bien tiré. Nash avait raison. Il...

— Ça n'a jamais été lui. C'était Kyle. Vous ne m'aviez pas parlé de tout cela, votre désaccord à propos du départ de Montclair et combien cela vous avait perturbée.

— Je ne voyais pas en quoi nos émotions de l'époque auraient pu être pertinentes. Il doit y avoir une autre explication à tout ceci. Nash nous expliquera tout.

— Combien de temps s'est-il absenté quand il a prétendu escorter Monty jusqu'à l'aéroport ? Ne me mentez pas, précisa Eve en voyant Philadelphia hésiter. Ça n'aiderait pas votre frère.

— Il est parti pendant plusieurs heures. Il s'est absenté toute la journée, en fait. J'étais très en colère. Je l'ai accusé d'être resté dehors pour éviter de devoir se confronter à moi après ce qu'il avait fait. Ça l'a blessé. Je me souviens de l'expression qu'il a eue quand je lui ai dit ça.

— Qu'a-t-il fait après avoir emmené Monty ?

— Il... Il est allé dans la chambre de recueillement. Elle n'était pas encore complètement terminée. Nous étions encore en train de l'aménager. Mais je me souviens très clairement – parce que nous étions tous les deux si contrariés qu'on se parlait à peine – qu'il s'y est rendu en ordonnant qu'on ne le dérange pas.

— Dans la pièce où vous avez justement fait poser une plaque à la mémoire de Monty, fit remarquer Eve.

— Oui, c'est notre lieu de méditation, de ressourcement. Nash y est resté pendant plus d'une heure, peut-être deux. Nous nous sommes évités mutuellement jusqu'au lendemain quand nous avons reçu un e-mail de Monty nous disant qu'il était bien arrivé. Il évoquait également la beauté du pays, son impression d'être dans l'endroit le plus spirituel sur Terre. C'était un message tellement joyeux et positif que je me suis excusée auprès de Nash. Je lui ai dit que j'avais eu tort. Les choses ont repris leur cours. Nous étions très occupés à mettre tout en place, à instaurer une nouvelle routine.

— Peabody, la chambre de recueillement. On la repasse au peigne fin. Et cette fois, on démonte tout.

— Oui, lieutenant.

— Pourquoi ? s'étonna Philadelphia. Vous l'avez déjà fouillée.

— Nous allons refaire un passage. Vous disiez qu'elle était encore en travaux. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je voulais dire que nous n'avions pas fini les peintures ni installé les bancs. Nous ne voulions pas que cela ressemble trop à une chapelle, plutôt un lieu paisible, propice à la méditation. Nous étions encore en train de poser la fontaine murale, les fleurs et les plantes.

— D'accord. Vous pouvez reprendre vos activités habituelles. Mon équipière et moi serons sur place. Que personne d'autre n'y entre.

— Lieutenant...

Prise entre le marteau et l'enclume de ses deux frères, Philadelphia semblait accablée.

— Monty... Monty ne serait jamais parti pour l'Afrique ?

— Non.

— Vous pensez, vous croyez vraiment que Nash... lui a fait du mal ? Il n'aurait pas pu. Il est incapable de causer du tort à quiconque. Et il aimait profondément Monty. Jamais il ne lui aurait fait de mal. Je vous le jure.

— Alors où est-il ? Pouvez-vous me dire où se trouve l'un ou l'autre de vos frères ?

— Non. Je prie pour que vous les retrouviez.

En sortant du bureau, Eve sortit son communicateur et prit la direction de la salle de recueillement.

— Les appareils électroniques ne sont pas autorisés, lui indiqua Shivit.

Sans lui prêter attention, Eve s'avança dans la chambre. Peabody avait déjà décroché les quelques tableaux et les passait au mini-scanner.

— La mort ou l'incarcération, dit Eve.

— Les deux seules choses qui arrêtent un tueur en série.

— Exactement. Connors ?

— Lieutenant, dit-il depuis son communicateur.

— J'ai besoin d'une faveur. Les finances de Jones apparaissent équilibrées, rien de louche.

— Tu voudrais que j'y jette un coup d'œil ?

— Non, c'est sa sœur qui les gère, donc on ne trouverait rien. Mais s'il disposait d'un autre compte dont elle ignore tout ? Un compte qu'il aurait gardé secret.

— Aller fouiner dans les finances de quelqu'un d'autre n'est pas une faveur. C'est un plaisir.

— Je me doutais que tu dirais ça.

— Je te préviendrai si je découvre quelque chose.

— Il se peut qu'il ait utilisé le nom de son frère. Cherche peut-

être avec Montclair comme prénom.

— Tu ne feras que m'agacer si tu essaies de me dire comment jouer à mon jeu préféré.

— D'accord. Amuse-toi bien, répondit Eve.

Elle raccrocha et se tourna vers Peabody.

— Je vois deux possibilités, dit-elle. Soit Jones a emmené son petit frère, soi-disant pour l'aéroport, l'a tué et s'est débarrassé du corps, ce qui en ferait un meurtre sérieusement prémédité. Soit il l'a fait enfermer quelque part à l'écart.

— La mort ou l'incarcération.

— Voilà. Pour la mort, il faudra trouver Jones et le faire parler. Pour l'incarcération ? Il faut découvrir où, parce que enfermer quelqu'un demande des moyens et un endroit qui retient les gens sans être une prison.

— Un institut psychiatrique ?

— Ce qui coûte cher. Connors va remonter la piste financière. Voyons si Jones nous a laissé des indices ici.

— Vous pensez qu'il aurait pu cacher quelque chose ici ?

— Je me dis qu'il ne s'est pas contenté de méditer ici pendant deux heures alors qu'il aurait pu se rendre dans ses quartiers ou son bureau, voire rester dehors plus longtemps, tout simplement. D'après la très observatrice Quilla, il passe toujours beaucoup de temps dans cette pièce. Alors au travail !

Elles sortirent les toiles de leurs cadres, retirèrent les housses des coussins, vidèrent les pots des plantes vertes de leur terre.

Eve balaya les parois du regard.

— Elle a dit qu'ils étaient encore en travaux, en train de finaliser l'installation et les peintures. Peut-être a-t-il eu la même idée que son frère : dissimuler quelque chose derrière les murs.

— Il va nous falloir un plus gros scanner.

Les chances paraissaient faibles. Néanmoins...

— Faisons-en venir un, dit Eve. Jones est choqué, il se sent coupable, il vit à présent dans le mensonge. Il s'enferme ici pour réfléchir, prier ou méditer. Il a emmené son frère à l'écart, l'a fait interner. Il ne peut plus regarder sa sœur en face. Mais il assume le rôle de chef de famille, poursuit-elle en se déplaçant à travers la pièce. Il a fait ce qu'il estime être juste, ou du moins s'en est-il convaincu. C'est un fardeau qu'il doit porter seul. Mais c'est contraire à leurs habitudes, non ?

— Le scanner et deux techniciens sont en chemin, lui indiqua Peabody. Que disiez-vous ?

— Ce truc de porter seul un poids. Ça ne leur ressemble pas. Ils sont plutôt du genre à s'en remettre à l'Être suprême, non ?

— Euh...

— Aucun symbole religieux ici, par contre. Ni croix, ni bouddha, ni pentacles, ni étoiles.

— Ils sont non confessionnels. Mais ils ont des symboles, les éléments.

— Quels symboles ? Quels éléments ?

— Les plantes pour représenter la terre. Les bougies pour le feu. Et cette peinture murale représentant les nuages. À mes yeux, c'est l'air. Et puis il y a la...

— Fontaine. La fontaine représente l'eau. Il est tombé sur son frère s'apprêtant à noyer Lonna. L'eau.

La fine cascade d'eau s'écoulait sur une hauteur d'à peu près soixante centimètres sur ce qu'Eve supposait être de la pierre synthétique. Elle ruisselait en clapotant dans une étroite tranchée conçue pour ressembler à du cuivre couvert de vert-de-gris et garnie

de petits galets blancs.

— Jolie installation, commenta Peabody. Nous avons toujours eu des fontaines dans le jardin chez mes parents. Des modèles solaires. Et mon père en avait construit une petite dans le solarium, tout en grès, magnifique. J'imagine que c'était notre chambre de recueillement à nous. Pleine de plantes, de bancs en pierre et de coussins posés par terre. Pas très différente de cet endroit, excepté les murs en verre. On avait l'habitude de... Vous vous en fichez.

— Comment éteint-on ce truc ?

— Les nôtres carburaient presque entièrement à l'énergie solaire, mais une installation de ce genre doit être reliée à une commande centrale dans le local technique du bâtiment. Il y a aussi sûrement un interrupteur de sécurité au cas où la fontaine se mettrait à dérailler et à cracher de l'eau partout.

Peabody leva la tête pour examiner le sommet de la fontaine.

— Le design est soigné. Vous avez vu comme la bouche d'écoulement imite les moulures du plafond pour donner l'impression que l'eau sort directement du mur ? Mais l'interrupteur doit se trouver à un endroit facilement accessible.

Elle s'accroupit puis se mit à ramper à quatre pattes autour du bassin.

— Je ne vois pas où... Attendez, je l'ai ! Le panneau est à peine visible.

Elle fit pivoter un petit battant et actionna l'interrupteur situé derrière. L'écoulement de l'eau ralentit puis cessa.

— Hum. Bien joué.

— On s'y connaît dans ce genre de choses, chez les Peabody ! répondit la jeune femme en s'asseyant sur ses talons. En fait, l'eau se recycle, constata-t-elle. Elle s'écoule dans le bassin puis remonte par le biais de tuyaux situés derrière le mur.

— Pas d'évacuation ?

— Uniquement en cas de problème.

— Douze victimes et des suspects introuvables, je dirais que c'est un problème.

— Compris.

Peabody se remit à quatre pattes et actionna un autre interrupteur. Avec un gargouillis, le niveau d'eau commença immédiatement à baisser.

— Et voilà, le tour est joué.

Eve s'agenouilla, retroussa sa manche et enfonça sa main sous la couche de galets.

— Il va nous falloir un seau ou un truc du genre.

— Je vais aller chercher « un truc du genre » alors.

Eve continua à fouiller au milieu des cailloux humides. Sans

doute n'y trouverait-elle rien. Jones s'était peut-être réfugié dans cette pièce pour s'apitoyer sur son sort et demander à l'univers pourquoi son frère était un malade mental meurtrier.

Mais au même instant, elle sentit quelque chose sous ses doigts. Elle s'en saisit et tira du bassin un pendentif ruisselant d'eau accroché à une chaîne en argent.

« Un demi-pendentif », se corrigea-t-elle.

Cela ressemblait à la moitié d'une pièce de puzzle, sur laquelle était inscrit « NASH » d'un côté et « FRÈRES » de l'autre.

— Regardez, Peabody, dit-elle en entendant la porte s'ouvrir. Un indice.

— Waouh, vous avez foutu un sacré bordel !

— Quilla...

Bon sang.

— Tu n'as pas le droit d'être ici, ajouta Eve.

— Je voulais seulement regarder. Pourquoi vous avez mis un tel bazar ? Ce machin était dans la fontaine ? Pourquoi quelqu'un aurait laissé son collier d'alliance dans la fontaine ? Il est trempé.

— Oui, l'eau a tendance à mouiller. Collier d'alliance ?

— Ouais. Certains jeunes en prennent un avec leur meilleur ami. Vous savez, genre, on est les deux moitiés d'un tout ou on se complète super bien, ce genre de conneries. C'est naze.

Mais tout en prononçant ces mots, Quilla coulait vers le pendentif des regards pleins d'envie.

— On porte celui à son nom ou au nom du meilleur ami ?

— Ben... Celui de l'autre. C'est le but, non ?

— Compris. Maintenant, file !

— Oh, allez ! Tout le monde rase les murs comme si on risquait de réveiller un monstre ou je sais pas quoi. On s'ennuie ferme.

— Alors va t'ennuyer. Peabody ! lança sèchement Eve en voyant son équipière revenir, un grand seau blanc à la main.

— Oh, hé, tu ne devrais pas être là, dit-elle à Quilla.

— C'est franchement plus une chambre de recueillement, pas avec vous dedans. Vous allez vider la fontaine ? Je peux vous filer un coup de main.

— Non, répondit fermement Eve. File !

— Eh ben, bonjour l'accueil.

L'adolescente repartit, boudeuse.

— Ce bijou a un jumeau. Avec le nom de Monty dessus.

— Ils avaient des colliers d'alliance. C'est plutôt un truc de fille ou de couple. Et généralement réservé aux jeunes du côté des hommes.

— Après avoir dissimulé celui de Monty dans la fontaine, il a ajouté le sien. Une manière de les conserver, cachés mais ensemble.

Sans doute une façon d'apaiser un peu sa culpabilité, un symbole de purification. On laissera Mira s'en dépatouiller. Rangez-le.

Peabody posa son seau et prit le pendentif.

— Vous n'allez pas sortir les galets ?

— Laissez-moi juste... Je le tiens. On a les deux.

Elle présenta la deuxième moitié du bijou, avec « MONTY » d'un côté et « À JAMAIS » de l'autre.

— Leurs noms devant, « FRÈRES À JAMAIS » derrière. Deux êtres alliés, unis. Mais il n'a pas pu continuer à le porter, pas après ce qui s'était passé. Et il ne pouvait pas laisser son frère garder le sien. Jones savait néanmoins où se trouvaient ces colliers. Il pouvait venir ici pour penser à son frère et se dire qu'il avait fait pour le mieux.

— C'est triste, quand on y pense.

— Triste, peut-être, mais aussi stupide. La véritable responsabilité consiste à faire ce qui est juste, même quand c'est dur. Régler tout seul la question de son frère, quelle que soit la manière, c'est une forme d'égoïsme, quelque part. C'est voler un chien.

— Un chien ? Ah, comme DeWinter et Nonos. D'accord, mais le chien est vraiment heureux.

— Le chien aurait pu être tout aussi heureux si la situation avait été gérée de façon appropriée, en faisant appel à la loi. Et il manque quelque chose...

— Qu'est-ce qui manque ?

— Quelque chose qui représente les sœurs.

Elle se remit à chercher parmi les cailloux.

— Et puis ne s'est-il pas aussi senti responsable vis-à-vis du cousin ? Il a pu se dire qu'il l'avait envoyé à la mort en un sens, non ? Donc il aura tenu à...

Tout en creusant, elle leva les yeux vers la plaque :

*À la mémoire de
Montclair Jones
Frère bien-aimé de
Selma, Nashville et Philadelphia
Toujours vivant dans nos cœurs.*

— Toujours vivant, souffla Eve. Retirez cette plaque du mur.

— La retirer ?

Peabody se gratta le nez en examinant la plaque.

— Elle est vissée. Je vais avoir besoin d'outils.

— Quilla, dit simplement Eve, en élevant à peine la voix.

L'adolescente passa la tête dans l'embrasement de la porte.

— Je passais simplement par là...

— Peu importe. Va nous chercher un tournevis.

— Tout de suite !

Eve abandonna ses fouilles et entreprit de transvaser les galets dans le seau.

— Tout cela ne fait que renforcer nos soupçons. Mais ça ne nous dit pas où est Jones et ça ne confirme pas que son frère est en vie.

Quilla arriva au pas de course, un tournevis électrique à la main.

— J'en ai trouvé un ! Je peux le faire ?

— Non. Peabody.

— Tu veux bien tenir les vis pendant que je les sors ? demanda l'interpellée à Quilla.

Elle encocha la pointe de l'outil et entreprit de dévisser la plaque.

— Pourquoi vous voulez la retirer du mur ? Ça fait une éternité que ce truc est là. L'intendante va chier une pendule quand elle verra ce que vous avez fait ici ! Comment ça se fait que vous...

— Silence. Si tu te tais, j'oublierai peut-être que tu n'as rien à faire là.

Quilla leva les yeux au ciel, mais se tut.

— Dernière vis. Attention, c'est plus lourd qu'il n'y paraît. Tiens ce côté, Quilla, pour éviter que... Voilà.

Peabody décrocha la plaque commémorative.

— Ils ont pris du bronze véritable. Ça pèse son poids et... c'est double face.

— L'autre côté est dédié au cousin, devina Eve.

— Dans le mille, lieutenant.

Peabody retourna la plaque et Eve put lire l'inscription.

*Avec chagrin et regrets
À la mémoire de Kyle
Un homme pieux et loyal
Une âme pure.*

— C'est qui, Kyle ? demanda Quilla. Et pourquoi il se retrouve côté mur ? C'est carrément injuste.

— Effectivement. Pièce à conviction, Peabody. Et j'ai autre chose.

Eve tenait un petit cœur en or au bout d'une très fine chaîne.

— Un bijou appartenant à la grande sœur. « Selma » est gravé à l'arrière.

Peabody s'approcha, une pochette pour pièce à conviction à la main.

— Ça me paraît de plus en plus triste.

— On s'en tamponne que ce soit triste, rétorqua Eve en replongeant la main dans la fontaine. Et voici l'ultime pièce manquante.

Elle tenait une bague entre le pouce et l'index.

— Waouh ! Ça aussi, c'était dedans ? Y a quoi d'autre ?

— Ne touche à rien ! ordonna Eve à Quilla.

Elle examina l'anneau, deux cœurs entrelacés sertis d'une petite pierre blanche à leur intersection.

— C'est joli, commenta Quilla en gardant soigneusement les mains dans son dos.

Peabody, légèrement essoufflée, terminait de placer la lourde plaque sous scellés.

— Le genre de bijou qu'on offre à quelqu'un qu'on aime.

— Ah oui ?

Eve fit pivoter le bijou entre ses doigts et le leva vers la lumière.

— Bien vu, dit-elle. Il y a une inscription à l'intérieur. « P&P = 1 cœur ». Bon, reste à découvrir qui est le second P. Du balai ! ordonna Eve à Quilla. Et bouche cousue.

L'adolescente la gratifia d'un grand sourire.

— Bien reçu, dit-elle. C'est de la balle, cette histoire. Je vais écrire un truc dessus.

— Tout le monde écrit sur tout et n'importe quoi. Peabody, veillez à ce que les techniciens récupèrent les pièces à conviction et bouclent l'accès à la salle.

— Bien reçu, reprit Peabody avec un sourire. Je vais quand même remettre les plantes dans leurs pots pour qu'elles ne meurent pas.

— Faites vite.

Eve ressortit et se dirigea vers le bureau de Shivitz.

— Où est Mme Jones ?

— En entretien.

— Faites-la venir. Tout de suite, ou c'est moi qui m'en charge.

— Je trouve que vous êtes une personne froide et cruelle. À vrai dire, vous me faites de la peine.

— Pensez ce que vous voulez, mais allez la chercher.

Menton dressé pour marquer son indignation, Shivitz disparut vers le fond d'un couloir. Quelques instants plus tard, Philadelphia arriva d'un pas rapide par le même chemin.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

— Qui est l'autre P sur ce bijou ?

L'espace d'une seconde, une lueur s'alluma dans le regard de Philadelphia.

— Ça alors ! Oh, où l'avez-vous trouvé ?

Les yeux toujours brillants, elle tendit la main vers la bague.

— Je pensais ne jamais la revoir. Je croyais l'avoir perdue il y a des années. Ça m'avait fendu le cœur.

— Qui est P ?

— Peter. Peter Gibbons. C'était mon premier amour. Nous

n'étions que des adolescents, mais nous nous aimions passionnément. Mes parents désapprouvaient, évidemment. Nous étions si jeunes et c'était... Peter croyait à la logique et à la science, pas à la foi. Il m'a offert cette bague pour mon dix-huitième anniversaire, juste avant que je parte pour l'université.

Eve ne dit rien tandis que Philadelphia glissait la bague à son doigt et la contemplait, un petit sourire aux lèvres.

— Lui aussi est parti étudier. Mais nous nous étions promis de nous marier un jour, d'avoir une famille. Bien entendu, c'était une chimère. J'ai épousé un homme conforme aux attentes de mon père. Ça n'a pas fonctionné, ni pour lui ni pour moi. Mon ex-mari est un homme bien, mais nous n'avons jamais été vraiment heureux. Je ne sais pas si l'on peut ressentir pour quelqu'un d'autre la même chose que pour son premier amour.

Elle releva les yeux vers Eve.

— Merci mille fois. Mais où l'avez-vous trouvée ?

— Là où votre frère Nash l'avait déposée, à côté du pendentif en forme de cœur de votre sœur Selma.

— Le petit cœur de Selma... Mais...

— Ainsi que les colliers d'alliance qui appartenaient à vos deux frères. Tous étaient cachés sous les pierres dans la fontaine.

L'éclat joyeux s'éteignit dans le regard de Philadelphia.

— Mais ça n'a aucun sens, dit-elle. Pourquoi aurait-il pris ma bague, pourquoi aurait-il...

— Où est Peter Gibbons ?

— Je... Nous ne sommes pas vraiment restés en contact. C'est un médecin, un psychiatre. Il dirige un petit institut privé dans le nord de l'État.

— Où ça ? demanda Eve alors même que son communicateur sonnait.

— Dans les monts Adirondacks, près de Newton Falls. L'Institut de pleine lumière pour le bien-être.

Philadelphia se plaqua une main tremblante sur le cœur.

— Vous pensez que Monty est là-bas. Que Nash a confié Monty à Peter.

— Un instant.

Eve décrocha vivement son communicateur.

— Quoi ?

— Je viens au rapport comme prévu, annonça Connors. Un compte secondaire a été ouvert sous le nom de Kyle Montclair il y a quinze ans, avec un dépôt initial de huit mille dollars tout rond. D'autres dépôts plus réduits mais réguliers ont eu lieu ensuite, avec des paiements automatisés au bénéfice de...

— L'Institut de pleine lumière pour le bien-être.

— Je ne vois pas pourquoi je me décarcasse si c'est pour que tu marches sur mes plates-bandes.

— C'est au nord, près d'une ville du nom de Newton Falls.

— Je sais, répondit Connors, pince-sans-rire. Quand tu me donnes une mission, je fais ça bien.

— J'en ai une autre pour toi. Il faut que j'aille là-bas, au plus vite.

— D'accord. Aéroport du West Side, terminal privé. Dans vingt minutes.

— Merci. Grands, grands mercis.

— Il faut que je vous accompagne, annonça Philadelphia quand Eve eut raccroché. Si ce que vous pensez est vrai, si tout ça est vrai, je dois voir mes frères. Et leur parler.

— C'est sans doute une bonne idée.

Elle tourna la tête vers les deux techniciens qui venaient d'entrer, équipés d'un scanner portable, et leur indiqua le chemin de la chambre de recueillement.

— Je dois simplement prévenir l'intendante, dit Philadelphia.

— Vous avez deux minutes. Peabody ! lança Eve en retournant vers la chambre. Venez avec moi. Et Quilla, pour l'amour du Ciel, sors de cette pièce.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Des choses qui concernent la police. Écoute, reprit Eve en s'adoucissant un peu, tu nous as aidées donc je t'en dirai plus à mon retour. Peabody, on y va !

Elle s'était attendue à emprunter une navette aérienne, ce qui n'était déjà pas drôle. Mais elle se retrouva à grimper, le cœur au bord des lèvres, dans un jet-copter piloté par Connors.

— Asseyez-vous à l'arrière, ordonna-t-elle à Philadelphia en lui fourrant dans les mains un casque antibruit. Enfilez ça et gardez-le.

— C'est trop cool ! s'enthousiasma Peabody en s'attachant à son siège. Je ne suis jamais allée dans les Adirondacks. J'aurais dû mettre des après-skis. Je parie qu'il y a de la neige là-bas.

— On survivra sans. Récapitulons...

Elle raconta les derniers développements à Connors et Peabody, notamment ce qu'elle avait découvert sur Peter Gibbons. Un bon moyen de ne pas penser au fait qu'elle se trouvait à bord d'un jouet à hélices fendant les cieux à vitesse grand V.

Ce stratagème fit l'affaire jusqu'au moment où ils passèrent au-dessus de montagnes couvertes de neige. Les sommets lui parurent beaucoup trop massifs et beaucoup trop proches.

— Juste quelques vents de travers ! lui assura Connors tandis que

le copter faisait des embardées.

— Il n'aurait pas pu se contenter de rester en ville ? Il y a des milliers de cachettes en ville mais non, il a fallu qu'il aille se terrer dans je ne sais quel chalet de montagne, au milieu des arbres et des rochers ! D'énormes, énormes rochers.

Peabody, le nez collé à la vitre, trépignait d'excitation sur son siège.

— C'est magnifique ! Il y a un lac ! Entièrement gelé.

— Parfait. Quand on s'écrasera dessus, on rebondira plutôt que de se noyer.

Avec un grand rire, Connors fit décrire un large cercle à l'appareil. Eve s'agrippa à son siège comme à une bouée de sauvetage.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? !

— J'entame la descente, ma chérie. L'institut est là.

Mâchoires serrées, Eve parvint à jeter un œil en contrebas. Il ne s'agissait pas d'un chalet au milieu de la forêt, mais d'un vaste complexe au cœur de la vallée entre les immenses montagnes enneigées. Depuis les airs, l'endroit évoquait un grand manoir. Ou plutôt, corrigea-t-elle, une grande école.

Puis, prise d'un début de vertige, elle détourna le regard et se contenta de tenir bon jusqu'à sentir le jet-copter atterrir avec souplesse.

Elle descendit immédiatement sur la plate-forme puis attendit que ses jambes cessent de flageoler. Elle n'était pas encore remise que déjà plusieurs personnes se précipitaient vers la plate-forme depuis le bâtiment principal. Même un peu vaseuse, elle n'avait pas de mal à reconnaître des agents de sécurité quand ceux-ci la chargeaient.

— Ceci est un institut privé ! Je dois vous demander de...

Eve se contenta de lever son insigne.

— Peter Gibbons ! ordonna-t-elle.

— Si vous voulez bien me dire ce que vous voulez au Dr Gibbons.

— Non. C'est à lui que je le dirai. Soit il me reçoit tout de suite, soit votre institut se retrouve encerclé par mes agents et fermé sur ordre de la Criminelle. Gibbons, répéta-t-elle.

— Allons à l'intérieur.

— Que personne ne quitte les locaux.

Eve emboîta le pas de l'agent de sécurité. Peabody avait vu juste à propos de la neige, mais les allées de pierre étaient parfaitement dégagées et fendaient le blanc manteau neigeux.

— Depuis quand Montclair Jones est-il ici ?

— Je ne peux pas m'entretenir des patients avec vous.

« Pas la peine, songea Eve. Vous venez de confirmer mes soupçons. »

À l'intérieur, l'ambiance était digne d'une église. L'endroit faisait

plus penser à un centre de désintoxication confortable destiné à une population fortunée qu'à un hôpital. Plantes vertes partout, sols immaculés et même un feu alimenté au gaz dans la grande cheminée.

— Attendez ici, lui dit l'agent de sécurité.

Ses deux compagnons montèrent la garde auprès d'Eve tandis qu'il gravissait les marches d'un petit escalier.

— Vous me laisserez voir Monty ? demanda Philadelphia.

— Chaque chose en son temps.

— Vous allez l'arrêter. Les arrêter tous les deux. Vous allez envoyer mes deux frères en prison.

Eve ne répondit pas. Elle s'intéressait à l'homme de taille moyenne qui descendait rapidement l'escalier pour les rejoindre. Au premier regard, son apparence semblait des plus ordinaires. Au second, des yeux vifs d'un bleu hivernal et une mâchoire carrée lui conféraient un certain charisme.

— Je suis le Dr Gibbons, déclara-t-il.

Puis ses yeux bleus s'écarquillèrent et son regard se fit chaleureux.

— Philly !

Il passa devant Eve, bras tendus, et prit les mains de Philadelphia dans les siennes.

— Tu n'as pas changé, dit-il.

— Si. Bien sûr que si.

— Pas à mes yeux. Nash t'a contactée ? C'est un soulagement. Je suis vraiment navré, mais il ne pouvait pas te cacher une telle chose. Je ne pouvais pas te le cacher.

— Vous l'avez pourtant fait depuis quinze ans.

L'homme se retourna et son regard se durcit en croisant celui d'Eve.

— Non. Pas de la manière dont vous le pensez. Allons dans la salle de réunion. Mon bureau est un peu petit pour accueillir tout le monde.

— Où est Montclair Jones ?

— Sa chambre se trouve au troisième étage, dans l'aile est.

Comme Philadelphia laissait échapper un hoquet, il se tourna de nouveau vers elle.

— Je suis désolé, dit-il. Nash est avec lui. Si vous me permettez de vous expliquer un peu les choses... Vous êtes le lieutenant Dallas, c'est ça ?

— Exact. Des explications feront un bon début. Peabody, allez vous poster devant la porte de Jones.

— Ni l'un ni l'autre ne chercheront à s'enfuir, mais je comprends. Nos agents de sécurité vont vous escorter, dit-il à Peabody.

Tandis que celle-ci s'éloignait en compagnie des agents, Eve

monta l'escalier avec Gibbons.

— Par ici, dit-il. Nash est arrivé à mon domicile hier soir. Il était dans un état de profonde anxiété, de panique même.

— Je n'en doute pas.

Gibbons ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer. Aux yeux d'Eve, la pièce évoquait plus un salon qu'une salle de réunion, malgré la présence attendue d'une grande table. Gibbons escorta Philadelphia jusqu'à un sofa.

— Je peux t'offrir quelque chose à boire ? Tu as les mains froides. Du thé, peut-être ?

— Non, merci.

— Tu la portes toujours, dit-il à mi-voix.

— Non.

Elle baissa les yeux vers la bague puis les leva de nouveau vers lui.

— Je... Oh, Peter.

— Tout ceci est difficile pour toi. Pour nous tous.

Il s'assit auprès d'elle, prit sa main dans la sienne, puis croisa de nouveau le regard d'Eve.

— Commençons par ce qui s'est passé il y a quinze ans. L'institut était plutôt récent. Je l'avais rejoint l'année précédente, à son lancement. Et j'étais resté en contact avec Nash au fil des ans.

— Je ne savais pas, dit Philadelphia.

— Nous nous étions tous les deux mariés. Nous avions tous les deux divorcé. Tu avais ta vie et j'étais en train de construire la mienne. À l'époque, donc, Nash m'a contacté. Il était secoué, désespéré. Il m'a dit que Monty avait des ennuis, qu'il avait tenté de faire du mal à l'une de vos pensionnaires et qu'il ne semblait pas avoir conscience de la gravité de ses actes. La jeune fille était saine et sauve, mais Nash ne pouvait pas laisser Monty côtoyer plus longtemps les jeunes. Il estimait que votre frère avait besoin d'une aide psychiatrique sérieuse. J'ai évidemment accepté de le prendre comme patient, même si nous nous sommes affrontés quand il a insisté pour que tu ne sois pas mise au courant, Philly.

— Montclair Jones était au minimum coupable de violences volontaires, fit remarquer Eve.

— La police aurait-elle dû être avertie ? Peut-être. Mais un ami me demandait d'aider son frère. C'est ce que j'ai fait. À son arrivée ici, Monty était comme un enfant. Il se souvenait de moi, ce qui a facilité les choses. Il était content de me voir et pensait que puisque j'étais là, tu ne tarderais pas à nous rejoindre, Philly.

— Il t'a toujours beaucoup aimé, dit Philadelphia.

— Et ça nous a beaucoup aidés, affirma Peter. Il craignait d'être mis à l'écart, exilé en Afrique, carrément. Son état mental et

émotionnel était des plus fragiles.

— Comme ma mère, ajouta-t-elle.

— Il n'est pas suicidaire, lui assura Gibbons. Il ne l'a jamais été, même si nous avions au départ pris toutes les précautions au cas où. J'y suis allé doucement avec lui. Il était passif, obéissant. Il pensait que s'il se comportait bien, il pourrait rentrer chez lui, ou que Nash et toi viendriez le voir ici. Quand nous parlions de ce qui s'était passé, il me disait que la jeune fille était mauvaise, qu'il avait voulu la purifier dans les eaux de sa maison et qu'une fois pure elle aurait pu y demeurer. Ils seraient chez eux, ensemble.

— Il l'aurait noyée, dit Eve.

— Dans son esprit, il l'aidait. Il la lavait de ses péchés. Il lui donnait la vie, il ne la lui ôtait pas. Sa mère est morte dans le péché. C'est ce que pensait ton père, Philly.

— Je sais. Pas moi. Je ne peux pas croire ça. Mais notre père n'en démord pas.

— Et c'est quelque chose qu'il a transmis à Monty, qui s'est dit qu'il pourrait finir de la même manière et se retrouver banni de chez lui.

— Mon Dieu... Nous avons pourtant fait tellement d'efforts pour qu'il se sente en sécurité.

— C'est sa maladie qui est responsable. J'ai dit à Nash ce que je pensais du traitement que votre mère et lui avaient reçu. Nous en reparlerons plus tard. Mais chaque fois que j'essayais de creuser plus profondément vers les racines de son mal, Monty devenait très agité, souvent au point de nous obliger à le mettre sous sédation. Au lieu de progresser, il régressait. Rien de ce que j'ai pu faire ou essayer n'a eu d'effet sur lui.

— Il a tué douze jeunes filles, l'interrompit Eve. Il n'en a jamais parlé ?

Une expression de frustration se peignit sur les traits de Gibbons qui secoua la tête.

— Il évoquait des rituels de purification, son foyer et sa volonté de ne jamais le quitter. Il a cessé de parler de chez lui car il considère à présent cet établissement comme sa maison. Au fil des séances, il est apparu clairement que si on le laissait sortir, il ferait de nouvelles tentatives de purification. Il considère cela comme sa mission. Il a le sentiment d'avoir enfin un but dans la vie, comme Nash et toi en avez un. Sauver les filles, les laver de leurs péchés et les ramener à la maison.

— Douze d'entre elles, insista Eve.

— Je suspectais d'autres tentatives, mais je n'ai jamais réussi à le convaincre de m'en parler. Il ne s'est jamais confié non plus sur l'origine de cette mission ou sa composante sexuelle. Je peux

simplement vous dire que ni Nash ni moi ne savions que, plutôt que d'empêcher Monty de commettre son premier crime, il avait en réalité interrompu son dernier en date.

» Je pourrais passer des heures à discuter de sa psyché avec vous, vous donner mon opinion détaillée sur ses motivations ou la manière dont il a dissimulé et refoulé les actes qu'il a commis. Je me contenterai de dire qu'il est persuadé d'avoir fait ce qui était juste et nécessaire, et que s'il n'a pas pu mener son œuvre à bien, c'est parce que son frère ne le comprenait pas, ne lui faisait pas confiance et ne croyait pas en lui. Cela ne fait que quelques années qu'il a pu renouer sereinement avec Nash.

— Je laisserai le débat sur sa psyché aux psys, répondit Eve. Il a tué douze adolescentes et tenté d'en assassiner une treizième. Et au lieu d'être traîné en justice, il a vécu ici, dans le confort, sans affronter les conséquences de ses actes.

— Sur le plan des conséquences, je ne suis pas d'accord. Nous n'étions pas au courant pour ces meurtres. Quand il a compris que Monty était le responsable, Nash est venu me voir et m'a tout raconté.

— Et pourtant, vous n'avez toujours pas contacté la police.

— Nous étions sur le point de le faire quand vous êtes arrivés. Nash voulait passer un peu de temps avec son frère avant de ramener Monty à New York, avec moi, pour le remettre entre vos mains.

Gibbons reprit la main de Philadelphia.

— Nash était effondré en arrivant hier soir, Philly. Parce qu'il savait qu'il allait devoir livrer son frère à la police. Ce frère que vous aimez tous les deux, ce frère dont il se sent responsable. Il se minait aussi à l'idée que tu apprennes ce que Monty a commis.

— Il faut que je les voie. Tous les deux.

— Je sais. Monty est nerveux à l'idée de faire un voyage, de retourner à New York. Je vais lui donner un tranquillisant léger. Il n'ira pas en prison, lieutenant. Aucun médecin ni aucun juge ne le déclarera juridiquement sain d'esprit. Il ne sera jamais libre et il ne saura jamais ce que c'est d'avoir une vie, de tomber amoureux, de fonder une famille, d'avoir un métier, un vrai foyer. Ce n'est peut-être pas la justice attendue, mais ce sont de vraies conséquences.

— Je dois le voir, répondit Eve en se levant. M'entretenir avec lui.

— Effectivement.

— Je peux... ?

— Non, pas maintenant, répondit Eve avant que Philadelphia puisse terminer sa phrase.

— Mieux vaut attendre un peu, affirma Gibbons. Il a déjà du mal à se faire à l'idée de quitter l'institut. Mais quand la police sera prête à l'emmener, ce sera une bonne chose que tu sois auprès de lui.

— C'est peut-être le moment de prendre ce thé dont vous parliez ? suggéra Connors en échangeant un bref regard avec Gibbons.

— Oui, bonne idée. Je m'en occupe. Lieutenant, je vous emmène jusqu'à sa chambre.

Elle attendit qu'ils soient sortis de la salle et aient gravi un autre escalier.

— Durant toutes ces années, vous n'avez jamais pu lui faire confesser ses meurtres ?

— Je n'ai jamais imaginé qu'il y ait eu des meurtres, lieutenant. Comme je vous le disais, il n'est pas violent. Il est même plutôt docile. Il parlait des filles au pluriel, mais j'avais considéré – et de fait, j'avais raison – qu'il les percevait comme un tout. Les mauvaises filles, les filles perdues. Il voulait les sauver. Il est affecté d'un trouble délirant et son éducation n'a... Bon, comme je vous le disais, cela prendrait des heures pour tout expliquer. Vous allez constater qu'il ne les considère pas comme mortes mais comme sauvées. Il ne comprend pas qu'il les a tuées. Son esprit est celui d'un enfant. Il y a de la colère en lui, mais celle-ci est désormais diffuse. Ici, il a des tâches à mener à bien, une routine, des personnes qui s'occupent de lui. On ne lui demande pas d'accomplir ce qu'il se sent incapable de faire.

Il s'arrêta face à la porte devant laquelle Peabody s'était postée.

— M'autoriserez-vous à rester, ainsi que Nash ? Il sera moins angoissé.

— Essayons comme ça. Mais si vous vous en mêlez, vous sortez.

Avec un hochement de tête, Gibbons ouvrit la porte.

Nash Jones se leva immédiatement, bondissant quasiment hors du fauteuil depuis lequel il observait son frère en train de plier des vêtements dans une petite valise.

— Lieutenant, je...

Gibbons secoua la tête à l'intention de Nash.

— Monty, dit-il ensuite, tu as de la compagnie.

— Je pars en voyage !

Il avait l'air d'un enfant dans un corps d'adulte. Son visage pâle aux traits ronds et ramollis était surmonté de cheveux d'un blond roux, coupés court et en bataille. Son regard était éteint, lointain.

— Je fais mes bagages. Je peux les faire tout seul.

— J'ai besoin de vous poser quelques questions, dit Eve.

— C'est le Dr Gibbons qui pose les questions.

— Moi aussi.

— Vous êtes docteur ?

— Non, de la police.

— Oh-oh, quelqu'un va avoir des problèmes !

Il sourit à son frère comme s'il s'agissait d'une blague entre eux.

— Je vais vous lire vos droits. Vous comprenez ce que sont des

droits ?

— J'ai le droit de commencer par le dessert, des fois, tant que je mange aussi le reste.

« C'est mal barré », songea Eve.

Elle récita néanmoins le code Miranda révisé.

— Avez-vous compris ce que je viens de vous dire ?

— J'ai pas à vous parler sauf si j'en ai envie.

— C'est ça. Et vous pouvez demander à avoir un avocat avec vous.

— J'ai Nash et le Dr Gibbons. Ils sont intelligents.

Avec mille précautions, il replia un pull bleu marin pour le ranger dans la valise.

— Moi aussi, je peux l'être si je réfléchis très fort.

— D'accord. Je voudrais vous parler de l'époque où vous viviez à New York. Du Sanctuaire.

— Je peux plus y aller. Ce n'est plus chez moi. Chez moi, c'est ici.

— Mais quand c'était chez vous, vous avez connu Shelby. Vous vous souvenez de Shelby.

— Elle est mauvaise. Elle a dit qu'elle était mon amie, mais elle a été méchante avec moi. Elle est mauvaise, répéta Monty comme pour lui-même. Je veux faire mes bagages.

— Tu peux parler au lieutenant Dallas en terminant ta valise, lui dit Gibbons d'une voix pleine de douceur.

— Dallas est une ville au Texas. Tout le monde le sait. Moi aussi, je suis une ville.

— En quoi Shelby a-t-elle été méchante avec vous ?

— Pourquoi je dois vous le dire ? Nash m'a forcé à lui dire. Il a dit que j'étais obligé parce que c'est mon frère. Vous, vous êtes pas mon frère.

— Tu devrais lui répéter ce que tu m'as dit.

La voix chargée de sanglots, Nash avait posé la main sur l'épaule de son frère.

— Tu t'es fâché. J'aime pas quand tu te fâches.

— Je me suis fâché à New York, il y a longtemps. J'étais bouleversé et je n'aurais pas dû te parler comme ça. Mais aujourd'hui, je ne me suis pas fâché quand tu m'as parlé, quand tu m'as raconté pour Shelby et... et les autres.

— Parce qu'on est Nash et Monty. Frères à jamais.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit à votre frère à propos de Shelby et des autres filles jusqu'à aujourd'hui ? demanda Eve.

— Il était fâché, alors je n'ai rien dit. Et puis j'ai dû venir ici. Mais ici, il y a Peter, donc c'est bien. Après j'ai oublié. Ils n'ont pas de mauvaises filles ici, alors j'ai oublié tout ça. Même dans mes rêves, j'y pense plus.

— Vous voulez bien m'expliquer, me raconter pour Shelby ? proposa Eve.

— Tu peux lui dire, Monty, renchérit Peter. Elle ne se fâchera pas.

— Shelby m'a dit qu'elle me ferait du bien d'une manière spéciale, secrète. Elle l'a fait, mais c'est mal. Elle aura des ennuis si je vous le dis. Je suis pas un rapporteur, ajouta-t-il avec un geste indiquant que ses lèvres resteraient closes.

— Il ne s'agit pas de rapporter. Qu'est-ce qui est arrivé à Shelby ?

— Rien.

Il leva les bras et agita les mains dans les airs.

— Rien, rien. Elle voulait rester au Sanctuaire. Moi aussi, mais Nash et Philly ont dit non. Mais l'autre endroit, c'était pas chez nous, alors Shelby et moi, on voulait rester. Shelby a dit que je pouvais et puis elle a dit que non parce que j'étais trop stupide. Et ça m'a blessé. Elle était mauvaise. On doit aider les mauvaises filles à devenir de gentilles filles. Je l'ai aidée à devenir gentille. Et sa copine aussi. Et j'ai aidé les filles pour qu'elles puissent être gentilles et rester à la maison. Maintenant, je pars en voyage.

— Comment les avez-vous aidées ?

Le regard de Monty oscilla furtivement de gauche à droite.

— Je m'en souviens pas, dit-il. J'y pense pas.

— Je crois que si. Vous aviez versé un sédatif dans leurs boissons. Vous vouliez qu'elles soient calmes et immobiles.

— Il le fallait.

Monty gonfla les joues puis vida ses poumons.

— Elles ne comprenaient pas qu'elles étaient mauvaises, dit-il. Mais après, elles comprendraient. Dès qu'on aurait lavé le mal en elles. J'ai rempli la baignoire d'eau bien chaude. L'eau froide, c'est pas marrant. Je voulais pas qu'elles aient froid parce que j'avais dû leur enlever leurs vêtements. Je ne les ai pas touchées. Croix de bois, croix de fer !

Il traça une croix dans les airs avant de reprendre :

— Mais elles ne pouvaient pas entrer dans l'eau habillées, elles n'auraient pas vraiment été lavées. J'ai mis Shelby dans le bain chaud et j'ai prié, comme on doit le faire. Après, elle était propre et elle dormait, toute silencieuse. Je l'ai bien enveloppée avant d'aller aider son amie. Ensuite, je les ai descendues par l'escalier. Des gens risquaient de venir et de leur dire qu'elles pouvaient pas rester, mais je me suis débrouillé pour que personne les voie, pour qu'elles puissent rester à la maison.

— Comment ?

— Je sais construire des trucs. Alors j'ai fait un nouveau mur pour qu'elles aient un endroit secret. Un club rien que pour elles.

— D'accord.

Eve s'avança dans la chambre et saisit le chien en peluche tout miteux posé sur une étagère.

— Où avez-vous eu ceci ?

— C'est mon chien. Il était perdu. Je l'ai trouvé. Il est à moi. Il s'appelle Baby.

— Baby appartenait auparavant à quelqu'un d'autre.

— Peut-être, mais elle s'occupait pas de lui. Moi si.

— Vous avez trouvé Baby. Et vous avez trouvé d'autres mauvaises filles.

— Quand on est missionnaire, on doit aller vers ceux qui vivent dans le péché et les aider. Mais pas en Afrique. Ça fait peur, là-bas. Je veux pas aller en Afrique, Nash.

— Non, tu n'auras pas à y aller.

— Mais je pars en voyage. Faut que je fasse mes bagages, répétait-il à Eve.

— Oui, allez-y. Faites vos bagages.

Épilogue

Eve finit par regagner ses pénates au terme d'une longue et triste journée. Elle n'avait qu'une envie : prendre une douche brûlante avant de sombrer dans l'oubli.

Ce ne fut pas Summerset qui l'accueillit dans l'entrée mais Connors, qui s'avança vers elle, le chat sur ses talons.

— Voilà qui est inattendu, commenta-t-elle.

— Je voulais être là à ton retour. Tu as l'air épuisé.

— Je le suis. Merci d'être allé fouiller dans les finances de Jones et pour le transport rapide jusqu'à l'institut.

— C'était facile. Et marrant. Ceci, par contre...

Il passa un bras autour de sa taille et la guida vers l'escalier.

— Ceci est nécessaire. Et je suis sûr que ça figure dans les règles du mariage.

— De quoi tu parles ?

— D'être ensemble à la fin d'une rude journée. Tu n'as pas besoin d'en parler.

— En fait, dire les choses me ferait peut-être du bien. Il n'a aucune idée de ce qui se passe. Monty Jones.

— Et qu'est-ce qui se passe ?

Elle s'assit sur le bord de leur lit et parvint à sourire quand il s'accroupit pour lui ôter ses bottes.

— Il va séjourner quelque temps dans l'aile pour déficients mentaux de Rikers. Il sera examiné, interrogé, testé, provoqué, durement mis à l'épreuve. Mais quand je commence à avoir pitié de lui, je repense aux filles sur mon tableau.

Elle s'allongea sur le dos, les yeux tournés vers le plafond.

— Il savait ce qu'il faisait en tuant Shelby. Je te parie mon insigne qu'il savait. Il était blessé, en colère ; il a mélangé l'idée de la faire payer avec celle de faire d'elle une gentille fille. Mais il savait. Et je pense que c'est ce qui l'a brisé. Quand il a pris conscience de la gravité de son acte, après le point de non-retour. Alors il n'a pas eu d'autre choix que de tuer Linh, puis de se convaincre que c'était sa mission. Mais il savait ce qu'il faisait pour Shelby. Il aurait été jugé sain d'esprit si on l'avait attrapé à l'époque.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il est pathétique.

Elle se redressa et cligna les yeux, surprise, devant le verre de vin qu'il lui tendait.

— En voilà une bonne idée ! Gibbons a raison. Il n'ira pas en prison, mais il va passer le reste de sa vie enfermé. Il ne sortira plus jamais et il faut se dire que c'est suffisant. J'imagine que ça l'est puisque c'est la seule option.

— Ce serait plus facile s'il était violent, retors et sain d'esprit.

— Oh que oui. Comme l'étaient les parents de certaines victimes, comme les miens, comme ton père. Des gens qu'on peut clairement positionner du mauvais côté de la frontière morale. Dans ces cas-là, quand je vois le visage des victimes, je peux me dire : « Bon, j'ai fait mon travail. J'ai fait de mon mieux pour vous rendre justice. »

— C'est exactement ce que tu as fait, affirma Connors en s'asseyant à côté d'elle. Exactement.

— Personne n'a rien vu. Ni sa famille, ni les employés expérimentés, ni même le psy. En tout cas pas vraiment. Ils avaient une bombe à retardement sous les yeux, mais ils n'ont rien vu d'autre que Monty, le bêta timide. Un esprit lent mais capable de ruse. Ce n'est peut-être plus le cas aujourd'hui, mais ça l'était forcément à l'époque. Il s'est montré assez rusé pour neutraliser ses victimes, les amener là où il le voulait, les dissimuler et cacher ses actes à ses proches. Cette personne n'était pas dans la chambre aujourd'hui, mais a bien existé autrefois.

— Peut-être est-ce aussi une forme de justice. L'homme que tu décris n'est plus, enfermé ailleurs. Et s'il ressort un jour, on s'occupera de lui.

— Il aura emporté avec lui la vie de douze jeunes filles.

— Et son frère ?

— Je l'ai travaillé au corps. J'ai fini par me laisser convaincre qu'il n'était pas au courant des meurtres. Il ne pouvait tout simplement pas concevoir une telle possibilité. Il va devoir répondre de la manière dont il a géré la situation, mais je devine déjà que le procureur ne va pas l'inculper. En tout cas, pas au point de le condamner à du ferme. Quel intérêt ? Il va poursuivre son existence persuadé de ne pas avoir su soutenir son frère et sa sœur, et en sachant que son frère est un meurtrier. Quant à Gibbons... Lui aussi se fera taper sur les doigts. Il perdra peut-être son poste, voire son droit d'exercer. Je ne sais pas. Mais il s'en remettra. Sans doute dans les bras de Philly, d'ailleurs.

Avec un grand rire, Connors la serra contre lui.

— Je te retrouve.

— Elle est complètement déstabilisée. Elle n'y est pour rien, elle avait simplement foi en ses frères et son travail. Qui pourrait l'en

blâmer ? Et le médecin ? Il a avant tout essayé d'aider un ami et son frère. Bref, on ne peut pas en vouloir à Philadelphia et Gibbons de se faire quelques câlins si ça leur fait du bien.

— Tu ne devrais pas non plus t'en vouloir de n'être qu'en partie satisfaite.

— L'affaire est close. Les questions ont eu leurs réponses. Excepté... La dernière victime. Elle n'a pas de nom. Et elle n'apparaît dans aucune base de données. Si c'était le cas, Feeney l'aurait retrouvée. Ceux qui lui ont donné naissance n'ont même pas pris la peine de lui choisir un nom.

— Ça te rappelle ta propre histoire.

— Ils ne m'ont pas donné de nom parce que j'étais une chose à leurs yeux. J'imagine que je la perçois un peu de la même manière. Pour ceux qui l'ont enfantée, elle n'était qu'une chose. Elle n'a eu d'importance pour personne sauf, pendant un bref moment, pour l'homme qui l'a tuée. Il ne connaissait même pas son nom.

— Baptise-la.

— Quoi ? Dans le dossier, c'est Mlle X.

— Offre-lui mieux que ça. Un vrai nom.

— Mais j'y connais rien en noms, moi.

— Tu as bien baptisé le chat.

Elle fronça les sourcils en direction de Galahad qui dormait sur le lit, les quatre pattes en l'air.

— C'est vrai. Mais une personne a deux noms.

— Elle a été trouvée dans le West Side. Disons West comme nom de famille. J'ai fait ma part. Quel est son prénom ?

— Je ne... Ange.

Le mot s'était imposé dans son esprit. Autant le prononcer.

— On a beaucoup parlé d'Être suprême, ça paraît approprié. Et elle mérite un nom, ajouta-t-elle.

— Ce sera donc « Ange West ». Et, à nos yeux, elle compte.

— D'accord.

Eve laissa échapper un profond soupir.

— Qu'est-ce que tu dirais de rester un peu ici à boire ce bon vin et regarder le sapin ?

— Excellente idée.

Elle appuya la tête sur l'épaule de Connors.

— Ça me plaît. Noël, je veux dire. J'imagine que je vais devoir acheter des trucs.

— Horreur, malheur.

Elle rit et but une gorgée.

Il était temps, se dit-elle, de mettre cette affaire de côté. Elle décrocherait son tableau, rangerait ses notes. Elle avait fait son travail, elle avait fait de son mieux. Et elle était désormais de retour chez elle

où le feu crépitait, le sapin scintillait, le chat ronflait et l'homme qu'elle aimait était assis auprès d'elle.

Ce qui était plus, bien plus que suffisant.

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les illusionnistes (n° 3608)
Un secret trop précieux (n° 3932)
Ennemies (n° 4080)
L'impossible mensonge (n° 4275)
Meurtres au Montana (n° 4374)
Question de choix (n° 5053)
La rivale (n° 5438)
Ce soir et à jamais (n° 5532)
Comme une ombre dans la nuit
(n° 6224)
La villa (n° 6449)
Par une nuit sans mémoire
(n° 6640)
La fortune des Sullivan (n° 6664)
Bayou (n° 7394)
Un dangereux secret (n° 7808)
Les diamants du passé (n° 8058)
Coup de cœur (n° 8332)
Douce revanche (n° 8638)
Les feux de la vengeance (n° 8822)
Le refuge de l'ange (n° 9067)
Si tu m'abandonnes (n° 9136)
La maison aux souvenirs (n° 9497)
Les collines de la chance (n° 9595)
Si je te retrouvais (n° 9966)
Un cœur en flammes (n° 10363)
Une femme dans la tourmente (n° 10381)
Maléfice (n° 10399)
L'ultime refuge (n° 10464)
Et vos péchés seront pardonnés (n° 10579)
Une femme sous la menace (n° 10745)
Le cercle brisé (n° 10856)
L'emprise du vice (n° 10978)
Un cœur naufragé (n° 11126)
Lieutenant Eve Dallas
Lieutenant Eve Dallas (n° 4428)
Crimes pour l'exemple (n° 4454)
Au bénéfice du crime (n° 4481)
Crimes en cascade (n° 4711)
Cérémonie du crime (n° 4756)
Au cœur du crime (n° 4918)
Les bijoux du crime (n° 5981)
Conspiration du crime (n° 6027)
Candidat au crime (n° 6855)
Témoin du crime (n° 7323)
La loi du crime (n° 7334)
Au nom du crime (n° 7393)
Fascination du crime (n° 7575)
Réunion du crime (n° 7606)
Pureté du crime (n° 7797)

Portrait du crime (n° 7953)
Imitation du crime (n° 8024)
Division du crime (n° 8128)
Visions du crime (n° 8172)
Sauvée du crime (n° 8259)
Aux sources du crime (n° 8441)
Souvenir du crime (n° 8471)
Naissance du crime (n° 8583)
Candeur du crime (n° 8685)
L'art du crime (n° 8871)
Scandale du crime (n° 9037)
L'autel du crime (n° 9183)
Promesses du crime (n° 9370)
Filiation du crime (n° 9496)
Fantaisie du crime (n° 9703)
Addiction au crime (n° 9853)
Perfidie du crime (n° 10096)
Crimes de New York à Dallas (n° 10271)
Célébrité du crime (n° 10489)
Démence du crime (n° 10687)
Préméditation du crime (n° 10838)
Insolence du crime (n° 11041)

Les trois sœurs

Maggie la rebelle (n° 4102)
Douce Brianna (n° 4147)
Shannon apprivoisée (n° 4371)

Trois rêves

Orgueilleuse Margo (n° 4560)
Kate l'indomptable (n° 4584)
La blessure de Laura (n° 4585)

Les frères Quinn

Dans l'océan de tes yeux (n° 5106)
Sables mouvants (n° 5215)
À l'abri des tempêtes (n° 5306)
Les rivages de l'amour (n° 6444)

Magie irlandaise

Les bijoux du soleil (n° 6144)
Les larmes de la lune (n° 6232)
Le cœur de la mer (n° 6357)

L'île des Trois Sœurs

Nell (n° 6533)
Ripley (n° 6654)
Mia (n° 8693)

Les trois clés

La quête de Malory (n° 7535)
La quête de Dana (n° 7617)
La quête de Zoé (n° 7855)

Le secret des fleurs

Le dahlia bleu (n° 8388)
La rose noire (n° 8389)
Le lys pourpre (n° 8390)

Le cercle blanc

La croix de Morrigan (n° 8905)
La danse des dieux (n° 8980)
La vallée du silence (n° 9014)

Le cycle des sept

Le serment (n° 9211)

Le rituel (n° 9270)

La Pierre Païenne (n° 9317)

Quatre saisons de fiançailles

Rêves en blanc (n° 10095)

Rêves en bleu (n° 10173)

Rêves en rose (n° 10211)

Rêves dorés (n° 10296)

En grand format

L'hôtel des souvenirs

Un parfum de chèvrefeuille

Comme par magie

Sous le charme

Les héritiers de Sorcha

À l'aube du grand amour

À l'heure où les cœurs s'éveillent

Intégrales

Les frères Quinn

Les trois sœurs

Le cycle des sept

Magie irlandaise

Affaires de cœurs

Quatre saisons de fiançailles